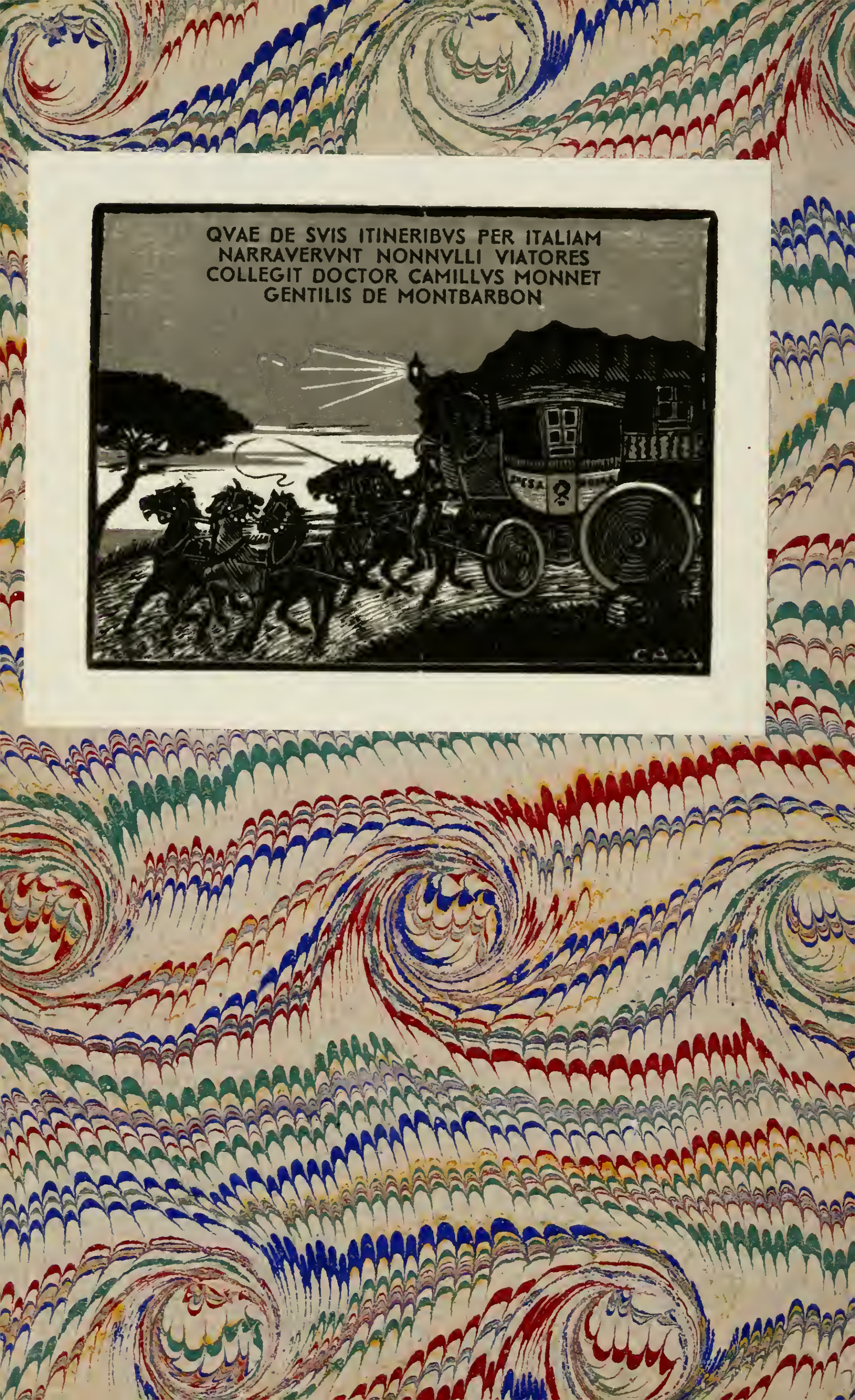

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 892 404 5


QVAE DE SVIS ITINERIBVS PER ITALIAM
NARRAVERVNT NONNVLLI VIATORES
COLLEGIT DOCTOR CAMILLVS MONNET
GENTILIS DE MONTBARBON



LA GRANDE-GRÈCE



LA

GRANDE-GRÈCE

PAYSAGES ET HISTOIRE

PAR

FRANÇOIS LENORMANT

PROFESSEUR D'ARCHÉOLOGIE PRÈS LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

LITTORAL DE LA MER IONIENNE

TOME II

PARIS

A. LÉVY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

13, RUE LAFAYETTE, 13

1881

LA GRANDE-GRÈCE

CHAPITRE IX

CROTONE ET LE PYTHAGORISME

I

De l'embouchure du fleuve Neto jusqu'au mont Clibanos des anciens, qui vient au sud dresser une barrière dirigée d'ouest en est, et qui s'abaisse en s'avançant dans la mer pour former l'ancien promontoire Lacinien, aujourd'hui Capo delle Colonne ou di Nao, s'étend une plaine arrosée de nombreux ruisseaux, resserrée entre les montagnes et la mer, absolument unie le long du rivage et se relevant graduellement en collines dans la direction des montagnes qui la dominent à l'ouest. Cette plaine a une longueur d'environ 13 kilomètres du nord au sud. Son rivage s'infléchit légèrement de manière à dessiner une baie peu profonde, largement ouverte au nord-est et fermée au sud par le promontoire qui marque un des deux côtés de l'entrée du grand golfe de Tarente.

Vers l'extrémité méridionale de cette plaine, un joli cours d'eau descend des montagnes voisines de Cutrò et vient se jeter dans la mer après avoir décrit quelques courbes peu accentuées. C'est l'Esaro, qui conserve encore aujourd'hui sans altération son antique appellation grecque d'Aisaros, en latin Æsarus. Le duc de Luynes, par un rapprochement peut-être bien hardi, a comparé ce nom au mot *Aisar*, qui signifiait « dieu » dans l'idiome des Étrusques. Quoiqu'il en soit, la tradition locale prétendait que le fleuve Aisaros devait son nom à un chasseur des temps mythologiques qui s'y était noyé en poursuivant une biche. Ce qui donne à cette légende un certain intérêt, c'est qu'on en racontait une toute semblable dans le Péloponnèse, d'où provenaient les colons grecs qui s'établirent à Crotone. Saron, roi de Trézène, s'était noyé en poursuivant jusque dans la mer une biche consacrée à Artémis, et de là était venu le nom du golfe Saronique. La tête juvénile et laurée du héros Aisaros, accompagnée de son nom, décore le droit d'une monnaie d'argent de Crotone. Sur une autre, de cuivre, nous voyons la tête du dieu du fleuve, imberbe, diadémée et le front muni de deux petites cornes.

A un peu moins de deux kilomètres de l'embouchure de l'Aisaros, une langue de terre fait saillie dans la mer. Elle porte une hauteur assez escarpée, qui abrite contre les vents de nord le petit port naturel formé par cette langue de terre, tandis que le mont Clibanos le défend des vents de sud. Là fut le noyau primitif de la Crotone antique. Là est concentrée depuis le moyen-âge la ville qui lui a succédé et dont le nom moderne, Cotrone, offre l'altération résultant d'une métathèse du *r*.

La légende mythologique rattachait l'origine du nom de Crotone à un épisode du voyage d'Hêraclès ramenant les bœufs de Géryon au travers de l'Italie. Lacinios, roi du pays, disait la version la plus généralement admise, se

conduisit en brigand envers le fils d'Alcmène ; il lui refusa l'hospitalité et chercha à lui dérober les bœufs. Mais Hêraclès le châtia de sa criminelle audace en le tuant. Pendant leur combat, Croton, gendre de Lacinios dont il avait épousé la fille Laurê, vint pour secourir le demi-dieu ; il paraît qu'il était mal avec son beau-père. Hêraclès, en le voyant survenir, se méprit sur ses intentions ; il le regarda comme ennemi et le tua à son tour. Mais, s'en repentant ensuite, il lui éleva un tombeau magnifique, auprès duquel il célébra les rites expiatoires, annonçant aux habitants qu'un jour sur la sépulture de Croton s'élèverait une grande ville qui porterait son nom. A l'époque hellénique, Croton recevait les honneurs héroïques de la part des citoyens de Crotone, comme ayant été le premier habitant de son sol. Surtout Hêraclès était l'objet d'un culte important dans la cité. Les Crotoniates le tenaient pour leur héros national, et ils ont placé son image sur beaucoup de leurs monnaies avec le titre d'*Oikistas* ou premier fondateur de la ville. D'autres médailles attestent qu'il y recevait aussi le surnom de *Lycon*. Lacinios, continuait la légende, avait laissé son nom au promontoire Lacinien, où était située sa demeure. Quant à Laurê ou Laurêtê, elle fut l'éponyme d'un bourg de Laurê, dépendant du territoire de Crotone et évidemment voisin du promontoire, puisqu'on faisait l'héroïne fille de Lacinios. Sur le chemin qui conduit de Crotone au Capo delle Colonne, environ à mi-distance, on rencontre un endroit aujourd'hui désert, qui porte le nom grec, et datant évidemment de l'époque byzantine, de Calolaura. C'est probablement un vestige de celui du bourg de Laurê.

Suivant une version différente, recueillie par Servius, Lacinios, fils de Cyrène, au lieu d'être tué par Hercule, l'aurait vaincu et repoussé de ses domaines, et c'est en commémoration de cette victoire qu'il aurait dédié sur le promontoire Lacinien un temple à Hêra, la déesse ennemie

du fils de Zeus et d'Alcmène. D'autres disaient que c'était Hèraclès qui avait consacré ce temple pour célébrer sa victoire sur Lacinios. Enfin Conon place la scène de l'aventure à Locres. Il substitue à Croton Locros, prince Phéacien originaire de Corcyre et frère de l'Alcinoos homérique. Obligé de quitter sa patrie, Locros s'en va en Italie, où le roi Latinos lui donne en mariage sa fille Laurinê. Hèraclès ayant passé par le pays avec les bœufs de Géryon, Locros lui donne hospitalité. Mais son beau-père Latinos, étant venu chez lui sur ces entrefaites, voulut enlever le troupeau. Alors Héraclès le tua et tua aussi Locros par erreur. Il célébra ensuite les funérailles de Locros et prophétisa que sur son tombeau devait s'élever la ville de Locres. Rien de plus fréquent en mythologie que cette répétition de la même donnée, localisée en plusieurs endroits divers. Remarquons, du reste, que suivant le Scholiaste de Théocrite, Croton était fils d'Éaque et frère d'Alcimos, qui régna sur Corcyre. Il vint en Italie comme fugitif et y fut accueilli par le Corcyréen Lacinios. La mention d'Éaque donne à ceci un certain intérêt, car nous verrons célébrer des fêtes funèbres en l'honneur d'Achille, petit-fils du fabuleux roi d'Égine, dans l'enceinte sacrée du temple de Hèra Lacinia, dont le territoire avait été donné, disait-on, par Thétis à la souveraine de l'Olympe.

On faisait encore un autre conte sur le passage du fils d'Alcmène à Crotone. Athénée le rapporte d'après Alcimos le Sicilien. « Voici la cause pour laquelle les femmes italiotes ne boivent pas de vin : Hèraclès, traversant le pays de Crotone, arriva tourmenté par la soif auprès d'une maison située sur le bord de la route et y demanda à boire. Or, la femme du propriétaire de la maison, avait ouvert en cachette pour y puiser, à son propre usage, le pithos rempli de vin que l'on gardait fermé. Craignant que son mari ne s'en aperçût, ainsi que de la quantité qu'elle en avait déjà bu, elle lui dit : « Ce serait fâcheux d'ouvrir une jarre

si bien scellée et d'exposer le vin à se gâter pour les beaux yeux d'un étranger qu'on ne connaît pas ; vas lui chercher de l'eau, c'est bien assez bon pour lui. » Hêraclès entendant cela, complimenta le mari sur son obéissance à sa femme et ajouta : « Quand je serai parti, va regarder ton tonneau. » Il y alla, et le trouva changé en pierre avec le vin qu'il contenait. Et c'est en monument de ce fait que se maintient chez toutes les femmes du pays l'usage de considérer comme honteux de boire du vin. »

Voilà pour la légende. En réalité, Crotone doit être reconnue comme un très ancien établissement pélasgique, antérieur peut-être à l'immigration œnotrienne. Son nom même, que Bochart et Movers ont cru à tort phénicien, est tout à fait décisif pour le premier point. Ce nom, *Croton* ou plus exactement *Qroton* sous sa forme archaïque, est, en effet, essentiellement le même que ceux de Cortona ou Cyrtonium, la grande cité des Pélasges Tyrrhéniens de l'Etrurie, de Cyrtonê de Béotie, de Corythos l'un des dèmes primitifs des Tégéates d'Arcadie, et de Cortyna ou Gortyna de Crète. Peut-être faut-il comparer encore le nom de Creston, ville d'après laquelle était appelée la Crestonie, canton de la Macédoine où du temps d'Hérodote, l'idiome propre des Pélasges se maintenait encore, tandis qu'il avait disparu partout ailleurs. En tous cas, les premières appellations que nous avons groupées ne sont pas autre chose que la forme pélasgique d'un des plus anciens termes aryens désignant un endroit enclos, grec χόρτος, « cour, » latin *hortus*, « jardin, » originairement comme enclos, gothique *garda*, « cour », anglo-saxon *geard* et scandinave *gardr*, « jardin, clos, » slavon *gradu*, russe *gorodu*, « ville, » irlandais *gort*, *garadh*, « jardin, » ossète *kharth*, « jardin, » ancien arménien *kerta*, « ville, » perse *karta*, « citadelle, palais. »

Pour le second point, Strabon affirme, d'après Éphore, que ce furent des Japygiens que les premiers colons achéens trouvèrent établis à Crotone. Le même géographe appelle

Promontoires des Japygiens les trois caps qui, non loin de Crotone, se trouvent au sud du Promontoire Lacinien, c'est-à-dire la double pointe du Cap Cimiti et le Cap Rizzuto. Ceci indique l'existence antique vers ces lieux d'une population de même race que celle de la Japygie et venue de même de l'Épire, c'est-à-dire très probablement la prolongation, jusque sur la pointe nord du golfe de Squillace, du territoire des Chônes, que nous avons déjà rencontrés de Siris au Nèaithos, qui étaient frères des Chaones épirotes, et qui passaient, nous l'avons constaté, pour avoir été établis dans ces régions dès avant l'arrivée de la colonie arcadienne conduite par Oinotros. Notons cependant que suivant certains écrivains antiques, c'est au milieu des Sicules que s'était établi Croton. Mais l'autorité de ceux qui le prétendent est très inférieure à celle de Strabon et de l'auteur plus ancien auquel il se réfère.

II

A Crotone comme partout ailleurs sur le littoral de la Grande-Grèce, la colonie hellénique du VIIIe siècle prétendit avoir été précédée par une colonie plus antique, et de même race, qui se serait établie à l'époque des retours de Troie. C'était celle des Achéens que l'on voulait avoir été forcés de rester dans le pays, quand les captives troyennes qu'ils menaient avec eux eurent brûlé leurs vaisseaux à l'embouchure du Nèaithos.

Ceci appartient à la fable. Ce qui est de l'histoire, c'est l'établissement dans les dernières années du VIIIe siècle, d'un essaim de colons achéens conduit par un bossu de la ville de Rhypai, appartenant à la race des Héraclides et nommé Myscellos, fils d'Alêmon. Le grand mouvement d'émigration des Achéens vers l'Italie, qui avait déjà donné lieu

quelques années auparavant à la fondation de Sybaris, était alors dans toute sa force. Myscellos fut expédié en avant pour reconnaître l'emplacement le plus favorable à la colonie qu'il était chargé de guider. Il visita Crotone, qui lui avait été indiquée comme objectif et aussi les lieux où Sybaris commençait à prendre de rapides développements. Il revint séduit de la beauté de ces derniers lieux et porté à aller renforcer l'établissement de l'embouchure du Crathis plutôt qu'à fonder une nouvelle ville. Mais quand il alla en demander la permission à l'oracle de Delphes, Apollon lui répondit par la bouche de la Pythie : « Myscellos, toi dont la taille aurait besoin d'être redressée, tâche au moins de montrer que tu as l'esprit droit ; cesse de courir après les larmes en cherchant autre chose que ce que les dieux te destinent, et agrée de bon cœur le présent qui t'est fait. » D'autres racontent qu'Hèraclès lui apparut pendant son sommeil et lui ordonna formellement d'aller à Crotone pour y accomplir la prophétie qu'il avait faite. Obéissant, bien qu'à contre-cœur, aux ordres divins, Myscellos emmena les colons en Italie, enleva la hauteur de Crotone aux indigènes qui l'occupaient et en fit une ville grecque. C'est ainsi que se créa la Crotone hellénique. Mais il est singulier de remarquer, que tandis que toutes les colonies grecques avaient l'usage de rendre des honneurs héroïques à leurs fondateurs, décorés du titre de *ctistès*, il n'est jamais question d'honneurs de ce genre décernés par les Crotoniates à Myscellos ; ils les réservaient pour Croton et pour Hèraclès, avec la qualification de « fondateurs. » Il est vrai que le fils d'Alcmène était aussi l'ancêtre que revendiquait personnellement leur fondateur historique.

Les meilleures autorités, comme Denys d'Halicarnasse dont la chronologie est généralement fort exacte, rapportent à 710 avant J.-C. la construction de la Crotone achéenne. Eusèbe enregistre à l'année 709 la fondation simultanée de Crotone, de Parion de Mysie et de Sybaris. La date est

juste pour Crotone, non pour Sybaris, dont l'établissement avait eu lieu dix ans auparavant. Mais en tous cas il y a un gros anachronisme chez ceux qui, comme Antiochos de Syracuse, prétendaient que Myscellos avait été aidé par Archias, lorsque celui-ci se rendait en Sicile pour fonder Syracuse, ou bien que le choix ayant été donné à ces deux personnages par l'oracle d'Apollon entre la richesse et la salubrité pour les deux établissements qu'ils allaient créer en même temps, Archias opta pour la richesse et Myscellos pour la salubrité. La fondation de Syracuse par les Corinthiens est, en effet, de 734 avant J.-C., antérieure de 24 ans à celle de Crotone et de 14 ans au commencement du mouvement des Achéens vers la Grande-Grèce. C'est encore par une erreur évidente que Suidas et le Scholiaste d'Aristophane attribuent à Myscellos l'histoire que les Tarentins racontaient de Phalanthe, sur l'oracle annonçant que le colonisateur ne pourrait réussir qu'après qu'il aurait vu la pluie tomber d'un ciel serein et sur la manière dont cet oracle fut réalisé.

La salubrité était bien le lot pour lequel Myscellos avait opté en établissant sa colonie à Crotone. Les écrivains anciens sont unanimes à vanter la pureté de l'air de cette ville et les avantages de son climat. La réputation n'en est pas moins bien établie aujourd'hui dans toutes les Calabres, quoique des siècles de négligence du régime de l'embouchure de l'Etaro aient créé de ce côté des terrains marécageux, qui n'étaient certainement pas tels dans l'antiquité. Sous ce rapport les conditions de Crotone étaient fort différentes de celles de Sybaris. C'est à cette salubrité que les anciens s'accordent à attribuer la beauté et la force de la race qui s'y était développée, conformément à la promesse qu'Apollon avait faite, disait-on, au bossu de Rhypai.

Les femmes de Crotone passaient pour les plus belles de toute la Grande-Grèce. Quant aux hommes, « Crotone, dit

Strabon, paraît s'être appliquée surtout à former des soldats et des athlètes. Il est arrivé, par exemple, que, dans la même Olympiade, les sept vainqueurs du stade furent tous de Crotone, de sorte qu'on a pu dire avec vérité que « le dernier des Crotoniates était encore le premier des Grecs. » Le proverbe « plus sain que Crotone » a eu aussi, dit-on, la même origine, et ce grand nombre d'athlètes crotoniates paraît indiquer dans la situation de cette ville quelque vertu native éminemment favorable au développement des forces et à l'entretien de la santé. Le fait est que Crotone compte plus d'Olympioniques qu'aucune autre ville. » Si l'on prend, en effet, la liste chronologique qui nous a été conservée des vainqueurs du stade olympique par le nom desquels on désignait chaque Olympiade, on y trouve douze victoires remportées par sept Crotoniates, sur un intervalle qui s'étend de la XLVIIIe Olympiade (588 avant J.-C.) à la LXXVe (480). Le dernier de ces Olympioniques, est Astylos, qui vainquit à trois Olympiades successives et dont on voyait à Olympie la statue exécutée par Pythagoras de Rhêgion. Mais il remporta ses deux derniers triomphes en se faisant inscrire comme Syracusain, et non plus comme Crotoniate; car il s'était laissé persuader de renoncer à la qualité de citoyen de sa patrie pour se faire naturaliser en Sicile, sur les conseils de Hiéron, qui n'était pas encore parvenu à l'exercice du souverain pouvoir à Syracuse, et dont le frère Gélon était alors tyran de cette ville. Outrés de cette défection, les Crotoniates confisquèrent la maison d'Astylos, dont ils firent une prison, et renversèrent la statue qu'à sa première victoire ils lui avaient élevé auprès du temple de Hèra Lacinia. La disparition de tout nom d'homme de Crotone dans les listes olympiques après cette aventure, semble indiquer que par une décision officielle les Crotoniates s'abstinrent désormais de prendre part aux grands jeux de l'Élide. C'est probablement alors qu'il faut placer le fait, rapporté sans date

par quelques historiens, de l'institution à Crotone de jeux solennels, par lesquels les habitants de cette ville, comme les Sybarites un peu auparavant, espéraient supplanter les Olympiades, attirant les Grecs d'Italie, de Sicile et même d'ailleurs au moyen de prix magnifiques en argent. L'usage de faire consister en une somme de monnaie les prix agonistiques, était alors peu répandu chez les Hellènes; cependant il existait dans les cités de la Grande-Grèce. Nous en avons la preuve par la pièce d'argent de Métaponte, frappée à la fin du VIe siècle ou au commencement du Ve siècle, qui porte pour légende Ἀχελώοιο ἆθλον, « prix de l'Achélôos. » Elle avait donc été fabriquée spécialement pour en constituer un prix de jeux.

Quelques-uns des athlètes de Crotone sont particulièrement fameux et ont joué un rôle historique. Philippe, fils de Buttacos, vainqueur aux jeux Olympiques et le plus beau des Grecs de son temps, avait épousé la fille de Tèlys, le tyran de Sybaris. Après la guerre, suscitée par Tèlys, qui amena la ruine de la grande cité des bords du Crathis, il se vit obliger de quitter Crotone et se joignit à l'expédition du prince lacédémonien Dôrieus, frère de Cléomène, contre la Sicile. Il périt avec lui devant Ségeste, sous les coups des indigènes et des Carthaginois. Les Ségestains, frappés de sa beauté, lui rendirent ensuite les honneurs de l'héroïsation, comme pour expier sa mort. Phayllos remporta trois prix dans les jeux Pythiques, deux fois pour le pentathle et une fois pour la course ; sa statue avait été dédiée à Delphes. Il passait pour le premier des hoplitodromes ou champions de la course armée, et l'inscription métrique de sa statue disait qu'il sautait 55 pieds et lançait le disque à 95 pas. Quand survint la seconde Guerre Médique, il fut le seul des Grecs d'Italie à aller au secours de ceux de la Grèce propre, et se distingua grandement dans la bataille de Salamine. Mais de beaucoup le plus célèbre des athlètes crotoniates fut Milon. Ce qu'on raconte de sa force tient véri-

tablement du prodige, mais il y a dans ces récits beaucoup de légende. Ce qui est positif, c'est qu'il remporta six victoires aux jeux Olympiques, sept aux Pythiques, dont une parmi les enfants, dix aux Isthmiques, neuf aux jeux Néméens, et que de son vivant la réputation de sa vigueur incomparable était parvenue jusque dans l'extrême Orient, à la cour des rois de Perse. Il avait dû finir par renoncer à se présenter aux jeux publics par ce qu'il ne rencontrait plus un seul adversaire qui consentît à entrer en lice avec lui. Les exégètes ou *ciceroni* d'Olympie, en montrant sa statue de bronze, exécutée par son compatriote, le sculpteur Daméas de Crotone, prétendaient que lorsqu'on l'avait placée dans l'Altis, c'était lui-même qui l'avait portée sur son dos. Ils ajoutaient d'autres traits, que Pausanias a recueillis. Il se ceignait, disaient-ils, la tête d'une corde en guise de diadème ; après quoi, retenant fortement son haleine, le gonflement des veines de sa tête suffisait à faire rompre la corde. Il empoignait une grenade dans sa main fermée, assez délicatement pour ne pas l'écraser, et pourtant il n'y avait pas de force au monde qui pût la lui arracher. Il se tenait si ferme sur un disque qu'on avait huilé pour le rendre plus glissant, que plusieurs hommes réunis ne parvenaient pas à l'y ébranler. Lorsqu'appuyant son coude sur son côté, il présentait la main droite ouverte, les doigts serrés l'un contre l'autre à l'exception du pouce qu'il élevait, aucun homme, même en y mettant tous ses efforts, n'était capable de lui écarter le petit doigt des trois autres. Mais les histoires des exégètes d'Olympie n'avaient pas plus de valeur que celles des guides auxquels la majorité des voyageurs ont la naïveté de se confier dans les villes d'Italie. Celles-ci avaient été inventées pour expliquer les attributs qui distinguaient la statue iconique de Milon de ses voisines. Mais en réalité, comme le remarquait avec beaucoup de bon sens Apollonios de Tyane, le diadème qui ceignait sa tête était un emblème

sacerdotal, qui avait trait à l'office qu'il remplissait dans le culte de Hêra Lacinia, et la grenade qu'il portait était un des emblèmes de cette déesse. Quant à la pose du bras droit, le coude au corps, la main étendue, quatre doigts joints et le pouce seul séparé, c'était purement et simplement un trait d'art archaïque, qui correspond d'une manière très exacte avec les limites de ce dont la science et l'habileté des sculpteurs du VIe siècle étaient capables dans l'exécution de figures de ronde bosse.

Plusieurs siècles après Milon, il est bon de préciser ceci quand il s'agit d'un récit aussi évidemment fabuleux, on prétendait que, pour entretenir sa force extraordinaire, il devait consommer par jour vingt mines de viande, c'est-à-dire 8 kil gr. 230 grammes au poids usité à Crotone et dans les autres villes achéennes de l'Italie, ou 8 kilogr. 640 grammes, si l'évaluation est en poids attique, autant de viande et trois chous de vin, près de 10 litres. On ajoutait qu'un jour, à Olympie, il avait pris un bœuf de quatre ans, l'avait porté sur ses épaules tout autour du stade, l'avait ensuite assommé d'un coup de poing et avait fini par le manger tout entier en un jour. La célébrité que cette dernière anecdote avait acquise est attestée par un fait numismatique. Sur le denier que, pendant la Guerre Sociale, les insurgés itatlotes frappèrent dans le midi de la péninsule, ils placèrent au revers l'image de Milon, couvert de la peau de lion d'Héraclès, tel qu'il se montra à la tête des troupes de Crotone dans la bataille du Traeis, et ayant près de lui son bouvillon, sur la tête duquel il pose le poing.

Nous avons déjà parlé plus haut du rôle militaire que joua Milon dans la journée qui décida du sort de Sybaris. Nous le retrouverons aussi tout à l'heure en parlant de l'école pythagoricienne de Crotone, dont il fut un des plus fervents adeptes. Ici c'est seulement la réputation de l'athlète et de sa force herculéenne que nous envisageons en

lui. Un des traits légendaires, qui servaient à dépeindre cette force supérieure à celle que l'on avait jamais vue chez aucun autre athlète, le mettait en scène écoutant les enseignements de Pythagore. La salle où le philosophe de Samos rassemblait ses disciples à Crotone, avait, raconte-t-on, son toit soutenu par un pilier central. Un jour ce pilier céda, miné par une main malveillante. Milon s'élança et à lui seul porta la charpente sur ses épaules jusqu'à ce que tout le monde fut sorti, après quoi il parvint à se dégager sain et sauf de l'écroulement.

Milon prolongea sa vie jusqu'à un âge fort avancé. Il se plaisait à suivre les exercices de la palestre et à y assister aux exploits des jeunes gens. Mais la mélancolie le prenait en faisant un retour sur sa force d'autrefois, désormais perdue ; il regardait ses bras décharnés et murmurait avec des larmes dans les yeux : « Ces bras sont morts maintenant. » Pourtant sa mort tragique vint, dit-on, d'avoir encore trop compté sur sa vigueur. Un jour, voyageant dans les forêts de la Sila, il rencontra le tronc d'un chêne énorme que les bûcherons avaient laissé à demi fendu, les coins restant dans la fente. Il se crut capable comme autrefois d'achever de le séparer en deux avec ses mains. Mais il ne réussit qu'à faire tomber les coins, et le tronc en se refermant emprisonna les mains de l'athlète entre ses deux moitiés, sans qu'il parvint, malgré tous ses efforts, à s'en dégager. Ainsi réduit à l'impuissance de se défendre et épuisé de fatigue, il devint la proie des loups, qui pullulaient alors, comme encore aujourd'hui, dans ces forêts et qui le dévorèrent. C'est ce récit qui a inspiré le chef-d'œuvre de notre Puget, lequel a seulement — on ne sait trop pourquoi — substitué aux loups un lion, animal qui jamais n'a habité le pays de Crotone.

III

La salubrité exceptionnelle du climat n'était pas le seul avantage de la situation indiquée par l'oracle à Myscellos pour y établir sa colonie. Crotone avait encore sur Sybaris un autre avantage, qui devait contribuer puissamment à sa prospérité et à son développement : c'était son port. Comme le remarque Polybe, il était fort imparfait, n'offrait une tenue complétement sûre que pendant la belle saison d'été ; mais c'était encore de beaucoup le meilleur de toute la longue étendue de côtes comprises entre Messine et Tarente ; c'était même le seul qui, sur ce parcours, méritât proprement le nom de port et ne fût pas un simple mouillage forain. Il devait donc attirer un mouvement considérable de navigation, et surtout permettre à la cité de se créer une marine importante, ce que Sybaris ne posséda jamais, dans le temps de sa plus grande splendeur. Encore aujourd'hui, après une décadence plusieurs fois séculaire qui en a laissé une grande partie dépeuplée et inculte, le pays autour de Cotrone, plaine et montagnes, est remarquable par la variété et la fécondité de sa production agricole, dont l'exportation suffit à entretenir pendant une partie de l'année un certain mouvement dans son port. On peut juger par là de ce qui devait en être dans l'antiquité, alors qu'une population nombreuse et active couvrait toute cette région et n'y laissait pas un pouce de terre cultivable qui ne fut mis en rapport ; alors qu'aux produits du sol labouré ou exploité en vignes et en vergers s'ajoutaient ceux d'innombrables troupeaux entretenus dans les pâturages des hautes montagnes, et d'une exploitation intelligente des forêts. Polybe atteste que c'est là surtout qu'était la source de l'opulence exceptionnelle de Crotone, et que jusqu'aux

catastrophes nées de la guerre qui finirent par accabler cette ville, elle dut à la fertilité de son territoire, ainsi qu'à la façon dont son port était le seul débouché d'une région vaste et prospère, de voir se concentrer dans ses mains des richesses qui la firent arriver au plus haut degré de la fortune et de la puissance. A cet avantage Crotone joignait, comme Athènes, celui de posséder des mines d'argent sur son territoire, ce qui était une chose capitale dans l'antiquité, l'imperfection du mécanisme du crédit rendant bien plus que chez les modernes une grande abondance de numéraire indispensable au développement des opérations commerciales. A Verzino, sur un des affluents du Neto et dans la partie des montagnes que les Crotoniates durent occuper la première, on rencontre des filons de minerai argentifère avec des traces d'exploitation antique ; ce qui n'empêche pas ce lieu, remarquons-le en passant, de ne correspondre en aucune façon, quoiqu'en ait cru Barrio, à la Vertines de Strabon, qui était dans l'intérieur de la Lucanie. A la possession de ces mines, les Crotoniates durent joindre plus tard celle des filons de Longobuco, également exploités dans l'antiquité, mais qui avaient dû d'abord appartenir aux Sybarites. Telle fut l'origine du grand monnayage d'argent des Crotoniates, qui, dès les débuts de la fabrication monétaire chez les Achéens de l'Italie, paraît avoir surpassé en abondance celui de Sybaris elle-même et plus tard, dans le v[e] siècle et le commencement du iv[e], égala celui de Tarente.

Dans les deux premiers siècles qui suivirent sa fondation, et qui furent l'époque ascendante des établissements Achéens de la Grande-Grèce, Crotone grandit rapidement et sut parvenir à un haut degré de splendeur et de prospérité. Son développement fut parallèle à celui de Sybaris et contemporain. Les deux cités vivaient alors en bonne intelligence ; leurs intérêts étaient connexes et il existait entre elles cette disposition naturelle à l'union fédérative qui a

toujours distingué les Achéens entre les populations grecques Elles poursuivaient la même œuvre, celle de la conquête de l'Italie méridionale à l'hellénisme, à la fois par l'extension des colonies proprement grecques et par l'assimilation, habilement poursuivie, des populations pélasgiques indigènes. Quatre villes principales avaient été fondées dans le VIII[e] siècle sur le littoral italien de la mer Ionienne, deux doriennes, Locres et Tarente, aux deux extrémités sud et nord, et deux achéennes dans l'intervalle, Sybaris et Crotone. Les autres reconnaissaient sans contestation leur suprématie. Dans l'œuvre commune de transformation du pays en une Grande-Grèce, chacune de ces quatre cités principales avait un champ large qui s'ouvrait à son activité et que la nature même avait assez bien délimité pour qu'il ne se présentât pas entre elles d'occasion de conflit pendant un assez long temps, jusqu'au moment où, ayant achevé d'occuper tout ce champ, elles se heurteraient sur ses limites. Comme on devait s'y attendre, d'ailleurs, quand le conflit se produisit, il eut lieu d'abord entre Doriens et Achéens, entre Sybaris et Tarente, puis entre Crotone et Locres. Ce ne fut que plus tard, au bout de deux siècles, qu'il éclata entre Crotone et Sybaris; mais la lutte entre cités de même race fut alors une guerre à mort, comme il arrive presque toujours dans les luttes entre frères. La cruauté de Tèlys en fut, en effet, seulement l'occasion et presque le prétexte ; en réalité il s'agissait d'une question de suprématie à exercer sur les vastes domaines conquis par la race achéenne. Crotone et Sybaris étaient désormais toutes les deux trop puissantes pour ne pas devenir rivales; elles ne voulaient pas êtres égales et aucune des deux ne consentait plus à être subordonnée à l'autre. Mais jusqu'au moment de ce conflit d'ambition, que précipita l'importance donnée à Crotone par le séjour de Pythagore, la ville fondée par Myscellos ne vécut pas seulement en bonne intelligence avec Sybaris, son aînée de quelques an-

nées, qui était parvenue à se créer un empire encore plus considérable ; elle accepta pendant près de deux cents ans, nous l'avons déjà montré, que la cité des bords du Crathis eût sur elle, comme sur les autres établissements achéens, une sorte de suprematie, de direction fédérale. Les événements de la prise de Siris, que nous avons eu l'occasion de raconter plus haut, montrent Sybaris dans l'exercice d'une véritable hégémonie sur tous les Achéens d'Italie.

Le premier champ d'extension du territoire de Crotone fut naturellement le district compris, sur le versant oriental de la Sila, entre les deux vallées. du Nêaithos et du Targinès, du Neto et du Tacino, depuis la mer jusqu'au plateau supérieur de la montagne. La plaine littorale se couvrit de bourgs agricoles ou dèmes entièrement grecs, qui s'y succédaient, étroitement rapprochés les uns des autres. Nous connaissons les noms de quelques-uns des plus voisins de la ville, dont on chercherait vainement à déterminer le site avec quelque certitude. Ce sont Laurê et Lampriade, dont nous avons déjà parlé, puis Platées. J'y ajoute Zacynthe, d'après la IVe idylle de Théocrite et d'accord avec le Scholiaste. En effet, lorsque Corydon commence son chant en disant : « Je loue Crotone — c'est une belle ville et aussi Zacynthe — et le promontoire Lacinien, qui s'avance à l'est, là où Aigon le pugiliste a dévoré à lui seul quatre-vingt galettes de pain, » on ne saurait vraiment ce que vient faire la mention de l'île de Zacynthe entre Crotone et le promontoire consacré à Hêra. Ces vers n'ont un sens raisonnable que s'il s'agit d'un bourg de Zacynthe, voisin de la ville. Le Scholiaste, qui le soutient, a parfaitement raison contre Heyne, qui le traite à cette occasion d' « homme inepte. »

Les Œnotriens, au dire de Denys d'Halicarnasse, habitaient de préférence, suivant l'usage arcadien, dans l'intérieur des terres, au milieu des montagnes, de petites bourgades fortifiées qu'ils plaçaient sur des hauteurs de difficile accès. Avant l'arrivée des Grecs, eux et les Chônes, également

ment Pélasges, auxquels ils s'étaient mêlés dans toute cette région, avaient rempli de leurs bourgs les contreforts orientaux de la Sila, entre le Nêaithos et le Targinès, aussi bien que ses contreforts méridionaux et que toutes les hauteurs qui dominent la vallée du Crathis. C'est à eux que devaient leur origine Sibéréné, Acerentia, Léonia, Sitome et une foule d'autres localités qui sont restées habitées depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, au travers du moyen âge, mais dont on ignore les noms anciens. Toutes ces petites tribus pélasgiques et œnotriennes du voisinage de Crotone, qui menaient une existence surtout pastorale et vivaient dans un état de morcellement, paraissent avoir accepté la domination des Crotoniates et embrassé les mœurs grecques sans opposer pour ainsi dire de résistance, avec autant de facilité que les tribus de même race qui habitaient le bassin du Crathis et ce qui fut plus tard la Lucanie avaient accepté la domination des Sybarites. Les Pélasges de l'Italie méridionale, nous l'avons déjà dit, montraient partout une étonnante facilité à se fusionner avec les Grecs; mais c'est pour les Achéens, bien plus que pour les Doriens, qu'ils témoignaient de l'affinité.

Bientôt la puissance de Crotone déborda de tous les côtés au-delà des limites que nous venons d'indiquer comme ayant dû être d'abord celles de son action. Au nord, ainsi que nous l'avons raconté plus haut, les villes des Chônes situées entre le Nêaithos et le Traeis, Pétélia, Crimisa, Macalla, Chônê, graduellement pénétrées par une infusion de sang achéen, s'hellénisèrent assez pour revendiquer à leur tour une origine grecque remontant aux âges fabuleux de la guerre de Troie, et s'adjoignirent moitié de gré, moitié de force, au territoire de Crotone, dont la limite, dès le commencement du VIe siècle, était reportée de ce côté au Traeis, touchant au territoire de Sybaris.

Du côté du sud, au delà du golfe Scylacien, les Crotoniates, dans le cours du VIIe siècle, aidèrent un nouvel es-

saim de colons venus d'Achaïe, sous la conduite de Typhon d'Aigion, à fonder la ville de Caulonia sur les bords du fleuve Hélôros. Ils joignirent leurs citoyens à cet établissement et eurent une part assez considérable à sa naissance pour que Caulonia ait toujours entretenu à l'égard de Crotone les rapports de semi-dépendance, n'excluant pas une complète autonomie de gouvernement intérieur, qui étaient habituellement ceux d'une colonie envers sa métropole. Aussi cette ville, bien qu'une notable portion de ses fondateurs fût venue directement du Péloponnèse, est presque toujours qualifiée par les écrivains anciens de colonie de Crotone.

Le territoire de Caulonia reçut pour limites au midi la Sagra, le Turbolo de nos jours, qui le séparait des Locriens, au septentrion le fleuve Caicinos, actuellement appelé Ancinale. Crotone s'annexa tout le pays entre le Caicinos et le Targinès, c'est-à-dire le pourtour presque complet du golfe de Squillace, avec la ville de Scyllêtion, plus tard Scylacium, qui se prétendait une colonie athénienne fondée par Ménestheus à l'époque des retours de Troie. La forme du nom de Scyllêtion, qui appartient au dialecte ionique, semble indiquer, du reste, en cet endroit un établissement d'Ioniens, formé à une date qui reste indéterminée, mais sûrement antérieure à l'époque où il tomba entre les mains des Achéens. Nous reviendrons plus loin sur cette question, quand nous traiterons de l'ancien Scylacium et de la moderne Squillace. Les limites du territoire crotoniate furent ainsi portées, sur le versant de la mer Ionienne, depuis le Caicinos au sud jusqu'au Traeis au nord. C'était là le territoire dépendant directement de la cité, soumis à ses lois, réservée par elle à la circulation exclusive de sa monnaie, car elle ne laissait à aucune des villes qui s'y élevaient, même à Scyllêtion, à Pétélia ou à Crimisa, le degré d'indépendance qui se traduisait par l'autonomie monétaire et que possédait Caulonia. Les habitants de ce territoire in-

vestis de la plénitude des droits politiques étaient citoyens de Crotone et dêmotes de leur localité de naissance, exactement comme les habitants des bourgs de l'Attique étaient citoyens d'Athènes et dêmotes de tel ou tel endroit.

IV

Pas plus que Sybaris, Crotone ne devait limiter la sphère de son action et de sa domination au versant de la mer Ionienne. Elle devait être conduite au bout de quelque temps à dépasser l'arête que l'Apennin prolonge du nord au sud, dans toute l'extrémité méridionale de la péninsule, et à étendre ses possessions jusqu'à la mer Tyrrhénienne, pour en ouvrir le bassin à son commerce et doubler les avantages de sa position, en s'asseyant sur deux mers à la fois. Dans le massif de la Sila, qu'elle avait d'abord occupé, la possession de la vallée du Crathis par les Sybarites l'empêchait de développer sa domination sur le versant occidental. Mais quand ils se furent rendus maîtres de la côte du golfe de Squillace, les Crotoniates se trouvèrent solidement assis sur cet étranglement que les anciens appelaient l'Isthme Scylacien, sur le point même où la moindre distance sépare la mer Ionienne de la mer Tyrrhénienne. C'est alors qu'ils franchirent les monts Tylésiens, c'est-à-dire les montagnes de Soveria et de Tiriolo, et non celle d'Ajello, comme le prétendent à tort les écrivains calabrais, toujours engagés dans l'ornière de Barrio, et qu'ils occupèrent des positions destinées à les rendre maîtres du golfe de Sainte-Euphémie, alors golfe Térinéen, comme ils l'étaient déjà de celui de Squillace.

Une de ces positions fut Térina sur le torrent Ocinaros, où ils établirent une colonie qui jouit de l'autonomie monétaire et qui, jusqu'à sa conquête par les Bruttiens, eut

une prospérité attestée par sa belle numismatique. Cette numismatique ne débute, du reste, que vers le premier quart du ve siècle, à l'époque de la transition entre le style de l'art archaïque et celui de l'art arrivé à son degré complet de perfection et de liberté. On ne connait jusqu'à présent aucune pièce de la série des incuses qui porte le nom de Térina. On peut donc douter que la fondation de cette ville ait eu lieu antérieurement à la ruine de Sybaris, ou du moins, si elle avait été établie plus tôt, ce ne fut qu'un certain temps après cet événement que la colonie de Crotone acquit le degré d'indépendance qu'attestent la fabrication d'une monnaie à son nom et le fait que, peu après la fondation de Thurioi, les gens de cette dernière cité, sous la conduite de Cléandridas, dirigèrent une attaque contre Térina sans être pour cela en guerre avec Crotone. Térina était située au fond du golfe qui avait reçu son nom, vers l'emplacement de la moderne Santa-Eufemia, mais probablement plus près de la mer, comme l'était, du reste, Santa-Eufemia avant sa destruction par le tremblement de terre de 1638.

S'il n'existe pas de monnaie d'argent incuse de Térina, on en possède, au contraire, qui portent d'un côté en relief le trépied de Crotone, avec l'inscription du nom de cette cité, et de l'autre en creux le casque qui est le type monétaire de Témésa, et qui fait allusion à la grande fabrication d'armes alimentée par les fameuses mines de cuivre de cette dernière ville, dont la célébrité était déjà répandue chez les Grecs d'Asie-Mineure au temps de la composition des poëmes homériques. La même association de types se continue sur des monnaies d'argent, en relief sur les deux faces, qui appartiennent à la première moitié du ve siècle et dont les unes portent la légende de Crotone, les autres celle de Témésa. Ces faits numismatiques prouvent que Témésa était tombée au pouvoir de Crotone dès le vi^{e} siècle et y demeura pendant la première partie du

siècle suivant, et c'est ainsi que s'expliquent les expressions contournées de Lycophron, disant des Grecs établis à Témésa qu'ils « labourent des sillons crotoniates. » La ville, qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme beaucoup moins importante des bords de la mer Ionienne, était très antique. On en attribuait la fondation aux Ausoniens, on prétendait qu'Ulysse y avait abordé dans ses voyages et donné la sépulture à un de ses compagnons, Politès, enfin qu'entre les bandes égarées dans le retour de Troie, les Étoliens conduits par Thoas ou bien les Phocidiens autrefois commandés par les petits-fils de Naubolos, Schédios et Épistrophos, étaient venus s'y établir. Entre 480 et 460 les Locriens s'en rendirent maîtres, à la place des Crotoniates. Barrio, avec le peu de chance qu'il montre toujours dans ses attributions géographiques, a placé Témésa à Malvito ou Malito, qui est le Milatum dont l'évêché relevait au moyen âge du métropolitain de Santa-Severina et qui n'a certainement jamais eu d'autre nom antique. Notre D'Anville en a, au contraire, déterminé la position réelle avec sa sûreté de coup d'œil habituel, auprès de l'embouchure du Savuto, le Sabbatus de l'Itinéraire d'Antonin, soit à la Torre di San-Giovanni, soit à la Torre di Savuto, car cette dernière question demande encore à être vérifiée, aussi bien que la possibilité de placer la ville à quelques kilomètres plus au sud, à la Torre del Casale, auprès de laquelle on voit des vestiges d'exploitations minières antiques. Témésa ne pouvait pas être, en effet, ailleurs que sur un de ces trois points rapprochés, puisqu'elle se trouvait sur le rivage, au sud d'Amantia et au nord de Térina, et encore, nous dit Lycophron, au pied des escarpements que dresse au-dessus des flots le rude Lampète, c'est-à-dire la crête de l'Apennin qui domine immédiatement le littoral de la mer Tyrrhénienne depuis Cetraro jusqu'au Savuto et au bas de laquelle, à moitié environ de son parcours, était bâtie la ville de Lampetia ou Clampetia, empruntant son

nom à la montagne. D'après la Table de Peutinger, dix milles romains de distance la séparaient de Clampetia.

Cluvier, suivi en cela par le duc de Luynes, plaçait Témésa un peu plus au sud, à la Torre Loppa sur le cap Suvero. En réalité, ce qu'il faut y chercher c'est une autre ville, que Lycophron dit encore avoir été conquise par les Crotoniates, après une guerre sanglante, sur une reine Clêtê, descendante de l'Amazone Clêtê ou Cleitê dont nous retrouverons le nom dans les origines fabuleuses de Caulonia. Il indique, en effet, cette ville comme située, non loin des monts Tylésiens et de Térina, sur le promontoire allongé de Linos, qui ne saurait être que le cap Suvero appelé aussi Tylêsion. Tzetzês, en commentant ce passage du poète alexandrin, et le Grand Étymologique disent que cette ville s'appelait Clêtê et jusqu'à la conquête crotoniate avait été gouvernée par une dynastie de femmes appelées de mère en fille Clêtê. Ceci sent terriblement la fable mythologique; mais l'existence d'une ville de Clêtê au point que nous venons d'indiquer n'en paraît pas moins presque incontestable. Il a plu à Barrio de la reconnaître dans le village de Pietramala sur le flanc des montagnes d'Ajello, et bien que la situation de ce village ne correspondît pas aux indications antiques sur celle de Clêtê, ceci est devenu article de foi pour les écrivains calabrais qui l'ont suivi. Il y a mieux; aujourd'hui, l'on chercherait vainement Pietramala dans la géographie de la Calabre. Le gouvernement italien ayant invité les localités qui avaient des homonymes dans d'autres parties de l'Italie à adjoindre, pour éviter les confusions d'adresses postales, une seconde désignation à leur nom ou à reprendre leur appellation antique, la commune de Pietramala s'est bravement affublée de celle de Cleto, sur l'autorité de Barrio. C'est sous ce nom qu'on la trouve dans les cartes récentes et dans les statistiques officielles. Avis aux topographes qui, rencontrant Cleto dans ces documents et négligeant de remonter à des sources antérieu-

res, pourraient être tentés d'attacher quelque valeur à ce nom! Encore lorsqu'on trouve, toujours dans les Calabres et toujours d'après la même autorité, les communes de Montalto-Uffugo ou de Petilia-Policastro, il n'y a que demi mal. La résurrection du nom antique a été opérée absolument à faux ; mais on est averti que ce n'est qu'une restitution prétendue érudite, et le nom vraiment traditionnel subsiste toujours, pouvant servir d'avertissement, à côté de celui dont la localité s'est parée indûment. Mais quand il y a eu substitution complète du nom restitué au nom véritable, comme de Cleto à Pietramala, le danger de généralisation de l'erreur, résultant de l'altération de la nomenclature géographique, devient sérieux et peut avoir, surtout au bout d'un siècle ou deux, la conséquence de finir par faire croire qu'il y a eu là une tradition.

La tradition est une belle et respectable chose, dont l'érudit doit tenir grand compte ; mais pour cela il faut qu'elle soit réelle, et la première chose à faire est toujours de vérifier soigneusement quelle en est l'ancienneté. Autrement on s'exposerait à de singulières méprises. Combien de fois, en effet, ne voit-on pas une prétendue tradition locale surgir un beau jour de toutes pièces de la fantaisie d'un soi-disant savant du crû ou bien du caprice d'un romancier dont les récits tombent dans la foule. Combien de noms, qui ensuite ont longtemps passé pour antiques et dont on a déduit, dont on déduit trop souvent encore dans les académies de province des conséquences historiques, ont été introduits dans la géographie de la Gaule par les prétentions étymologiques des scribes lettrés du XIII[e] siècle, travestissant par exemple Sancerre en *Sacrum Caesaris* ou Cherbourg en *Caesaris burgus*. Lorsqu'on vous parle de tradition dans les environs de Naples, à propos d'un nom ou d'un souvenir de l'antiquité, soyez sûr à l'avance qu'il s'agit d'une imagination ou d'une conjecture plus ou moins heureuses des *letterati* du XV[e] ou du XVI[e] siècle, qui

a fini par devenir populaire à force d'être répétée par les *ciceroni*, en se défigurant souvent de la façon la plus grotesque. Dans les montagnes de l'ancienne Crotoniatide, non loin de Santa-Severina et au-dessus du cours du Tacino, se trouve le bourg de Rocca-Bernarda, dont l'existence remonte au moyen-âge. Si vous y allez, tout le monde dans le pays vous dira qu'il s'appelait d'abord Rocca di Tacina et qu'il a dû son nom à Bernard del Carpio, qui le rebâtit après l'avoir conquis sur les Sarrazins. Ce n'est sûrement pas une vieille légende indigène, car Bernard del Carpio n'a aucune part dans les contes populaires italiens et dans la poésie de la péninsule au moyen âge. Elle ne remonte qu'à l'établissement de la domination espagnole, où quelque soldat ou officier des bandes du Grand Capitaine aura eu l'idée d'expliquer le nom de Rocca-Bernarda par celui d'un des personnages les plus fameux du Romancero de Castille. Remarquons, du reste, que cette prétendue légende, quand écrivait le P. Marafioti, n'était pas encore assez établie dans les esprits pour qu'il l'ait recueillie, malgré son goût pour les histoires du même genre.

C'est là ce qu'on pourrait appeler, si l'on ne craignait de forger une expression hybride, la *pseudo-tradition* qui surgit un matin d'une manière absolument artificielle, sans racines dans le passé, et qui n'est pas non plus le produit spontané de l'imagination populaire. Nous en voyons naître quelquefois sous nos yeux des exemples, dont il est intéressant et instructif de suivre le développement. Les gardiens du château d'If montrent aujourd'hui sérieusement aux visiteurs les cachots d'Edmond Dantès et de l'abbé Faria; tant de touristes leur ont demandé à les voir qu'ils ont fini par y croire eux-mêmes. J'ai pour voisine de campagne une respectable dame qui ne se contente pas d'exercer autour d'elle la charité la plus active, mais veut y joindre la renommée littéraire, qu'elle poursuit en composant des romans royalistes et religieux. Dans un de ses romans elle

a imaginé une princesse de la maison de Savoie, inconnue à la généalogie de cette race royale, qu'elle suppose retirée, pour y cacher un chagrin d'amour, dans le village qu'elle-même habite aujourd'hui. A force de raconter aux paysans de ce village l'historiette qu'elle a ainsi composée, elle les en a si bien pénétrés qu'ils montrent maintenant dans une vieille masure la maison de Marie de Savoie et narrent à qui veut les entendre le canevas des aventures de cette princesse vertueuse et infortunée. Voilà une tradition populaire bel et bien formée, laquelle se perpétuera peut-être. Et qui sait si plus tard quelque curieux, déterrant le roman dans la poussière d'une bibliothèque, ne supposera pas que l'auteur s'est inspiré de cette tradition.

Je ne veux parler ici que de la pseudo-tradition s'implantant dans la nomenclature géographique ou s'attachant à une localité dont elle fausse l'histoire. Il y aurait bien plus à en dire si on voulait indiquer seulement le mal qu'elle a fait quand elle s'est introduite sur le terrain des annales religieuses. L'identification de saint Denys, l'apôtre de Lutèce au IIIe siècle, avec saint-Denys l'Aréopagite, que l'école légendaire, si à la mode aujourd'hui dans le clergé, s'obstine à représenter comme une tradition antique et auguste de l'Église de France, n'est-elle pas le résultat d'une falsification éhontée du IXe siècle? N'avons-nous pas vu de nos jours les rêveries d'un visionnaire répandre chez les âmes pieuses la légende du martyre d'une prétendue sainte Philomène, qui n'est en réalité ni sainte, ni martyre, ni Philomène? Mais je n'en finirais pas si je me laissais aller à m'étendre sur ce sujet, qui me touche d'autant plus que je suis catholique et que ma religion possède assez de saints et de reliques authentiques pour que l'on dût se faire une loi d'être impitoyable pour tout ce qui, dans ce genre, est apocryphe. Revenons à l'histoire de Crotone et à l'extension de sa puissance sur la mer Tyrrhénienne au Ve siècle avant l'ère chrétienne.

Dans les territoires qu'elle conquit alors, ne s'élevait sûrement pas encore la ville de Nucria, voisine de Témésa, dont le nom s'est conservé dans celui de la moderne Nocera. En effet, dans le silence des historiens à son égard, son nom, appartenant à l'onomastique des peuples ombro-sabelliques et pareil à celui des diverses Nuceria de la Campanie, de l'Ombrie et de l'Émilie, révèle incontestablement en elle une fondation des Bruttiens. Et en effet, c'est seulement à l'âge de l'indépendance de ce peuple qu'appartiennent les monnaies de bronze signées du nom des Nucriens. A la même origine appartenait la ville de Mamertium, qui portait aussi un nom sabellique. Strabon la place dans l'intérieur des terres du Bruttium, entre Locres et la grande forêt de la Sila, et les érudits calabrais de la Renaissance l'ont identifiée à Mar-torano, le Marturianum du moyen âge, sur une simple analogie de nom qui est loin d'être décisive. Plus probable est l'opinion de ceux qui identifient Mamertium à Oppido, mais c'est une question sur laquelle nous aurons à revenir plus tard.

V

Nous avons constaté qu'à tout le moins l'occupation de Témésa par les Crotoniates avait été, du témoignage des monuments numismatiques, antérieure à la fin du VIe siècle. Ceci étant, il faut forcément la reporter avant la guerre de Crotone contre Locres, qui se dénoua par la célèbre bataille de la Sagra; car cette guerre amena un temps d'arrêt momentané dans la prospérité ascendante de Crotone.

Il y a du reste, quelque difficulté à déterminer la date d'un fait qui compte parmi les plus considérables de l'histoire des colonies grecques de l'Italie méridionale, dont la

disproportion des forces engagées rendit l'issue si extraordinaire, et que la voix populaire environna bientôt de tant de circonstances merveilleuses, que ce devint une locution proverbiale chez les Grecs de dire d'une chose invraisemblable et difficile à accepter : « C'est toujours plus vrai que l'événement de la Sagra. » Si l'on en croit Strabon, « c'est à ce désastre et aux pertes énormes essuyées par les Crotoniates dans cette journée, qu'on doit attribuer la prompte décadence de ce peuple. » Un certain nombre d'érudits modernes ont accepté cette donnée, qui rapprocherait la bataille de la Sagra à l'époque de la guerre du Péloponnèse. Mais elle est démentie par l'absence de toute mention de l'évenement dans les parties conservées jusqu'à nous de la grande composition historique de Diodore de Sicile, ce qui le rejette avant 480, c'est-à-dire avant l'époque culminante de la puissance de Crotone, laquelle s'étendit de la ruine de Sybaris aux entreprises de Denys de Syracuse sur l'Italie. Force est donc d'admettre que, malgré son exactitude habituelle, le geographe a commis ici une erreur et confondu avec la décadence définitive de la cité fondée par Myscellos une éclipse temporaire et beaucoup plus ancienne dont parle Justin, l'abréviateur de Trogue Pompée, en la rattachant au désastre de la Sagra.

C'est en effet cet auteur qu'il faut prendre ici pour guide; il est le seul dont la chronologie soit acceptable et rentre convenablement dans l'économie générale des annales de la Grande-Grèce. D'après lui, la guerre entre Crotone et Locres suivit de quelques années la prise de Siris par la coalition de tous les Achéens d'Italie sous la conduite de Sybaris, e. le motif invoqué par les Crotoniates contre les Locriens fut le secours que ceux-ci avaient fourni aux gens de Siris, probablement par une diversion sur le territoire de Caulonia ou même sur la frontière méridionale de celui de Crotone. Il dit ensuite que c'est la venue de Pythagore qui releva bientôt les Crotoniates du découragement où les

avait fait tomber un désastre inattendu. Tout ceci a pour résultat de placer la bataille de la Sagra vers 560 avant J. C., date qu'ont admise Heyne et Grote, et que nous n'hésitons pas non plus à accepter.

La puissance des Crotoniates était dès lors si considérable, tellement supérieure à celle des Locriens, que ceux-ci furent extrêmement effrayés quand ils se virent menacés de l'attaque de la grande cité achéenne. « Nos ancêtres, racontaient-ils plusieurs siècles après, au dire de Tite-Live, quand surgit la guerre des Crotoniates, comme le temple de Perséphonê se trouvait en dehors de la ville, résolurent d'en mettre les trésors à l'abri du pillage dans l'enceinte de la cité même. Mais dans la nuit on entendit une voix sortir du sanctuaire, défendant de toucher aux trésors parce que la déesse saurait défendre son temple elle-même. On voulut alors au moins environner le temple d'une muraille, mais elle s'écroula tout d'un coup lorsqu'on l'eut conduite jusqu'à une certaine hauteur. »

Locres implora le secours de Sparte, qui passait pour avoir fourni une part de ses premiers colons et qu'elle revendiquait dans le besoin comme sa métropole. Mais les Lacédémoniens, ne se souciant pas de s'engager dans ces querelles lointaines, se bornèrent à conseiller aux Locriens de recourir à la protection surnaturelle des Dioscures. Les ambassadeurs de Locres, suivant ce conseil, allèrent dans la ville même de Sparte offrir un sacrifice solennel dans le temple des deux jumeaux Tyndarides, et crurent en recevoir en réponse la promesse que les héros cavaliers, patrons des Doriens de la Laconie, viendraient avec eux combattre pour la cité qui les invoquait. Ils disposèrent donc à bord de leur navire une chambre magnifique où Castor et Polydeucès étaient censés résider invisibles, et rentrèrent à Locres annonçant qu'ils ramenaient les Dioscures en personne.

Pendant ce temps, les Crotoniates envoyaient à Delphes

demander à l'oracle d'Apollon les moyens de triompher, et la Pythie leur répondait que ce seraient les vœux religieux et non la force des armes qui assureraient la victoire. Sur cette réponse, ils vouèrent à Apollon le dixième du butin qu'ils feraient; mais les Locriens, l'ayant appris, enchérirent sur leur vœu en promettant au dieu le neuvième du butin si c'étaient eux qui étaient vainqueurs. Tout ceci doit être historique. Ce sont bien l'esprit et les mœurs d'un temps profondément religieux, mais qui croyait que le vœu constituait un marché ferme entre la divinité et son adorateur.

Tout en cherchant à se rendre les dieux favorables, des deux côtés on armait activement. Les Crotoniates pensèrent terminer la guerre d'un seul coup, en écrasant leurs adversaires sous le poids des masses d'hommes qu'ils pouvaient tirer du vaste territoire soumis à leur autorité. Ils ne se contentèrent donc pas des hoplites et de la cavalerie que le recrutement de leurs citoyens hellènes pouvait fournir et qui étaient armés et disciplinés à la grecque. Ils levèrent les hommes en état de servir parmi leurs sujets œnotriens et chônes, et ils durent aussi entraîner à leur suite les forces de Caulonia leur colonie, qui reconnaissait alors leur hégémonie et dont ils devaient emprunter le territoire pour assaillir les Locriens. C'est le même système de levée en masse de toute la population grecque et indigène, que Crotone et Sybaris employèrent l'une et l'autre, un demi-siècle plus tard, dans la lutte suprême qui se dénoua sur les bords du Traeis. De cette façon, dans la guerre contre Locres, les Crotoniates parvinrent à rassembler une armée dont tous les témoignages font varier le chiffre entre 130,000 et 100,000 hommes. Le commandement en fut donné à l'athlète Autoléon ou Léonyme; car les diverses versions ne s'accordent pas sur la forme exacte de son nom. Quant aux Locriens, ils n'avaient pu réunir que 15,000 hommes suivant Trogue Pompée, 10,000 suivant Strabon,

lequel ajoute, il est vrai, qu'ils étaient renforcés par un secours envoyé de Rhêgion.

Le choc eut lieu au passage de la Sagra, rivière qui formait la limite entre les territoires de Caulonia et de Locres. L'exemple de Siris montrait aux Locriens le sort qui les attendait s'ils étaient vaincus; ils se battirent donc avec l'énergie du désespoir, et bien qu'ils ne fussent qu'un contre dix, ils remportèrent une victoire complète après un combat long et sanglant. Il est vrai que l'inégalité réelle des forces n'était pas aussi grande qu'on pourrait le croire d'abord à l'énoncé des chiffres respectifs des deux armées. La troupe des Locriens était de beaucoup la moins nombreuse, mais aussi la plus solide, la plus compacte et la plus égale de qualité. Elle se composait exclusivement de Grecs, de citoyens habitués à la frugalité, au maniement des armes, et endurcis par la rude discipline dorienne. Dans les rangs des Crotoniates, ils n'avaient d'adversaires dignes d'eux que les hoplites proprement hellènes, formés par les exercices de la palestre. Mais ceux-là étaient la minorité. Pour mettre en ligne autant de combattants qu'elle le faisait, Crotone avait dû rassembler une tourbe confuse, et probablement mal armée, de campagnards peu habitués au métier militaire, aux mœurs douces et pacifiques, recrutés dans la moins guerrière peut-être des races de l'Italie, celle des Pélasges Œnotriens. Les gens de Locres avaient d'ailleurs admirablement choisi, pour y attendre les Crotoniates, une de ces positions qui semblent préparées par la nature en vue de faciliter la défensive d'une poignée d'hommes résolus contre une grande armée. La Sagra — nous le montrerons plus loin en étudiant la topographie de Caulonia et de ses environs, — la Sagra ne saurait être en aucune façon, comme on le croit généralement par erreur, l'Alaro de nos jours, qui étale les ravages de ses crues subites dans une large vallée. C'est le Turbolo, cours d'eau un peu plus méridional, qui se précipite des monta-

gnes dans des gorges sauvages, au milieu de roches escarpées. A son embouchure, le chemin naturel pour passer de la Cauloniatide dans le pays de Locres se trouve étroitement resserré entre les hauteurs du plus difficile accès et la mer; ce sont de véritables Thermopyles. Sur ce terrain étroit et tourmenté, les Crotoniates ne purent pas déployer leur immense armée, ni envelopper, comme ils en avaient formé le projet, la petite troupe des Locriens, pour l'accabler ensuite sous leur nombre. Ce nombre, où ne régnait pas une discipline suffisante, devint au contraire pour eux un embarras et une cause d'infériorité quand il fallut se heurter de front dans un espace resserré, qui égalisait les forces en ne permettant d'engager que des têtes de colonne. Dans ces conditions, la supériorité effective passait au petit nombre, pourvu qu'il offrît des qualités d'élite et plus de cohésion.

L'issue de la bataille de la Sagra, qui parut si extraordinaire à la renommée lointaine et à la postérité, devient donc naturelle et logique, quand on est sur le véritable champ de bataille et qu'on réfléchit à la différence de la composition des deux armées, telle qu'elle était nécessairement par suite de leur disproportion même. Mais ces causes naturelles ne parurent pas suffisantes à l'imagination populaire, qui se plut de très bonne heure à environner la victoire des Locriens de circonstances merveilleuses, amplifiées encore avec le temps. On attribua cette victoire inattendue à l'intervention surnaturelle des dieux et des héros; et l'on prétendit qu'ils avaient été vus de leur personne, combattant dans les rangs du peuple qui avait su s'assurer leur patronage. Un aigle, dit-on, ne cessa de planer au-dessus de la troupe des Locriens, jusqu'au moment où le succès se dessina définitivement en leur faveur. A chacune des ailes de leur armée apparut un jeune cavalier resplendissant de beauté, d'une taille gigantesque, monté sur un cheval blanc coiffé du chapeau laconien, une chlamyde de pourpre flot-

tant derrière ses épaules, tel en un mot que l'on représentait les Dioscures. Ces deux cavaliers, chacun sur un point, menaient la charge avec une impétuosité irrésistible, et tous deux disparurent à la fin de l'action; nul n'hésita à reconnaître en eux les fils divins de Zeus et de Lêda. Soixante ans après, les Romains prétendirent, eux aussi, avoir vu dans des circonstances semblables les Dioscures guider leurs légions contre les Latins à la bataille du lac Régille.

Tandis que les Tyndarides combattaient à la tête des ailes de la petite armée locrienne, au centre c'est le héros national de la Locride, Ajax, fils d'Oïlée, que l'on crut voir marcher en tête des bataillons, reconnaissable à sa stature surhumaine, à son visage dur et envahi en partie par une barbe courte et frisée, à son regard respirant cette audace qui n'avait pas reculé, sous les murs de Troie, devant les dieux eux-mêmes. Tel que nous le voyons figuré sur les monnaies des Locriens Opontiens, la tête couverte d'un casque à l'aigrette flottante, portant au bras gauche son large bouclier, il brandissait de la main droite sa lance faite du tronc d'un frêne. Et ce n'était pas un simple fantôme, car d'un coup de sa lance il blessa grièvement, raconte-t-on, le général des Crotoniates, Léonyme. Voilà certes des circonstances bien merveilleuses; mais la suite de la légende l'est encore bien plus. Telle que Pausanias l'entendit narrer également aux gens de Crotone et à ceux d'Himéra en Sicile, telle que Conon l'avait aussi écrite, elle nous transporte en plein domaine mythologique. Léonyme, ne parvenant pas à guérir de sa blessure, alla consulter l'oracle de Delphes. Celui-ci lui ordonna de s'en aller à l'île de Leucê, actuellement appelée l'île des Serpents, île sacrée dans le Pont-Euxin, non loin des bouches de l'Ister, où aucun homme vivant n'avait encore osé aborder. S'y étant rendu, il y trouva Achille et Hélène régnant sur les ombres des héros morts, au milieu d'une béatitude éternelle.

Ajax était dans le nombre; il le fléchit par ses supplications et fut alors guéri. Au moment où il allait partir, Hélène lui ordonna, avant de rentrer à Locres, de se rendre à Himéra auprès du poète Stésichore et de lui dire que la cécité dont il était frappé était un châtiment des vers injurieux qu'il avait composés contre elle, Hélène; qu'il chantât donc la palinodie et que la vue lui serait rendue. Léonyme obéit à cet ordre, et le lyrique sicilien, s'étant montré docile à l'avertissement qu'il recevait du pays des ombres, cessa d'être aveugle. Il y a quelque intérêt à remarquer que la numismatique atteste une étroite alliance entre Locres et Himéra dans le ve siècle, et que Stésichore (qui mourut précisément entre 560 et 556), s'il passa la plus grande partie de sa vie à Himéra et si la majorité des écrivains l'en dit natif, était suivant d'autres originaire de Metauron dans l'Italie méridionale, colonie des Locriens sur la mer Tyrrhénienne, aujourd'hui Gioja à l'embouchure du Marro, le Métaure antique.

Léonyme ou Autoléon n'avait pas été, ajoutait-on encore, le seul blessé de la lance d'Ajax dans la journée de la Sagra. Un autre des capitaines crotoniates en avait été également atteint; c'était Phormion, au nom duquel s'attachait plus tard une grande renommée de vaillance. Lui aussi s'en alla demander à Delphes le remède à une blessure faite par la main d'un héros. La Pythie lui prescrivit de se rendre à Sparte et d'y prendre pour médecin le premier qui dans la rue, l'inviterait à souper. A peine entrait-il dans la cité laconienne qu'un jeune homme, d'une beauté miraculeuse, se présenta à lui et l'emmena dans une maison. Il lui dit l'oracle qu'il avait reçu. Alors le jeune homme prit une lance, en râcla quelques copeaux et les appliqua sur la plaie, qui fut aussitôt fermée. Après souper, Phormion sortit de chez son hôte inconnu, mais quel ne fut pas son étonnement de se trouver subitement transporté à Crotone, devant la porte de sa propre demeure. A quelques jours

de là, comme il célébrait la fête des Théoxénia, en l'honneur des Dioscures, il fut de nouveau enlevé miraculeusement, s'en avoir le temps de s'en rendre compte, et déposé à Cyrène, où il vit le roi Battos II, le Riche (lequel régna de 570 à 554), puis tout à coup s'aperçut qu'il avait été reporté à Crotone, tenant à la main une tige de silphium en témoignage de la réalité de son voyage prodigieux à la côte d'Afrique.

La bataille de la Sagra est un événement historique réel, qui a eu sur les destinées de Locres une influence décisive et dont on peut déterminer l'époque. Mais on le voit, tous les détails que l'on y rattachait sont de vrais contes, dignes des Mille et une Nuits, qui justifient largement le proverbe sur le caractère incroyable des choses de la Sagra. Ajoutons qu'on racontait encore à ce sujet un dernier prodige ; mais celui-ci est répété dans l'histoire à propos d'une infinité de batailles de tous les temps. Le combat fut livré, disait-on, pendant la célébration des Jeux Olympiques : 560 avant J.-C. est, en effet, l'année de la LVe Olympiade. Or, le jour même la nouvelle en fut connue à Olympie, sans que l'on pût savoir comment elle y avait été portée. Trogue Pompée ajoutait qu'elle avait été répandue avec la même rapidité merveilleuse à Corinthe, à Athènes et à Sparte.

VI

« Après le désastre de la Sagra, dit Justin, les Crotoniates cessèrent de s'exercer au courage militaire et au soin des armes. Ils avaient pris en dégoût cette discipline qui leur avait si peu profité. Ils allaient donc tomber dans le même luxe et la même mollesse que Sybaris, sans la venue de Pythagore. » C'est vers 532 que le philosophe de Samos s'établit à Crotone. Il avait alors quarante ans, suivant

Aristoxène, ce qui s'accorde avec les données adoptées par Jamblique, lesquelles le font naître vers 570. Il est vrai que d'autres témoignages reportent sa naissance de 25 ans plus tôt, d'où résulterait qu'il aurait été déjà sexagénaire quand il vint en Italie. Du moins il est certain que la prédication de sa doctrine à Crotone fut contemporaine du règne de Polycrate à Samos et de celui de Tarquin l'Ancien à Rome.

Le livre qu'Aristote avait écrit sur Pythagore et les Pythagoriciens est malheureusement perdu. Sur la vie du philosophe nous n'avons qu'un très petit nombre de renseignements de date ancienne, et encore de plusieurs générations postérieurs à sa mort. Les biographies que nous ont laissées de lui les écrivains néo-platoniciens des bas temps, comme Diogène Laërte, Porphyre et Jamblique, sont de vraies légendes pieuses, remplies de miracles extraordinaires et de circonstances absolument fabuleuses. Si l'on voulait donc se réduire à ce qui est tout à fait certain sur Pythagore, c'est à peine quelques lignes qu'on pourrait lui consacrer, et l'immense retentissement de sa doctrine, sa grande influence personnelle, la place qu'il tient dans le développement de la pensée grecque et le rôle considérable qu'il joua dans l'histoire des Hellènes d'Italie demeureraient des phénomènes inexpliqués et presque nexpliquables. Mais c'est ici l'un des cas où le véritable sens de l'histoire doit se garder des excès d'une critique négative et dissolvante. La vie de Pythagore est une légende, et nous ne la connaissons que par des sources singulièrement tardives. Mais cette légende reposait sur des faits réels; les écrivains de basse époque qui nous l'ont transmise l'ont puisée chez des auteurs plus anciens, qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. Bien que rédigée sous une forme souvent suspecte et dans l'esprit du néo-platonisme, elle représente encore assez exactement la tradition pythagoricienne sur la vie et les miracles du maître. Au

milieu des anachronismes qu'on y a introduits, du merveilleux qui la pénètre partout, le canevas général en semble exact dans ses traits essentiels, car il s'adapte très bien au cadre du milieu dans lequel vécut Pythagore, du mouvement de pensée religieuse et philosophique qui travaillait le monde grec au VIe siècle avant notre ère sous l'influence de l'introduction des idées orientales, comme aussi des faits à la fois de l'ordre matériel et de l'ordre moral qui avaient précédé et qui ont suivi. Il n'est pas jusqu'aux prodiges dont cette biographie est remplie, qui ne méritent une sérieuse attention et dont on ne doive tenir compte, au lieu de les rejeter dédaigneusement. Presque tous ces prodiges, en effet, ont une signification mythique considérable. Et d'ailleurs il paraît certain que beaucoup d'entre eux ont été crus bien peu après la mort du maître, quelques-uns même de son vivant, par ses disciples, qui voyaient en lui un être au-dessus de l'humanité. Ils donnent une idée de la disposition de mysticisme prêt à admettre toutes les merveilles, dans laquelle ses prédications les entretenaient, qu'il s'étudiait à développer en eux. Il serait difficile de contester, en effet, que Pythagore n'ait été du nombre des grands hommes qui ont eu la faiblesse de recourir aux prestiges pour frapper les imaginations. Sous ce rapport, on ne peut guère admettre son entière bonne foi, non plus que celle de Mo'hammed, même en faisant la part d'un tempérament de visionnaire persuadé de sa mission. Parmi les traits les plus certains de sa vie, il en est où nous le voyons raconter sur son propre compte, à ses disciples, des merveilles sûrement calculées et préméditées. Et surtout, comme il arrive toujours en pareil cas, il laissait complaisamment croire, sans chercher à détromper, encore plus qu'il ne disait.

Il en est de sa doctrine comme de sa biographie. Pythagore n'a jamais rien écrit par lui-même. Tout ce qui circulait sous son nom dans l'antiquité, comme les célèbres

Vers dorés, était apocryphe et composé longtemps après lui. Pendant plus d'un siècle, la doctrine pythagoricienne se transmit par voie orale, communiquée ou plutôt révélée sous le sceau du mystère, à la manière d'une initiation. C'est seulement Philolaos, natif de Tarente ou plutôt de Crotone, contemporain de Socrate et de Platon, dont il a en partie inspiré la *Timée*, qui, le premier, publia sous forme de livres les principes fondamentaux du pythagorisme en tant que doctrine philosophique. Un peu auparavant, Lysis, le maître d'Épaminondas, avait déjà mis par écrit quelques-uns de ces préceptes, mais pour l'usage de ses seuls disciples. Archytas suivit bientôt l'exemple de Philolaos. Aristote avait composé, sur la philosophie du pythagoricien homme d'État, qui gouverna si heureusemett Tarente, un traité en trois livres, qui n'a pas été conservé et où il comparait ses doctrines à celles du *Timée* de Platon. A dater de ce moment, la littérature pythagoricienne prit une grande étendue et fut bientôt encombrée d'écrits pseudépigraphes. Mais la façon même dont la doctrine s'était d'abord perpétuée, le mystère dont on l'entourait, le caractère sacré et même divin qu'y attribuaient ses adeptes, étaient des garanties de sa conservation fidèle. Elle était elle-même tellement à part, si originale dans ses principes et dans sa forme, si bien liée dans toutes ses parties, qu'elle portait en soi des moyens de se défendre contre les altérations qu'auraient pu y apporter des influences extérieures. On sait d'ailleurs que l'école pythagoricienne veillait avec un soin jaloux à se préserver de ces altérations de doctrine. Constituée en institut ascétique soumis à une règle fixe, elle excluait de son sein quiconque manifestait des tendances hétérodoxes. Aussi, quelque soit l'écrivain qui l'expose, la doctrine du pythagorisme se présente à nous avec une unité et une constance singulièrement remarquable, n'offrant que de très légères variations individuelles, et cela seulement sur des points secondaires ou dans l'interpréta-

tion de formules d'une grande obscurité. Cette unité est une forte preuve de conservation fidèle. Aussi tous les historiens de la philosophie s'accordent-ils à admettre que ce que l'antiquité nous a transmis comme étant l'essence de la doctrine pythagoricienne doit être accepté pour exact et authentique. Avec le cours du temps, en plusieurs siècles de durée, cette doctrine passa necessairement par certaines phases de développement, comme c'est la loi constante de toutes les choses humaines ; mais elle avait bien sa source dans les leçons du maître, et l'on ne saurait contester qu'il en ait posé lui-même les bases essentielles, avec leurs principales conséquences. C'était déjà l'opinion d'Aristote, et l'on n'a rien de mieux à faire que de s'en fier à l'admirable bon sens du Stagyrite. Naturellement ici il importe de faire, comme déjà l'antiquité, la distinction entre pythagorisme réel et vraiment ancien, tel que le professaient Lysis, Philolaos, Cleinias, Eurytos ou Archytas, et le néo-pythagorisme de certains contemporains de Cicéron, qui finit par s'absorber dans le néo-platonisme. Encore ce néo-pythagorisme avait il ses racines dans le pythagorisme plus ancien, dont il était une exagération et une corruption.

Pythagore était né dans l'île de Samos ; son père, appelé Mnésarque, était marchand ou, suivant d'autres, graveur de cachets. Ces deux points, qui reposent sur l'autorité d'Hérodote et d'Isocrate, peuvent être tenus pour certains. Il n'y a pas à tenir compte des dires de basse époque qui prétendent que son père se nommait Marmacos ou Démarate et que lui-même était Tyrrhénien. Surtout il faut se garder de tirer avec Ritter des conséquences à perte de vue de cette dernière assertion, qui n'a pas d'autre source que son séjour en Italie, et de supposer qu'il avait gardé l'héritage de quelque mystérieuse doctrine philosophique propre aux Pélasges Tyrrhéniens, dont il subsistait encore de son temps des colonies éparses sur différents points de la mer Égée.

Pythagore reçut les leçons de Phérécyde de Syros; ceci ressort d'un ensemble de témoignages assez imposant pour qu'il soit difficile de le révoquer en doute. De beaucoup moindre valeur sont les récits qui le dépeignent écoutant aussi Créophile, Hermodamas, Bias de Priène, Thalès de Milet et Anaximandre. Pourtant on ne saurait douter qu'il n'ait reçu la tradition des philosophes ioniens. Avant de constituer sa doctrine propre et pour s'y préparer, il voulut, dit-on, connaître les croyances religieuses qui se partageaient les peuples. Il se fit initier à quelques-uns des mystères de la Grèce; il alla en Crète rechercher les traces d'Épiménide. Là il se fit initier par les Crètes, prêtres des Dactyles Idéens, qui le purifièrent suivant leur usage avec une pierre de foudre; puis, couvert de la peau de la brebis noire qu'il avait immolée, il pénétra dans l'antre sacré du mont Ida, où il fut admis à voir le siège sur lequel on disait que Zeus était né. On raconta qu'il avait passé trente jours en méditations dans cette grotte sainte. Ce pèlerinage de Crète devint la source du bizarre anachronisme par lequel certains donnèrent à Pythagore pour disciple Épiménide, qui avait vécu bien des années avant lui et dont il avait, au contraire, cherché à suivre l'exemple.

C'était une croyance générale dans l'antiquité, que Pythagore avait passé de longues années à voyager dans le monde asiatique pour s'instruire dans les secrets des philosophies et des religions. On le faisait aller en Égypte, en Palestine, en Phénicie, en Syrie, à Babylone, en Perse et jusque dans l'Inde. En Égypte, il avait été initié par un prêtre d'Héliopolis nommé Onuphis (*Ounnofré*); à Babylone il avait reçu les enseignements du mage Zaratas. Ce dernier nom est manifestement emprunté à celui de Zarathoustra ou Zoroastre, le législateur religieux de la Bactriane; il implique une confusion entre les Mages de Chaldée (en babylonien *emga*) et les Mages de la Médie (en perse *magus*), lesquels n'avaient rien de commun qu'une ressem-

blance fortuite de titre, et cette confusion suffit à faire apprécier la valeur de la tradition dans laquelle on la rencontre. Pythagore, dit Porphyre, avait appris des Egyptiens la géométrie, des Phéniciens l'arithmétique, des Chaldéens l'astronomie, enfin des Mages iraniens les formules de la religion et les maximes pratiques de la conduite de la vie. Le voyage de l'apprenti philosophe en Phénicie et en Égypte n'a rien en lui-même que de vraisemblable; Hérodote l'admettait, et c'est le seul au sujet duquel on ait des témoignages sérieux. Il est d'ailleurs dans les vraisemblances des mœurs du temps; le commerce entre l'Ionie et les rives du Nil était alors actif et fréquent; Polycrate de Samos était un des alliés d'Amasis; et ceux des Grecs que l'étude de la philosophie attirait commençaient alors à prendre l'habitude d'aller scruter la sagesse tant vantée des Égyptiens, qu'ils n'apprenaient à connaître, du reste, dans le pays même, que par les contes ridicules des drogmans et des guides, un peu comme la majorité de nos touristes contemporains apprennent à connaître la Turquie, sur laquelle ils se croient ensuite le droit de raisonner avec compétence. Pour le voyage de Babylone, il n'aurait rien non plus de matériellement impossible, car depuis quelque temps déjà les Hellènes avaient commencé à fréquenter cette ville, qu'Hérodote devait visiter au siècle suivant. A la génération d'avant Pythagore, le frère du poète Alcée de Mitylène « s'était illustré aux plus lointains confins de la terre, en portant aide aux Babyloniens, » suivant les expressions d'un fragment du lyrique. Bérose, le prêtre chaldéen qui sous les premiers Séleucides mit en grec les annales de son pays, avait cru y trouver une mention du voyage de Pythagore, et il affirma que le philosophe de Samos avait commencé une troupe d'auxiliaires grecs au service du roi d'Assyrie Sin-a'heiriba. C'était lui donner l'âge d'homme cent ans avant sa naissance. Mais le déchiffrement des documents cunéifor-

mes nous a fait comprendre que Bérose, trop empressé de découvrir un point d'attache entre l'histoire grecque et celle de sa patrie, avait confondu avec le fils de Mnésarque un homonyme, Pythagoras, roi grec de Cition en Cypre, dont le nom figure dans les listes officielles des vasseaux d'Asschour-a'h-idin et d'Asschour-bani-abal, et qui servit effectivement dans les armées assyriennes. En réalité, il n'y a pas même un commencement de preuve en faveur du voyage de Pythagore sur les bords de l'Euphrate et du Tigre. Quant à ses pérégrinations en Perse et dans l'Inde, on peut hardiment les ranger dans le domaine des fables. Avant Scylax de Caryanda, aucun Grec n'avait foulé le sol indien.

Sans doute Pythagore paraît avoir emprunté directement à l'Orient, à la Syrie ou à l'Égypte, l'idée d'une règle de vie ascétique, qui avant lui était demeurée complétement étrangère aux Grecs et même contraire à leur génie, ainsi qu'une notable partie des prescriptions diététiques minutieuses qu'il imposa à ses disciples. Mais pour ce qui est des doctrines de philosophie religieuse professées dans les sanctuaires de l'Asie et des mythes qui en étaient l'expression, l'on est en mesure d'affirmer que Pythagore n'en a rien connu que par l'intermédiaire de l'école ionienne et de Phérécyde, et non pas sous la forme indigène originale, mais déjà digéré sous une forme hellénique par les Ioniens et par le théosophe de Syros. Même, aujourd'hui que l'on commence à bien connaître l'Égypte, la Phénicie et la Chaldée, ce qui frappe le plus dans les doctrines du philosophe de Samos, comparées à celles de ses prédécesseurs d'Ionie et de Syros, ou même de ses successeurs de la secte orphique, c'est leur originalité et leur spontanéité, sauf peut-être ce qui touche à la métempsychose ; c'est aussi qu'il se rattache bien moins qu'eux à l'Asie antique et qu'il reste avant tout et foncièrement Hellène, spéculant sur le fond de l'ancienne religion hellénique, qu'il interprète dans un esprit tout nouveau et à lui propre.

Avant le fils de Mnésarque, la race grecque avait déjà compté des philosophes qui avaient tenté de *rerum dignoscere causas*, par une spéculation libre et hardie sur leurs principes abstraits et par la traduction en *philosophumena* des antiques *theologumena* conçus dans les écoles savantes du sacerdoce de l'Asie euphratique, dont ils avaient eu connaissance par l'intermédiaire de l'Asie-Mineure; des théosophes qui, soit sous forme poétique comme Hésiode, soit dans les premiers balbutiements de la prose comme Phérécyde, et toujours sous une influence asiatique plus ou moins directe, avaient cherché à classer en un système régulier et raisonné de générations et d'émanations successives, la foule innombrable et confuse des dieux helléniques, de manière à tirer de ce chaos les rudiments d'une théologie, qui fût en même temps une cosmogonie; des téléturges réformateurs, comme Épiménide, que les cités appelaient pour régler la liturgie des sacrifices et des cérémonies en l'honneur des dieux, coordonner en un ensemble harmonieux les cultes incohérents reçus de leurs pères et le cycle des fêtes publiques qui s'y rattachaient; des hiérophantes et des instituteurs de mystères, qui avaient cherché à pénétrer plus avant encore dans le secret des choses sacrées, et à établir par des rites augustes et secrets un lien entre l'homme et la divinité, assurant à l'homme la possession de la grâce divine et lui garantissant un sort bienheureux dans l'existence d'outre-tombe, dont le problème effrayant préoccupait si vivement les esprits; des sages qui méditaient sur les bases éternelles de la morale et les traduisaient en maximes pratiques; des législateurs hommes d'État, à qui les cités avaient remis l'établissement de leurs lois civiles et de leurs constitutions politiques sur les principes de la raison, de la morale et de la justice. L'originalité de Pythagore, la nouveauté de l'œuvre qu'il osa entreprendre, consista en ce qu'il tenta le premier d'embrasser dans un même système tout ce que l'on avait jus-

qu'alors essayé séparément, de coordonner en une vaste conception encyclopédique, puissamment enchaînée dans toutes ses parties et déduite de quelques principes fondamentaux, l'ensemble des choses matérielles et morales. Métaphysique, physique, science, religion, liturgie, morale, législation et politique, la doctrine pythagoricienne englobait tout, ramenait tout à ses principes, établissant entre ces choses diverses un lien étroit, les faisant découler les unes des autres, de manière à les concilier en une sorte d'harmonieuse symphonie, à la fois théorique et pratique. Et afin d'assurer le succès de son œuvre, de donner à sa doctrine plus d'efficacité pour rendre les hommes meilleurs, ce qui était son but principal, il eut l'idée véritablement de génie d'emprunter à l'Orient le principe de l'ascétisme, que les Grecs avaient jusqu'alors ignoré, dont ils n'avaient pas compris la force. Comme Samuel avait institué chez les Hébreux les écoles des prophètes, Pythagore créa chez les Grecs un véritable institut religieux qui devait être dans sa pensée, et qui fut en effet un grand instrument de réformation morale, agissant sur ceux mêmes qui ne poussaient pas la soif d'une perfection inaccessible au vulgaire jusqu'à en accepter les vigoureuses obligations. C'est là qu'est la grandeur et la puissance de l'œuvre du philosophe de Samos ; c'est là ce qui en fait une figure à part entre les Grecs, chez lesquels seul il reproduit le type d'un de ses prophètes, de ces législateurs inspirés dont l'Asie offre de nombreux exemples. Un peu plus tard, quand la secte orphique voulut se donner dans le mythique Orphée un fondateur presque divin, c'est sur le modèle de ce qu'avait été réellement Pythagore qu'elle se plut à en composer la physionomie. L'entreprise du fils de Mnésarque était trop vaste et trop audacieuse pour réussir complétement. Elle échoua bientôt dans l'ordre politique et social, où l'instinct de liberté individuelle, inextinguible chez les Hellènes, lui opposa un obstacle qu'elle ne parvint pas à vaincre. Pythagore ne réussit

pas à refondre la société grecque dans le moule qu'il avait conçu. Mais sa doctrine pénétra profondément dans la théologie hellénique, elle y servit de point de départ à toutes les tentatives ultérieures, elle épura le culte et la morale, et le mouvement qu'elle avait imprimé se continua jusque chez des sectes qui prétendaient ne lui rien devoir.

VII

Pythagore, à l'exemple de ce qu'avaient essayé avant lui les philosophes de l'école ionienne, entreprit de résoudre au moyen d'un principe unique et primordial le mystère de l'origine et de la constitution de l'univers dans son ensemble. C'est le point de départ de toute sa doctrine. De même qu'Anaximandre, il abandonna comme impuissantes et grossières les hypothèses purement physiques de Thalès et d'Anaximène, dont il serait facile de montrer la source à Babylone et dans la Chaldée, et il s'élança d'un vol hardi dans le domaine de la spéculation métaphysique. Il avait une prédilection toute particulière pour les mathématiques, qu'il avait étudiées plus à fond qu'aucun de ses contemporains et où il se révéla un génie réellement créateur. En arithmétique, il a légué à la postérité la fameuse table qui porte son nom et dont les siècles n'ont pas trouvé à modifier l'économie. C'est lui qui a découvert les relations numériques de l'échelle des sons de la gamme musicale, et cette gloire ne saurait lui être contestée, quelque ridicule que soit l'anecdote que les compilateurs des bas temps racontent à cet égard. En géométrie, c'est lui qui inventa et démontra le premier ces deux propositions fondamentales et fécondes, que le triangle inscrit dans un demi-cercle est rectangle et que le carré de l'hypoténuse égale la somme des carrés construits sur les deux autres côtés du triangle.

Aussi est-ce lui qui introduisit le premier les mathématiques dans la philosophie : il professa que le nombre est l'origine et le principe de toutes choses.

« Comme les nombres sont par nature les premières de de toutes les choses, les Pythagoriciens pensèrent trouver des analogies nombreuses avec les choses qui existent et qui sont produites, dans les nombres plutôt que dans le feu, la terre ou l'eau ; ainsi telle affection des nombres était pour eux justice, telle autre âme et intelligence, telle autre encore occasion et ainsi de suite. Considérant donc que les affections et les raisons qui produisent l'harmonie sont dans les nombres, que toutes les choses semblent avoir leur nature formée sur le modèle des nombres, et que les nombres priment le reste dans la nature entière, ils supposèrent que les éléments des nombres étaient les éléments de toutes choses. » C'est ainsi qu'Aristote, dans sa *Métaphysique*, résume la base fondamentale de la doctrine. Les nombres, étaient ainsi à la fois le principe originaire des choses et le modèle sur lequel elles étaient formées. Seuls ils pouvaient fournir des éléments certains de connaissance, et l'analogie était la vraie méthode pour y parvenir. Les nombres, disait Pythagore, sont la seule chose qui ne trompe pas et en qui réside la vérité. Ils sont le principe et l'essence de toutes choses, et la cause première de leur existence. Suivant la formule de Philolaos, « le nombre est le lien dominateur et produit par soi-même de la perpétuité éternelle des choses. » Mais le nombre a deux formes ou éléments, le pair et l'impair, et un troisième, résultant du mélange des deux autres, le pair-impair (*artiopérisson*). Ce dernier terme sert à désigner le *un*, qui est à la fois impair par rapport aux autres nombres qui découlent de lui, et pair par rapport à ses deux moitiés. Le *un* est donc l'essence même du nombre, le nombre absolu, qui réunit en lui les deux formes ou les deux éléments des autres. Comme nombre absolu, le *un* est l'origine de tous les nombres, et

par suite de toutes les choses ; il est donc la divinité même, dans sa conception la plus large et la plus abstraite.

Ici intervient la notion de la limite (*péras*) et de l'illimité (*apeiron*), qui dans la métaphysique de Pythagore tenait autant de place que celle de l'impair et du pair, et y était adéquate. Toutes les choses de l'univers, disait Philolaos d'après la tradition du maître, résultent de la combinaison de l'illimité et de la limite, car si les choses étaient illimitées il n'y aurait pas d'objet de connaissance saisissable. De l'illimité se déduisent immédiatement l'espace, le temps et le mouvement. Dans les nombres, le pair est l'illimité, car il se divise à l'infini en moitiés toujours égales, tandis que l'addition de l'impair arrête cette division ; et la limite qui réside ainsi dans l'impair est identique à l'unité primordiale.

L'opposition que nous venons de relever entre le pair et l'impair, la limite et l'illimité, se reproduit dans dix couples antithétiques qu'Aristote dit avoir été définis par l'école pythagoricienne comme les éléments de l'univers :

Limite	—	Illimité ;
Impair	—	Pair ;
Un	—	Multiple ;
Droite	—	Gauche ;
Mâle	—	Femelle ;
Immobile	—	Mobile ;
Droit	—	Courbe ;
Lumière	—	Ténèbres ;
Bien	—	Mal ;
Carré	—	Oblong.

La première colonne est qualifiée celle des bons éléments ; la seconde celle des mauvais. Mais en réalité ce ne sont pas dix couples d'éléments distincts ; ce sont des modes divers d'une seule et même opposition fondamentale, qui est aussi celle de l'affirmation et de la négation. Cette antino-

mie perpétuelle et universelle ne produirait que confusion et désordre si l'harmonie ne venait pas la résoudre et servir de lien entre les contraires ; et cette harmonie, par un emprunt fait aux principes de la musique, qui pour Pythagore était une branche des mathématiques, est assimilée à la consonnance de l'octave. Elle réside dans le *un* primordial, qui réunit en son sein tous les contraires et dont tous découlent.

C'est sur la base de cette métaphysique numérale et mathématique que Pythagore construisait sa théodicée et sa théologie. Avec une admirable fermeté de pensée, il proclamait le principe de l'unité divine et le dégageait des mythes du polythéisme hellénique, qu'il maintenait au dessous de cette unité fondamentale. Dieu (*ho theos*), expression que le premier parmi les Grecs il a employé dans un sens absolu, Dieu est pour lui le principe, la cause suprême de l'univers qu'il a enfanté, qu'il conserve et qu'il règle, et auquel il communique sa nature éternelle et impérissable. C'est l'intelligence absolue (*nous*), principe qui n'est ni sujet à nos passions, ni accessible à nos sens, ni exposé à la corruption, et que l'esprit seul peut concevoir. Le fils de Mnésarque appliquait ensuite à la génération divine sa théorie de la formation des nombres. S'il déclarait insondable la nature du Dieu suprême et absolu, incompréhensible sa forme, en tant que principe il en faisait la monade, le *un* primordial de la série des nombres. « Transportant dans la théologie les principes mathématiques, dit très heureusement M. Alfred Maury, Pythagore essayait de donner ainsi à cette science la vigueur et l'évidence de l'arithmétique. En montrant que tout dérive de l'un primitif, il forçait les esprits à admettre l'unité de Dieu pour point de départ, et par la manière dont les nombres s'engendrent les uns les autres, il cherchait à expliquer comment les autres divinités avaient pu naître du sein de la divinité primordiale. C'est de la sorte que Pythagore était conduit à assimiler les dieux à des nom-

bres. Tout devenait nombre pour lui, le ciel, l'âme et la création. L'unité ou monade donnait naissance à la dyade, et la dyade, en l'unissant à la monade, engendrait la triade, dans laquelle tout était contenu, parce qu'elle renferme le commencement, le milieu et la fin. On s'élevait ainsi jusqu'à la décade, qui devenait alors le symbole du principe universel. De là, l'assimilation des grandes divinités aux douze premiers nombres. Zeus Sotêr demeure sans doute le dieu conservateur et créateur, mais il paraît avoir été distinct, dans l'esprit de Pythagore, de la monade engendrée, laquelle est la première manifestation du divin et que représente Apollon; la dyade est représentée par Arthémis, l'exade par Aphrodite; Athênê répond à la heptade, Poseidôn à l'ogdoade; tandis que la décade figure l'être parfait (*panteleia*), c'est-à-dire le Dieu suprême. » Ainsi celui-ci se retrouve à la base et au sommet du système; il en est l'alpha et l'ôméga. Bien longtemps avant Pythagore, les docteurs de la Chaldée avaient assimilé les dieux à des nombres, et nous possédons des tables en écriture cunéiforme qui résument leur système à cet égard. Mais elles n'ont de commun que cette idée fondamentale avec le système du philosophe de Samos; dans l'application de cette idée elles en diffèrent complétement et reposent sur une autre méthode de numération. Pythagore n'a donc pas emprunté aux Chaldéens cette partie de sa doctrine; une préoccupation de même nature l'a conduit seulement à une conception analogue.

Suivant lui, le Dieu primordial et suprême est le dispensateur des biens et des maux; c'est de lui que découle ce que les hommes appellent la fortune (*tyché*). Il se manifeste dans la nature, dont il est le gouverneur et le conducteur (*archêgos*, *hêgêmôn*), par la puissance créative, la force (*dynamis*), que Pythagore appelle Hêraclês, pour conserver la terminologie des personnifications consacrées de la religîon hellènique. Quant à l'harmonie de l'univers, ce

sont les Dioscures qui la représentent et en sont les agents.

C'est de cette façon que la formation du monde, la cosmogonie, qui continuait suivant la donnée traditionnelle à être exposée sous forme de théogonie, devenait le développement harmonique de l'*un* fondamental. Les dieux s'engendraient les uns les autres. Ils étaient autant d'émanations successives de l'âme universelle siégeant au centre de la sphère, tandis qu'à l'extrémité de l'échelle des êtres spirituels étaient placées les âmes humaines, les dernières et les plus imparfaites émanations de l'âme du monde. Les démons et les héros constituaient les anneaux intermédiaires de cette chaîne, où la nature des êtres devenait plus entachée d'imperfection et moins dégagée de la matière à mesure que l'on s'éloignait de la source première d'émanation. Il n'y a de souverainement bon et de souverainement parfait que le *un*, que Zeus Sotêr ; tous les autres êtres sont tmparfaits à des degrés divers. Cependant les âmes ne sont pas condamnées à occuper perpétuellement le même échelon dans la hiérarchie des existences. L'âme est éternelle, mais ses conditions sont passagères. Les personnalités corporelles ne sont que des formes transitoires par lesquelles passent les âmes sorties de la divinité, au sein de laquelle elles rentrent plus tard.

Nous ne comprenons pas encore assez bien la métempsychose égyptienne dans les documents originaux qui nous en parlent, et nous ignorons trop complétement les croyances eschatologiques des Phéniciens ou des Chaldéo-Assyriens, pour être en état de nous faire une idée vraiment scientifique de ce que Pythagore a pu emprunter ici aux sources orientales, directement ou plutôt par le canal de Phérécyde. Il semble, du reste, que sauf le principe général de la métempsychose, ce soit ici l'un des points où le maître avait précisé le moins nettement son système, puisque dans son école on a compris plus tard le comment de la

métempsychose de deux manières différentes. Pour les uns, l'âme humaine, en sortant du corps qu'elle a habité, passe immédiatement dans celui d'un animal, d'un être vivant plus ou moins parfait, plus ou moins vil, suivant les vertus ou les vices dont elle a fait preuve ; c'est le système exposé dans le *Timée* de Platon. Pour les autres, cette âme, plus ou moins impure et coupable, doit, pendant un temps déterminé, aller habiter un autre monde jusqu'à ce qu'elle revienne animer un nouveau corps sur la terre. Hermès conduit les âmes pures au ciel et les coupables dans le Tartare, où elles sont tourmentées par les Érinnyes; puis, au bout de mille ou 1200 ans, toutes sont ramenées pour reprendre la vie terrestre. Cette dernière conception, qui permettait de conserver les croyances populaires sur l'Élysée et l'Hadès, paraît se rapprocher plus que l'autre de la pensée personnelle de Pythagore. En tous cas, dans le système de métempsychose du philosophe entendu de l'une ou de l'autre manière, l'union qui se formait entre une âme et un corps n'était pas le résultat d'une rencontre fortuite; elle avait pour base un jugement divin et une convenance préétablie entre l'âme et le corps. L'univers organique devenait ainsi le théâtre de perpétuelles transmigrations, réglées par le mérite et le démérite des créatures, et où le terme, la récompense suprême de la perfection était l'absorption dans la divinité primordiale. Pythagore n'étendait pas, du reste, la sphère de sa métempsychose à tous les êtres organiques et inorganiques ; il en excluait les minéraux et mêmes les végétaux, qui, d'après lui, n'étaient pas animés.

Les héros et les démons avaient été dans le principe des âmes pareilles aux nôtres, et tous les hommes pouvaient, en s'épurant par la vertu, devenir des héros ou des démons. Le maître conciliait ainsi sa métempsychose avec la vieille coutume grecque du culte de certains morts, honorés sous le nom de héros. Il parvenait à dégager aussi par là

les attributs et l'histoire mythique des grands dieux de toutes les fables compromettantes pour la morale dont les poètes étaient remplis à leur sujet. Tout ce qui lui paraissait indigne de l'idée que l'on devait se faire des dieux, était d'après lui l'œuvre des démons, lesquels, conservant encore de leur vie humaine antérieure des penchants vicieux, commettaient quelquefois des actes dont les dieux avaient été donnés à tort pour les auteurs. Grâce à ce subterfuge, il écartait de l'histoire des divinités grecques les mythes immoraux et monstrueux qui s'opposaient à ce qu'on pût s'en former une notion suffisamment pure et philosophique.

Cette question de la métempsychose est, du reste, celle où il est le plus impossible de défendre l'entière bonne foi de Pythagore. Afin d'en mieux persuader ses disciples, il alla jusqu'à soutenir qu'il se rappelait la vie antérieure qu'il avait menée, que son âme avait été celle d'Euphorbe le Troyen (d'autres disent celle de Patrocle ou celle de Midas), et il prétendit même un jour, dans l'Hèraion d'Argos, reconnaître le bouclier qu'il avait porté comme Euphorbe et que Ménélas avait consacré à la déesse. Il narrait aussi ce qu'il avait vu dans le Tartare, quand il y était descendu au cours de ses transmigrations; comment il avait reconnu Homère et Hésiode châtiés pour avoir chanté sur le compte des dieux des récits indignes de leur perfection. Ce grand homme et ce noble esprit était malheureusement de ceux qui s'aveuglent au point de croire que l'élévation et la sainteté du but poursuivi légitiment tous les moyens que l'on emploie pour l'atteindre, qu'il est permis d'abuser les hommes quand c'est pour les rendre meilleurs.

Une des maximes favorites de Pythagore était qu'en tout on doit toujours commencer par les dieux. Comme le répétait plus tard Archytas, il professait que les lois devaient régler d'abord ce qui a trait aux dieux, aux démons et à la famille, que ce qui est bon et honnête devait passer

avant ce qui est utile. D'ailleurs une réforme du culte et de la liturgie se liait nécessairement à une grande tentative pour épurer l'idée qu'on se faisait des dieux.

La hiérarchie établie entre les êtres du monde surnaturel se réflétait, suivant le système de Pythagore, dans les hommages qu'on leur rendait. « Honore premièrement les dieux; honore les héros; honore les démons du monde souterrain, » disent les *Vers dorés*, qui sont certainement bien postérieurs au maître, mais qui résument la doctrine adoptée dans son école. Mais ce culte, dû par l'homme avec des degrés divers aux dieux, aux héros et aux démons, ne doit pas se réduire à une vaine cérémonie; Pythagore, et en cela il diffère de tous ceux qui l'ont précédé chez les Grecs, a l'instinct de la religion spirituelle. « Les dieux olympiens, disait-il, tiennent beaucoup plus dans les sacrifices aux dispositions de l'âme qu'au nombre des victimes. Ce sont les divinités inférieures, les dieux chthoniens, qui s'attachent à la multiplicité des sacrifices, et montrent un goût particulier pour les libations, les offrandes et tous ces rites magnifiques et somptueux que l'on accomplit en leur honneur. » Ainsi, sans heurter de front la foi superstitieuse qu'avait le vulgaire dans la vertu des sacrifices, des libations et des offrandes matérielles, Pythagore mettait bien au-dessus l'offrande du cœur, les sentiments de la véritable piété. Pour lui les vêtements blancs dont le sacrificateur se revêtait ne devaient être que l'image de la pureté et de l'innocence que son âme devait avoir. De là, la nécessité de ne se présenter à l'autel qu'avec des sentiments de modestie et d'équité, avec la paix et le calme dans le cœur; de s'abstenir de tout acte qui souillerait le corps ou l'âme. Aussi recommandait-il en tout temps, et particulièrement avant le sacrifice, la chasteté et la sobriété.

Les offrandes de froment, de gâteaux, de miel, d'encens et de myrrhe, étaient celles dont il prônait avant tout la

pratique. Pour lui, le culte le plus parfait de toute la Grèce était celui de l'autel d'Apollon Génêtor à Délos, où l'on ne présentait que des dons de ce genre. Il considérait le sacrifice sanglant comme entaché de matérialisme et d'imparfaite grossièreté. Aussi l'interdisait-il à ceux de ses disciples qui embrassaient la règle ascétique, et qui s'efforçaient d'arriver à la perfection en la pratiquant. Mais pour le profane vulgaire il le tolérait, et par suite il était amené à le maintenir dans le culte public, rendu par la cité à ses dieux protecteurs et auquel tous les citoyeus prennent part. Pour ce culte public et général il réglait même avec une extraordinaire minutie tous les détails des rites du sacrifice. Il avait établi une hiérarchie systématique des victimes, les plus nobles devant être immolées aux dieux olympiens, les inférieures aux dieux chthoniens. Pour les premiers il fallait qu'ils fussent en nombre impair, pour les seconds en nombre pair. En outre, dans tout animal sacrifié, les parties droites appartenaient aux dieux du ciel, les gauches aux dieux des enfers. Ceci introduisait dans la pratique du culte les principes d'arithmétique religieuse et métaphysique si chers à Pythagore. Parmi les viandes du sacrifice, il interdisait de manger certaines parties du corps, que sa physiologie considérait comme étant les siéges spéciaux de la vie, et aussi les organes qui concouraient à la reproduction. Le bois employé sur l'autel devait être de cèdre, de laurier, de cyprès, de chêne ou de myrte, l'usage de tout autre étant défendu. Toute libation était répétée trois fois de suite, et devait être faite les yeux fermés, en tenant le vase par l'anse. Il était prescrit d'entrer dans les temples par la droite et de n'en sortir que par la gauche. Si on y laissait tomber du sang, la souillure devait en être lavée avec de l'eau de mer mêlée de poudre d'or. Ce n'était que couvert de vêtements purs et dans lesquels on n'avait pas dormi, qu'il était permis d'y pénétrer. On n'y pouvait immoler aucun animal, pas même un porc, bien que la su-

perstition antique considérât le sang de ce quadrupède comme doué de la plus haute vertu purificatrice. Le temple était souillé si par hasard une femme venait à y accoucher. La plupart de ces prescriptions s'appliquaient aussi au culte des héros, que Pythagore recommandait à la cité de célébrer également avec éclat, et au culte domestique envers les dieux et les démons, qui devait être régulièrement pratiqué dans chaque famille.

Les jours de fêtes sacrées, le philosophe législateur interdisait, par respect pour la solennité, de se couper les cheveux ou les ongles. En dehors des grandes fêtes religieuses de l'État, chaque jour devait être marqué par un sacrifice à un dieu particulier ; ainsi le 6 du mois était consacré à Aphrodite et le 8 à Hêraclês. Ici encore on rentrait dans les combinaisons numérales. Le fils de Mnésarque faisait aussi jouer dans le culte un grand rôle à la musique, qui avait, disait-il, la vertu de calmer l'esprit et d'entretenir sa pureté, en même temps qu'elle adoucissait les mœurs. Les adeptes de la vie pythagorique chantaient tous les soirs des hymnes en commun, avant d'aller chercher le sommeil. Ils mêlaient la musique aux incantations pour guérir les maladies.

Pythagore s'était également occupé du rituel des funérailles ; et là encore ses prescriptions étaient très précises et très minutieuses. Il interdisait absolument la crémation des corps ; on devait inhumer, et c'est en effet l'usage que les fouilles nous montrent prévalant presque universellement chez les Grecs d'Italie. En outre, le philosophe ne voulait pas qu'on enterrât les morts, comme on faisait souvent, dans des cercueils de cèdre, bois réputé incorruptible.

Tout en cherchant à épurer le culte, à y introduire un élément de piété qui jusque là n'y avait pas tenu assez de place, et à relever la notion des dieux, Pythagore demeurait sous le joug de certaines superstitions, chères à l'anti-

quité. Il accordait une grande autorité à la divination, à laquelle il avait sans cesse recours ; il ajoutait foi à toutes les fables inventées pour justifier la confiance dans cet art imaginaire ; il tirait des présages des apparitions soudaines, des songes et jusque des paroles prononcées au hasard. Mais ici encore il faisait un choix en rapport avec son système ; il rejetait certains procédés divinatoires en désaccord avec les relations mystiques qu'il établissait entre l'homme et les dieux. Il condamnait, par exemple, l'inspection des entrailles des victimes, à laquelle il substituait l'observation des formes que prenait la fumée de l'encens. Mais ce sont surtout les oiseaux qu'il tenait pour des messagers du ciel, et il avait toute une théorie sur cette classe d'augures, qu'il avait peut-être empruntée à l'Orient.

Aux yeux du philosophe de Samos, c'était principalement avec les démons ou dieux inférieurs que la divination mettait l'homme en rapports, car il attribuait à cette catégorie d'êtres divins les songes et les manifestations prophétiques. C'est d'eux aussi qu'il faisait venir les maladies et les châtiments divers qui affligent les hommes. Aussi les purifications et les expiations, qu'on trouve recommandées dans la doctrine pythagoricienne tout autant que dans l'orphisme, devenaient des rites pratiqués en vue des démons plutôt qu'en vue des dieux. La porte restait de cette façon ouverte à toutes les superstitions de la magie déprécatoire et théurgique.

VIII

Le côté vraiment admirable du pythagorisme fut sa morale. « Une conception plus élevée de la divinité, dit M. Maury que nous avons pris dans tout ceci pour principal guide, permit à Pythagore d'épurer la morale religieuse, et quand on

compare son enseignement éthique à celui des poètes et des gnomiques, on est conduit à reconnaître qu'il avait apporté dans la doctrine du devoir un sentiment plus pur et plus délicat, dû à une notion moins étroite des dieux. L'homme, disait Pythagore, doit révérer la divinité comme ses parents, ses amis. C'était presque prêcher la doctrine de l'amour divin. Le commerce entre Dieu et l'homme élève celui-ci sans qu'il puisse jamais cependant atteindre à la perfection divine, car Dieu seul est vraiment sage et parfaitement heureux; nul homme ne saurait l'être; mais en s'approchant des dieux, nous améliorons notre nature faible et peccable. L'homme qui cherche à être sage est agréable aux dieux, dit encore Pythagore, et voilà pourquoi c'est lui qu'il faut charger d'implorer pour nous la divinité, faisant ainsi de la vertu un véritable sacerdoce. Le philosophe voulait que l'homme s'abandonnât tout entier aux mains de la Providence; aussi enseignait-il que, dans la prière, il ne faut pas spécifier les bienfaits qu'on réclame des dieux, mais s'en remettre à la connaissance qu'ils ont des biens qui nous sont désirables. C'est par la vertu seule que l'homme arrive à la béatitude, privilége exclusif de l'être doué de raison; en soi-même, de sa propre nature, il n'est ni bon ni heureux, mais il est susceptible de le devenir par les enseignements de la vraie doctrine. »

Après la piété envers les dieux, Pythagore faisait de la piété filiale le premier et le plus sacré des devoirs. « Quel temple, quel simulacre, écrit conformément à ses enseignements Pampélos, quel temple peut être plus saint, plus précieux qu'un aïeul et une aïeule vénérables et chargés d'années? Dieu comble de bienfaits celui qui respecte et honore les auteurs de ses jours. » Et Périctionê ajoute qu'il ne saurait y avoir de plus grand crime que l'ingratitude envers les parents.

Dans tout ce qui touche à la chasteté et au mariage, Pythagore était d'une pureté de principes absolument incon-

nue à la société grecque et que l'on pourrait presque dire digne du christianisme. Il interdit entre les deux sexes tout rapport illégitime et de pure volupté. Il menace des châtiments infernaux les maris qui ne veulent pas vivre avec leurs femmes et les femmes qui se refusent aux charges de la maternité. Il attribue la même gravité morale à l'infidélité des deux époux, et la condamne aussi bien chez l'homme que chez la femme. Il entend que le mari traite bien la compagne qu'il a prise devant les dieux, et qu'en retour l'épouse aime plus son mari qu'elle-même, lui soit en tout soumise et dévouée. Le maintien et le langage de la femme doivent être toujours décents, sa réputation intacte. Il lui recommande particulièrement la piété, et l'invite à rivaliser avec l'homme dans les hautes spéculations intellectuelles. Aussi l'école pythagoricienne est-elle la seule école de philosophie de l'antiquité qui ait admis des femmes dans ses rangs et jusque parmi ses maîtres. Les plus beaux caractères de femmes que l'hellénisme nous présente, ont été formés sous la discipline de Pythagore. Et tous les témoignages s'accordent à dire que le fils de Mnésarque était parvenu à inculquer aux femmes qui l'écoutaient, non pas seulement le pur et précieux sentiment de la chasteté, mais cette simplicité de mœurs, cette réserve, ce mérite solide et ce goût des pensées sérieuses, qui ont atteint au plus haut degré de la perfection chez certaines femmes chrétiennes.

Dans le reste de sa morale, Pythagore n'était ni moins élevé ni moins rigide. L'idée de justice dominait tous les actes de ceux qui suivaient sa doctrine. La justice, professaient-ils, est la mère et le principe de toute vertu ; c'est elle qui entretient la paix et l'équilibre dans l'âme ; elle engendre le bon ordre des cités, la concorde des époux, l'amour des serviteurs pour le maître et la bienveillance du maître pour les serviteurs. Les deux plus beaux présents que les dieux aient fait aux hommes, disait encore le phi-

losophe, étaient la vérité et la bienfaisance. Il voulait avant tout que la parole de l'homme fût sacrée et il menaçait les parjures du Tartare.

Il est facile de comprendre qu'un tel enseignement moral ait été capable de former des hommes d'une vertu exemplaire. L'antiquité est unanime au sujet de la haute vertu et de la simplicité de mœurs d'Archytas de Tarente. On signale surtout sa bonté exceptionnelle envers ses esclaves, qu'il traitait comme ses fils. Au milieu de ses labeurs d'homme d'État, de ses méditations de philosophe et de savant, il trouva le temps d'utiliser ses connaissances pour l'amusement de ses enfants, en inventant un jouet qui garda son nom. Cela vaut bien, ce me semble, le « tour de chambre » tant vanté de Henri IV. Un des caractères les plus nobles et les plus purs qui aient honoré la Grèce, Épaminondas, avait été l'élève d'un Pythagoricien crotoniate, Lysis, qui était venu s'établir à Thèbes. Suivant une tradition conservée par Cicéron, Eschyle, dont les drames sont empreints d'un sentiment si éminemment moral et religieux, était aussi un des sectateurs de Pythagore.

Le maître se plaisait à formuler les préceptes de son enseignement moral en les résumant sous forme de sentences concises et énigmatiques, auxquelles il donnait par système l'obscurité des oracles. Un certain nombre de ces sentences ont été conservées par tradition chez les écrivains postérieurs. « Il ne faut pas effeuiller la couronne, » voulait dire qu'on ne doit pas violer les lois, qui sont la couronne des États ; « il ne faut pas remuer le feu avec le glaive, » qu'on ne doit pas exciter l'orgueil et la colère par des paroles offensantes ; « il faut effacer la trace de la marmite dans la cendre chaude, » qu'on doit se garder de la rancune et de tout ce qui pourrait l'entretenir. C'est cette sagesse gnomique que le philosophe de Samos avait dû particulièrement enrichir dans ses voyages, en colligeant les sentences à la forme originale et frappante des différents peuples

qu'il avait visités. Il est remarquable, par exemple, de trouver chez lui le précepte : « il ne faut pas manger son cœur, » pour dire qu'on doit se garder de l'envie et du trouble de l'âme, et d'autre part de lire dans le *Livre des morts* de l'antique Égypte, quand le défunt se présente pour son jugement devant le tribunal d'Osiris et se justifie de tous les péchés qu'il n'a pas commis, ces paroles : « Je n'ai pas mangé mon cœur. »

Les règles ainsi formulées s'imposaient à tous. Pour ceux qui voulaient pousser plus loin la perfection morale et religieuse, s'avancer davantage dans la connaissance des choses divines et en purifiant leur âme s'élever d'un degré dans l'échelle des transmigrations, Pythagore avait imaginé une règle ascétique et presque monastique, un genre de vie particulier, des prescriptions semblables à celles d'un couvent, comprenant des formalités minutieuses et des observances diététiques sévères. C'est en cela qu'il s'était certainement inspiré de l'exemple de l'Orient, dont le génie a toujours fait une part à l'ascétisme et à la mortification dans ses diverses religions. Les anciens ont été frappés de l'analogie qui existait entre la vie des membres de l'institut pythagorique, imitée ensuite par l'institut orphique, et celle que menaient les Esséniens et les Thérapeutes, bien que ces ascètes juifs professassent de tous autre dogmes que les Pythagoriciens. A ceux-ci il était enjoint de fuir les lieux fréquentés et les bains publics : d'éviter de parler sans lumière ; de se chausser d'abord du pied droit ; de n'entrer dans les temples que pieds nus ; de s'abstenir à l'exemple du maître de toute démonstration publique de douleur et de joie ; d'éviter à l'égard des hommes les prières instantes et les supplications. Ils devaient s'abstenir absolument de vin et ne prendre le matin pour aliment que du pain et du miel ; le soir il leur était permis d'user de légumes et de viandes, à condition que ce ne fussent pas celles d'animaux que les préceptes liturgiques du

maître défendaient de sacrifier aux dieux. Encore n'était-ce là qu'une tolérance; la perfection suprême consistait à ne se nourrir de la chair d'aucun être ayant eu vie, recommandation inspirée par la doctrine de la métempsychose. La défense absolue de certaines viandes, du poisson et de quelques légumes, comme la mauve et la fève, de même que les prohibitions analogues portées dans les mystères, tenait à des raisons mystiques et superstitieuses. Pourtant le pythagorisme admettait aussi l'idée d'un mérite attaché à l'abstinence et à la mortification pour elle-même. Il recommandait le jeûne comme un acte de piété.

Chaque repas, dans l'institut pythagorique, était précédé de libations et de fumigations, et finissait par une nouvelle libation. A certaines heures on faisait des lectures en commun. Le plus jeune lisait à haute voix; le plus âgé présidait l'assemblée, et le soir il rappelait à chacun les principaux articles de la règle. Tout Pythagoriste (c'était le terme spécial pour les membres de la congrégation) devait faire son examen de conscience avant de s'endormir. L'influence des idées et des mœurs grecques sur cette règle autrement tout orientale, se reconnaît aux exercices gymniques et aux promenades, auxquels Pythagore consacrait une partie de la journée. Il recommandait même la danse, mais il défendait la chasse comme un meurtre.

Ici encore nous empruntons l'excellent résumé de M. Maury. « Une règle de cette nature entraînait nécessairement une vie en commun; les Pythagoristes formaient en effet des communautés de nombre et d'importance divers. En y entrant, chaque néophyte apportait ses biens, mais il pouvait les reprendre en la quittant, car les vœux n'étaient pas perpétuels. Tous les ascètes pythagoriciens étaient vêtus à peu près de même : ils portaient une tunique blanche retenue par un cordon de lin; ils évitaient dans leur habillement l'usage du cuir. Pour être admis dans la communauté, il fallait être d'une réputation sans tache, annon-

cer un heureux naturel. On était d'ailleurs préparé par un noviciat, durant lequel il fallait se soumettre à des purifications et à des expiations. Il y avait trois degrés ou grades pour arriver à la connaissance complète de la loi. Pendant deux années, le novice ne devait faire qu'écouter, ne jamais parler et exercer sa mémoire à retenir ce qui lui était enseigné; il s'appelait alors auditeur, *akoustikos*. Il passait ensuite dans les rangs des *mathêmatikoi*, et se livrait à l'étude de l'arithmétique, de la géométrie, de la gnomonique et de la musique. Enfin il était admis dans la dernière et la plus haute classe, celle des *physikoi*, où la science de la nature intime des choses, la cosmogonie, la métaphysique, étaient enseignées. Car c'était aux ascètes seuls que Pythagore communiquait la totalité de sa doctrine; il n'enseignait au vulgaire que les préceptes éxotériques en rapport avec une vie plus imparfaite. » D'où la distinction de ses disciples en exotériques et ésotériques ou Pythagoriciens et Pythagoristes. « Durant les cinq années du noviciat, les Pythagoristes passaient par un grand nombre d'épreuves et d'études destinées à fortifier leur vertu et à éclairer graduellement leur intelligence. Les femmes étaient aussi admises dans la communauté et y pouvaient même aspirer à un rang élevé, car si Pythagore recommandait la chasteté, il n'imposait pas le célibat. » Au contraire, il avait personnellement donné l'exemple du mariage.

L'institut pythagorique subsista plusieurs siècles. Il est donc probable que pendant ce long espace de temps sa règle alla en se développant, en se surchargeant de préceptes et d'observances minutieuses. Dans le tableau que nous venons d'en tracer, et que Iamblique a emprunté à des écrivains de deux cents ans postérieurs au maître, il y a certains traits qui paraissent étrangers à l'âge de Pythagore. Telle est la lecture en commun; car les Grecs n'avaient presque pas encore de livres au VIe siècle avant l'ère chrétienne, et en particulier la secte ne mettait pas, nous l'avons déjà dit,

ses doctrines par écrit. Mais il n'en est pas moins certain, par les témoignages les plus anciens et les plus dignes de foi, que c'était le philosophe lui-même qui avait fondé l'institut ascétique décoré de son nom, et que les règles fondamentales de la communauté remontaient jusqu'à lui.

La vie en commun développait chez les Pythagoristes un sentiment très puissant et très intime de fraternité. Les communautés, même de villes différentes, s'entr'aidaient dans le besoin. Une brouille venait-elle à éclater parmi eux, ils ne devaient pas laisser coucher le soleil sans se réconcilier. Il était même recommandé à ceux qui, sans embrasser la vie ascétique et mettre leurs biens en commun, voulaient pratiquer dans toute leur étendue les préceptes du maître, de partager ce qu'ils avaient avec ceux des frères qui tombaient dans la misère.

IX

Pythagore était parvenu à l'âge de la pleine maturité virile, il avait achevé de constituer son système encyclopédique dans toutes ses parties, quand il vint se fixer à Crotone. Le moment était venu pour lui de passer de la méditation à l'apostolat, de la conception abstraite à la réalisation pratique de sa doctrine, et c'est un terrain favorable à cet apostolat qu'il allait chercher en Italie. Avant de prendre cette grande résolution, avait-il déjà commencé à répandre ses enseignements en Ionie et en Grèce ? Avait-il au moins ébauché dans ces contrées quelques essais plus ou moins réussis de son institut ascétique ? Ritter l'a pensé et a cru en trouver la trace dans quelques expressions d'Hérodote, dont il force le sens. Nous ne savons rien de positif à cet égard ; mais en réalité la mission extérieure et publique de

Pythagore ne commence qu'à son établissement à Crotone. C'est cette ville qui en a été le centre et le foyer.

Tous les témoignagnes les plus anciens et les plus dignes de foi s'accordent à dire que Pythagore abandonna Samos, sa patrie, devant la tyrannie brutale et soupçonneuse de Polycrate, qu'il voyait se prolonger sans y espérer un terme prochain, et qui lui paraissait un obstacle insurmontable à la réalisation de ses plans. On a beaucoup disserté sur les raisons probables qui lui avaient fait choisir pour sa retraite Crotone, plutôt que tout autre lieu. La recherche est assez oiseuse, car on ne pourra jamais sur ce point émettre que des conjectures dépourvues d'une base suffisante. Il serait peut-être plus sage de se borner à constater le fait, sans chercher à l'expliquer. Pourtant les remarques que nous avons eu l'occasion de faire, à l'article de Sybaris, sur les relations commerciales intimes et suivies qui existaient aux VIIe et VIe siècles entre les cités de l'Ionie et les colonies achéennes de l'Italie méridionale, sont de nature à faire comprendre que c'est à ces colonies que devait naturellement penser pour son établissement nouveau un Ionien résolu à quitter sa patrie. Et dans le reste de l'Ionie, le fils de Mnésarque rencontrait pour son entreprise exactement les mêmes obstacles qu'à Samos. Dans toutes les cités ioniennes, l'institution de la tyrannie — entendue comme on le faisait alors au sens d'une forme déterminée de gouvernement, sans impliquer nécessairement et par soi-même l'idée de réprobation que nous attachons à ce mot ; il y avait eu des sages vertueux qui avaient été des *tyrannoi*, comme Pittacos à Lesbos — l'institution de la tyrannie florissait ; on n'en connaissait pas d'autre, et les rois de Perse, en s'emparant de la suzeraineté du pays, comme avant eux les rois de Lydie, en avaient favorisé l'établissement et le maintien partout. C'était ce qui cadrait le mieux avec l'organisation féodale de leur empire. En même temps, dans le domaine des doctrines, il semblait

peut-être difficile au philosophe de Samos de lutter avec avantage contre le matérialisme physique de l'école ionienne dans le pays même où il avait pris naissance, et où ses racines plongeaient dans les traditions indigènes d'influence des doctrines des grands sacerdoces asiatiques. Le succès merveilleux qu'il obtint montre qu'il avait bien choisi dans l'Italie le champ de propagation de ses idées. C'était un terrain neuf et singulièrement propre au développement de la spéculation métaphysique; avant lui déjà les doctrines ioniennes avaient commencé à s'y répandre, mais sans s'affermir assez pour ne pas pouvoir être facilement supplantées. Pythagore devina, ou peut-être en était-il informé par les renseignements que l'on pouvait avoir en Ionie sur ces contrées, la singulière prédisposition à l'abstraction métaphysique la plus abstruse et la plus hardie, mêlée d'un certain mysticisme, qui fut dans l'antiquité l'un des traits dominants de l'esprit des Grecs italiotes et qui produisit, après l'école pythagoricienne, celle des philosophes Éléates, de même que, dans le domaine purement religieux, dont la philosophie avait fini par se séparer complétement, elle amena le succès inouï de l'orphisme dans ces contrées et l'établissement des mystères dionysiaques dont nous avons eu déjà l'occasion de parler. Cette prédisposition s'est conservée, au travers du moyen âge et des temps modernes, dans la population des provinces napolitaines comme un héritage de ses ancêtres antiques, et c'est un des caractères par lesquels la patrie de saint Thomas d'Aquin, de Giordano Bruno, de Campanella et de Vico contraste avec le reste de l'Italie, fort peu portée à la métaphysique et à l'utopie sociale. Le goût naturel de l'abstraction chez les maîtres et les disciples continue à faire l'originalité de l'Université de Naples, centre des études et du mouvement intellectuel pour toutes les provinces méridionales. « Naples, écrivait en 1864 M. Taine, et ceci est encore aussi vrai aujourd'hui, Naples a toujours eu une aptitude philoso-

phique. Dernièrement on se pressait à une exposition de la *Phénoménologie* de Hegel. Ils traduisent sans difficulté les mots spéciaux, les abstractions, Dieu sait quelles abstractions! Les étudiants sont encore enfermés dans les formules et les classifications de Hegel, mais les professeurs commencent à les dépasser, à chercher leur voie par eux-mêmes, chacun à sa façon et suivant son genre d'esprit. Les idées sont encore vagues et flottantes; rien n'est formé, tout se forme. En attendant, on peut se demander si l'aliment qu'ils prennent est bien choisi, et si des esprits nouveaux peuvent s'assimiler une pareille nourriture; c'est de la viande mal cuite et lourde; ils s'en repaissent, avec un appétit de jeune homme, comme les scolastiques du XIIe siècle ont dévoré Aristote, malgré la disproportion, avec danger de ne pas digérer et même d'étrangler. Un étranger fort instruit, qui vit ici depuis dix ans, me répond qu'ils comprennent naturellement le raisonnement le plus difficile et toutes les dissertations allemandes. »

D'un autre côté, l'homme qui prétendait réaliser une grande réforme à la fois religieuse, philosophique, morale et politique, refondre la société dans toutes ses parties d'après un plan préconçu, devait nécessairement choisir comme théâtre de ses prédications une grande ville, un centre d'influence déjà considérable et constitué. Se tournant vers l'Italie, il avait le choix entre quatre cités, Locres, Crotone, Sybaris et Tarente; les autres étaient trop secondaires pour qu'il y pensât; Rhègion même ne devait prendre d'importance qu'au commencement du siècle suivant, avec Anaxilas. Malgré l'affinité que ses prédilections pour l'aristocratie en politique avaient avec les institutions traditionnelles des Doriens, Pythagore était un Ionien, et par suite devait éprouver une répugnance naturelle pour les cités de race dorienne et leur rudesse pratique. Ottfried Müller l'a trop oublié quand il a voulu trouver dans la doctrine du philosophe, où il ne tient pas assez compte du côté

mystique, un idéal du dorisme. Les colonies doriennes d'Italie n'étaient pas le champ où la plante de la nouvelle philosophie pût développer de puissantes racines. Au point de vue de la théorie doctrinale, elles n'étaient pas portées à l'abstraction ; au point de vue pratique il ne semble pas qu'elles aspirassent à une réforme de leurs lois et de leurs mœurs Locres se ferma obstinément aux institutions pythagoriciennes, prétendant avoir mieux dans les lois de Zaleucos, qui passaient pour avoir été inspirées par Athênê elle-même : elle s'isola du mouvement qui à un certain moment entraîna toute l'Italie grecque et une partie de la Sicile à la suite du maître. Tarente, au contraire, suivit ce grand mouvement ; mais il n'y eut qu'une influence secondaire et limitée ; au point de vue politique, Tarente, au VIe siècle, était encore immobilisée et comme pétrifiée dans les institutions spartiates, qu'elle ne devait modifier que plus tard.

Restaient les deux cités achéennes, dont précisément l'alliance et les relations commerciales étaient principalement avec l'Ionie. Entre elles, le choix de Pythagore ne pouvait être douteux. Les richesses de Sybaris avaient déjà fait tomber cette cité dans un degré de mollesse et de corruption irrémédiable, qui ne permettaient plus d'espérer d'en faire avec chance de succès le centre d'une grande tentative de réformation. Crotone, déjà atteinte aussi, l'était pourtant moins et gardait quelque chose des vieilles mœurs. L'événement le prouva ; il y avait de la ressource dans sa population, et développée avec plus de prudence, l'œuvre du philosophe aurait pu y réussir d'une façon durable. En outre, comme institutions politiques, Sybaris avait glissé dans la tyrannie appuyée sur l'esprit d'égalité et sur la complicité du parti populaire. Or, Pythagore était par essence en politique un aristocrate ; une large oligarchie basée à la fois sur la naissance et sur la fortune, était à ses yeux l'idéal du gouvernement et du bon ordre

social. C'est à lui et à son école que remonte la tradition de prédilection pour l'aristocratie qui s'est perpétuée dans la philosophie grecque jusqu'à Platon. Une doctrine qui ne se communiquait sous sa forme complète qu'à un petit nombre, et qui considérait la majorité des hommes comme incapable de supporter la plénitude de la vérité, devait forcément conduire, dans l'ordre de la pratique constitutionnelle et gouvernementale, à repousser l'égalité et l'accession de tous aux mêmes droits politiques. Pour réaliser l'idéal de Pythagore à Sybaris, il eut fallu une révolution, et si le philosophe était un réformateur il répugnait absolument aux moyens révolutionnaires. C'était un conservateur dans toute la force du terme ; il greffait sa réforme sur la tradition, à la vérité de laquelle il prétendait revenir. C'était une de ses maximes favorites que dans les lois, et dans la pratique du gouvernement, il fallait se garder des innovations trop radicales et trop promptes, comme ouvrant la porte aux troubles et aux révolutions.

Bien que le flot montant de la démocratie commençât à la battre en brèche, la constitution de Crotone était restée aristocratique. L'accès aux magistratures n'était ouvert qu'à certaines classes *d'eupatrides* et de *timuques*, c'est-à-dire de citoyens de naissance noble et possédant un degré déterminé de fortune. Des conditions du même genre, mais plus larges, étaient imposées pour jouir des droits actifs de citoyen. Enfin la puissance politique effective, la direction des affaires intérieures et extérieures, le choix des magistrats, le pouvoir législatif et l'autorité judiciaire suprême étaient entre les mains du Sénat des mille, recruté, non par l'élection, mais en vertu de droits personnels, parmi les familles descendues des premiers colons amenés par Myscellos, familles qui tenaient une position analogue à celle des *geômoroi* à Syracuse. Il y avait peu de chose à faire pour tirer d'une telle organisation l'idéal rêvé par Pythagore. Il n'était besoin de rien innover dans la forme ; il suffisait d'y infu-

ser un esprit nouveau et d'y renforcer la résistance au progrès des idées démocratiques.

On le voit donc, si l'on ne peut ici procéder que par conjectures, il est facile de se rendre un compte plausible des raisons qui attirèrent Pythagore à Crotone, quand il sortit de Samos, et cela sans croire, avec Grote, que ce qui l'y appelait était la réputation de l'école de médecine de cette ville.

Le premier soin du philosophe, en arrivant dans la cité qu'il adoptait désormais pour demeure, fut de s'y marier. Dans les idées et les mœurs antiques, c'était donner un gage d'établissement sans esprit de retour, c'était proclamer que l'on choisissait une nouvelle patrie, où l'on voulait vivre en citoyen. La tradition la plus générale, celle qui s'appuie sur les meilleurs témoignages, veut que Pythagore ait épousé Théano, fille de Brontinos, un des principaux notables de Crotone, et qu'il en ait eu deux fils, Télaugês et Mnêsarque, et deux filles, Myia et Arignotê, d'autres disent un fils et une fille, Télaugês et Damio, ou bien seulement deux filles, Damio et Myia. Théano, dont d'autres récits font la fille d'un Crétois nommé Pythonax, à laquelle Pythagore aurait été déjà marié et dont il aurait eu une fille avant son émigration en Italie, Théano jouit plus tard d'une immense réputation de sagesse, de science et de vertu dans l'école pythagoricienne; elle passa pour une des plus glorieuses disciples de son mari, digne d'avoir été associée à ses plus nobles travaux. Diogène Laërte et Clément d'Alexandrie rapportent des apophthegmes ingénieux qu'on lui attribuait. On alla même jusqu'à faire courir sur son nom des livres apocryphes. Mais ici la question se complique. D'autres traditions prétendent que la Théano fameuse comme philosophe n'était pas la femme, mais seulement l'élève de Pythagore; qu'elle était de Métaponte et non de Crotone; enfin qu'au lieu d'être fille de Brontinos de Crotone elle était la femme d'un Brontinos de Métaponte.

En présence de ces divergences, plusieurs anciens ont supposé qu'il y avait eu deux Théano et deux Brontinos, entièrement distincts. Rien de plus obscur peut-être et de plus confus dans l'histoire du pythagorisme que ce qui se rapporte aux premières générations des disciples du maitre, jusqu'à l'époque de Lysis, de Philolaos et de Cleinias. C'est un véritable chaos, où les écrivains de basse époque, comme Porphyre et Iamblique, accumulent les plus invraisemblables anachronismes, allant jusqu'à faire entendre directement les leçons de Pythagore par des hommes qui ont vécu cent ans après lui, comme Lysis et Philolaos. Deux choses, d'ailleurs, ont contribué à compliquer la question de façon à la rendre inexplicable : c'est d'abord l'avalanche des écrits pseudépigraphes qui se sont produits à dater d'une certaine époque dans l'école pythagoricienne, et dont les auteurs ne connaissaient plus que très imparfaitement l'histoire vraie des premiers temps de la secte ; c'est ensuite la sorte de sentiment de dévotion qui conduisit les adeptes du pythagorisme à reprendre fréquemment pour eux-mêmes ou pour leurs enfants les noms des disciples directs du maître, des apôtres de sa doctrine. Ainsi nous trouvons encore dans l'école une poétesse Théano, qui vivait à Locres au ve siècle, et l'Arignotê de Samos, qui écrivit des livres de théologie mystique, imbus de l'esprit pythagoricien, n'avait rien de commun avec Arignotê, fille de Pythagore, que d'avoir été nommée d'après elle.

Bientôt le philosophe, profitant de la réputation qui paraît l'avoir précédé à Crotone et de celle qu'il s'était acquise par ses premières relations avec les hommes les plus distingués de la cité, capables d'apprécier sa valeur, commença l'œuvre de son apostolat. Il la poursuivit par tous les moyens : tantôt dans des entretiens particuliers, recrutant les adeptes qu'il jugeait aptes à recevoir communication des plus hauts secrets de sa doctrine, et à former le noyau de l'institut ascétique dont il cherchait à faire le levain qui développerait un

mouvement fécond dans la masse inerte, les réunissant à des jours réguliers et leur donnant un enseignement systématique et habilement calculé; tantôt prêchant en public la piété, la morale et leurs devoirs, aux jeunes gens dans le gymnase, aux hommes sur l'agora, aux femmes dans l'enceinte des temples. On prétend que la première fois qu'il prit ainsi publiquement la parole, plus de deux mille auditeurs se réunirent autour de lui, attirés d'abord par la curiosité, mais bientôt profondément remués et saisis d'enthousiasme. On raconte aussi que les Crotoniates finirent pas construire pour ses prédications une salle d'auditoire, appelée *homacoeion*, où hommes, femmes et enfants venaient entendre ses discours. Tout ceci est assez douteux. Ce qui appartient à l'histoire, c'est l'effet prodigieux exercé en peu d'années par la parole du philosophe. Ce fut quelque chose d'analogue à l'effet de la prédication du Bouddha dans l'Inde, une sorte de *revival* dont le courant fut tellement impétueux qu'au premier abord personne ne tenta d'y résister. Pythagore trouvait les Crotoniates abattus et découragés par leur récent désastre de la Sagra, incapables, semblait-il, de tout nouvel effort viril, et cherchant dans les jouissances la consolation de leur opprobre. Il les fit rougir de cet abaissement et de cette mollesse, réveilla chez eux le sentiment de la piété envers les dieux, de la vertu et du patriotisme, remit en honneur le travail et la frugalité, apprit de nouveau à respecter les lois, arracha la jeunesse aux habitudes de dissipation et de plaisir, apaisa les dissensions intestines et donna à tous un noble but à poursuivre. L'aspect de la cité fut changé ; un même élan s'était emparé des âmes ; c'était une conversion générale. Jusqu'alors les sages qui avaient cherché à avoir une action populaire s'étaient attachés seulement à instruire et à guider les hommes ; ils avaient négligé ou dédaigné les femmes. Pythagore s'adressa aussi aux femmes, aux-

quelles il ouvrait les perspectives d'un idéal qu'on ne leur avait pas encore présenté, et cette prédication d'un genre si nouveau eut sur elles une action toute puissante. A sa voix, on vit les femmes de Crotone arborer la bannière de la sévérité et de la modestie, devenir simples dans leurs costume et dans leurs allures, se dépouiller de leurs bijoux et de leurs frivoles atours, et les consacrer à Hêra, déesse des chastes mariages, dans le temple du promontoire Lacinien, comme on voit les vierges chrétiennes, au moment de prendre le voile, offrir à Marie les parures qui servaient à rehausser leur beauté.

Le fils de Mnésarque acquit ainsi sur Crotone une véritable dictature morale, qu'il conserva quinze ans. Pendant tout ce temps ce fut lui qui dirigea la cité en maître absolu, faisant pénétrer dans la pratique des lois et dans toutes les parties du gouvernement l'esprit de la doctrine. Son influence dominait le Sénat des mille; ses adeptes les plus fidèles occupaient les magistratures ; car son apostolat s'était surtout adressé aux classes dirigeantes, et c'est auprès d'elles que devaient principalement réussir une doctrine qui politiquement reposait sur la conception d'une société fortement hiérarchisée. Il est dans la nature humaine que les distinctions de classes entre les hommes ne plaisent qu'à ceux qui ont à en profiter. Toute théorie aristocratique ne paraît logique et bien fondée qu'à ceux qui se regardent comme appelés à faire partie de l'aristocratie. Les Pythagoriciens, du reste, gouvernaient Crotone avec un grand esprit de sagesse et de justice. Ils faisaient régner dans la cité le respect des lois, la concorde et la paix sous une stricte discipline.

C'était, d'ailleurs, un ascendant tout moral que celui de Pythagore, et il fut toujours fidèle à une ligne de conduite qui lui maintint ce caractère exclusif. Il s'était élevé au-dessus des ambitions vulgaires de la réalité matérielle du pouvoir. Son rôle, tel qu'il l'avait conçu

était plus haut ; il affectait de se mettre au-dessus de la vanité du commun des hommes, de cette vanité des apparences extérieures de la puissance, dont Empédocle se montra si puérilement avide. Il y trouvait d'ailleurs l'avantage d'éviter la responsabilité des affaires, où il eût été exposé à des échecs qui eussent pu ébranler son autorité. Il restait le « philosophe » (c'est lui qui le premier prit ce titre parmi les Grecs), le maître inspiré qui parlait au nom d'Apollon et dont la parole faisait loi comme un oracle divin. Mais il ne voulut jamais siéger au sénat ni accepter aucune magistrature. C'est en vain que le Sénat des mille lui offrit le titre de prytane, le plus élevé dans la constitution de la cité, qui lui eut donné la présidence de la haute assemblée et l'intendance suprême des choses sacrées, il refusa obstinément. Il n'accepta jamais qu'une seule commission officielle, celle du rôle de législateur sacré, analogue à celui dont les Athéniens avaient investi Épiménide après l'avoir appelé de la Crète. C'est en vertu de cette commission qu'il réorganisa le culte public de Crotone, ses fêtes, ses cérémonies, sa liturgie et la hiérarchie des honneurs qu'on y rendait aux dieux et aux héros, principalement à Apollon Pythien, à Hèra Lacinia, aux Muses et à Hêraclès, héros fondateurs lesquels constituaient les patrons spéciaux de la cité.

Le retentissement et l'effet des prédications du philosophe étaient si grands qu'ils ne pouvaient rester confinés dans l'enceinte de Crotone. Bientôt les autres cités de la Grande-Grèce, à l'exception de Locres, sollicitèrent l'insigne honneur d'être visitées par Pythagore et d'entendre à leur tour ses enseignements. Conservant à Crotone sa demeure habituelle et son centre d'action, il paraît alors avoir porté son apostolat de ville en ville dans des sortes de tournées triomphales. A Caulonia et à Rhêgion dans une direction, à Sybaris, à Métaponte et à Tarente dans l'autre, les doctrines du philosophe se propagèrent rapidement et dans l'attrait de

la nouveauté firent de nombreuses recrues ; dans toutes ces cités des communautés cénobitiques de Pythagoristes se constituèrent, et le pouvoir passa aux mains des adhérents de l'école pythagoricienne. Sous l'influence de cette école, leurs constitutions furent modifiées de façon à s'accorder avec les règles d'une doctrine qui donnait à Crotone de si heureux fruits. La tyrannie fut abolie pour faire place à des institutions aristocratiques, ou plus exactement timocratiques C'était au VIe siècle un progrès véritable dans le sens de la liberté, du contrôle et de la domination invariable des lois ; car le monde grec ne comprenait encore à ce moment l'égalité politique et civile, si chère aux Ioniens, qu'abdiquant aux mains d'un *tyrannos* (nous dirions aujourd'hui d'un César), d'un despote viager qui faisait passer indifféremment sur toutes les têtes le niveau de son bon plaisir, s'exerçant au nom du peuple et prenant plutôt ses instruments dans le bas que dans le haut.

Crotone devint ainsi pour un temps, durant le séjour de Pythagore, une sorte d'école gouvernementale pour la Grande-Grèce. L'action de ce foyer de réformation s'étendit même à la Sicile, où la doctrine pythagoricienne jeta des racines assez profondes pour s'y être ensuite maintenue pendant plusieurs siècles et avoir exercé, en se combinant avec les doctrines physiques de l'école ionienne, une influence considérable sur la formation de la philosophie d'Empédocle. On prétend même qu'Himéra, Agrigente et Tauroménion députèrent auprès de Pythagore pour obtenir qu'il révisât leurs lois. Mais il faut se défier de la façon dont la tradition amplifie complaisamment les faits et ne tient presque jamais compte des dates (1). On finit par croire reconnaître l'influence de Pythagore dans toute législation,

(1) La mention de Tauroménion en est un exemple frappant, puisque cette ville ne fut fondée que sous Denys l'Ancien. A moins qu'on ne veuille supposer que son nom remplace celui de Naxos, l'ancienne cité à laquelle Tauroménion avait succédé.

qui, chez les Grecs d'Italie ou de Sicile, avait acquis un renom de sagesse. C'est ainsi qu'on en vint à ranger parmi les disciples du maître Zaleucos et Charondas, les deux fameux législateurs de Locres et de Catane, qui dans la réalité lui étaient notablement antérieurs, le premier même d'un siècle et demi.

Quoiqu'il en soit, ce fut un beau temps pour les cités grecques de l'Italie méridionale, que celui où les Achéens de Crotone, de Sybaris et des villes qui dépendaient d'elles jusqu'à Poseidonia, située près des bouches du Silaros, les Doriens de Tarente et les Chalcidiens de Rhêgion, ne firent plus qu'un seul peuple organisé fédérativement, uni par les liens d'une étroite fraternité qui respectait les droits particuliers de chacune des républiques, volontairement soumis à l'autorité toute morale d'un même législateur, ayant oublié les divisions passées et tendant une main amie aux Siciliens transportés de la même ferveur religieuse, morale et patriotique. Conciliant les traditions diverses des colonies grecques avec celles des pays où elles s'étaient établies, respectant tous les mythes, mais les épurant et les réduisant à l'unité de croyance en même temps qu'ils refondaient toutes les constitutions, les Pythagoriciens dominaient, à l'aide des souvenirs du passé, par l'utilité présente et par l'espoir d'un heureux avenir. Pendant près de quinze ans, l'influence du philosophe de Samos parvint à réaliser l'idéal d'une Grande-Grèce formant une union nationale, malgré la diversité de races des Hellènes italiotes, union dans laquelle l'hégémonie appartenait naturellement à Crotone, à la cité où le réformateur inspiré avait fixé sa résidence et le centre de son apostolat.

C'est alors, ainsi que nous l'avons déjà dit, que toutes les cités de la Grande-Grèce, à l'exception de Locres, adoptèrent, comme signe matériel de cette union, un système uniforme de monnaies, variées pour les types dans chaque

ville, mais pareilles pour le poids, la valeur intrinsèque, la composition du métal et le système du revers incus, c'est-à-dire frappé en creux. L'adoption de cette combinaison aussi simple qu'ingénieuse, qui réalisait une idée déjà conçue, mais moins parfaitement, au VIIe siècle, par les cités de l'Ionie dans leur monnayage d'électrum, constituait une réforme économique et financière des plus heureuses, qui réalisait l'unité monétaire, si utile au commerce, sur une vaste étendue de territoire en respectant tous les droits et tous les intérêts particuliers des souverainetés locales. Il n'est pas possible d'en refuser l'honneur à Pythagore ou du moins aux Pythagoriciens, car les monnaies incuses ont commencé à être fabriquées et l'ont même été en majeure partie au temps où cette école avait partout le gouvernement dans la Grande-Grèce, et la seule ville qui n'y ait pas pris part est précisément celle qui s'était fermée au pythagorisme. Il est même à remarquer que l'on n'a jamais rencontré jusqu'à présent une monnaie des Grecs de l'Italie méridionale antérieure à cette série des incuses, qui révèle une métallurgie si savante et si sûre de ses procédés, qui résoud des problèmes de fabrication accumulés comme à plaisir. Il semble donc que ce fut Pythagore qui, de même que Solon à Athènes quarante ans auparavant, établit chez les Hellènes italiotes l'usage de faire une monnaie nationale, usage sur le terrain duquel ils n'avaient pas encore suivi l'exemple des grandes cités de la Grèce propre et d'une partie de celles de la Sicile. Les Grecs ne se sont mis qu'assez tard à raisonner sur les problèmes de l'économie politique ; mais ils en avaient le sens à un degré merveilleux, et aucun peuple peut-être n'a commis moins d'erreurs pratiques à cet égard. Avant d'être des poètes, des artistes ou des philosophes, ils étaient avant tout, et jusque dans les moelles, un peuple de marchands. Aussi chez eux les esprits les plus portés à l'abstraction se sont montrés en même temps pénétrés de

l'instinct vrai des choses de commerce et de finances. Pythagore lui-même, en se lançant dans les régions de l'absolue métaphysique et en se présentant comme un révélateur divin, n'oubliait pas les leçons pratiques qu'il avait prises enfant dans le magasin de son père.

Sans doute avant lui les Grecs italiotes se contentaient, comme éléments de circulation métallique, de lingots et de monnaies étrangères importées par le commerce, les uns et les autres acceptés dans chaque transaction pour leur poids de métal vérifié à la balance. L'usage nouveau introduit sous l'influence du philosophe eut pour effet de délivrer leur trafic de ce qu'Aristote appelle si bien « l'embarras de continuels mesurages. » On peut même, d'après l'étalon qui fut alors adopté, juger de ce que devaient être les sortes de monnaies que le négoce apportait le plus habituellement de Grèce chez eux. Cet étalon est en effet le statère d'argent dit *enboïque*, norme de la fabrication des espèces que frappèrent en si grande abondance Chalcis et Érétrie d'Eubée dès le milieu du VIIe siècle, Corinthe à partir de la tyrannie de Périandre. Or, précisément les monnaies euboïques et corinthiennes étaient celles que le commerce avaient adoptées dans les relations avec l'Occident, en particulier avec l'Italie. Les statères d'argent de Chalcis et d'Érétrie ont servi de prototype aux débuts du monnayage de même métal chez les Étrusques. A Crotone, dans le commencement du Ve siècle, aussitôt après l'abandon du système des incuses, nous voyons apparaître des pièces en relief des deux côtés, qui sur une face conservent le type national, le trépied, et sur l'autre copient le type des statères de Corinthe, le célèbre Pégase qui rappelait le souvenir de Bellérophon. Remarquons, du reste, que le poids monétaire euboïque s'était déjà antérieurement implanté dans un certain nombre de villes de la Sicile, et que c'était celui qui était en usage pour l'argent à Samos, dans la patrie de naissance du réformateur de Crotone.

Il est tout naturel qu'au temps où sa parole remuait d'un bout à l'autre l'Italie grecque, l'homme qui avait su opérer de si grandes choses par l'ascendant de sa vertu et de sa supériorité intellectuelle, le révélateur qui ouvrait aux âmes de si vastes perspectives sur l'insondable, ait paru aux peuples un être supérieur à l'humanité. Les disciples de Pythagore avaient pour lui un enthousiasme tel, qu'ils tenaient ses paroles pour infaillibles. « Il l'a dit, » αὐτὸς ἔφα, ces simples mots suffisaient pour faire cesser entre eux toute controverse, d'autant plus que le principe d'autorité en matière de dogme était fondamental dans la secte. Aux yeux de ses partisans, Pythagore était l'homme le plus sage qui eût jamais paru et dût jamais paraître sur la terre. On alla jusqu'à en faire un héros, un démon, un dieu même se manifestant au milieu des hommes. Il se donnait pour un envoyé d'Apollon, d'aucuns le regardèrent comme ce dieu en personne, et l'on ne voit pas qu'il se soit beaucoup occupé à les détromper. On l'identifia donc à l'Apollon des Hyperboréens, et l'on raconta qu'Abaris, le prophète de ce peuple fantastique, était venu lui rendre hommage et que par une faveur unique il lui avait laissé voir qu'il avait une cuisse d'or. Moins de cent ans après sa mort, au témoignage d'Hérodote, les Grecs prétendaient que Zalmoxis, le grand dieu des Gètes, était un esclave affranchi par lui, qu'il avait formé à sa doctrine et auquel il avait communiqué une partie de sa puissance surnaturelle. Bref, une légende se forma par degrés qui fit du fils de Mnésarque un personnage imaginaire et dont la Grande-Grèce fut le théâtre. On disait, par exemple, qu'on l'avait vu s'entretenir le même jour avec ses disciples à Métaponte en Italie, et à Tauroménion en Sicile, bien que près de cent lieues séparent ces deux endroits. Il passait pour avoir lu les pensées cachées et deviné les projets coupables tenus les plus secrets par les auteurs. Un jour qu'on lui demandait un prodige comme signe de sa mission, une ourse

blanche s'était montrée dans les environs de Caulonia. Sur la plage de Sybaris il avait accompli un miracle analogue à la pêche miraculeuse. Il avait prédit des tremblements de terre, arrêté subitement des pestes, calmé les vents, détourné la grêle et apaisé les flots. Sans doute beaucoup de ses prodiges ne sont que des imaginations bien postérieures à lui. De même qu'on l'observe dans les légendes de saints du moyen âge, le nombre des miracles que l'on prêtait à Pythagore alla toujours en grossissant à mesure qu'on s'éloignait de l'âge où il avait vécu. Mais il est incontestable que bien peu de personnages impressionnèrent aussi vivement l'imagination des hommes ; de son vivant il était environné déjà d'une atmosphère de merveilleux. Lui-même cherchait à l'entretenir. On sait positivement qu'il employait des charmes, des incantations pour opérer des guérisons réputées miraculeuses. Et il serait difficile de contester qu'il n'ait eu recours, pour affermir sont crédit, à des prestiges analogues à ceux dont usèrent également Épiménide et Empédocle.

Un trait propre à Pythagore est la multiplicité des histoires merveilleuses que l'on raconte à son sujet et qui le montrent exerçant une action singulière sur les animaux. Auprès de Sybaris, il a, comme saint Paul, été mordu impunément par une vipère mortelle et sa parole a suffi pour la tuer. A Tarente, un bœuf qui mangeait des fèves a sur son ordre renoncé à l'aliment défendu Chez les Dauniens de l'Apulie, il a subitement apprivoisé un ours redoutable, qui, sorti des forêts, ravageait le pays, et l'animal converti par sa parole, dépouillant sa férocité native, a désormais paisiblement vécu au milieu des hommes, sans plus jamais toucher à la chair. C'est exactement, à dix-sept cents ans de distance, le pendant de l'histoire de saint François et du loup d'Agubbio, ce trait qui semble si absolument légendaire et dont pourtant les témoignages contemporains les plus formels assurent l'authenticité. Pythagore était-il réel-

lement doué, comme le pauvre volontaire d'Assise, le grand thaumaturge de l'Ombrie au XIIIe siècle, de ce pouvoir inexplicable et pourtant certain qu'ont, sur les animaux les plus sauvages, certains hommes enflammés d'un ardent amour pour toutes les créatures? ou bien est-ce ici l'un des cas où il faut admettre de sa part l'emploi de prestiges destinés à impressionner le vulgaire? En tous cas, force est d'attribuer à une partie au moins des histoires de cette catégorie une valeur qu'au premier abord on serait tenté de leur refuser, quand on voit le type des monnaies incuses de Crotone, frappées au temps où il dirigeait les affaires, faire allusion à l'aigle blanc, qui, en signe de sa mission divine, descendait des rocs sourcilleux de la montagne, où il avait son aire, pour venir au milieu du bruit de la ville se poser sur les genoux du sage de Samos et se faire caresser par lui, bien que rebelle à la familiarité de tout autre homme.

X

Malgré les heureux effets qu'il avait produits dans les premiers temps de ferveur de prédication de la doctrine, le système politique des Pythagoriciens portait en lui des vices qui devaient bientôt entraîner sa ruine. Il eut été facile d'en tirer les éléments d'une liberté sage et progressive sans l'esprit étroit et exclusif dont le pythagorisme, au milieu de ses succès et par l'enivrement même qu'ils produisaient chez les adeptes du maître, ne sut pas se défendre. Leur initiation, trop rigoureuse et trop abstraite, ne pouvait s'adresser à la masse de la nation dont elle laissait volontairement en dehors la majeure partie ; c'était un privilége trop restreint, qui donnait à ceux qui y avaient éte admis un droit absolu de direction sur les autres, le patri-

ciat ainsi constitué s'enfermait dans l'orgueil de sa perfection et négligeait les devoirs d'un patronage affectueux envers les plébéiens; l'esprit de fraternité que le législateur avait su éveiller entre les membres de la secte, ne s'étendait pas au delà de son enceinte ; il se transformait en dédain et en froideur à l'égard de ceux qui n'y avait pas été admis et rompait les liens de parenté ou d'ancienne amitié pour leur en substituer de nouveaux.

Il est beau, il est même relativement facile d'éveiller chez un peuple un grand mouvement de réformation morale ; mais avec les passions de la nature humaine, il ne faut pas rêver l'idéal d'un élan de ce genre persistant sans s'affaiblir. Surtout il faut se garder de prétendre décréter la vertu, l'imposer par la loi; on n'engendre par là que l'hypocrisie, et on prépare des réactions où le déchaînement des passions trop comprimées produit nécessairement l'excès contraire. Une société ne s'organise pas et ne se gouverne pas à la façon d'un couvent ; l'activité et la liberté humaine répugnent à un tel joug et ont besoin d'une carrière plus largement ouverte à leur expansion. C'est ce que ne comprirent pas Pythagore et les Pythagoriciens. D'une réforme morale et sociale qui, maintenue dans de justes limites, eût pu durer, ils firent une utopie trop contraire à la nature des choses pour ne pas échouer. Leur gouvernement ne sut pas éviter l'étroitesse et l'intolérance tracassière dans laquelle tombent inévitablement les gouvernements piétistes, qui confondent la loi religieuse, dont le caractère est absolu parce qu'elle s'adresse à la conscience, avec la loi civile, essentiellement contingente et relative par ce qu'elle s'applique aux faits humains de chaque jour, le péché avec le délit. L'obéissance *perinde ac cadaver* était une des règles fondamentales du pythagorisme comme institut ascétique et presque monastique ; il voulut en transporter la loi dans la société. Pour ceux qui avaient été reçus à un degré quelconque dans la secte, toute vel-

léité d'indépendance fut traitée d'hétérodoxie et punie par l'expulsion des rangs des frères. C'était une véritable mise au ban public, dont la sanction, avouent ceux mêmes qui représentent la société pythagoricienne comme un état idéal, était l'affichage des noms des infidèles, ainsi notés d'infamie et désignés aux adeptes de l'école comme des brebis galeuses dont on devait éviter le contact. Une semblable coutume ne pouvait manquer de soulever en peu d'années une coalition de haines implacables, prètes à tout pour assouvir leurs rancunes et venger leurs outrages. Et ces haines étaient d'autant plus dangereuses que leur opposition devait trouver un facile écho dans le peuple, tenu dans une sorte de servage et exclu les droits politiques, et même dans les classes dirigeantes, soit chez les indifférents que choquaient les allures dédaigneuses des Pythagoriciens, soit chez ceux que la Crotone de Pythagore eut appelé volontiers les *libertins*, comme la Genève de Calvin, et à qui un rigorisme outré paraissait gênant, soit enfin chez les hommes qui professaient en matière de gouvernement d'autres principes que ceux du pythagorisme. Le système de la démocratie égalitaire, couronnée et administrée par un tyran viager, avait trop longtemps régné dans une partie des cités grecques de l'Italie pour ne pas y avoir laissé de nombreux partisans, qui, déconcertés un moment par le courant irrésistible du premier enthousiasme pythagoricien, devaient bientôt relever la tête et engager la lutte contre la secte victorieuse, en groupant autour d'eux toutes les hostilités que cette secte provoquait.

Les Pythagoriciens, d'ailleurs, à mesure que leur domination s'affermissait, semblaient prendre à tâche de tout faire pour multiplier les mécontentements. Leur principal instrument de règne était le fameux *synédrion* de 300 membres, liés entre eux par un serment réciproque, qui tient tant de place dans tous les récits traditionnels relatifs au triomphe momentané de l'école du philosophe de Sa-

mos et à sa chute rapide. Les témoignages antiques au sujet de ce *synédrion* sont tous parfaitement clairs et concordants, et l'on a lieu de s'étonner de voir la plupart des écrivains modernes en si peu comprendre la nature. Les uns l'ont confondu avec la communauté cénobitique des Pythagoristes parfaits. C'est tout à fait à tort, car il s'agit d'une association que tous les récits dépeignent comme purement politique. Le *synédrion* était l'organisation de la classe d'adeptes que, dans la répartition des membres de l'école pythagoricienne d'après le but auquel ils consacraient leurs efforts, d'après la sphère d'action vers laquelle ils se tournaient, on appelait les *politikoi*, par opposition aux *sebastikoi*, qui étaient les pures ascètes livrés à la méditation et à l'étude. Parmi ses membres les plus considérables il y en avait, comme l'athlète Milon, à qui la nature même de leurs occupations ne permettait pas d'adopter les abstinences et les règles diététiques des ascètes. Mais l'erreur n'est pas moins évidente de la part de ceux qui ont cru que le *synédrion* des 300 avait été une institution officielle et légalement définie, un Sénat plus restreint établi au-dessus de celui des mille et devenu un des rouages essentiels de la constitution de Crotone, bien que cette opinion ait pour elle l'autorité des grands noms d'Ottfried Müller et de Niebuhr. Ici encore rien ne l'autorise et tout la repousse dans les témoignages anciens. Toutes les fois qu'il est question d'une décision officielle obtenue par l'influence de Pythagore et des Pythagoriciens, on ne parle que du Sénat des mille, le seul rouage délibératif de la constitution, et des émotions des citoyens rassemblés sur l'agora, mais n'ayant qu'un pouvoir d'opinion publique et non une autorité légalement déterminée; quant au *synédrion*, il apparaît comme une association libre et indépendante. Grote seul, éclairé par la pratique du régime parlementaire qui lui donne généralement une intelligence des questions constitution-

nelles supérieure à celle des autres historiens, a compris ce qu'était en réalité, d'après tout ce qu'on en dit, ce fameux *synédrion* des 300. C'était quelque chose d'analogue à ce que les Grecs ont appelé les *syssities* dans le gouvernement de Carthage, lesquelles ne doivent pas être confondues avec les Syssities doriennes, institution militaire dont les cadres se conservaient en temps de paix. C'était surtout quelque chose de pareil aux clubs politiques de l'Angleterre et à nos réunions de groupes parlementaires ; une association extra-constitutionnelle, et qui n'en exerçait pas moins une direction décisive sur le gouvernement. Le *synédrion* constituait une réunion sans mandat légal, recrutée parmi les familles dirigeantes, les membres du Sénat des mille, liée par le serment d'une étroite fraternité et d'une complicité constante, qui dans les délibérations du Sénat présentait une phalange compacte et indissoluble, donnant la direction et fournissant un noyau à la majorité aristocratique, que la communauté d'intérêts groupait autour d'elle, si elle n'était pas entraînée par un sentiment de secte philosophique aussi enthousiaste et aussi déterminé. C'est dans cette réunion qu'on arrêtait la liste des candidats qui seraient promus aux magistratures, et qu'on préparait les délibérations sur toutes les questions de gouvernement et de législation, délibérations ainsi décidées et réglées à l'avance, qu'on venait ensuite imposer au vote du Sénat pour leur donner la sanction officielle. Nul ne pouvait prétendre aux fonctions publiques, aux charges et aux honneurs du pouvoir, s'il n'appartenait au *synédrion* ou s'il ne s'était fait accepter par lui. Une association aussi nombreuse et aussi serrée, qui dans toute occasion agissait, parlait et votait comme un seul homme, était un instrument de domination irrésistible et qui pendant plus de dix ans resta toute puissante. Aussi les Pythagoriciens en organisèrent-ils de semblables, sur le modèle de celle de Crotone, dans toutes les cités où ils se saisirent du gouver-

nement. Mais si l'on se rend facilement compte de ce que pouvait être la puissance politique d'une semblable institution, il n'est pas moins facile de deviner quel trésor de colères et de rancunes sa prépotence devait nécessairement amasser contre elle, jusqu'au jour où toute cette irritation accumulée finirait par éclater en un orage encore plus fort que la capacité de résistance des *synédria*.

On vit donc, au bout d'un certain temps, une opposition considérable se former dans toutes les cités contre le gouvernement des Pythagoriciens et grossir rapidement, en arborant la bannière des principes démocratiques. A Crotone même elle prit de l'importance et battit vigoureusement en brèche les disciples du philosophe de Samos. Ses deux chefs principaux dans cette ville étaient Cylon et Ninon. Le premier appartenait à la plus haute noblesse patricienne et était un des hommes les plus opulents de Crotone, puissant d'ailleurs par son éloquence et son énergie, mais d'un caractère violent et haineux, capable de tout dans ses emportements. Il aspirait, dit-on, à la tyrannie ; et les Pythagoriciens prétendirent que sa haine contre eux venait de ce qu'il avait voulu être admis dans leur confrérie, et que le maître l'avait repoussé comme indigne et dangereux. Le second est représenté, dans les sources très entachées de partialité qui sont seules parvenues jusqu'à nous, comme un démagogue de la pire espèce, aimant le désordre pour le désordre, adulateur des plus vils instincts de la foule et ennemi de toutes les supériorités, en un mot un tempérament d'agitateur et de révolutionnaire du plus bas étage. Ce n'est pourtant pas à Crotone que la réaction démocratique contre les Pythagoriciens devait remporter son premier triomphe. Sa victoire ne pouvait être décisive que là, au foyer même de l'influence du fils de Mnésarque, au centre de sa puissance; mais aussi sur ce point la lutte devait être plus vive que partout ailleurs et longtemps disputée.

Sybaris était mieux préparée pour le succès d'une sem-

blable réaction. Le luxe et la mollesse invétérés des mœurs de cette ville ne s'étaient prêtés que difficilement au rigorisme pythagoricien et cherchaient à échapper à son joug. Le système de la tyrannie démocratique y avait des partisans plus nombreux qu'ailleurs. Il s'y liait même à des traditions bien puissantes d'amour-propre et de grandeur nationale, car il représentait pour les imaginations populaires le souvenir, encore récent, de l'hégémonie si longtemps exercée par Sybaris sur tous les Achéens italiotes, et dont l'avénement des disciples de Pythahore avaient amené l'abaissement devant la suprématie de Crotone, la ville qui avait la gloire et l'honneur de posséder le maître inspiré dans ses murs (1). Une révolution démocratique éclata dans Sybaris, chassa les Pythagoriciens de la cité et y rétablit la tyrannie, dont elle investit Têlys, aux applaudissements du parti anti-pythagoricien de Crotone. Mais cette révolution s'emporta aux excès les plus odieux et excita vite par là un sentiment universel de répulsion dans la Grande-Grèce. J'ai dit plus haut, au chapitre de Sybaris, par quelles atrocités Têlys fournit aux Pythagoriciens de Crotone l'occasion de se faire les défenseurs des droits les plus sacrés de la justice et de l'humanité, en répondant par la guerre aux sommations insolentes de Sybaris et à son attentat contre le caractère sacré des ambassadeurs ; par quel concours de circonstances un élan général d'enthousiasme national put encore être à ce moment excité par la

(1) Qu'au temps où elle était gouvernée par les Pythagoriciens, Sybaris ait reconnu l'hégémonie de Crotone, c'est ce qui me paraît ressortir formellement des monnaies *incuses* qui réunissent les noms et les types des deux villes. L'empreinte de Crotone y occupe la face en relief, la face principale, celle de Sybaris la face secondaire et en creux. Elle y est donc dans les mêmes conditions que celles de Pandosia et de Témésa sur les monnaies où elles sont associées à l'empreinte de Crotone. Et c'est toujours un indice de sujétion par rapport à la ville dont le nom se trouve sur la face principale.

parole du philosophe et de ses disciples, à tel point que le parti adverse ne tenta même pas de s'y opposer. Tous les Crotoniates, sans distinction de factions, prirent les armes ; les vieilles colères contre l'orgueil insupportable des Sybarites se réveillèrent devant les outrages nouveaux ; on n'eut plus qu'une seule pensée, l'extermination de la cité altière et impie, qui parut condamnée des dieux mêmes et sous le poids de cette malédiction ne rencontra pas un seul allié. J'ai racónté les circonstances de cette guerre, qui amena en soixante-dix jours la destruction de la grande ville des bords du Crathis, guerre dont la direction, comme l'inspiration, appartient tout entière aux Pythagoriciens et où l'armée de Crotone fut commandée par l'athlète Milon, l'homme d'action et le bras du parti.

Mais j'ai montré aussi à quel excès les Pythagoriciens, oubliant leurs principes de justice, poussèrent à leur tour la vengeance contre Sybaris vaincue, quel crime véritable à la fois de lèse-hellénisme et de lèse-humanité ils commirent en anéantissant cette cité, dont la disparition laissa un vide qui ne fut pas comblé et porta un coup mortel à l'œuvre de la conquête de l'Italie méridionale à la civilisation grecque. Je n'ai donc pas à revenir sur tout ceci. Il me reste à montrer comment, par une juste rétribution, l'abus que les politiques de l'école pythagoricienne firent de ce dernier et si complet triomphe devint la cause immédiate qui precipita leur ruine d'une manière irrémédiable.

Sybaris rasée, sa population expulsée et contrainte à aller habiter des villes éloignées, car on ne lui permit même pas de se fixer dans le voisinage, les vainqueurs s'occupèrent de se partager son territoire en vertu du droit de conquête. Le peuple crotoniate s'imaginait que tous participeraient au lotissement, puisque tous avaient porté les armes et pris part à la lutte. C'était la stricte justice dans les idées des anciens, et l'on considérait comme d'une politique bien entendue de profiter des acquisitions de terres que

donnait ainsi la force des armes, pour appeler les nécessiteux à la propriété et dégager la cité des dangers de l'accroissement de la classe des prolétaires. Mais l'aristocratie pythagoricienne qui composait le *synédrion* en avait décidé autrement. Il semble que l'enivrement du succès lui eût fait perdre à ce moment toute mesure et toute intelligence de la situation ; une étrange avidité d'appétits s'était éveillée chez elle, et l'emportait sur les conseils de la plus vulgaire prudence. L'influence du *synédrion* triompha une dernière fois dans le Sénat des mille et y fit décider que les terres de Sybaris seraient attribuées exclusivement aux riches ; les membres du parti s'arrangèrent pour obtenir les meilleurs lots. On doit, du reste, dégager la mémoire du philosophe de toute responsabilité personnelle dans cette décision aussi blâmable qu'insensée. S'il avait été présent, dirigeant lui-même son parti, il est probable qu'il l'en aurait détourné, car elle devait blesser son sentiment profond d'équité, son ferme bon sens et son mépris pour les appétits matériels. Mais tous les témoignages s'accordent à le montrer absent lors de la révolution qui suivit, s'ils varient sur les causes de cette absence, et on ne fait pas intervenir son nom dans l'affaire du territoire sybarite, tandis qu'on le montre dirigeant tout par son influence personnelle dans les préliminaires de la guerre.

Quoi qu'il en soit, une explosion inouïe de colère accueillit dans le peuple et dans une partie même des classes dirigeantes la décision que le *synédrion* avait inspirée au Sénat. Un revirement complet se produisit dans l'opinion publique. Le parti pythagoricien venait de se déconsidérer et de justifier toutes les accusations d'hypocrisie cachant son avidité sous un masque de vertu, que ses ennemis lui adressaient. L'opposition démocratique se hâta d'en profiter. Trois de ses membres les plus influents, Hippasos, Diodoros et Théagès portèrent au Sénat des mille une proposition de réforme constitutionnelle admettant tous les citoyens,

sans distinction de naissance et de fortune, à prendre part à l'assemblée populaire et à parvenir aux diverses magistratures. C'était une révolution complète. En vain les plus éloquents des Pythagoriciens, Alcimachos, Deimachos, Méton, et Dèmocèdès, déployèrent toute leur énergie pour combattre la proposition dans le sein du Sénat, en invoquant les intérêts de l'ordre, le respect des traditions et le danger d'innovations aussi radicales, qui allaient déchaîner les forces aveugles de la démagogie. Malgré ses tendances habituelles et sa composition aristocratique, le Sénat prit peur et faiblit. Il craignit d'être emporté lui-même par le courant révolutionnaire s'il tentait de lui résister, et ne voulut pas se rendre solidaire de l'impopularité des Pythagoriciens. La proposition qui changeait les bases traditionnelles de la constitution de Crotone et faisait passer le pouvoir des mains d'une oligarchie de nobles et de timuques à celles des masses populaires, fut votée par le Sénat. C'en était fait de la domination de l'école de Pythagore; sa proscription allait maintenant commencer.

A la première assemblée du peuple tenue en vertu de la nouvelle constitution, Cylon et Ninon prirent successivement la parole et développèrent un acte d'accusation en règle contre les Pythagoriciens. Produisant contre eux des documents tronqués et falsifiés, leur attribuant des doctrines immorales et odieuses, ils s'attachèrent à les noircir de toutes les manières, les représentant comme des hypocrites criminels et dangereux, en conspiration permanente contre les intérêts du peuple. Dans la formation du *synédrion* ils voyaient un délit formel contre les lois, un fait de conjuration, et ils concluaient en demandant que les membres fussent mis en jugement. Quelques Pythagoriciens courageux essayèrent vainement de répondre, en affrontant les clameurs de la foule; on leur enleva la parole. La mise en jugement ne semble pourtant pas avoir été votée ce jour-là par l'assemblée. Mais la populace excitée par ces décla-

mations haineuses s'ameuta et se rua sur les ascètes Pythagoristes réunis pour une fête des Muses dans une maison voisine du temple d'Apollon Pythien ; c'est avec peine qu'ils parvinrent à s'échapper en cherchant un refuge dans l'édifice destiné à l'hospitalité publique, lequel jouissait d'un droit sacré d'asile. L'émeute se prolongea pendant plusieurs jours, croissant constamment en violence. C'est alors que la tradition place l'incendie de la maison de Milon, où les principaux chefs du parti pythagoricien étaient rassemblés, et la mort au milieu des flammes de tous ceux qui se trouvaient là, sauf deux. Mais nous avons déjà remarqué que cette anecdote est suspecte, parce qu'on la reproduit en plusieurs endroits différents, à Métaponte comme à Crotone; d'ailleurs ceux qui la rencontrent y introduisent un monstrueux anachronisme, en nommant comme les deux seuls membres de la réunion qui parvinrent à se sauver Lysis et Philolaos, lesquels n'ont vécu que cent ans après. Ce qui est certain, c'est que bientôt les politiques et les ascètes pythagoriciens, dont plusieurs venaient de périr dans le désordre, jugèrent que la situation n'était plus tenable pour eux dans la ville même de Crotone. Les timides s'enfuirent sous des déguisements et cherchèrent des retraites plus tranquilles; quelques-uns quittèrent l'Italie. Les plus déterminés voulurent tenter les chances de la guerre civile et se joignirent à Dêmocêdês, qui rassembla en armes les éphèbes dont il avait la direction officielle, opéra à leur tête une retraite en bon ordre sur le bourg de Platée, et s'y retrancha. Aussitôt l'assemblée populaire, rassemblée sous l'influence de Cylon et de Ninon, déclara Dèmocêdês rebelle et hors la loi, et mit sa tête à prix pour trois talents. On donna des troupes à Théagès, avec la mission d'aller déloger les Pythagoriciens de Platée. Un combat fut livré, où Dêmocêdês, vaincu, trouva la mort. La somme promise fut partagée entre ceux qui avaient pris part à cette expédition.

Abattu à Crotone, dans son foyer originaire, le pythagorisme, comme parti politique, était déraciné dans l'Italie grecque. Toutes les cités où il s'était assis au timon des affaires, copiant la révolution de Crotone, proscrivirent la faction triomphante la veille et maintenant vaincue. Métaponte seule résista quelques années à cet entraînement; elle accueillit avec les plus grands honneurs le maître et ses principaux disciples quand ils s'y réfugièrent. Mais la réaction anti-pythagoricienne finit par la gagner après les autres cités, et là encore l'école du fils de Mnésarque rencontra la proscription.

XI

Le nom de Cylon disparaît brusquement des affaires de Crotone après le renversement des Pythagoriciens du pouvoir. Il semble que la mort l'ait empêché de profiter de la victoire qu'il avait remporté. Ce n'est pas lui, en effet, c'est le démagogue Ninon que nous voyons à la tête des affaires de la cité pendant les années qui suivirent. Ce fut une période de licence effrénée, où les lois ne comptaient plus pour rien, où la violence seule prévalait et où toutes les passions, toutes les débauches comprimées par le piétisme pythagoricien, se donnèrent libre carrière. Crotone fut alors le théâtre d'un de ces débordements de désordres de tout genre, que les gouvernements trop rigoristes ne manquent jamais de produire après eux. Plus tard c'était une locution proverbiale chez les Crotoniates que de dire, lorsqu'on voyait quelqu'un vouloir se porter à des excès : « Non, nous ne sommes plus au temps de Ninon. »

Cependant la proscription n'avait atteint, parmi les Pythagoriciens, que les plus importants, les plus en vue. Des membres de l'école, il y en avait d'abord quelques-uns

que les Cyloniens avaient volontairement dédaigné de poursuivre, comme n'étant pas assez dangereux. Tel était Milon, bras redoutable, mais pauvre tête. Il en fut de lui comme de ces Florentins qui, d'abord électrisés par les prédications de Savonarole, tombèrent après son supplice de l'enthousiasme religieux dans la débauche. Une fois qu'il n'eut plus la présence du maître pour l'élever au-dessus de lui-même, il oublia les préceptes d'austère vertu sous le joug desquels il s'était volontairement plié, et il salit ses cheveux blancs par ses honteuses complaisances pour une courtisane. Mais le pythagorisme avait conservé, même au point de vue politique, des adeptes plus fermes et plus fidèles. Le parti était désorganisé, mais n'avait pas disparu. Il tenta plusieurs fois de relever la tête et de ressaisir le pouvoir. De là des troubles incessants, qui se renouvelèrent durant plusieurs années, Enfin, las de toutes ces agitations, les Crotoniates remirent leurs discordes civiles à l'arbitrage des trois cités de Tarente, de Métaponte et de Caulonia. Les juges désignés par ces trois villes se laissèrent circonvenir par les adversaires des Pythagoriciens, et leur sentence fut que les émigrés de Crotone devaient être frappés de bannissement perpétuel et qu'on devait condamner aussi à l'exil ceux qui tenteraient de rétablir un système de gouvernement condamné par le suffrage populaire. Forts de cette décision, les démocrates de Crotone appliquèrent la sentence d'exil à un grand nombre de membres du parti adverse et à leurs familles. Les biens des expulsés furent confisqués et distribués par lots au peuple. Ceci ne put se produire que postérieurement à la révolution qui, dans Métaponte, avait enlevé le pouvoir aux Pythagoriciens et à la mort de Pythagore lui-même, c'est-à-dire après 503.

C'est bien évidemment alors qu'il faut placer le gouvernement de Cleinias, que Denys d'Halicarnasse représente s'emparant de la tyrannie à Crotone, avec l'appui des pro-

létaires et des affranchis, un peu avant qu'Anaxilas ne saisît le pouvoir à Rhêgion, exilant les familles les plus considérables du parti aristocratique et dominant ensuite sans opposition pendant un certain temps. Une dernière tentative à main armée pour la restauration du parti pythagorique fut faite par un exilé du nom de Deinarchos, qui périt dans le combat. Théagês y fut tué également, du côté opposé ; c'était le dernier survivant des auteurs de la révolution de 509. A mesure qu'on s'éloignait de ces événements, les haines s'appaisaient. Le peuple de Crotone commençait à se repentir de l'acharnement avec lequel il avait poursuivi les Pythagoriciens, et à reconnaître que les fureurs aveugles de la démocratie triomphante ne lui avaient donné ni la paix ni le bonheur. Le jour vint enfin où l'on voulut ensevelir toutes ces discordes dans l'oubli. Le rappel des exilés, proposé à l'assemblée populaire, fut voté par acclamation. En dehors de quelques vieillards accablés par l'âge, il survivait une soixantaine de ces proscrits, qui revinrent au milieu de leurs concitoyens. A quelque temps de là, dit-on, les Thuriens ayant fait irruption sur le territoire de Crotone, les Pythagoriciens rentrés, quoiqu'ils ne fussent plus de jeunes gens, coururent prendre place sous les drapeaux, et leur petite troupe se fit tuer héroïquement jusqu'au dernier homme. Émus de ce dévouement patriotique, le peuple de Crotone témoigna désormais la plus grande et la plus affectueuse déférence aux adeptes du pythagorisme ; on institua officiellement un sacrifice d'expiation à la mémoire des proscrits, lequel se célébrait chaque année à la fête des Muses, établie par Pythagore.

Dans ce récit, qui se présente avec tous les caractères de l'authenticité, il y a pourtant une circonstance inadmissible telle qu'elle est énoncée : c'est la mention d'une guerre contre les Thuriens. A la date de la fondation de Thurioi, les éphèbes même qui avaient suivi Dêmocêdês à Platée auraient été octogénaires. Mais, les deux villes ayant suc-

cédé l'une à l'autre, on voit très fréquemment chez les écrivains anciens employer le nom de Thurioi pour celui de Sybaris, et réciproquement ; et nous en avons certainement ici un exemple. Cependant les raisons de date ne permettent pas non plus de rapporter le dévouement des derniers disciples de Pythagore à la guerre dans laquelle Crotone détruisit la seconde Sybaris, six ans après sa fondation. Cette guerre ne fut, en effet, que de deux années antérieure à l'établissement de Thurioi. C'est, je crois, un passage de Diodore de Sicile, trop négligé jusqu'ici, qui donne la clé de ce petit problème chronologique. L'historien, toujours si bien informé des choses siciliennes, raconte qu'à son avénement à la tyrannie, en 478, Hiéron de Syracuse conçut une grande jalousie de la popularité de son frère Polyzêlos et craignit en lui un rival. Pour l'éloigner et lui tendre un piége où il comptait bien le voir rester, il voulut lui donner le commandement d'une expédition destinée à secourir les Sybarites, alors en guerre contre les Crotoniates. Mais Polyzêlos devina l'embûche et empêcha par un refus le départ des troupes. Que peut être cette guerre des Sybarites et des Crotoniates en 478, si ce n'est une tentative armée des habitants expulsés des bords du Crathis pour reconquérir le territoire qui leur avait été enlevé ? En se dévouant courageusement à la mort dans cette occasion, les exilés pythagoriciens, rentrés depuis peu, lavaient dans leur propre sang leur doctrine de toutes les imputations dont elle avait été l'objet ; ils se faisaient les martyrs du patriotisme, et en même temps ils donnaient leur vie pour maintenir une sentence du maître, pour assurer l'effet des imprécations qu'il avait fait prononcer au nom des dieux contre quiconque essaierait de rétablir Sybaris. Quant aux dates, elles se combinent parfaitement dans cette explication. Un homme exilé à l'âge de 30 ans lors de la proscription de 503 ou 502 avait cinquante ans en 478 ; un proscrit du même âge lors des événements de 509 était à peine sexa-

génaire à cette même date. Le dévouement raconté devient ainsi parfaitement possible et vraisemblable. Et ceci m'induit à placer vers 480, trente ans après la destruction de Sybaris, le rappel des exilés pythagoriciens à Crotone.

Vers la même époque, la proscription de la secte cessa aussi dans les autres cités grecques de l'Italie méridionale. Partout l'école pythagorique recouvra, non seulement une entière liberté, mais une influence considérable. Pendant un siècle environ, siècle dans lequel la Grande-Grèce retrouva la paix intérieure avec une splendeur presque égale à celle qu'elle avait eu autrefois, la plupart des hommes ppelés au gouvernement par ses diverses cités, professaient à un degré plus ou moins complet la discipline pythagorique. L'école du philosophe de Samos donna même alors à l'Italie hellénique, parmi ses adeptes les plus avancés dans la vie ascétique et parmi ses maîtres, d'admirables types d'hommes d'État, tels qu'Archytas de Tarente. Il est vrai d'ajouter qu'instruite par la dure expérience des événements la secte pythagoricienne, dans cette nouvelle génération, avait cessé d'être le parti exclusif et étroit que son rigorisme outré, l'exagération de ses tendances aristocratiques et son dédain pour les autres hommes avaient perdu. Elle ne prétendait plus refondre la société sur un plan inflexible et faire du gouvernement un privilége lui appartenant de droit divin. Se soumettant aux faits accomplis, elle acceptait désormais le règne de la démocratie, que trente années avaient affermi, mais elle s'étudiait sur le terrain politique à empêcher cette démocratie de tomber dans la démagogie. C'est seulement à la supériorité de leurs vertus, de leur intelligence et de la forte éducation qu'ils recevaient dans leurs écoles, que les Pythagoriciens y demandaient l'influence et le pouvoir. De faction aveuglément oligarchique, ils avaient su devenir un parti de conservateurs libéraux, modérés et éclairés, dont les conseils étaient ceux

d'une prudence sagement progressive, appuyée sur l'expérience pratique et l'équité.

XII

Remarquons, du reste, ce dont la majorité des historiens n'a pas tenu assez de compte, que c'est uniquement à titre de faction politique et de congrégation ascétique jugée, à tort ou à raison, dangereuse pour l'État démocratique, que le pythagorisme fut proscrit pendant un quart de siècle. Ce ne fut pas comme théorie philosophique. La constitution de l'école fut profondément troublée alors par des violences; mais dans aucune des villes de l'Italie méridionale il n'y eut interruption dans la transmission de la doctrine. Il y resta toujours un bon nombre d'adeptes qui la professaient sans se dissimuler, qui menaient même la vie pythagorique dans toute sa rigueur. Il suffit donc, après la période des troubles, du retour d'un petit nombre d'exilés pour reconstituer l'école aussi puissamment que jamais et pour lui redonner une nouvelle floraison. C'est peut-être même dans cette génération que ses doctrines, dégagées de l'alliance avec une théorie politique trop étroite, pénétrèrent le plus profondément dans toutes les couches de la population.

De plus, comme le duc de Luynes l'a très bien reconnu et mis en lumière, même au milieu de la proscription du parti politique pythagoricien, l'œuvre religieuse et liturgique de Pythagore se maintint. Ainsi que nous l'avons dit, le fils de Mnésarque, investi d'une mission officielle analogue à celles d'Épiménide et de Solon à Athènes, avait réorganisé la religion publique de Crotone, en combinant les traditions nationales avec ses propres théories, doctrinales, mystiques et symboliques. Et c'est tel qu'il l'avait

organisé que ce culte subsista tant que Crotone demeura autonome. Nous en avons la preuve formelle par les types de la numismatique crotoniate à toutes les époques. Comme toujours chez les Grecs, ces types ont un caractère exclusivement religieux; ils sont une des meilleures sources pour la connaissance du culte de la cité. Et tous ces types, sans exception, sont en rapport étroit et direct avec le système religieux de Pythagore, avec les éléments de la symbolique qu'il affectionnait pour son expression.

Le type monétaire principal et constant de Crotone, celui qui constitue comme le blason de la ville, est le trépied. Il est là ce qu'est la chouette à Athènes, le pégase à Corinthe, la tortue à Égine, l'emblème officiel et constant de la cité, qui se combine avec d'autres types, mais que l'on n'omet dans aucun cas et qui servait d'empreinte au sceau public comme à la monnaie. C'est sous le gouvernement des Pythagoriciens qu'il a été adopté dans le monnayage, à son origine même. Le trépied est un des emblèmes de l'Apollon Pythien les plus connus et les plus universellement admis chez les Grecs. Mais ce fut surtout la réforme religieuse de Pythagore qui fit d'Apollon le dieu principal de la cité de Crotone, de même qu'il était le *prôtogonos* dans sa hiérarchie systématique des générations divines. Admis partout comme symbole d'Apollon, le trépied prenait une importance et une signification toute particulière dans les spéculations de la doctrine pythagoricienne. Pour le philosophe de Samos et son école, le trépied, qu'ils appelaient *triops*, trône mantique où la Pythie recevait les inspirations d'Apollon, était l'emblème de la prophétie inspirée, divine et véridique; il représentait le nombre trois, le nombre dans lequel tout est contenu, puisqu'il renferme le commencement, le milieu et la fin; les trois éléments physiques, terre, flamme et eau; les trois temps, le passé, le présent et l'avenir, et le soleil qui les embrasse tous à la fois de son regard. Aussi disaient-

ils que le trépied était recouvert de la peau d'Argos Panoptès ou du serpent Python.

Sur les plus anciennes incuses de Crotone le trépied figure seul, en relief d'un côté et en creux de l'autre. Un peu plus tard, mais toujours, d'après les caractères les plus positifs de l'art et du style, au temps où le philosophe exerçait le pouvoir avec ses disciples, un second type se combine avec celui-ci. Le trépied, empreint en relief, continue à occuper une des faces de la monnaie : sur l'autre on voit en creux un aigle volant. C'est l'oiseau de Zeus, le dieu suprême et primordial dans le système de Pythagore, le père dont Apollon est le premier-né et la manifestation la plus éclatante. Mais c'est en même temps, comme l'a montré le duc de Luynes, l'aigle familier de Pythagore, l'oiseau que Zeus lui-même envoyait auprès du maître inspiré comme pour attester aux yeux des hommes le caractère divin de sa mission. Qu'il faille attribuer cette signification à l'aigle représenté dans la numismatique de Crotone, c'est ce dont on achève d'acquérir la conviction, lorsque l'on observe que ce type disparaît brusquement au moment de la proscription des Pythagoriciens, pour ne reparaître qu'au milieu du ve siècle, à l'époque du développement le plus parfait de l'art, quand l'école pythagoricienne reprend la prépondérance dans les conseils de la cité. L'aigle est alors le plus souvent posé sur un chapiteau de colonne ionique ou sur l'entablement d'un temple, ou bien il tient entre ses serres la tête d'un animal, soit du bélier immolé dans le sacrifice, soit d'un cerf qui rappelle la légende locale du chasseur Aisaros.

Un peu avant la réapparition du type de l'aigle, sur les monnaies frappées entre 475 et 450 environ, le trépied est accompagné d'une grue — et non pas d'une cigogne comme on le dit souvent dans les descriptions numismatiques — laquelle, debout auprès de ce meuble sacré, semble le garder. Ici encore il est difficile de ne pas se souvenir d'un

trait de l'histoire légendaire de Pythagore, qui reproduit, en la transportant à Crotone, la célèbre anecdote des grues d'Ibycos, placée d'ordinaire à Corinthe. Des enfants, raconte-t-on, avaient été noyés en pleine mer, sans qu'aucun indice révélât les meurtriers. Mais une bande de grues traversait le ciel au-dessus du lieu du crime. A quelque temps de là, deux des assassins étaient assis ensemble sur les gradins du théâtre de Crotone, quand des grues vinrent à passer dans l'air. « Regarde les témoins ! » dit l'un d'eux à son complice. Pythagore entendit le mot, cita les deux hommes au Sénat des mille et leur arracha l'aveu de leur crime. Dans ce récit comme dans celui tout pareil que l'on faisait au sujet de la découverte des assassins du poëte Ibycos, les grues ont le rôle de *témoins* suscités par une puissance surnaturelle pour décider la condamnation des coupables et révéler leur forfait; elles sont dans cet office les agents du dieu lumineux à l'œil de qui rien ne reste caché. Un vase peint à figures noires, de fabrique sicilienne, qui a été publié dans l'*Élite des monuments céramographiques* comme appartenant au grand orateur Berryer (j'ignore où il se trouve à présent), représentait dans ses peintures une grue auprès d'Apollon lyricine. C'est un second exemple de l'attribution de cet animal à Apollon dans les pays où s'étendit l'influence du pythagorisme. Le dieu trouvait d'ailleurs un attribut très bien approprié dans cet oiseau dont les migrations sont un des signes du changement des saisons et qui, à époques fixes, arrive du pays des Hyperboréens « en chantant ses lais, » suivant l'expression si heureuse de Dante :

E come i gru van cantando lor lai,
Facendo in aere di se lunga riga.

Il est bon de s'arrêter encore aux monnaies d'argent du plus beau style, où sur une face on voit des deux côtés du trépied les figures d'Apollon et du serpent Python, que le dieu perce de ses flèches, tandis que l'autre face montre

Héraclès expiant le meurtre de Croton et faisant sur son tombeau les libations funèbres. « Ces monnaies, a dit le duc de Luynes, offrent une marque palpable de la religion pythagoricienne, éminemment expiatrice et qui rendait ses hommages aux sépulcres des héros ainsi qu'à ceux des dieux. » En vertu du même ordre d'idées, Pythagore voulait qu'on rendit un culte spécial aux personnages mythologiques, dieux ou héros, morts dans l'enfance, comme Archémore et Mélicerte. Il y joignait Apollon, qui, disait-il, avant de vaincre le serpent Python, avait commencé par être étouffé par lui et enseveli par les trois filles de Triopas dans le trépied pythique. C'était la forme qu'il donnait au mythe mystique de passion et de résurrection d'un jeune dieu sauveur, que l'orphisme popularisa sous une forme différente, empruntée à la Crète, celle de la mort de Dionysos Zagreus, déchiré tout enfant par les Titans et enseveli par Apollon à Delphes, soit sous l'omphalos, soit sous le trépied prophétique, puis ressuscitant dans le Dionysos thébain. La réunion dans un même type monétaire du trépied et du combat d'Apollon et de Python, fait manifestement allusion à cette fable pythagoricienne, qui associait à l'emblème du trépied, et au mythe de la victoire d'Apollon à Delphes, la doctrine de résurrection et de palingénésie dans la mort, garantie par le sort du dieu lui-même, type du sort qui attend l'homme au delà de la tombe. Et c'est encore au même cycle d'idées que l'on doit rattacher la combinaison de types d'autres monnaies de Crotone, de date un peu antérieure, où l'on voit d'un côté le trépied d'Apollon et de l'autre le canthare de Dyonysos, l'un et l'autre emblème accompagné de serpents. Pythagore, racontait-on, au moment de partir pour Crotone, s'était rendu à Delphes, et y avait demandé une dernière fois les inspirations célestes en priant auprès du tombeau divin, que les uns prétendaient être celui d'Apollon et les autres celui de Dionysos Zagreus.

Je ne fais pas ici une dissertation en règle sur la numismatique crotoniate ; je ne pousserai donc pas plus loin l'analyse de ses types religieux. Il me suffit d'avoir établi par quelques exemples bien caractérisés, et que je pourrais facilement multiplier encore, qu'à toutes les époques ces types portent l'empreinte manifeste des idées qui présidèrent à la réorganisation du culte officiel de la cité par Pythagore ; qu'ils montrent la religion publique de Crotone restant telle que l'avait constituée le fils de Mnésarque, même après la proscription des Pythagoriciens.

CHAPITRE X

SUITE DE CROTONE

I

Hérodote nous apprend que de son temps, avant l'éclat de l'école des Asclépiades de Cos, on considérait comme les premiers médecins du monde grec ceux de Crotone; les plus estimés étaient ensuite ceux de Cyrène, mais on ne les classait que fort au-dessous. Cette école médicale de Crotone, dont la réputation se maintint ensuite, même à côté de celle des médecins de Cos et de Cnide, dut avoir une influence marquée sur l'intelligent développement de l'éducation gymnastique qui, se joignant à l'action de la salubrité du climat, forma chez les Crotoniates tant d'athlètes renommés Elle avait été fondée vers le milieu du VI[e] siècle par Alcmaion, fils de Peirithos, qui tient une place des plus honorables dans le traité hippocratique : *De l'ancienne médecine*, et qui est, en effet, unanimement représenté comme ayant été chez les Grecs le premier médecin qui ait tenté de faire de son art une science régulière, basée sur des principes philosophiques. On dit aussi qu'il fut le premier à pratiquer des dissections, évidemment sur des animaux et non sur le cadavre humain, afin d'arriver à

une connaissance sérieuse de l'anatomie interne. La structure de l'œil l'occupa spécialement, et on lui attribue aussi les propositions suivantes en physiologie et en doctrine médicale. « L'audition s'opère par le moyen du vide qui est au dedans de l'oreille ; car il n'y a que les corps vides qui soient sonores. — C'est par la chaleur et l'humidité de la langue que l'on discerne les saveurs. — Le siége de l'âme est au cerveau, d'où, par aspiration, l'on prend connaissance des odeurs. — C'est la tête qui se forme la première dans le fœtus, et ce fœtus aspire la nourriture par tout son corps, de même que l'éponge boit le liquide qui l'environne. — Le sommeil est causé par la retraite du sang aux veines confluentes et la veille par la diffusion de ce liquide ; son absence totale donne la mort. — L'isonomie ou équilibre des facultés corporelles, c'est-à-dire du chaud et du froid, de l'humide et du sec, du doux et de l'amer, constitue la santé ; l'équilibre rompu, survient la maladie, car la faculté prédominante corrompt toutes les autres. Du reste, la cause des maladies est, ou efficiente, par un excès de chaleur, de sécheresse ; ou matérielle, par surabondance ou défaut d'un principe alimentaire ; ou hydrostatique, par l'altération ou les perturbations du sang, de la bile, des humeurs ; ou bien, enfin, elle dépend de causes extérieures, par l'influence du climat, du sol et des eaux. » On voit par ces propositions qu'Alcmaion s'attachait avant tout à relier la doctrine médicale à des notions de physique générale. Cet ordre de questions occupait beaucoup son esprit ; il y consacra une large part de ses méditations, et il fut le premier à composer en grec un traité : *De la nature des choses*, les philosophes ioniens, avant lui, s'étant bornés à enseigner sans écrire.

Les écrivains des bas temps rangent Alcmaion parmi les disciples de Pythagore. Qu'il ait eu des relations amicales avec l'école pythagoricienne, c'est ce qui n'est pas contestable, si le début de son livre dédié à Brontinos, Léon et

Bathyllos, tel que le cite Diogène Laërte, est authentique. Mais il n'en résulte pas que le médecin de Crotone se fût rangé sous la bannière du philosophe de Samos et en eût adopté les idées. Au contraire, Aristote, qui parle de la doctrine d'Alcmaion comme philosophe, la distingue absolument de celle de Pythagore. Les propositions qui en ont été conservées par Plutarque et par Stobée n'ont rien de commun avec le pythagorisme. « Les éléments ou qualités des choses sont doubles, opposés, contraires. » Au premier abord, celle-ci semblerait presque pythagoricienne, mais c'est à son sujet qu'Aristote distingue entre les deux philosophies ; l'antagonisme de principes admis par Alcmaion semble s'être rapproché plutôt de celui qui forma ensuite un des fondements du système d'Empédocle. « Les astres sont des êtres divins. — La lune a la forme d'une nacelle ; sa lumière est propre et éternelle ; lorsqu'elle disparaît dans les phases obscures de l'astre ou lorsqu'elle s'éclipse brusquement à époques fixes, c'est que la nacelle se retourne. — Les planètes se meuvent à l'opposite des étoiles fixes, c'est-à-dire d'occident en orient. — L'âme est immortelle et mobile par sa nature ; son mouvement est sans fin, comme celui du soleil. » Tout ceci est sans aucun rapport avec l'arithmétique métaphysique de Pythagore. Ces idées procèdent, au contraire, directement des physiciens de l'école d'Ionie, à laquelle il paraît évident qu'Alcmaion doit être en réalité rattaché. La proposition relative à la lune, à sa lumière propre, aux causes de ses phases et de ses éclipses, est à ce point de vue particulièrement curieuse, car nous pouvons aujourd'hui en déterminer la source dans les théories de l'astronomie chaldéenne, dont Thalès, en Ionie, s'était fait le disciple et avait été l'introducteur parmi les Grecs.

Dans le traité d'astrologie, que Bérose publia quand il eut ouvert école dans l'île de Cos, que Sénèque, Pline, Vitruve et Plutarque ont eu sous les yeux et qui resta le bréviaire

de cette classe d'astrologues qui, dans le monde grec et romain, s'intitulaient « Chaldéens, » on lisait la même chose sur la lune. C'est, y était-il dit, une sphère obscure d'un côté et enflammée d'un autre; ses phases sont produites par une révolution qu'elle opère sur elle-même, ses éclipses par un mouvement brusque qui lui fait, à des moments revenant par cycles réguliers, présenter à la terre sa face obscure au lieu de sa face brillante. Ceci a paru misérable aux critiques modernes, et la plupart ont admis que des renseignements d'un tel genre devaient provenir de quelque astrologue ignorant et sans rapports réels avec la savante Chaldée, lequel aurait faussement paré ses écrits du grand nom de Bérose. Mais le point de vue doit changer désormais. Cette singulière théorie de la lune, nous la trouvons exposée tout au long, et de la manière la plus nette, dans le récit cosmogonique assyrien retrouvé sur les tablettes cunéiformes du Musée Britannique, lorsqu'il y est question de l'organisation des corps célestes et de leurs mouvements par le dieu Anou. Et nous pouvons constater que les notions encore si grossières, que l'on nous dit empruntées au livre de Bérose, sont exactement conformes à celles dont la trace est empreinte à chaque pas dans les fragments du vaste traité d'astrologie compilé en Babylonie par ordre des rois Scharrou-Kinou I[er] et Naram-Sin, 2,000 ans environ avant l'ère chrétienne. C'est bien aux écrits du vrai Bérose que ces choses ont été empruntées. Et en les exposant ils se montrait un rapporteur des croyances exprimées dans les livres sacrés de sa nation, aussi exact en matière d'astronomie qu'en matière de cosmogonie et d'histoire.

Du même coup, en constatant l'exactitude des renseignements donnés comme pris dans les livres de Bérose, nous reconnaissons l'origine de la théorie de la lune adoptée par Alcmaion de Crotone. Et ceci nous permet de saisir chez lui la trace de cette influence des doctrines de la physique

sacrée de Babylone et de la Chaldée, qui est un des traits essentiels des premiers philosophes ioniens et de leur matérialisme. La nation de l'antagonisme fondamental du double principe du sec et de l'humide, du lumineux et du ténébreux, du mâle et du femelle, dont la combinaison et la réaction réciproque produisent l'univers, était aussi une théorie essentiellement chaldéenne, et la forme que lui donnait Alcmaion était une traduction en *philosophumena* à la grecque des vieux *theologumena* des écoles sacerdotales de l'Asie.

Je ne saurais donc admettre l'inscription d'Alcmaion parmi les disciples de Pythagore et je n'hésite pas, au contraire, à le ranger parmi ceux de l'école ionienne. Au reste, les Pythagoriciens, dans l'école médicale de Crotone formèrent une branche à part, distinguée par une méthode particulière, celle que Jamblique appelle « la méthode *eirénique* » et dont le nom semble indiquer une prédilection exclusive pour les traitements par les calmants.

Parmi les élèves d'Alcmaion, le premier fut Dêmocêdês, fils de Calliphon, praticien et non plus théoricien, le plus habile et le plus célèbre des médecins grecs avant Hippocrate. Son éducation faite, Dêmocêdês quitta de bonne heure Crotone, sa patrie, et vint s'établir à Égine, où il fut bientôt nommé médecin public, avec un traitement officiel d'un talent par an ; un talent de la monnaie d'Égine représentait *en poids* une somme de 8250 francs, qu'il faut au moins décupler pour en estimer la valeur effective à cette époque. De là, notre médecin crotoniate passa à Athènes, où on l'appelait au même titre et où le traitement que lui donna la cité fut de 100 mines, qui dans la monnaie attique faisaient 9,700 francs, toujours *en poids* et avec nécessité de le multiplier dans la même proportion pour en trouver la valeur réelle. Un an après, il se laissait séduire par les offres de Polycrate, tyran de Samos, et s'en allait se fixer à sa cour comme son médecin, avec un salaire annuel de deux talents, ce qui,

d'après l'étalon euboïque alors adopté à Samos, fait 11,640 francs, encore cette fois en poids et dans les mêmes conditions. Dèmocêdês accompagna Polycrate à Sardes lorsqu'il y fut attiré par Oroitês, satrape du roi de Perse, saisi traîtreusement et mis en croix (522 av. J.-C.). Lui-même fut alors arrêté et envoyé chargé de chaînes jusqu'à Suse, auprès de Darius, fils d'Hystaspe. Le monarque achéménide s'était, dans une chute de cheval, donné une entorse, dont les médecins égyptiens ne parvenaient pas à le guérir. Le prisonnier, qui n'avait pas révélé son nom, s'offrit à le soigner et y réussit parfaitement. Il se fit alors connaître et Darius le retint pour son médecin ordinaire. Le premier usage que Dêmocêdês fit de la nouvelle faveur dont il se vit alors investi, fut d'obtenir la délivranee d'un devin Éléen qui était au service de Polycrate et avait été réduit en captivité avec lui, et aussi la grâce des médecins qui avaient échoué dans le traitement du roi avant qu'il n'en fût chargé. Car Darius ne voulait rien moins que les faire empaler. Bientôt il acheva de mettre le sceau à sa réputation et à sa faveur en guérissant d'une tumeur au sein la reine Atossa. Darius lui donna à sa cour un rang des plus élevés, et le combla de richesses.

Cependant, malgré le crédit dont il jouissait et les profits énormes qu'il accumulait, sa situation à la cour de Perse finit par lui paraître un esclavage doré, dont le poids le fatiguait. Après une trentaine d'années de séjour à Suse, il fut pris du désir de retourner dans sa patrie et en demanda la permission au roi, lequel refusa, ne voulant à aucun prix se séparer de ce médecin en qui il avait entière confiance. Après plusieurs tentatives infructueuses, Dèmocêdés se décida à user de ruse. C'était le moment où Darius, outré de colère par la révolte de l'Ionie, préparait contre la Grèce l'expédition qui devait échouer à Marathon sous le commandement de Datis et d'Artapherne. Le médecin de Crotone feignit d'épouser avec une ardeur extrême les intérêts du

Grand-Roi, et finit par le persuader de l'envoyer avec une mission temporaire en Grèce et en Italie, accompagné de plusieurs officiers perses de distinction. Il devait nouer des intelligences en faveur de la Perse, répandre l'or à profusion pour acheter des trahisons et guider les officiers dans une reconnaissance générale des côtes de la Hellade, de l'Italie grecque et de la Sicile. Deux galères de Sidon étaient mises à la disposition de la mission.

Dèmocêdês partit avec les nobles perses chargés de l'assister et en même temps de le surveiller. Il leur persuada d'aller d'abord en Italie. Arrivé à Tarente, il s'entendit avec Aristophilidès, qui y exerçait la royauté, et celui-ci fit arrêter les Perses sous prétexte d'espionnage, tandis que le médecin se hâtait de gagner Crotone. Au bout de quelques jours, les officiers de Darius furent relâchés avec force excuses. Leur premier soin fut de faire voile pour Crotone, afin d'y reprendre Dêmocêdês. Croyant que tout céderait devant la terreur du nom du roi de Perse, ils osèrent faire saisir le fugitif en pleine agora par leurs matelots. Mais les Crotoniates s'ameutèrent aux cris de Dèmocêdès, assommèrent les matelots sidoniens, rossèrent les officiers perses, pillèrent leurs bagages et amarinèrent les deux bàtiments mouillés dans le port. Les envoyés de Darius, dépouillés de tout, s'enfuirent comme ils purent et allèrent tomber aux mains des Japygiens. Ils y restèrent en esclavage jusqu'au jour où un exilé tarentin, nommé Gillos, prenant pitié d'eux, les racheta et les rapatria. Dèmocêdês, qui n'oubliait pas ses intérêts, en reprenant sa fortune personnelle qu'il avait réalisée secrètement en numéraire avant de partir et déposée à bord, mit aussi la main sur les sommes très considérables que Darius lui avait confiées pour distribuer aux hommes d'État de la Grèce. Puis il se hâta, bien que déjà sexagénaire, d'épouser la fille de l'athlète Milon, qu'il décida à la lui donner par de riches présents. Il pensait, comme nous le dit Hé-

rodote, que personne, même le Grand-Roi, n'oserait plus molester le gendre d'un homme qui avait un poing si terrible. Ses compatriotes Crotoniates, enthousiasmés d'admiration pour un si beau tour joué aux barbares et si digne d'Ulysse, le nommèrent par acclamation prytane. Dans cet office, raconte-t-on, quand il offrait le sacrifice hebdomadaire à Apollon, il faisait revêtir au serviteur qui l'assistait le costume d'un grand de la cour de Perse, enlevé à un des officiers qui avaient voulu le reprendre. Et à son imitation l'usage s'en maintint à Crotone pendant plusieurs siècles.

Dêmocêdês agissait ainsi pour outrager ses anciens maîtres. Il avait, en effet, rapporté de son séjour à la cour de Suse et surtout des obstacles que Darius avait mis à son retour, une haine profonde contre les Perses. Lorsqu'en 480 s'engagea à la fois en Grèce et en Sicile la lutte qui allait décider du sort de la libérté hellénique, c'est lui qui, voyant que les Crotoniates, comme les autres Grecs d'Italie, s'enfermaient dans une lâche apathie et ne se souciaient de porter secours ni aux Athéniens et aux Spartiates contre Xerxès, ni à Gélon de Syracuse contre les Carthaginois, décida l'athlète Phayllos, trois fois pythionice, à agir de son initiative personnelle. Phayllos, comme avait fait antérieurement son compatriote Philippe quand il s'était joint à Dôrieus, arma à ses frais une trirème, dont il prit le commandement et qui représenta seule, mais avec honneur, la Grèce italiote à la journée de Salamine. C'est en souvenir de ce fait qu'Alexandre-le-Grand, vainqueur du dernier Darius, envoya à la ville de Crotone une part du butin de la bataille de Gaugamèles, en même temps qu'il en consacrait une autre part à la reconstruction de Platées de Béotie, théâtre de la défaite de Mardônios.

II

Nous avons, dans le chapitre précédent, retracé le tableau des dissensions intestines qui déchirèrent Crotone pendant plus d'un quart de siècle à la suite du renversement du pouvoir des Pythagoriciens et de leur proscription. Ces troubles n'entravèrent pourtant pas le développement de la cité et ne portèrent aucun ébranlement à sa puissance, que la ruine de Sybaris avait fort agrandie et laissé sans rivale. Crotone avait désormais une hégémonie incontestée sur toutes les cités achéennes de la Grande Grèce, à tel point que le contre-coup de ses révolutions y était presque immédiatement ressenti. Cette situation grandit encore quand le rappel des exilés pythagoriciens eut rétabli la paix intérieure dans la ville fondée par Myscellos. Le v[e] siècle avant l'ère chrétienne fut l'époque culminante de la prospérité et de l'influence de Crotone. Elle avait hérité du commerce, des richesses et de la puissance de Sybaris, mais aussi, malheureusement pour elle, de son luxe corrupteur. C'est alors que sa population devint si nombreuse que pour la renfermer son enceinte fortifiée dut embrasser une circonférence de douze milles romains, environ 17 1/2 kilomètres, que le fleuve Aisaros traversait par le milieu. C'est alors aussi que, gonflée d'orgueil, Crotone prétendit, comme Sybaris avant elle, supplanter l'institution panhellénique des jeux d'Olympie par la splendeur des jeux qu'elle institua. Elle était à ce moment la ville de l'Italie grecque la plus riche, la plus populeuse et la plus puissante à tous les points de vue. Tarente même à ce moment ne l'égalait pas. Son territoire direct et propre comprenait toujours les versants est et sud du massif de la Sila, avec les villes de Philoctète au nord et Scyllètion au midi. Les cités indépendantes de Cau-

lonia, sur la mer Ionienne, de Térina et de Témésa sur le versant de l'isthme Scylacien regardant la mer Tyrrhénienne, toutes les trois florissantes et possédant chacune un territoire d'une certaine étendue, lui reconnaissaient la suprématie d'une métropole sur ses colonies. A cet empire, dont elle était déjà maîtresse dans le siècle précédent, Crotone avait joint, depuis qu'elle avait détruit Sybaris, une partie du vaste héritage de cette puissante cité, la suprématie sur les villes grecques qui jalonnaient le littoral de la mer Tyrrhénienne depuis Témésa jusqu'à Laos et la possession du bassin du Crathis, avec ses nombreux bourgs et petites villes, localités jadis œnotriennes et depuis plus ou moins profondément hellénisées sous l'action de Sybaris; la cité purement grecque de Pandosia, qu'elle avait admise aux conditions de fédérée autonome, mais subordonnée, lui en assurait la domination. Mais elle avait commis la faute de négliger toute la partie septentrionale de l'ancien empire de Sybaris, ou elle ne s'etait pas sentie assez forte pour en prendre la domination et le protectorat. Elle avait laissé à elle-même la portion de l'Œnotrie qui fut plus tard la Lucanie, ce qui ouvrit le champ libre à l'invasion des Lucaniens de race sabellique, les paisibles Œnotriens n'étant pas en mesure de se défendre par eux-mêmes, du moment que le bras plus aguerri des Grecs cessait de les couvrir. Quant à Métaponte et à la Siritide, Crotone ne paraît pas s'être inquiétée de les voir tomber graduellement sous la dépendance de Tarente et avoir cherché à empêcher ce résultat.

Malgré les querelles si ardentes auxquelles avait donné lieu son lotissement, ou peut-être à cause de ces dissensions mêmes, le territoire suburbain de Sybaris n'avait pas été sérieusement colonisé par les Crotoniates. Il semble être resté presque entièrement désert et abandonné à la vaine pâture, car il demeurait libre quand les Athéniens y établirent la colonie de Thurioi. Crotone, qui quelques an-

nées auparavant avait empêché la reconstruction de Sybaris par les descendants de ses anciens habitants, n'apporta aucun obstacle à la fondation de la nouvelle ville. Sans doute elle craignait de se brouiller avec la puissance d'Athènes, alors arrivée à son apogée, et elle sympathisait dans une certaine mesure avec la politique athénienne, dont l'influence était grande en Italie. D'ailleurs on commençait à entrevoir dans un avenir plus ou moins prochain la menace des progrès des Lucaniens, qui grandissaient dans l'Œnotrie septentrionale. L'établissement d'une cité importante auprès des bouches du Crathis, sous le patronage d'Athènes, devait former pour les établissements grecs de la péninsule la plus méridionale de l'Italie un précieux boulevard. Aussi, non-seulement Crotone n'essaya pas d'entraver la construction de Thurioi, mais elle entra dans une alliance intime avec les Thuriens, après que ceux-ci eurent rejeté de leur sein les Sybarites. Elle toléra même l'établissement de ces derniers, sous la tutelle de Thurioi, dans une nouvelle Sybaris, à l'embouchure du Traeis, du moment que la situation choisie pour celle-ci n'enfreignit plus les malédictions prononcées d'une façon si solennelle contre ceux qui rétabliraient sur le même terrain la cité rasée en 510.

Dans la guerre du Péloponnèse, les Crotoniates firent comme les Achéens de Grèce et se maintinrent dans la plus stricte neutralité entre les deux partis. Quand la flotte athénienne toucha aux côtes d'Italie, en se rendant en Sicile, Crotone refusa de lui fournir des soldats et des vaisseaux auxiliaires, comme Métaponte et Thurioi. Elle interdit même le passage par son territoire à l'armée, qui, débarquée à Thurioi, voulait se rendre par terre jusqu'à Rhègion. Les troupes athéniennes durent donc remonter sur leurs navires aux embouchures du fleuve Hylias, en respectant la neutralité des Crotoniates. Ceux-ci consentirent, du reste, à leur vendre des provisions, mais seulement sur

ce point, et leur fermèrent l'accès de leur port. En revanche, s'ils avaient refusé de s'associer aux Athéniens dans le temps de leur succès, ils ne voulurent pas non plus se trouver contre eux, comme Tarente et Thurioi, quand les circonstances leur devinrent contraires, après le désastre de l'armée de Nicias devant Syracuse.

Au reste, dans toute cette période si florissante pour elle, qui s'étend du rappel des exilés pythagoriciens au commencement du IVe siècle, période de sage gouvernement et de paix intérieure, Crotone, comme tous les peuples heureux, n'a pour ainsi dire pas d'histoire. Ce n'est que par quelques phrases, que l'on parvient à glaner çà et là chez les écrivains anciens, par quelques faits indiqués incidemment chez ceux-ci, que l'on parvient à se rendre compte de ce qu'était alors la puissance de cette cité, sa vaste population, ses ressources militaires et navales, l'étendue et le mouvement de son commerce, et cet afflux de richesses qui allait bientôt lui faire perdre ses qualités viriles, en l'énervant dans le bien-être et la mollesse. Une prospérité trop grande finit par devenir pour tous les peuples l'écueil le plus dangereux; bien peu savent y résister, en éviter les effets, et Crotone ne fut pas de ce nombre, pas plus que Tarente un peu plus tard. Le temps de son plus grand éclat fut bientôt suivi d'une décadence singulièrement rapide. Près d'un siècle de paix et de richesse devinrent funestes pour ses mœurs. L'édifice si brillant de la puissance des Crotoniates finit par être miné par des causes internes de ruine, qui semblent avoir été cachées d'abord aux yeux les plus clairvoyants, et qui, comme il arrive presque toujours en pareil cas, ne se révélèrent que dans la catastrophe amenée par ces causes. Après avoir joui paisiblement de sa fortune et s'être crue à l'abri de tous les orages, la première fois que la cité achéenne se trouva sérieusement menacée par l'ambition d'un rival avide et sans scrupules, elle se trouva tout d'un coup, au grand

étonnement d'elle-même et des autres, hors d'état de surmonter le danger. Sa force, qui semblait toujours aussi grande, aussi bien assise, n'était plus qu'apparente, et elle s'effondra sous le choc sans plus pouvoir se rétablir.

L'opulence de Crotone pendant la période historique dont je viens d'indiquer les limites, le raffinement de culture auquel elle avait atteint alors et le degré de perfection auquel les arts plastiques en particulier y étaient parvenus, sont encore attestés par sa numismatique. Les Crotoniates, pour ce qui est de l'art, n'étaient en arrière ni des habitants de la Grèce propre, ni des Grecs de Sicile. Les plus anciens sculpteurs de l'Italie grecque, dont on connaisse les noms, sont des Crotoniates. C'est d'abord Patroclès, fils de Catillos, auteur de la statue d'Apollon en buis, avec la tête dorée, que les Locriens avaient dédiée à Olympie dans le Trésor des Sicyoniens. Pausanias ne précise pas l'époque de cet artiste; mais ce qu'il dit de sa statue indique clairement un de ces vieux *xoana* de bois, tels que les exécutaient les plus anciens tailleurs d'images de la Grèce, alors que la plastique ne s'était pas encore émancipée chez eux des entraves de ses premiers langes. C'était un de ces Apollons archaïques comme on en a trouvé des spécimens en marbre et en bronze dans les diverses parties du monde helléniques, nus, debout, raides comme des piquets, les bras pendants et collés au corps, la face imberbe et grimaçante d'un sourire niais, la chevelure longue et épaisse tombant par étages sur les épaules, à la façon d'une perruque à la Louis XIV. Il est digne de remarque que précisément une des statuettes de bronze de très ancienne date qui reproduisent ce type ait été découverte à Locres par le duc de Luynes; il y a de sérieuses probabilités pour qu'elle soit une imitation réduite de la statue de bois de Patroclès de Crotone. Dans la seconde moitié du VIe siècle, nous rencontrons un autre sculpteur crotoniate, Daméas, qui exécuta

la statue iconique en bronze de l'athlète Milon, placée dans l'Altis d'Olympie.

A la grande époque de l'art, les sources littéraires ne rapportent plus le nom d'artistes de Crotone. C'est seulement par les monnaies que nous pouvons juger des progrès de la plastique dans cette cité; mais elles en donnent une idée très avantageuse, comme en général toutes les monnaies de la Grande-Grèce. En revanche, ce qu'attestent les écrivains, ce sont les dépenses considérables que les Crotoniates savaient faire pour attirer chez eux les grands artistes de l'extérieur et les employer à l'embellissement des édifices sacrés de leur cité. C'est ainsi que Zeuxis d'Héraclée fut appelé à Crotone et y séjourna quelque temps, occupé à exécuter pour la décoration du temple de Hèra Lacinia des peintures sur panneaux, dont la plus célèbre fut l'*Hélène*, qui passait pour son chef-d'œuvre. Tenant à honneur de lui servir de modèles dans cette peinture, les jeunes filles de Crotone avaient, dit-on, consenti à paraître sans vêtements devant le peintre, suivant une décision du peuple, et Zeuxis en avait choisi cinq pour combiner leurs formes les plus parfaites, dans le type idéal de beauté physique où il voulait réaliser ce qu'Homère avait dit de la fille de Tyndare: « Certes il est juste que les Troyens et les Achéens aux belles cnémides subissent tant de maux, et depuis si longtemps, pour une telle femme, car elle ressemble aux déesses immortelles par sa beauté. »

Ce séjour de Zeuxis à Crotone a exercé une influence décisive, et qui suivant moi n'est pas contestable, sur les graveurs monétaires de la ville et du pays environnant, des cités moins importantes qui en dépendaient. Nous signalerons tout à l'heure une monnaie de Crotone, dont le type est certainement emprunté à un tableau connu de Zeuxis. Et cet exemple n'est pas isolé. Je ne crois pas possible à quiconque a fait une étude de l'art grec, et s'est pénétré de l'esprit qu'il apportait dans ses différentes bran-

ches, de méconnaître que la majeure partie des types numismatiques de la région crotoniate, dans les dernières années du IVe siècle et le commencement du Ve, sont conçus dans les données de ce qu'était alors la peinture, et spécialement celle de Zeuxis, plutôt que dans les données habituelles de la statuaire de ronde bosse à la même époque. Je citerai comme me paraissant particulièrement caractérisés dans ce genre *la tête de trois-quarts de Hêra Lacinia* sur les espèces de Crotone et de Pandosia (les têtes de ce genre sur les monnaies ont été toujours exécutées sous l'influence de la peinture), l'*Hercule* de quelques pièces de Crotone, et surtout la *Victoire remplissant une hydrie à la fontaine Agê* de Térina et le *Pan assis* de Pandosia. Notons à propos de ce type qu'un des plus fameux chefs-d'œuvre de Zeuxis fut précisément un *Pan*, que plus tard il donna à Archélaos, roi de Macédoine, en disant qu'aucun prix ne pouvait le payer à sa valeur. Avec certaines peintures de vases, les types monétaires que je viens de rappeler sont à mon avis les documents les plus sûrs pour se former une idée du style du peintre d'Héraclée et des compositions, encore si simples et si sobres, de ses tableaux.

III

C'est le premier Denys, tyran de Syracuse, dont la politique ambitieuse, cruelle, sans scrupules et sans souci des intérêts de l'hellénisme, amena la ruine de la puissance de Crotone, et porta le coup de la mort à tous les établissements grecs de l'extrémité méridionale de l'Italie. Au prix d'une odieuse et sanglante oppression, le fils de l'ânier Hermocrate sauva les Grecs de Sicile de la conquête carthaginoise, mais en voulant étendre sa domination sur ceux de

l'Italie, il les livra aux Lucaniens, qu'il ne rougit pas d'appeler comme auxiliaires contre des Hellènes.

Les Grecs italiotes étaient liés avec ceux de Sicile par des relations intimes et par une étroite communauté d'intérêts, surtout quand il s'agissait de faire face aux Carthaginois. Après la prise d'Agrigente, quand Denys, qui venait de s'emparer du pouvoir à Syracuse en profitant des circonstances et en accusant ses adversaires de trahison, rassembla une nombreuse armée pour marcher au secour de Géla, assiégée par les Kenânéens, les cités de la Grande-Grèce n'hésitèrent pas à envoyer des contingents auxiliaires considérables au secours de leurs frères siciliens. Ce fut à ces troupes venues d'Italie que Denys s'arrangea pour faire porter le poids principal de la lutte. Mal soutenues, elles subirent de grandes pertes. Leur mécontentement s'accrut rapidement lorsqu'elles virent la campagne, mal conduite, n'avoir pour résultat que l'évacuation de Géla et de Camarina, qui tombèrent aux mains des Carthaginois. Il devenait évident pour tous que Denys pensait bien moins aux intérêts de la cause grecque qu'aux calculs de son ambition personnelle. Les Grecs italiotes quittèrent l'armée et repassèrent le détroit, tandis qu'une tentative d'insurrection contre le tyran éclatait à Syracuse (405-404).

Ce fut là le point de départ de l'inimitié entre Denys et les Grecs d'Italie. Le nouveau maître de Syracuse ne leur pardonna jamais cet abandon, ni la sympathie qu'ils avaient montré pour les révoltés. D'un autre côté, la répulsion et la défiance qu'il inspirait aux cités de la Grande-Grèce s'accrurent bien naturellement l'année suivante, quand on le vit, sous prétexte de nécessités stratégiques, poursuivre avec système l'anéantissement des villes chalcidiennes de la Sicile, détruire Léontinoi, Naxos et Catane pour en transporter la population à Syracuse même, livrer le territoire de Naxos aux Sicules et celui de Catane à des mercenaires campaniens, qui y formèrent une colonie. Les deux cités

chalcidico-messéniennes, qui subsistaient encore après ces destructions craignirent d'être menacées du même sort. Aussi lorsqu'en 399 Denys, préparant une nouvelle guerre contre les Carthaginois, leur offrit de se lier avec elles par une étroite alliance, demandant à épouser, comme gage de cette alliance, une fille de la noblesse de Rhêgion, les deux cités lui répondirent par un refus conçu dans les termes les plus outrageants. Il devint dès lors évident que Denys, dès qu'il en aurait fini avec les Kenânéens, se retournerait contre Rhêgion et ferait tout pour la châtier et la soumettre. Lui laisser conquérir Rhêgion, c'était lui permettre de prendre pied sur le continent italien, c'était ouvrir la porte aux entreprises par lesquelles il poursuivrait l'asservissement de la Grande-Grèce après celui des Grecs de Sicile. Les Achéens décidèrent donc de soutenir énergiquement Rhêgion contre ses attaques. Mais entre eux et la cité chalcidienne se trouvait Locres, qu'une parenté de race dorienne rendait particulièrement sympathique à Syracuse et qui depuis son origine, depuis surtout l'événement de la Sagra, s'était maintenue toujours dans une attitude d'hostilité plus ou moins sourde envers les Achéens. Locres se montra pleine d'empressement en faveur de Denys, prête à s'associer avec ardeur à tous ses projets politiques contre Rhêgion et les Achéens; elle contracta avec le tyran de Syracuse une alliance matrimoniale, qui servait de garantie à une alliance militaire et politique. Assuré sur ce point d'un concours quand il en aurait besoin, Denys, tout en continuant activement les préparatifs de la guerre contre les Carthaginois, entra en relation avec les Lucaniens, dont la puissance grandissait rapidement et devenait chaque jour plus menaçante pour les Grecs italiens, qui dès ce moment, en particulier, commençaient à presser étroitement Thurioi et Héraclée. Il se créait ainsi, sur le sol même de l'Italie, à la fois parmi les Grecs et parmi les barbares, des complices tout prêts pour le jour où il serait en mesure de réaliser

les vues de conquête qu'il nourrissait à l'égard de la Grande-Grèce. La mise à exécution de ces vues ne dépendait plus que de l'issue de son grand duel avec Carthage, qui s'engagea en 397.

Les Grecs d'Italie profitèrent du répit que leur donnait cette guerre terrible en Sicile, dont le succès était encore douteux, pour organiser leur défensive et se mettre en mesure de faire face avec avantage au danger qui allait fondre sur eux de deux côtés à la fois, si Denys était vainqueur. Ils ne voulurent pourtant pas trahir la cause grecque, même contre un ennemi qui ne connaissait pas les scrupules de ce genre, en acceptant l'alliance que les Phéniciens occidentaux leur offraient. C'est par eux-mêmes, en s'unissant en confédération, qu'ils résolurent de se défendre.

Aucun doute que ce ne soit à ce moment qu'il faille placer ce que raconte Polybe, qu'assez longtemps après la pacification des cités achéennes de l'Italie par le retour des exilés pythagoriciens, événement dans lequel les Achéens de la mère-patrie avaient joué le rôle de médiateurs et de conciliateurs, sur le conseil de ces mêmes Achéens de Grèce, les Crotoniates, les Cauloniates et les Sybarites (dont le nom est ici employé, comme il arrive souvent, pour désigner les Thuriens) formèrent une ligue d'après le modèle de la leur. Cette ligue eut un conseil fédéral pour en administrer les affaires communes, et ce conseil tint à époques régulières ses assemblées dans le temple de Zeus Homarios, élevé alors à Crotone à l'imitation du temple de Zeus Homarios ou Homagyrios à Aigion, où se réunissaient, sous la protection du dieu, les membres du conseil de la ligue des cités d'Achaïe (1).

(1) Ce fait est important pour l'organisation de la première ligue achéenne. On admet généralement que ce n'est qu'après l'engloutissement d'Hélicè dans la mer, en 373, que les séances du conseil fédéral, qui se tenaient d'abord dans cette ville, au temple de Poseidôn Helicônios, furent transférées à Aigion, où elles eurent lieu désormais sous le patronage de Zeus Homarios et de Dêmêtêr Panachaia. Ici cepen-

La présidence et la direction d'une ligue de ce genre revenaient naturellement à Crotone, comme étant à ce moment la plus grande et la plus populeuse des cités de la Grande-Grèce. Formée d'abord entre les Achéens, la confédération ne demeura pas restreinte à eux. Rhêgion se hâta d'y entrer, car c'est de là qu'elle devait recevoir secours; et de son côté Tarente y adhéra, malgré son origine dorienne. Nous ne connaissons, et cela par Diodore de Sicile, qu'un seul des articles du traité de confédération, celui qui était relatif aux attaques des Lucaniens. Toutes les villes s'engageaient à porter immédiatement secours à celle d'entre elles qui serait l'objet de leurs incursions ; et si l'une d'elles manquait à cette obligation, les stratèges qui y avaient la direction du pouvoir exécutif devaient être punis de mort.

C'est à cette occasion que Crotone adopta un nouveau type monétaire, faisant allusion à la formation de la ligue et aux heureux effets qu'elle en attendait. Les monnaies qu'elle frappa alors portent d'un côté la tête d'Apollon, le dieu tutélaire de la cité, de l'autre Hêraclês enfant, étouffant les serpents envoyés dans son lit pour le dévorer par la jalousie de Hêra. C'est un sujet que l'art des époques antérieures n'avait pas traité et dont Zeuxis venait de créer le type dans un tableau fameux, exécuté, semble-t-il, pour Agrigente. Il eut un grand succès auprès des graveurs de monnaies et fut imité à la même date sur les espèces de contrées grecques fort éloignées les unes des autres, mais toujours avec la signification d'un symbole politique.

Lorsqu'en 394, après la bataille de Cnide, Samos, Éphèse

dant il est question de réunions au temple de Zeus Homarios antérieurement à cette date. Force est donc d'admettre qu'il y en avait alternativement à Hélicè et à Aigion, probablement deux fois dans l'année, de même que le conseil de l'Amphictionie Delphique avait deux sessions, l'une à Delphes, près du temple d'Apollon, l'autre à Anthéla, dans l'enceinte sacrée de Dêmêtêr Pylaia.

Rhodes et Cnide, délivrées des harmostes lacédémoniens par la flotte de Conon et de Pharnabaze, s'unirent en une ligne pour la défense de leur liberté reconquise, elles frappèrent une monnaie d'argent commune, portant au droit l'Hêraclês enfant et les serpents, comme emblème de la ligue, et au revers le type particulier et le nom de chaque ville. Des cités plus éloignées, comme Lampsaque et Cyzique, adhérèrent à l'alliance politique, à laquelle les événements mirent bientôt fin, mais non à l'union monétaire qui s'y rattachait, et émirent des espèces de leur système particulier avec le type fédéral Les Thébains, délivrés en 379 par Épaminondas et Pélopidas, lorsqu'Athènes, inquiète de leurs progrès, se mit à faire cause commune contre eux avec Sparte, adoptèrent le même type, qui faisait allusion à leur situation entre ces deux puissants adversaires, symbolisés par les deux serpents qu'étrangle en même temps le fils d'Alcmène encore au berceau. Pour les Crotoniates, quand ils placèrent la même représentation sur leur monnaie en prenant la direction de la ligue des Grecs italiotes, les deux monstres étaient Denys et les Lucaniens. Tarente, au même moment, signala aussi dans sa monnaie son adhésion à la ligue par sa fabrication de petites pièces divisionnaires d'argent, qui portent en même temps la tête de l'Athênê de Thurioi, avec son casque décoré d'une figure de Scylla, et sur le revers Hêraclês aux serpents.

En 393, Denys, après les plus incroyables alternatives de succès et de revers, avait terminé victorieusement la guerre contre les Carthaginois par l'incendie de la flotte d'Himilcon dans le port extérieur de Syracuse, que le général kenânéen tenait bloquée; il venait de relever Messênê, détruite dans la guerre, en y établissant des Locriens et des hommes tirés de Medma, leur colonie; maître en Sicile, il passa le détroit et essaya d'enlever Rhêgion par surprise. Mais il y échoua avec de grandes pertes et dut se retirer, après avoir conclu une trêve d'un an avec les Rhêgiens.

C'est en 391 qu'il reprit les hostilités, passant cette fois le détroit avec une armée de 20000 hommes et une flotte de 120 grosses galères. Sans attendre que les contingents du reste de la ligue fussent rassemblés, les Crotoniates volèrent au secours de Rhêgion. Ils conduisirent devant cette ville une escadre de 60 galères, fournies par leur cité seule, chiffre considérable qui permet d'apprécier ce qu'était alors leur puissance navale. Mais la flotte de Crotone fut battue à plate couture par celle de Denys, double de nombre et supérieure comme échantillon des bâtiments. Une partie des galères fut détruite ; les autres auraient été capturées si elles ne s'étaient pas jetées à la côte, où les Rhêgiens accoururent pour aider à les défendre. Une tempête qui survint brusquement dans le détroit acheva de sauver les débris de l'escadre crotoniate. Elle mit, en effet, dans un complet désarroi la flotte syracusaine, dont sept bâtiments furent coulés ; Denys lui-même, monté sur une quinquérème faillit périr et ne parvint qu'au milieu de la nuit dans le port de Messênê. Comme on touchait à l'hiver, le tyran de Syracuse ne voulut pas cette année risquer l'entreprise du siège de Rhêgion. Il envoya ses troupes de terre hiverner à Locres et rentra dans sa capitale pour en ressortir au printemps. Mais pendant ce temps il faisait marcher ses alliés les Lucaniens contre les confédérés, tandis que sa flotte croisait le long des côtes pour appuyer les barbares. Nous avons raconté plus haut quel effroyable désastre les Lucaniens infligèrent alors aux gens de Thurioi, les réduisant à l'impuissance et coupant les communications entre les autres Grecs et les Tarentins, qui ne semblent pas, du reste, avoir mis beaucoup d'empressement à remplir leurs obligations fédérales.

Quand Denys reprit la campagne en 390, négligeant Rhêgion, sur laquelle il comptait revenir un peu plus tard pour l'accabler, c'est contre les Achéens qu'il tourna tous ses efforts. Franchissant la frontière de la Sagra, il vint mettre

le siège devant Caulonia avec toutes ses troupes, unies à celles des Locriens. Crotone appela à elle tous les Achéens et rassembla une armée de 25000 hommes, dont le commandement fut donné à Helôris. un exilé syracusain ennemi de Denys, le même qui l'avait repoussé de Rhêgion trois ans auparavant. La bataille se livra tout près de Caulonia, sur les bords du fleuve Hélôros, et les Achéens y essuyèrent la plus totale défaite. Nous étudierons plus loin les questions topographiques qui ont trait à cette bataille décisive. L'armée achéenne y fut dispersée comme un troupeau. Dix mille hommes, qui seuls avaient tenu pied, cernés sur une hauteur où ils manquèrent de vivres et d'eau, se virent réduits à se rendre à discrétion. Denys était froidement et atrocement cruel, quand il pensait que cela pouvait servir sa politique ; il allait bientôt encore à Rhêgion en donner un exemple révoltant. Mais il savait aussi, quand l'occasion s'en présentait, se faire un instrument politique d'une apparente générosité. Il le fit voir à la suite de la bataille de Caulonia. Tous les prisonniers achéens furent renvoyés par lui libres et sans rançon dans leurs cités, sous la seule condition de prêter serment de ne plus porter les armes contre lui. Denys offrit ensuite la paix aux villes achéennes, qui, par suite de la destruction de leur armée, se trouvaient à sa discrétion ; mais il exigea que leur confédération fût dissoute. Elles s'empressèrent d'adhérer à ces conditions et poussèrent même l'abaissement jusqu'à voter des couronnes d'or en signe de reconnaissance à ce généreux vainqueur, qui consentait à les épargner après les avoir réduits à l'impuissance ! Cette soi-disant magnanimité ne l'empêcha pas, du reste, de raser trois des villes confédérées dont l'anéantissement rentrait dans les calculs de sa politique, comme celui des cités chalcidiennes en Sicile. Ce furent Caulonia, qui capitula à la suite de la bataille, Hippônion, qui avait adhéré à la ligue, bien que colonie de Locres, et enfin Scylètion, qui dépendait de Crotone. Les habitants de ces vil-

les furent transportés à Syracuse, dont Denys s'étudiait à grossir la population par les procédés d'un despote d'Asie; quant à leur territoire, le tyran les attribua aux Locriens, ses alliés ou plutôt ses complices serviles. Rhêgion demeurait seule, abandonnée de tous ses alliés. Denys se retourna contre cette malheureuse cité, dont il voulait tirer une vengeance exemplaire. Après un long siège, héroïquement soutenu, il parvint à s'en emparer et la détruisit (387). Locres restait l'unique ville importante de la péninsule qui termine l'Italie à son extrémité méridionale; toute cette péninsule lui avait été donnée comme territoire par le potentat parvenu auquel elle s'était alliée et dont elle s'était volontairement, par avidité ambitieuse, réduite à être la docile cliente. Denys entreprit de fortifier l'isthme Scylacien par une muraille continue, élevée à son point le plus étroit, pour protéger le nouveau territoire de Locres contre les entreprises des Lucaniens, si ces alliés barbares, déchaînés et soutenu par lui, cherchaient à l'attaquer après avoir achevé d'écraser les autres cités grecques, qu'il leur livrait sans défense.

C'était comme une sorte de réduit ou de place d'armes qu'il cherchait à créer, pour servir de base à sa puissance militaire sur le continent italien. Mais il entendait bien ne pas l'y laisser confinée. Reprenant les vastes projets autrefois conçus par Hiéron, Denys prétendait assurer à Syracuse et à son propre gouvernement une suprématie effective sur toute l'Italie et sur les mers qui la baignent des deux côtés. Dans la mer Tyrrhénienne, sous prétexte de réprimer un dernier reste de piraterie des Étrusques, il envoyait une flotte de 60 galères prendre possession d'Agylla, le port de Cæré, et y piller le temple de Matuta; il relevait l'ancien établissement grec d'Alalia dans l'île de Cyrnê, la Corse; enfin il nouait une alliance avec les Gaulois, qui dominaient alors dans l'Italie centrale. Il respectait l'indépendance de Tarente et entretenait avec elle des relations amicales;

mais en même temps il s'efforçait de la supplanter dans la domination de l'Adriatique, par où il tirait des chevaux de prix du pays des Hénètes ou Vénètes. Il tenait dans cette mer deux escadres en permanence, à Lissos, sur la côte d'Illyrie, et à Hadria, sur les embouchures du Pô. Il favorisait l'établissement à Ancône des exilés syracusains, qu'il voyait avec plaisir dans cet endroit, tandis qu'il ne pouvait pas les supporter au centre de son autorité. Sous couleur d'aider les Lacédémoniens, il envoyait une flotte à Corcyre, pour empêcher les Athéniens de s'y installer; mais cette flotte fut détruite par Iphicrate (374).

Six ans auparavant, en pleine paix, Denys s'était emparé par surprise de Crotone, en faisant enlever la citadelle par une escalade de nuit, dirigée du côté le plus escarpé du rocher qui la portait. Il en resta maître pendant douze années, jusqu'à sa mort, et y fit peser la plus dure tyrannie, décimant les habitants par des supplices et des exils, pour les châtier d'avoir osé chercher à contrarier ses plans. C'est évidemment pendant cette occupation de Crotone par Denys que les Lucaniens se rendirent maîtres de tout le pays entre le Traeis et le Nèaithos, et firent de Pétélia leur métropole méridionale, prenant ainsi pied sur la mer Ionienne, et coupant la ligne ininterrompue que la colonisation grecque avait continué à former jusque-là sur les côtes, même après avoir perdu l'intérieur des terres. Le tyran de Syracuse payait de cette façon les services de ses alliés barbares aux dépens des Hellènes, et poursuivait sa tâche de l'abaissement de Crotone par une nouvelle diminution de son territoire au profit des Lucaniens, après lui avoir une première fois enlevé le pays de Scyllètion pour le donner aux Locriens.

IV

A la mort de Denys l'ancien, Crotone recouvra sa liberté. Denys le jeune, se contentant de la possession de Locres, n'essaya pas de la reconquérir. Archytas de Tarente étendait sa protection sur la cité achéenne. Il la fit entrer à titre de pleine indépendance dans la nouvelle confédération gréco-italique, reformée par ses soins. Mais dans cette confédération, Crotone diminuée et déchue n'avait plus la direction ; elle était subordonnée à l'hégémonie de Tarente, qui avait pris la présidence du conseil fédéral, en fixant le lieu de ses réunions à Héraclée.

Dans ces conditions nouvelles, Crotone jouit de quelques années de paix, où sa prospérité se releva un peu, bien que son territoire fût désormais bien restreint et sa force militaire très abaissée. Mais bientôt, après la mort d'Archytas, la décadence reprit son cours, la situation de Crotone devint plus sombre que jamais. La formation de la nouvelle nation des Bruttiens fut pour cette cité un coup terrible. C'est tout près d'elle, à l'abri des forêts de la Sila et dans la vallée du haut Crathis, que les bandes d'aventuriers de race sabellique, lancées en avant par les Lucaniens, se déclarèrent indépendantes et se constituèrent à l'état d'un peuple éminemment guerrier, avide de pillage et de conquêtes, que de nouvelles bandes, sorties du Samnium, de la Campanie et de la Lucanie, venaient incessamment recruter. Les premières villes grecques dont les Bruttiens s'emparèrent, dès 353, Térina et Témésa, sur la mer Tyrrhénienne, Pandosia dans l'intérieur des terres, étaient des colonies de Crotone, qui entretenaient avec elle des rapports de dépendance. Très peu après, les Bruttiens enlevèrent aux Locriens Hippônion, que ceux-ci avaient relevée, et s'avancè-

rent de sommet en sommet dans les montagnes de la portion de la péninsule dont Denys avait fait le domaine de Locres, jusqu'aux environs de cette ville et même de Rhêgion. Mais le principal objectif de leurs attaques fut toujours Crotone, comme Héraclée et Thurioi avaient été ceux des Lucaniens. C'était la grande ville dont la possession aurait doublé leur puissance et leur aurait permis de se créer une marine militaire.

Aussi les Crotoniates applaudirent-ils avec enthousiasme, comme les Thuriens, à l'expédition d'Alexandre le Molosse, surtout quand ils virent le roi d'Épire, après avoir abattu les Lucaniens, tourner ses efforts contre les Bruttiens dans la vallée du Crathis et le massif de la Sila. Mais la catastrophe dans laquelle il périt devant Pandosia, vint bientôt anéantir les espérances qu'ils avaient conçues d'après ses premiers succès. Vainqueurs de l'Épirote, exaltés par ce triomphe inespéré, les Bruttiens étaient plus redoutables que jamais. Ils recommencèrent à presser Crotone et purent croire que bientôt ils s'en rendraient maîtres.

En 319, la ville assiégée et prête à succomber, implora l'assistance de Syracuse. Les Syracusains leur envoyèrent une armée considérable, qui battit les Bruttiens de telle façon que pour quelques années ils se tinrent tranquille. Cette armée était sous la conduite d'Hêracleidês et de Sôsistratos, qui s'étaient, au milieu des troubles dont fut suivi la mort de Timoléon, emparés de la direction des affaires de Syracuse, avec l'appui du parti aristocratique et sous le titre de stratèges. Agathocle, qui commençait alors sa carrière, y avait le commandement d'une chiliarchie ou division de mille hommes. Il voulait renverser ses généraux et prendre le pouvoir à leur place. Il les accusa donc, auprès des soldats et du peuple syracusain, d'aspirer à la tyrannie. Mais Hèracleidès et Sôsistratos, étant bientôt après retournés à Syracuse, virent leur pouvoir renforcé et confirmé par l'assemblée populaire. Agathocle, ne se sentant

pas encore en mesure de les vaincre sur le terrain politique syracusain, était resté en arrière, en Italie. Il tenta de s'emparer de Crotone et de s'y faire décerner le pouvoir suprême, mais il échoua dans cette entreprise. C'est alors qu'il s'en alla à Tarente, où il passa quelques mois comme capitaine de mercenaires ; mais il finit par s'en faire chasser et il rentra à Syracuse à la fin de l'année suivante, un revirement subit des dispositions populaires ayant amené l'exil de Sôsistratos.

Les intrigues d'Agathocle pour parvenir au pouvoir avaient amené une guerre civile à Crotone. Pendant leur séjour, les deux généraux syracusains avaient appuyé le parti aristocratique, qui les avait appelés. Agathocle, au contraire, flatta la démocratie, dont il devait bientôt après se faire à Syracuse un marchepied pour arriver à l'autorité. Les démocrates de Crotone ne décernèrent pas la tyrannie à un capitaine étranger ; ils le forcèrent même à s'éloigner, après avoir profité de son secours. Mais ils s'installèrent aux affaires et exilèrent les principaux membres de la faction aristocratique. Ceux-ci se retirèrent à Thurioi et y rassemblèrent une petite armée de mercenaires, avec laquelle ils vinrent attaquer Crotone. Paron et Ménédèmos, les deux stratéges élus par le parti démocratique, marchèrent contre eux avec des forces plus considérables et les exterminèrent. Ceci se passait en 318, et bientôt après Ménédêmos s'empara de la tyrannie, qu'il garda pendant dix-neuf ans.

Au bout de ce temps, Agathocle, qui avait pris à Syracuse le titre de roi, à l'exemple des généraux d'Alexandre, ayant mis fin à ses grandes guerres contre les Carthaginois et solidement assis son pouvoir en Sicile, avait acquis la libre disposition de ses forces pour de nouvelles entreprises, auxquelles le poussait son caractère inquiet et impatient du repos. Il reprit les projets de Denys l'ancien sur l'Italie, et sous couleur d'aller au secours des cités grecques, il

entreprit la soumission des Bruttiens. Ceux-ci, ayant entendu parler des préparatifs d'Agathocle, en prirent peur et lui envoyèrent une ambassade chargée de propositions de paix. Avec sa mauvaise foi habituelle, le prince syracusain vit une occasion de les surprendre après les avoir endormis dans une fausse confiance. Il fit donc bon visage aux ambassadeurs et les invita à un grand repas, pendant lequel il fit sortir sa flotte du port de Syracuse sans qu'ils en vissent rien; et, ayant remis au lendemain à leur parler d'affaires, il s'embarqua lui-même de nuit et mit à la voile sans leur avoir donné audience. De cette façon, il arriva sur les côtes d'Italie avec ses vaisseaux, quand les Bruttiens croyaient que l'on négociait encore. Pris à l'improviste, ceux-ci ne paraissent pas avoir fait une grande résistance. Leurs principales villes maritimes reconnurent presque sans coup férir l'autorité d'Agathocle (301). On manque, du reste, de détails précis sur les événements de cette campagne.

L'année suivante, Agathocle fut détourné des affaires d'Italie par l'appel que lui adressèrent les Corcyréens, menacés par Cassandre. Il brûla la flotte macédonienne, et après ce succès, au lieu de délivrer Corcyre, il s'en empara pour lui-même. Pendant ce temps il avait laissé son fils Archagathos à la tête d'une flotte en station sur les côtes du Bruttium. Les mercenaires Étrusques et Ligures y étaient nombreux; ils se mutinèrent en exigeant une augmentation de solde. A son retour de Corcyre, le roi apprenant cet acte d'indiscipline, le châtia avec la dernière dureté et fit mettre à mort plus de deux mille mutins. En présence d'un tel massacre d'Italiotes, les Bruttiens se soulevèrent. Voulant étouffer la révolte avant qu'elle n'eût pris de plus grands développements, Agathocle, avant de rentrer à Syracuse, mit le siége devant une ville bruttienne que les extraits de Diodore de Sicile appellent Èthas, et dont on n'est point parvenu jusqu'à présent à identifier la position géographi-

que, faute d'indications assez nettes. Mais les barbares surprirent de nuit le camp des Grecs établi devant la ville, leur tuèrent 4,000 hommes et les forcèrent à se rembarquer. Après cet échec, Agathocle ramena ses troupes et sa flotte à Syracuse, où il passa l'hiver à préparer une nouvelle expédition d'Italie.

C'est alors qu'il conçut le plan de s'emparer de Crotone, pour en faire sa base d'opérations et le siége principal de sa puissance dans la péninsule. Le tyran Ménédèmos était depuis longtemps son allié fidèle. Il lui écrivit de ne pas s'effrayer de voir arriver sa flotte ; que le grand armement qu'il préparait avait pour destination d'escorter jusqu'en Épire sa fille Lanassa, qui allait épouser Pyrrhos. Après l'avoir abusé par ces assurances mensongères, il fit voile vers Crotone au printemps de 299. Les habitants n'avaient fait aucun préparatif de défense. Accueilli comme ami, le roi de Syracuse leva le masque, débarqua ses soldats et somma la ville de se rendre. Sur son refus, il l'environna d'une étroite circonvallation et mit ses machines en batterie pour en ébranler les remparts. Au bout de peu de jours, les pierriers et la sape y eurent ouvert une large brêche. Les Crotoniates capitulèrent ; mais après les avoir reçus à merci, Agathocle viola ses promesses et livra la ville à piller à ses mercenaires, qui firent un horrible massacre des habitants.

Au printemps de 1879, des femmes qui lavaient du linge au bord de l'Esaro, l'ancien Aisaros, auprès du pont de la route qui conduit de la ville actuelle à la gare du chemin de fer, dans l'intérieur de l'emplacement de la ville antique, aperçurent quelques pièces d'or qui brillaient au soleil dans les terres d'un éboulement que les pluies avaient produit sur la berge de la rivière. Elles les ramassèrent et prévinrent leurs maris, qui vinrent faire des recherches, donnèrent quelques coups de pioche et recueillirent plusieurs centaines de monnaies d'or grecques primitivement renfermées

dans un pot de terre que l'éboulement avait brisé. Malheureusement ce trésor, qu'il eût été du plus grand intérêt de pouvoir étudier dans son ensemble, fut dispersé sans qu'aucun homme compétent l'eût examiné. Très peu après la trouvaille, M. von Duhn a eu entre les mains 30 des pièces, parvenues ensemble à Naples; il en a publié le catalogue dans la *Revue numismatique* de Berlin, en les donnant seulement comme trouvées en Calabre, car il n'avait pas pu avoir de renseignements plus précis sur la provenance. Ce sont des statères de Philippe Arrhidée et d'Alexandre le Grand, ces derniers tous frappés avant 299 et portant les marques de différents ateliers monétaires de la Macédoine, de la Thrace, de la Cilicie et de la Phénicie. Avec ces pièces assez communes était un exemplaire du rarissime statère d'or de Ptolémée Soter, qui a d'un côté la tête de ce roi, de l'autre l'image d'Alexandre tenant le foudre comme Zeus, debout dans un char traîné par des éléphants, telle qu'on la porta dans la pompe funèbre du héros : c'est une monnaie qui a été certainement frappée entre 306 et 300. Passant à Crotone au mois d'octobre de la même année, j'ai pu, grâce à la parfaite obligeance de M. le marquis Lucifero, inspecteur des antiquités dans cette ville, recueillir des données exactes sur les circonstances précises de la découverte, visiter l'emplacement où elle avait eu lieu, voir enfin, entre les mains de diverses personnes, les débris du pot de terre grossière qui avait contenu le trésor, ainsi que quatre des pièces qui le composaient. C'étaient deux statères de Philippe II de Macédoine, usés par une assez longue circulation, et deux autres d'Alexandre, dans un bon état de conservation, l'un portant la marque de l'hôtel des monnaies de Tragilos de Macédoine (une rose), l'autre celle de l'atelier d'Acè de Phénicie (le nom de la ville en lettres phéniciennes). En outre, depuis mon retour, je me suis assuré, auprès du commerce des médailles des deux places de Paris et de Londres, de ce fait

que les pièces d'or d'Alexandre le Grand, dont on n'avait plus guère vu venir depuis quelques années, depuis l'épuisement du grand trésor de Saïda, avaient commencé à reparaître en nombre vers le milieu de l'année 1879, et cela en venant de l'Italie méridionale. Je me suis fait montrer les pièces pour qui cette provenance était incontestable, et j'ai pu constater que, de même que dans celles que M. von Duhn a étudiées, il y en a sans doute un certain nombre qui appartiennent à la continuation du monnayage du conquérant macédonien après sa mort, mais que pas une ne date de plus de 25 ans après lui.

En général, les dépôts numismatiques de ce genre proviennent d'enfouissements faits dans un moment de panique par des gens qui ont ensuite péri sans avoir eu le temps d'aller rechercher leur argent caché, ou qui n'ont pas su le retrouver, une fois le danger passé. Et l'on peut déterminer la date historique de l'enfouissement par les pièces les plus récentes que contient le trésor. Ici, pour celui de Crotone, d'après ce que l'on connaît des monnaies qui le composaient, et qui appartiennent toutes à une époque bien nettement délimitée, il me paraît plus que probable que ce dépôt fut enterré, par un citoyen de la ville, au moment où Agathocle en fit le siége, dans la terreur bien justifiée que répandit cette agression inattendue.

Le pillage et le massacre une fois terminés, le roi mit garnison dans l'acropole de Crotone et remplaça les autorités de la ville par des magistrats délégués de son autorité. Il entra en relations avec les Peucétiens et les Japygiens, et leur fournit des bâtiments pour faire la course maritime, partageant avec eux les produits de cette piraterie, dont le port de Crotone devint le foyer. Ceci fait, il retourna de sa personne à Syracuse.

Deux ans après, il retournait en Italie pour faire la guerre aux Bruttiens. Il débarqua à Crotone avec 30,000 fantassins et 3,000 cavaliers, et envoya sa flotte, sous le comman-

dement de Stilpon, ravager la côte occidentale du Bruttium, tandis que lui-même conduisait ses troupes à l'attaque d'Hippônion. Des tempêtes détruisirent ses vaisseaux; mais Agathocle réussit mieux sur terre. Après un siége vigoureusement conduit, il prit Hippônion de vive force. Les Bruttiens implorèrent la paix, et lui livrèrent 600 otages en garantie de soumission. Agathocle commit alors l'imprudence de regagner Syracuse sans avoir suffisamment affermi sa conquête. A peine avait-il le dos tourné que les Bruttiens reprirent les armes. Ils reconquirent Hippônion, anéantirent l'armée syracusaine abandonnée de son roi et remirent en liberté leurs otages, que l'on n'avait pas encore eu la précaution d'embarquer pour la Sicile. La puissance d'Agathocle en Italie sombra dans ce désastre de son armée. « Les Bruttiens se délivrèrent définitivement de son joug, » dit Diodore de Sicile. Il n'est même pas sûr qu'il ait pu, après 297, garder une garnison à Crotone. Les grands préparatifs militaires qu'il faisait quand il mourut, en 289, étaient destinés, suivant les uns, à reprendre la guerre contre les Carthaginois, suivant les autres à tenter de nouveau la conquête de la Grande-Grèce.

Après l'échec d'Agathocle, le peu de villes grecques qui gardaient encore leur autonomie durent se résigner à leur sort et se soumettre au vasselage des Bruttiens, pour conserver du moins leur existence. Ce sont encore ici les faits numismatiques qui nous révèlent ce que fut alors leur condition. Avec le début du IIIe siècle avant l'ère chrétienne, c'est-à-dire vers le temps d'Agathocle, tout monnayage d'argent cesse brusquement dans les cités helléniques situées sur la côte du territoire des Bruttiens et restées purement grecques, comme Crotone, Locres, Rhêgion. Et en même temps les nombreuses pièces d'or et d'argent frappées au nom du peuple des Bruttiens font leur apparition. Il est donc évident qu'à ce moment ce peuple acquit sur les villes en-

core grecques une suprématie politique assez effectives pour leur avoir interdit la marque extérieure la plus caractérisée de la pleine indépendance, le monnayage des métaux nobles, en se le réservant à lui-même comme privilége de suzeraineté, ce qu'il était dans les principes du droit public des anciens. Les cités helléniques ne gardèrent que le droit d'émettre de la monnaie d'appoint de cuivre, signe d'une autonomie restreinte. Et sous ce rapport elles furent mises sur le même pied qu'un certain nombre d'autres villes, originairement grecques et devenues bruttiennes ou plutôt mixo-barbares, qui à l'époque purement hellénique n'avaient pas joui du droit monétaire, en tant que dépendant de plus grandes cités, et qui sous les Bruttiens acquirent la faculté de fabrication d'espèces de cuivre, comme Consentia, Hippônion, Mesma, Nucria, Pétélia.

Les écrivains anciens, tout en parlant fréquemment des guerres des Bruttiens contre les Grecs, puis contre les Romains, ne nous ont pas laissé un seul renseignement sur l'organisation politique de ce peuple. Nous savons seulement que Consentia était sa métropole, c'est-à-dire la ville où siégeait le conseil fédéral et où était probablement installé l'atelier monétaire commun. Mais la numismatique nous laisse entrevoir que parmi les confédérés bruttiens il y avait deux conditions bien distinctes : celle des cantons ruraux, qui formaient le noyau de la nation et qui étaient assez fortement centralisés, n'ayant, par exemple, au point de vue monétaire, que la monnaie commune et point de monnaies locales, même de cuivre ; celle des villes, en général à population mixte, gréco-bruttiennes, qui possédaient, tout en dépendant de la confédération, une assez large part d'autonomie municipale, se traduisant par une fabrication propre d'espèces d'appoint.

C'était un peuple de rudes batailleurs que ces Bruttiens, quelque chose comme les Suisses du XVe et du XVIe siècle. Car ils ne se contentaient pas de combattre chez eux et ils

avaient toujours des bandes de mercenaires prêtes à s'en aller à l'étranger servir qui les payait suffisamment. « Ils élevaient leurs enfants, dit Justin d'après Trogue Pompée, aussi durement que les Spartiates. Dès que ces enfants avaient atteint l'âge de la puberté, on les envoyait faire le métier de pâtres sur les montagnes, sans serviteur, presque nus et couchant sur la dure; de telle façon que depuis la première jeunesse jusqu'à la pleine virilité ils s'endurcissaient et grandissaient, étrangers aux mollesses des villes. Ces jeunes pâtres se nourrissaient de leur chasse; ils n'avaient d'autre boisson que l'eau des sources et le lait de leurs troupeaux. Et c'est ainsi qu'ils se formaient aux fatigues et aux privations de la guerre. » Que pouvaient contre leurs bandes à demi sauvage les citoyens des villes grecques, énervés par le luxe, la mollesse, les raffinements d'une civilisation déjà en décadence, infidèles aux traditions de la fortifiante éducation athlétique de leurs pères? Dans toutes les rencontres, ils étaient battus par les Bruttiens. Le découragement les avait pris, et cessant de réagir ils s'étaient enfoncés de plus en plus dans une vie molle et efféminée, quêtant des sauveurs à Syracuse et ailleurs. Et l'insuccès d'Agathocle après celui d'Alexandre le Molosse avait montré qu'il n'y avait même pas à compter sur l'efficacité de ce genre de secours.

V

Les villes grecques comme Crotone avaient donc fini par se résigner à devenir vassales des Bruttiens pour en être épargnées, pour éviter le pillage et l'incendie, garder du moins la liberté de leur gouvernement intérieur et de leurs mœurs. Mais elles supportaient impatiemment le joug des barbares, qu'elles trouvaient à la fois pesant et humiliant.

Aussi lorsqu'en 282 le consul C. Fabricius Luscinus, après avoir écrasé les Lucaniens, se tourna contre les Bruttiens, qu'il battit à leur tour, les cités helléniques du Bruttium saluèrent avec enthousiasme les Romains comme des libérateurs. Elles se mirent spontanément dans leur clientèle ; Crotone, Locres et Rhêgion sollicitèrent et obtinrent de recevoir dans leurs murs des garnisons romaines pour les protéger.

Nous avons raconté dans le chapitre de Tarente comment l'occupation de Thurioi et les insolentes provocations de la division navale romaine stationnée dans cette ville, amenèrent l'année suivante la rupture entre les Tarentins et les Romains, et l'appel adressé par les premiers à Pyrrhos pour venir défendre l'Italie grecque contre les nouveaux maîtres qui transformaient leur protectorat en asservissement. Le roi d'Épire venait à peine de débarquer à Tarente et de part et d'autre on se préparait à la lutte pour le printemps suivant, quand le corps de 800 Campaniens et 400 Sidicins, placé par les Romains en garnison à Rhêgion, sous le commandement du Campanien Decius, se révolta en massacrant une partie de la population de la ville. Ils désertaient ainsi la cause de Rome, entraînés par le mouvement d'explosion de haines nationales qui, pour la première fois, réunissait sous la même bannière Grecs, Bruttiens, Lucaniens et Samnites. Mais Pyrrhos, qui était venu d'au-delà des mers pour défendre et sauver les Hellènes d'Italie, ne pouvait admettre dans la coalition ceux qui venaient d'exterminer une population grecque, en égorgeant leurs hôtes dans leurs propres demeures. Les révoltés campaniens de Rhêgion restèrent donc isolés et indépendants, n'ayant pour amis que les Mamertins de Sicile, anciens mercenaires campaniens à la solde d'Agathocle, qui, par une trahison semblable, s'étaient rendus maîtres de Messênê, de l'autre côté du détroit. Ils furent de simples brigands qui se maintinrent étrangers aux deux partis en lutte, les pillant l'un et l'au-

tre avec une édifiante impartialité. Dès avant la bataille d'Héraclée, ils s'étaient jetés sur les villes grecques les plus voisines d'eux. N'osant pas attaquer Locres, trop bien défendue, ils avaient surpris et rasé Caulonia, puis, entrant à Crotone par trahison en se donnant à la garnison romaine pour des auxiliaires, ils avaient passé cette garnison au fil de l'épée, enfin brûlé une grande partie de la ville après l'avoir pillée. Après cet exploit de bandits, ils ne semblent pas, du reste, avoir essayé de se maintenir à Crotone, car la ville, comme toutes celles de la même région, grecques ou bruttiennes, se donna à Pyrrhos aussitôt après la bataille d'Héraclée.

En 278, le roi d'Épire ayant quitté l'Italie pour aller en Sicile porter secours à Syracuse contre les Carthaginois, le consul C. Fabricius Luscinus profita de cette circonstance pour aller attaquer, Pyrrhos absent, les ennemis qu'il avait déjà vaincu quatre ans auparavant, les Lucaniens et les Bruttiens. Les armes romaines, abattues un moment à Héraclée et à Ausculum, reprenaient pied avec avantage dans l'extrémité méridionale de la Péninsule. L'année suivante, le consul P. Cornelius Rufinus, appelé par la faction aristocratique de la ville, se présenta devant Crotone, espérant surprendre la ville. Mais le parti démocratique, favorable là comme partout à la cause de Pyrrhos, avait eu vent du complot, à temps pour faire prévenir à Tarente Milon, le général auqnel Pyrrhos avait laissé le commandement de celles de ses troupes qui restaient en Italie. Milon avait envoyé à Crotone un de ses lieutenants, Nicomachos, avec une division d'Épirotes, et quand le consul arriva en vue de la ville avec la confiance d'y être reçu en ami, une sortie vigoureuse lui infligea des pertes considérables. Rufinus voulut prendre sa revanche et pour y arriver recourut à la ruse. Il feignit de renoncer à toute entreprise sur Crotone et se mit en route pour Locres, où Alexandre, fils de Pyrrhos, se trouvait avec une garnison insuffisante. Aussitôt

Nicomachos, trompé par cette manœuvre, fit force de marche pour arriver avant lui à Locres par des chemins détournés. Averti de la réussite de son stratagème, le consul rebroussa chemin brusquement, et revint à l'improviste devant Crotone dégarnie de troupes. Il y donna immédiatement l'assaut, et parvint à l'emporter de vive force, après quoi il livra la ville au pillage et fit mettre à mort un grand nombre d'individus du parti anti-romain. Pendant ce temps l'autre consul, C. Junius Brutus Bubulcus, qui opérait séparément, battait les Bruttiens. L'année suivante, ce fut Crotone qui servit de base de ravitaillement à l'armée du consul Q. Fabrius Gurges, guerroyant de nouveau dans le Bruttium contre les indigènes.

La ville, du reste, qui avait gardé son développement et sa nombreuse population jusqu'au temps de Pyrrhos, même après Denys et Agathocle, sortit de ces événements, où elle avait été si éprouvée, et spécialement de son sac par les Campaniens révoltés de Rhêgion, à demi détruite et effroyablement dépeuplée. Tite-Live décrit l'état où elle était alors réduite. Sa vaste enceinte de remparts, de douze milles romains de tour, était encore debout, mais on n'en habitait plus que la moitié. L'Aisaros coupait autrefois la cité en deux moitiés égales. Après la guerre de Pyrrhos, il n'y avait plus de population, et encore assez clairsemée, que dans le quartier de la rive gauche, entre les murailles et le fleuve. De l'autre côté de celui-ci, ce n'était plus qu'un espace désert et couvert de ruines jusqu'à la citadelle, que deux kilomètres de terrains abandonnés séparaient ainsi des portions encore habitées de la ville. Et pourtant, même dans cet état de décadence et de dévastation, Crotone était encore une des cités les plus importantes de cette partie du continent italien, tant quatre-vingts ans de guerres continuelles l'avaient déjà ruinée et dépeuplée. Sa citadelle, d'ailleurs, restait toujours ce que l'avait fait la nature, une position stratégique de premier ordre.

Aussi, bien que Crotone eut été reçue dans l'aggrégation soumise à Rome dans les conditions favorables de fédérée maritime, on maintint après la guerre dans la citadelle une forte garnison légionnaire sous le commandement d'un préteur, garnison qui, avec celle de Rhègion, devait tenir en bride les Bruttiens, contraints à la soumission par le consul L. Papirius Cursor en 272, en même temps que succombait Tarente. Là aussi résidaient les agents financiers chargés de diriger l'exploitation de la moitié de la grande forêt de la Sila, que la République s'était fait céder par les Bruttiens en leur accordant la paix. Crotone est nommée par Polybe au premier rang des villes maritimes, dont les Romains empruntèrent les bâtiments pour faire franchir aux légions le détroit de Messine, quand ils se décidèrent à envoyer au secours des Mamertins de Sicile, et auxquelles ils demandèrent des contingents pour leurs flottes dans la première Guerre Punique. Cette guerre, du reste, laissa entièrement en dehors du cercle de ses ravages et Crotone et le reste du Bruttium.

Ainsi que nous avons eu déjà l'occasion de le rappeler dans un autre chapitre, c'est à la suite de la prise de Tarente que le Sénat romain se mit à frapper une monnaie d'argent, qu'il s'était jusque-là refusé à faire fabriquer au nom de la République. Ce fait constitua une véritable révolution financière et économique, dont le résultat fut l'interdiction du monnoyage de l'argent aux sujets ou alliés de Rome dans toute l'étendue de l'Italie. La République souveraine se réservait désormais le privilége exclusif de la fabrication des espèces de ce métal. Les villes de la Grande-Grèce et les Bruttiens se trouvèrent à ce point de vue dans les mêmes conditions que les autres, admis seulement à frapper pour la circulation locale de la petite monnaie d'appoint en cuivre.

Pendant quarante ans environ, la fabrication de la nouvelle monnaie d'argent de la République fut concentrée

dans l'atelier urbain de Rome, installée sur le Capitole, dans les dépendances du temple de Junon Moneta. Mais après la fin de la première Guerre Punique et la conquête de l'Illyrie, vers 229 av. J.-C., le Sénat établit un certain nombre de succursales de l'atelier monétaire urbain, destinées à fabriquer la monnaie d'État dans les provinces. A ce moment, toutes les espèces de la série romaine, en quelque métal qu'elles soient, outre la légende principale ROMA, portent un monogramme ou quelques lettres indiquant en abrégé le nom de la ville où elles ont été frappées. Les ateliers secondaires étaient situés dans la circonscription consulaire, qui comprenait toute l'Italie avec la Gaule Cisalpine et l'Illyrie, et presque toutes dans les contrées méridionales de la péninsule, Campanie, Apulie, Lucanie et Bruttium. Sur les pièces d'argent on trouve les marques de Rome, Luceria, Vibo Valentia (l'ancien Hippônion des Grecs), Crotone et Corcyre. « On ne connaît jusqu'ici, remarque M. Mommsen, qu'un seul denier de cette espèce, et il est marqué du monogramme de Rome; il paraît que les ateliers secondaires n'ont émis que le victoriat, le quinaire et le sesterce d'argent (3/4, 1/2 et 1/4 du denier) avec toute la série de cuivre à partir de l'as, et qu'il leur a toujours été interdit de frapper des deniers; les pouvoirs qui leur étaient accordés ne comportaient ainsi que la fabrication de la monnaie divisionnaire ou de second ordre. » Un certain nombre d'ateliers ne frappèrent même que du cuivre, celui qu'on émettait au nom de la République circulant dans toute l'Italie concurremment avec les monnaies d'appoint locales; tel fut le cas de ceux de Capoue, Pæstum et Canusium. Tous ceux de ces ateliers succursales que l'on peut déterminer étaient situés dans des colonies de droit latin ou dans des villes fédérées jouissant des conditions de l'alliance la plus favorable, et quelques-unes d'entre elles, comme Luceria, Canusium, Capoue, Corcyre, fabriquaient en même temps des pièces de cuivres à leur propre nom.

Cette organisation d'hôtels des monnaies secondaires dans diverses villes ne paraît pas avoir été de longue durée. On y renonça pendant le cours de la guerre d'Hannibal, pour en revenir au système du monnayage d'État centralisé dans l'atelier de Rome, à l'exception des pièces frappées extraordinairement dans les provinces en vertu des pouvoirs illimités de l'*imperium* militaire. Ce fut, du reste, un effet nécessaire des événements de cette guerre, la plupart des villes où l'on avait installé des ateliers succursales y étant tombées pour quelques années entre les mains du grand capitaine carthaginois. Mais ce fait passager méritait d'avoir une place dans l'histoire de Crotone, puisqu'elle fut alors une des villes où les magistrats romains établirent leur fabrication monétaire.

En soixante ans de paix, Crotone avait dû se relever en partie de ses désastres de la guerre de Pyrrhos. Mais la seconde Guerre Punique vint apporter à sa population grecque des épreuves bien autrement cruelles que toutes celles qu'elle avait eu jusqu'alors à supporter. Au moment où la guerre s'ouvrit, cette population comptait encore 20,000 citoyens, ce qui fait un chiffre assez respectable, si l'on tient compte de ce qu'il faut y ajouter les femmes, les enfants, les étrangers établis pour le commerce et les esclaves. Comme toutes les cités grecques, Crotone ne se sentait aucun penchant naturel pour les Carthaginois, et livrée à elle-même serait plutôt restée fidèle aux Romains. Mais dans l'hiver de 216 à 215, après la chute de Pétélia, tandis qu'Himilcon marchait sur Consentia pour en débusquer la garnison romaine, les Bruttiens, qui s'étaient déclarés en faveur d'Hannibal à la première nouvelle de la bataille de Cannes, vinrent mettre le siége devant Crotone et en forcèrent facilement les remparts, trop développés pour le nombre de leurs défenseurs. La ville fut pillée par eux avec un grand carnage de ses habitants; mais la citadelle se défendit avec succès et bientôt les assaillants

se retirèrent, en renonçant pour cette fois à la réduire.

L'année suivante, Hamilcar, envoyé par Hannibal à l'extrémité méridionale de la Péninsule, échoua devant Rhêgion et décida les Grecs de Locres à abandonner la cause romaine; et ayant reçu leur ville dans l'alliance de Carthage, leur garantit, sur l'ordre formel de son général, la protection des forces puniques, au lieu de les livrer aux Bruttiens, comme ceux-ci l'avaient espéré. Frustrés dans leur avidité de pillage, les Bruttiens accusèrent leurs alliés kenânéens de mauvaise foi et formèrent le projet de s'emparer sans eux de Crotone, dont ils avaient toujours rêvé la possession. Ils reunirent donc une armée de 15,000 hommes et vinrent mettre le blocus autour de la ville. Hannibal, averti, envoya l'ordre à Hannon, celui de ses lieutenants qui était le plus voisin, de se tenir en observation et de guetter les événements sans y intervenir pour l'instant. Il espérait que les Crotoniates, désespérant de se défendre, se donneraient aux Carthaginois pour échapper aux Bruttiens. Cependant Crotone, à l'intérieur de ses murs, était en proie aux discordes civiles, que l'approche d'Hannibal avait fait éclater dans presque toutes les villes grecques. La politique des Romains à l'égard de ces villes, pareille à celle des Lacédémoniens dans la guerre du Péloponnèse, avait eu pour système de favoriser partout l'établissement de gouvernements aristocratiques, et de faire exclure la plèbe de la participation aux droits politiques. Il en résultait que partout l'aristocratie voulait rester fidèle à Rome, tandis que le parti populaire inclinait pour Hannibal, espérant obtenir de lui, en échange de l'entrée des cités dans l'alliance punique, le retour à une constitution démocratique. Le chef de ce parti populaire à Crotone se nommait Aristomachos. Il se mit en rapport avec les Bruttiens assiégeants et leur fit savoir que les deux factions étaient tellement irréconciliables que, dans l'organisation de la défense de la ville, ils s'étaient groupés en compagnies

séparées. Ses émissaires firent connaitre aux capitaines de l'armée d'investissement quels postes tenaient sur les remparts les compagnies aristocratiques, quels les compagnies dévoués à la démocratie. Sur ces derniers points, les portes devaient être ouvertes aux Bruttiens, à condition que ceux-ci, une fois entrés dans la ville, aidassent au rétablissement de la constitution populaire. Ces conventions arrêtées secrètement, les portes indiquées furent ouvertes, et les Bruttiens entrèrent, amicalement reçus par la plèbe, mais les partisans de l'aristocratie eurent le temps de se retirer, comme l'année précédente, dans l'acropole, où ils avaient accumulé de grands approvisionnements en prévision d'une telle nécessité.

Les Bruttiens et la plèbe crotoniate formèrent le siége de la citadelle, qui se défendit vigoureusement. Le siége tourna en longueur, et au bout de quelque temps les Bruttiens, désespérant de forcer à eux seuls l'acropole de Crotone, se décidèrent à appeler à la rescousse Hannon et ses Carthaginois. Hannon, qui avait les instructions d'Hannibal, entra en négociations avec les défenseurs de la forteresse Il leur proposa de garantir au nom de Carthage la pleine indépendance de Crotone et sa sécurité contre toute les attaques, sous deux conditions : qu'ils embrassassent activement la cause carthaginoise dans la guerre ; qu'ils reçussent dans leur ville une nombreuse colonie de Bruttiens, qui auraient le titre de citoyens au même titre que les Grecs d'origine, et renforceraient la population si réduite. Le premier article n'offrait pas de difficultés ; le second, au contraire, ne fut pas seulement repoussé par les aristocrates renfermés dans l'acropole, il souleva l'indignation de la plèbe crotoniate, atteinte dans son patriotisme hellénique. Aristomachos seul osa se montrer partisan de ce projet ; mais ses compatriotes le chassèrent honteusement de leurs rangs, et il dut se réfugier au quartier-général de Hannon. Le parti populaire de Crotone cessa de coopérer

avec les Bruttiens et les Carthaginois au siége de la citadelle, qui se prolongea sans issue décisive. Enfin les Locriens, s'étant adressés à Hannibal pour en obtenir la permission, conduisirent leurs vaisseaux dans le port de Crotone pour recueillir les défenseurs de l'acropole et tous ceux des habitants qui voudraient émigrer à Locres. Les partisans de l'aristocratie, qui commençaient à souffrir de la famine et voyaient approcher le moment où il leur faudrait se rendre à merci, acceptèrent avec empressement la proposition des Locriens, qui leur permettait du moins d'aller vivre dans une ville purement grecque, sous des lois helléniques, en évitant le contact des barbares. Une grande partie de la population restée jusque là dans la ville s'embarqua avec eux et les suivit dans leur retraite. De nombreux Bruttiens, descendus des montagnes, vinrent s'installer dans Crotone pour remplacer les émigrés. Elle devint ainsi pour un temps une ville mixo-barbare, et plus bruttienne que grecque.

Quelques années plus tard, à la fin de la guerre, quand Hannibal ne se maintenait plus que dans le Bruttium, il fit de Crotone le dernier boulevard de sa puissance en Italie; c'est là qu'il établit ses magasins; c'est le port de cette ville qui lui servait à se ravitailler par mer et à communiquer avec Carthage. Tant qu'il s'appuyait sur ce réduit, il pouvait tenir en échec les armées romaines et éterniser la guerre qui épuisait l'Italie d'hommes et d'argent. Les Romains avaient peine à recruter des troupes chez leurs alliés, lassés par la prolongation d'une lutte qui semblait ne devoir jamais finir. Il est vrai que le capitaine carthaginois n'usait pas moins les Bruttiens, qui lui demeuraient fidèles par force, car ils savaient que Rome ne leur ferait pas grâce. Leur pays ne devait jamais se relever de la dépopulation qu'y produisirent ces derniers efforts de la seconde Guerre Punique. Mais peu importait à Hannibal, c'étaient des Italiotes et non des Kenânéens, qu'il consommait ainsi sans

compter sur les champs de bataille. Pendant les trois dernières années de la guerre, c'est à l'abri des murailles de Crotone qu'il tint ses troupes en quartiers d'hiver, reprenant la campagne au printemps. C'est là qu'il transporta 3,500 habitants de Pétélia pour les châtier de s'être mis secrètement en rapport avec les Romains, au bruit des premiers succès de Scipion en Afrique.

En 204, tandis que Scipion mettait à la voile des ports de la Sicile pour aller attaquer directement Carthage sur le continent africain, le consul P. Sempronius Tuditanus livrait bataille à Hannibal sous les murs de Crotone. Il fut battu et rejeté sur son camp avec une perte de 1,200 hommes. Mais quelques jours après, ayant pu opérer, grâce à une marche de nuit, sa jonction avec le proconsul P. Licinius Crassus Dives, il revint présenter de nouveau la bataille aux Carthaginois. Cette fois, ce fut au tour de ces derniers d'être vaincus et forcés de se renfermer dans la ville, en laissant 4,000 morts sur le terrain et 300 prisonniers, avec onze enseignes militaires, aux mains des Romains. L'année suivante, Hannibal assista de Crotone à la défection des villes bruttiennes de la vallée du Crathis, qui, voulant en finir, ouvrirent leurs portes au consul Cn. Servilius Cæpio. Celui-ci, encouragé par ce succès, vint attaquer le Carthaginois sous Crotone. Il s'ensuivit une bataille des plus sanglantes, où les Phéniciens occidentaux eurent 5,000 morts et les Romains au moins autant, et dont l'issue demeura indécise. Mais quelques jours après Hasdrubal arrivait à Crotone, apportant à Hannibal, de la part du Sénat carthaginois, l'ordre absolu d'évacuer l'Italie et de repasser en Afrique pour essayer d'y tenir tête à Scipion.

Hannibal obéit sans murmurer, la mort dans l'âme ; il quittait avec désespoir cette Italie où il avait connu de si prodigieuses alternatives de fortune, et où il avait eu toujours le sentiment que se trouvait le seul champ de bataille

où l'on put porter à Rome des coups vraiment sensibles, de même que Carthage ne pouvait être définitivement vaincue qu'en Afrique. Mais en partant il voulut faire à l'Italie de sanglants adieux. C'est à Crotone qu'il s'embarqua; c'est sur la plage de cette ville qu'eut lieu par ses ordres l'effroyable massacre des mercenaires italiens. Résolu à ne rien laisser aux mains des Romains, qu'ils pussent utiliser dans la guerre, Hannibal incendia ses magasins et ses arsenaux et fit tuer 4000 chevaux de cavalerie, avec toutes les bêtes de somme du train de son armée. Il s'occupa ensuite de l'embarquement des troupes qu'il voulait emmener en Afrique pour les opposer à Scipion. Comme toutes les armées carthaginoises, la sienne se composait de mercenaires de toute provenance ; le véritable nerf en était dans ces vieilles bandes italiotes, de Campaniens, de Samnites, de Lucaniens et de Bruttiens, qui suivaient depuis bien des années sa bannière et qu'il avait trouvées en toute circonstance aussi solides que les meilleures légions romaines. Il leur offrit une forte augmentation de solde et essaya de les séduire par les plus belles promesses pour les décider à le suivre jusqu'à Carthage. Mais la plupart refusèrent de s'expatrier; tant qu'on avait combattu sur le sol italique, ils avaient prodigué leur sang sans marchander, soutenus par leur haine contre les Romains et par l'idée qu'ils défendaient contre eux leur indépendance. Du moment que la guerre se transportait sur un autre terrain, ils ne voulurent pas devenir des aventuriers sans patrie. N'ayant pas pu les décider, Hannibal les rassembla pour remettre leurs armes avant d'être licenciés, et les fit entourer par le reste de ses troupes. Une fois qu'ils furent désarmés et hors d'état de se défendre, il dit aux mercenaires des autres nations, qui allaient le suivre en Afrique, de choisir chacun comme esclave celui des Italiotes qui leur conviendrait. Mais ces soudards, d'ordinaire sans scrupule, furent révoltés dans leur sentiment de fraternité militaire à l'idée de réduire en

esclavage de vieux compagnons d'armes. Pas un d'eux ne voulut profiter de l'invitation que leur adressait Hannibal. Alors le général carthaginois fit avancer des corps d'archers à demi sauvages, Africains et Baléares, qu'il savait étrangers à cette nature de sentiments généreux; et sous ses yeux et par ses ordres ils tuèrent à coups de flèches jusqu'au dernier les Italiens dépouillés de leurs armes, qui ne pouvaient ni fuir, ni résister. Comme un témoin de cette scène hideuse lui faisait quelques observations sur un acte d'aussi révoltante cruauté, Hannibal lui répondit froidement : « Au moins comme cela les Romains ne pourront pas enrôler dans leurs troupes d'aussi braves soldats. »

VI

Hannibal sorti d'Italie et la guerre terminée, les survivants des Crotoniates qui s'étaient retirés à Locres, rentrèrent avec l'aide des Romains dans leur ville, d'où ils expulsèrent les Bruttiens, réduits à la condition servile comme tout leur peuple. Pendant ce temps, les gens de Pétélia transportés à Crotone retournaient aussi chez eux. La ville restait presque déserte et aux trois quarts ruinée.

Le Sénat de Rome résolut de la rétablir, mais en en faisant un établissement romain qui contribuât à tenir en bride le Bruttium. Une colonie de citoyens y fut donc envoyée en 194, en même temps que d'autres étaient établies à Puteoli, au Vulturne et à Literne en Campanie, à Siponte en Apulie, à Salerne et à Buxentum en Lucanie, enfin à Tempsa ou Témésa dans le Bruttium. Les triumvirs qui conduisirent la colonie de Crotone furent Cn. Octavius, L. Æmilius Paullus et C. Plætorius. Dans cette nouvelle condition, la ville reprit une certaine prospérité, mais bien éloignée de celle d'autrefois. Ce ne fut qu'une obscure ville

de province, dont le nom n'est plus mentionné dans l'histoire jusqu'aux siècles des invasions barbares. Il résulte d'un passage des lettres de Cicéron à Atticus que de son temps le port de Crotone était un des points habituels d'embarquement pour la Grèce.

Les très rares inscriptions que le sol de Crotone ait fournies à l'épigraphie sont latines et de l'époque impériale. L'une d'elles donne encore à la ville le titre de colonie, bien que ni Pline, ni Ptolémée ne le lui attribuent. Les deux plus importantes de ces inscriptions sont relatives à des membres de deux familles Futia et Lollia, alliées entre elles, qui tenaient un rang distingué dans les honneurs municipaux. C. Futius Onirus, décemvir pour la seconde fois, élève une statue à sa fille Futia Lolliana et donne un capital à la municipalité pour que son intérêt serve à un banquet annuel des décurions le 7 des ides d'avril, au jour anniversaire de la naissance de cette femme. Une autre fille du même personnage, Futia Longina, mariée à un L. Lollius, élève à son tour une statue à son fils, L. Lollius Marcianus, investi successivement de toutes les dignités municipales et décoré du titre de patron de la colonie, en offrant à l'occasion de la dédicace de cette statue un banquet aux décurions et aux prêtres augustales, et en faisant une distribution d'argent au peuple de la ville. Un des piédestaux qui portent ces inscriptions se voit encore à Crotone ; l'autre a été transporté au musée provincial de Catanzaro.

On connaît la description, bien peu flatteuse pour le caractère des habitants, que Pétrone, au temps de Néron, donne de Crotone telle qu'elle était à son époque :

Poursuivant notre route, y est-il dit, nous arrivâmes au prix de beaucoup de sueurs au sommet d'un montagne (le mont Clibanos, les voyageurs venant du midi), d'où nous aperçûmes devant nous une ville placée sur une hauteur escarpée. Nous ne savions pas son nom, mais nous apprîmes d'un paysan que c'était Crotone, cité très antique et pendant un temps la première de l'Italie. Alors nous nous informâmes

des hommes qui habitaient un si noble sol et des occupations auxquelles ils se livraient le plus volontiers depuis que de nombreux désastres de guerre ont détruit leur ancienne richesse. « O mes hôtes, nous fut-il répondu, si vous venez y faire des affaires, changez de projet et allez chercher un terrain plus propice. Mais si vous êtes d'avis que la marque des hommes bien élevés est de toujours mentir, c'est là le pays qu'il vous faut. Dans cette ville on n'attache plus aucun prix à l'étude des lettres; l'éloquence n'y a pas de place; la frugalité et les bonnes mœurs y sont en mépris. Tous ceux qui habitent la ville s'y divisent en deux classes : les capteurs de testaments et les captés. Personnne n'y reconnait et n'y nourrit ses enfants, car ceux qui ont des héritiers de leur sang n'y sont invités nulle part, ni à souper, ni aux spectacles; tout le monde leur tourne le dos et ils sont obligés presque de se cacher, tant on en fait peu de cas. Mais ceux qui n'ont ni femme, ni enfants, comme chacun s'efforce d'être couché sur leur testament, ce sont eux que l'on appelle à tous les honneurs; seuls on les proclame vaillants, capables, intègres. Voilà quelle est la ville, qui a l'air de sortir des ravages de la peste; quant aux champs, ils restent déserts et on n'y rencontre que des charognes déchirées par les corbeaux. »

Naturellement on aurait tort de prendre au pied de la lettre ce tableau singulièrement chargé. Mais nous y glanons du moins un fait précis et intéressant pour nous; c'est que la Crotone romaine de l'époque impériale était concentrée, comme la Crotone moderne, sur la colline de l'ancienne acropole grecque.

La semence évangélique germa-t-elle de bonne heure dans cette ville que l'on décrit comme si dépravée? Oui, si l'on en croit les prétentions de l'église de Crotone. Elle se targue d'avoir été fondée dès les temps apostoliques par S[t] Denys l'Aréopagite, venu d'Athènes après en avoir abandonné le siége sur l'ordre d'en haut. Elle l'a inscrit, au nom de la tradition, en tête de la liste de ses évêques, et l'honore comme son patron. Le bréviaire romain ayant admis dans ses légendes, en général si méprisables au point de vue de la critique, et que l'on doit regretter profondément

d'avoir vu, par un engoûment d'ultramontanisme inintelligent et exagéré, remplacer dans les diocèses de France les bréviaires gallicans expurgés de toutes ces taches par la grande école de science ecclésiastique qui florit dans notre pays au XVII[e] siècle — le bréviaire romain, dis-je, ayant admis dans ses légendes la fable, inventée sous les Carlovingiens par le faussaire Hilduin dans un intérêt de clocher, de l'identité de St Denys l'Aréopagite et St Denys de Paris, l'église de Crotone a cherché à concilier sa propre prétention avec cette légende basée sur un monstrueux anachronisme. Elle a supposé que l'Aréopagite, disciple de St Paul, s'était arrêté quelque temps dans sa ville et y avait institué le siége épiscopal, en se rendant à Rome pour y voir le pape St Clément, qui devait ensuite l'envoyer dans la Gaule. Du reste, cette tradition de Crotone, bien qu'acceptée par Ughelli, ne s'appuie d'aucun document ancien et sérieux; elle est aussi dépourvue de valeur réelle que la fable si chère à l'école *légendaire* dont il serait temps de voir le crédit finir chez nous, pour l'honneur de l'Église de France.

Le premier évêque authentique de Crotone est Flavius, que l'on trouve mentionné en 537, sous le pape Vigile; et après lui, il faut passer au VII[e] siècle pour retrouver deux noms épiscopaux qui aient été conservés. Nouvelle lacune de plusieurs siècles après cette époque; la liste continue des prélats qui occupèrent ce siége n'est connue que depuis 1179. Crotone n'a jamais eu, d'ailleurs, que le rang d'évêché, et son diocèse, en dehors de la ville, ne comprend que les deux paroisses de Briglianello et de Papaniceforo.

VII

Le nom de Crotone reparaît dans l'histoire à l'époque de la guerre des Byzantins contre les Goths. Elle avait été

une des premières places qui se donnèrent spontanément à Bélisaire, quand il débarqua à Reggio, pour combattre le roi Théodahat. Huit ans après, lorsque Justinien dut se décider à envoyer de nouveau Bélisaire en Italie pour essayer d'arrêter les succès rapides par lesquels Totila reconstituait le royaume des Ostrogoths, c'est à Crotone que prit terre ce grand général, l'état de la mer ne lui ayant pas permis d'aborder à Otrante, où l'attendaient Valérien, commandant des Arméniens, et Vérus, commandant des Hérules, arrivés avant lui avec leurs troupes. Bélisaire se trouva donc un moment seul à Crotone avec 200 hommes d'infanterie, tandis que Totila détruisait près de Rossano sa cavalerie, qu'il avait envoyée en subsistance dans la vallée du Crati. Mais ses lieutenants l'eurent bientôt dégagé. Justinien l'ayant rappelé en Orient en 548, le roi goth reconquit toute l'Italie à l'exception des deux places d'Otrante et de Crotone, qui restèrent invariablement fidèles à l'empire grec. Crotone était vivement pressée par les Goths, lorsqu'en 551 Narsès entra par le nord en Italie, et qu'en même temps son lieutenant Artaban débarqua en Sicile. Palladius, commandant de la place, fit demander du secours à ce dernier, car il voyait ses provisions s'épuiser et craignait d'être bientôt forcé de se rendre. Mais Artaban avait encore trop à faire en Sicile pour pouvoir passer dans la Calabre. Justinien, averti de ces conjonctures, fit alors embarquer les troupes qu'il avait en réserve aux Thermopyles, et la flotte qui les portait cingla droit sur Crotone. En la voyant entrer dans le port, les Goths levèrent le siége en toute hâte, et leur retraite précipitée répandit l'alarme dans tout le pays d'alentour. Ragnaris, gouverneur goth de Tarente, et Morra, gouverneur d'Acerenza dans la Lucanie, envoyèrent à Otrante, où Pacuvius commandait pour l'empereur, en offrant de rendre leurs places à condition d'être admis, eux et leurs soldats, au service impérial. Et les Grecs recouvrèrent sans coup

férir tout l'ancien Bruttium et le midi de la Lucanie.

En 596, Crotone fut prise de vive force par Arichis, duc lombard de Bénévent. Mais elle revint bientôt à l'Empire, pour ne plus lui échapper jusqu'au temps de la conquête normande. Du VIe au XIIe siècle, Crotone fut une des places le plus constamment et le plus fermement dévouées aux *Basileis* de Constantinople, une des colonnes les plus solides de leur domination en Italie. Après la chute de l'Exarchat de Ravenne, on la comptait comme une des principales forteresses du Thème de Calabre. Non seulement son église, qui relevait du métropolitain de Reggio, passa sous l'obédience du Patriarche de Constantinople et adopta le rite grec au VIIIe siècle, comme toutes celles des Calabres, mais la population de la ville, renouvelée à plusieurs reprises par des colonies venues d'Orient, se grécisa complétement. Et Crotone devint alors, comme l'a justement remarqué M. Zambellis, un des principaux foyers de l'hellénisme byzantin en Italie. Au XIIe siècle, le grec était encore la langue prêdominante dans la ville elle-même. Il se maintint plus tard dans les campagnes environnantes, qui présentent partout des noms de lieux appartenant à la grécité byzantine, tels que Calolaura, Lampusa, Prasinace, Naù, ce dernier s'appliquant aux ruines, alors imposantes et bien conservées, du temple (*naos*) de Hêra Lacinia. Dans la première moitié du XVIIe siècle, lorsqu'écrivait Nola-Molisi, on continuait à parler grec dans les villages de San Giovanni Minagò et de Papaniceforo, dont la population garde encore aujourd'hui un type hellénique bien caractérisé, mais ne connaît plus d'autre langage que l'italien.

Crotone est la seule des cités antiques de la Grande-Grèce, bâties par leurs fondateurs au bord de la mer, dont la population ne se soit pas déplacée et retirée à quelque distance dans l'intérieur des terres, lors des ravages des Sarrazins d'Afrique et de Sicile, aux IXe et Xe siècles. Elle n'aurait pas pu, en effet, chercher ailleurs un site de meilleure et plus

facile défense que celui de la hauteur escarpée de l'ancienne acropole, dont elle occupait le sommet, protégée par de solides murailles et par une forte garnison que l'Empereur entretenait sur ce point pour y garder toujours, à peu de distance des côtes du Péloponnèse, une porte ouverte sur l'Italie. Aussi Crotone défia-t-elle tous les efforts des musulmans. Elle ne tomba jamais entre leurs mains, même dans les invasions les plus formidables, lorsque la Calabre toute entière fut submergée sous les flots des Arabes et des Berbères accourus d'au delà des mers, et lorsque la marine musulmane domina en souveraine sur la mer Ionienne, comme par exemple en 840, après la destruction de la flotte gréco-vénitienne en vue de Tarente. Les villes voisines de Severiana et de Leonia, bien que situées à l'intérieur des terres, furent moins heureuses dans cette invasion. Severiana, nous l'avons déjà dit, fut occupée par une colonie de Sarrazins qui s'y maintint près d'un demi-siècle et devint le fléau des contrées environnantes. Leonia, ville également épiscopale, fut détruite de fond en comble et ne sortit jamais de ses ruines. On voit encore le reste de son enceinte de remparts byzantins dans les montagnes, entre Briglianello et Scandali. Son évêché, maintenu nominalement pendant plusieurs siècles, bien que la ville n'existât plus, a été réuni en 1570 au siège de Santa-Severina, par le Pape St Pie V. Pour ce qui est de Crotone, les musulmans paraissent avoir désormais, dans leurs expéditions ultérieures, même les plus considérables, pris à l'égard de cette place la même habitude qu'à l'égard de celle de Rossano, c'est-à-dire l'habitude de ne pas s'attarder à l'assiéger, et de se borner à la masquer en passant outre dans la direction du nord. Ils ne cherchaient pas, en effet, à conquérir le pays, mais seulement à le ravager, à y faire du butin et des esclaves. Cependant les traditions ecclésiastiques locales parlent d'un siège de la ville par les musulmans, dont elles ne précisent pas la date, siége dans lequel l'évê-

que, dont on ne connaît pas le nom, aurait été mis à mort pour la foi. On lui rend un culte sous l'appellation passablement vague du Martyr de Crotone. Que peut-il y avoir de vrai dans cette tradition? Il est impossible de le dire.

Malgré la fidélité que ses habitants avaient jusque là montrée à l'Empire grec, Crotone ne semble pas avoir opposé grande résistance à Robert Guiscard, lorsque celui-ci eut pris Cariati et Santa-Severina et compléta la conquête de la Calabre. Lorsqu'en 1062, Robert partagea cette contrée avec son plus jeune frère le comte Roger, Crotone fut comprise dans la part du second, avec presque tout ce qu'on appelait alors et que l'on continua d'appeler, jusque sous Alphonse I[er], *Terra Jordane*, c'est-à-dire les deux provinces actuelles de la Calabre Ultérieure, l'ancien Bruttium, qui avait formé sous les Byzantins le Thème de Calabre et avait commencé à recevoir le nom de *Terra Jordane*, comme la Calabre Citérieure celui de *Vallis Grate*, au temps où les possessions grecques furent réunies sous l'administration du Catapan de Bari.

En 1086, le siége archiépiscopal de Reggio étant venu à vaquer, le duc Roger y nomma un prélat latin, qui rétablit l'obédience du Pape dans toute sa province. Mais sous cette dernière obédience, la plupart de ses suffragants conservèrent encore le rite grec. Ce n'est que tout à fait à la fin du XII[e] siècle que l'évêché de Crotone passa au rite latin. Encore là comme partout, tandisque l'évêque était latin, ceux des habitants et des prêtres qui voulaient conserver le rite grec en demeurèrent absolument libres, sous la seule condition de reconnaître l'autorité du Pape. Ils étaient administrés séparément par un Protopapas dépendant de l'évêque, tandis que celui-ci se réservait l'administration directe des latins. L'évêque institué à Crotone en 1179 par le Pape Alexandre III, et avec lequel s'ouvre la série épiscopale désormais suivie sans interruption à notre connaissance, Philippe, est encore

qualifié de Grec. Mais cette désignation s'applique à l'origine de sa famille, et non à son rite.

Nous ignorons absolument entre les mains de qui la seigneurie féodale de la ville, que l'on commençait dès lors à appeler Cotrone dans l'usage vulgaire, fut remise sous les Normands et les princes de la maison de Souabe, ou bien si elle faisait alors partie du domaine royal. L'histoire de Cotrone au moyen-âge est encore à écrire ; personne ne s'en est jusqu'ici sérieusement occupé et n'a fait les recherches indispensables dans les documents d'archives. Ce qu'on sait seulement de positif, c'est qu'au commencement du règne de la monarchie angevine la ville était une forteresse royale, dont Charles d'Anjou, en 1284, donna la châtellenie à Pietro Ruffo, comte de Catanzaro, seigneur d'origine calabraise qui était au nombre de ses plus ardents partisans.

En 1289, Catanzaro s'était révoltée contre Charles II, en faveur de Jayme d'Aragon, roi de Sicile. Charles envoya Robert d'Artois, son maréchal, pour en faire le siége. Alors Jayme, voulant secourir la ville qui s'était déclarée pour lui, partit de Sicile avec un armement de 50 galères, commandé par le célèbre amiral Roger de Loria. Il vint à Cotrone et s'empara de son port ; puis, comme on ne pouvait pas atteindre Catanzaro par mer, Roger de Loria débarqua avec 500 chevaliers catalans et prit la route de la ville assiégée. Le comte d'Artois l'attendait dans les montagnes du côté de Cutrò, où il le battit de telle façon que Roger dut se rembarquer en toute hâte en laissant 200 chevaliers morts ou blessés. C'est la seule fois que fut vaincu, dans toute sa carrière, ce grand capitaine, natif de la Basilicate, dont la haine pour la maison d'Anjou égalait celle de Jean de Procida. Sept ans après, en 1296, Roger de Loria revenait en Calabre avec le roi Frédéric, pour combattre de nouveau Charles II. Il prit Squillace et plusieurs places voisines, et vint ensuite assiéger Cotrone. Mais au bout de quelque

temps la mésintelligence se mit entre le roi et son amiral. Roger trouvait que le jeune prince n'avait pas assez d'égards pour sa vieille expérience et ne le traitait pas comme il le devait; il se plaignait de ce qu'on n'avait pas assez ménagé, à sa considération, son parent Pietro Ruffo. Bref, la querelle entre le roi et l'amiral en vint à un tel degré de violence qu'ils ne purent plus coopérer et qu'il fallut faire lever le siége sans avoir rien fait. L'année suivante, Roger de Loria, de plus en plus irrité contre Frédéric, quittait son service pour passer à celui de Jayme, roi d'Aragon, qui venait de rompre avec lui, et commençait une guerre victorieuse contre les flottes siciliennes qu'il avait longtemps commandées.

Le nom de Cotrone reparaît ensuite dans l'histoire des grandes guerres civiles de la fin de la dynastie angevine. En 1390, Louis II d'Anjou donna la ville et son territoire, avec le titre de marquisat, à Niccolò Ruffo, comte de Catanzaro, qui était en Calabre le bras de son parti. Louis, battu sous Tarente, en 1399, fut obligé de se retirer en Provence, et Niccolò Ruffo le suivit dans sa retraite. Toutes ses seigneuries furent alors confisquées par le roi Ladislas, comme celles d'un félon et d'un rebelle. Mais quand Jeanne II, en 1424, eut appelé Louis III d'Anjou dans le royaume de Naples, en le reconnaissant pour son héritier, Niccolò Ruffo rentra avec lui et se remit sans grande difficulté en possession de son marquisat, de son comté et du reste des vastes domaines qui faisaient de lui le souverain presque indépendant de la majeure partie de la Calabre. C'est là que Louis vint le rejoindre, lorsque la reine Jeanne l'éloigna de Naples en 1428; c'est de là que tous deux, en 1434, s'en allèrent attaquer à Tarente Jean-Antoine des Baux des Ursins, expédition dans laquelle Louis fut pris des fièvres et mourut au château de Cosenza, où il s'était fait transporter. Niccolò Ruffo, lui aussi étant mort vers le même temps, sa fille et héritière Enrichetta, épousa par amour Antonio Centiglia, de Vinti-

mille, et lui apporta en dot les nombreuses seigneureries venant de son père. C'est cet Antonio Centiglia qui est célèbré dans l'histoire napolitaine sous le titre du Marquis de Cotrone.

Il fut un des partisans les plus fidèles et les plus déterminés de la cause de René d'Anjou, et continua à tenir pour lui dans la Calabre, même après que Naples lui eût été enlevée et qu'il eût été contraint de se retirer dans son comté de Provence. Aussi Alphonse I[er] d'Aragon, une fois maître du reste du royaume, se rendit de sa personne dans la Calabre, en 1444, pour en finir avec le marquis de Cotrone. Celui-ci, ne se sentant pas en état de tenir la campagne contre l'armée royale, confia la défense de la place de Cotrone à son lieutenant Bartolo Cerasario, de Sorrente, tandis que lui-même s'enfermait dans le château de Catanzaro. Après quelque temps de siège, Cerasario vendit au roi la ville où il commandait, et Alphonse, entré dans Cotrone, déclara par diplome du 8 décembre 1444 la cité réunie au domaine royal avec tous les priviléges attachés à cette condition. Bientôt après, Antonio Centiglia, étroitement bloqué à Catanzaro, se voyait obligé de se rendre et Alphonse, l'emmenait dans les prisons de Naples, après avoir confisqué toutes ses terres et seigneuries. Sa femme, restée dans les environs de Cotrone, mourut de la douleur de sa captivité.

A peu de distance de Cotrone, en allant vers Briglianello, est une hauteur d'où l'on a une vue délicieuse sur la plaine, les jardins de l'embouchure de l'Esaro, la ville et la mer. On l'appelle Crepacuore et on y voit quelques ruines d'un vieux château. La légende locale veut que ce soit là qu'Enrichetta Ruffo ait fini sa vie dans les larmes à la pensée de son époux prisonnier, et prétend qu'alors on changea en Crepacuore le nom de la localité, qui se serait antérieurement appelé Allegracuore. La légende est gracieuse et poétique, mais elle est de pure fantaisie. Les Crepacuore sont

aussi fréquents en Italie que les Crève-cœur en France, et doivent tout prosaïquement leur nom à leur situation constante au sommet de côtes raides, dont on n'atteint le sommet qu'essoufflé.

Après dix-huit ans de captivité, Antonio Centiglia fut tiré de prison par le roi Ferdinand Ier, qui, après lui avoir fait jurer de soutenir la maison d'Aragon contre les prétentions de Jean d'Anjou, lui rendit tous ses domaines en 1462. Ils comprenaient le marquisat de Cotrone, les comtés de Catanzaro, de Santa-Severina et de Belcastro, avec de nombreuses seigneuries comprenant presque tous les versants est et sud de la Sila. C'était une véritable principauté qu'il lui restituait ; mais Ferdinand tenait tellement à se faire un partisan d'un personnage qui passait pour un des plus rudes hommes de guerre de son temps et dont le nom gardait, malgré sa longue captivité, un grand crédit dans les Calabres, qu'il y ajouta encore, de sa propre libéralité, plus de quinze baronies situées dans la région de Castelvetere et de Gerace.

Ainsi comblé par la faveur subite du roi Ferdinand, le marquis de Cotrone se retrouvait plus puissant que jamais. Mais il avait gardé de sa longue captivité une rancune implacable contre la maison d'Aragon, et en 1485, déjà plus qu'octogénaire, il ne rougit pas d'entrer, contre son bienfaiteur, dans la fameuse Conjuration des barons. Une circonstance toute récente l'avait irrité contre Ferdinand et lui paraissait un grief légitime ; c'était l'acte par lequel le roi venait de confirmer, en 1483, les privilèges du domaine royal à la ville de Cotrone, qui n'avait pas été comprise dans la restitution du marquisat et sur laquelle Antonio Centiglia espérait toujours arriver à remettre la main. Il s'associa donc à cette Ligue du bien public, qui avait, comme celle dont Louis XI avait eu à se défendre en France 22 ans auparavant, pour objet de soutenir l'indépendance féodale contre les progrès de l'autorité royale, et qu'avaient for-

mée, avec la complicité du pape Innocent VIII, le prince de Salerne, grand amiral du royaume, le prince d'Altamura, grand connétable, le marquis del Vasto, grand sénéchal, le prince de Bisignano, les ducs d'Atri, de Melfi et de Nardo, les comtes de Lauria, Melito et Nola, avec un certain nombre d'autres hauts barons. Après des négociations où l'on apporta de part et d'autre une égale mauvaise foi, la lutte finit par éclater. Ferdinand fit résolument tête à l'orage et rassembla deux armées : l'une, commandée par son fils Alphonse, duc de Calabre, marcha contre le Pape ; l'autre, sous les ordres de son petit-fils Ferdinand, prince de Capoue, tint en respect les grands seigneurs révoltés. Grossie de troupes envoyées de Milan et de Florence, l'armée d'Alphonse livra aux Pontificaux une de ces batailles italiennes d'alors, où personne ne perdit la vie, mais où la victoire des Napolitains parut complète, parce qu'ils firent des prisonniers et que le champ de bataille leur resta. Assiégé dans Rome, Innocent VIII implora la paix, et stipula seulement l'amnistie pour les barons ses alliés. Le roi Ferdinand souscrivit en apparence avec empressement à cette condition. Il dissimulait ainsi le projet odieusement perfide qu'il avait ourdi avec son fils Alphonse pour se saisir en trahison des principaux rebelles et en tirer une sanglante vengeance.

Feignant donc de tout oublier, il les invita, en signe de réconciliation, à venir célébrer au Château-Neuf de Naples, dans son propre palais, les noces du fils du comte de Sarno avec la fille du duc de Melfi. Le prince de Salerne et les fils du prince de Bisignano flairèrent le piège ; au lieu de se rendre à l'invitation, ils passèrent secrètement la frontière et s'en allèrent chercher par l'Europe un compétiteur à opposer au cruel Ferdinand. Tous les autres vinrent sans défiance à la fête où le roi les appelait, et là se virent arrêtés. Bientôt après, Francesco Coppola, comte de Sarno, le secrétaire d'État Antonio Petrucci et ses deux fils aînés, les

comtes de Carinola et de Policastro, jugés par une commission extraordinaire et condamnés pour crime de lèse-majesté, furent décapités publiquement à Naples. Puis on mit à mort secrètement dans leur prison, et cela sans jugement, Pierre de Baux, prince d'Altamura, Geronimo Sanseverino, prince de Bisignano, les ducs de Melfi et de Nardo, les comtes de Morcone, de Lauria et de Noja. Le vieux marquis de Cotrone, en mourant dans son cachot de mort naturelle, épargna aux bourreaux la peine de le tuer. Tous ses domaines et seigneuries furent confisqués par la couronne, et le roi en distribua la majeure partie à différents nobles qu'il favorisait. Guillaume de Poitiers, seigneur de Clerieu en Dauphiné, prit alors en France le titre de marquis de Cotrone, comme neveu et héritier de Polissena Ruffo, belle-sœur d'Antonio Centiglia, mariée dans la maison de Valentinois. En 1495, Charles VIII, maître de Naples, lui reconnut officiellement la possession de son marquisat, que revendiquait également son cousin Antonio Ruffo, créé duc de Catanzaro. A la mort de Guillaume, le marquisat de Cotrone devait faire retour à Antonio. Mais tout cela resta lettre morte, la ville ayant obstinément fermé ses portes aux Français et s'étant maintenue sous la bannière de la maison d'Aragon, alors que tout le royaume semblait perdu pour Ferdinand II. Les gens de Cotrone ne se bornèrent même pas à garder cette fidélité à l'abri de leurs murs. Ils envoyèrent des détachements dans tout le pays environnant courir sus aux partisans des Français, auxquels ils enlevèrent Strongoli, ce qui attira sur leur territoire les ravages de Stuart d'Aubigny, commandant en Calabre pour Charles VIII.

Cotrone accueillit donc avec enthousiasme Gonzalve de Cordoue dans sa marche de Reggio pour aller rejoindre à Atella le roi Ferdinand de Naples. La ville était encore occupée par une garnison espagnole qu'y avait établie le Grand Capitaine, en 1497, quand Guillaume de Clerieu fut

envoyé par Charles VIII auprès des rois catholiques, Ferdinand et Isabelle, pour leur faire les premières ouvertures de ce partage du royaume de Naples entre la France et l'Espagne, qui devait être un peu plus tard conclu par Louis XII. Philippe de Commynes le montre s'occupant alors autant, et peut-être plus, de se faire mettre en possession de son marquisat que de poursuivre l'objet politique de sa mission.

VIII

A peine monté sur le trône, le roi Frédéric, dans cette même année 1497, confirma tous les priviléges de la ville de Cotrone et lui accorda de plus de grandes diminutions de taxes, en récompense de la fidélité inébranlable qu'elle avait montrée à sa maison. Quand il fut ensuite détrôné par la coalition de Louis XII et de Ferdinand le Catholique, les gens de Cotrone ouvrirent leurs portes sans résistance à Gonzalve de Cordoue, et après la rupture qui survint si vite entre les deux alliés, ils tinrent pour les Espagnols contre les Français jusqu'à ce qu'Ugone de Cardona eut chassé ceux-ci des Calabres par sa victoire de Seminara. Aussi Ferdinand le Catholique décerna-t-il à la ville, en 1506 et en 1514, de nouveaux priviléges, confirmés en 1517 par Charles Quint, au nom de sa mère Jeanne la Folle.

En 1527, Cotrone, toujours fidèle à l'Espagne et hostile aux Français, ferma ses portes devant Tebaldi, le lieutenant de Lautrec, et répondit par des refus à ses sommations quand il passa pour aller assiéger Catanzaro. De là, nouveaux priviléges concédés par Charles Quint en 1530, à l'occasion de son couronnement à Bologne. Enfin, l'année suivante la ville acheta, par un don de 3,000 écus au soleil fait à l'Empereur dans un pressant besoin d'argent, la ga-

rantie solennelle de ne pouvoir plus jamais être concédée en fief à personne par l'autorité royale. A ce moment, elle était dans un grand mouvement de prospérité ascendante, car les registres des taxes y comptent 850 feux en 1532, 1028 en 1545 et 1308 en 1561.

Cependant la puissance maritime des Barbaresques dans la Méditerranée se fondait sous les auspices du sultan Soleiman et du terrible Khaïr-ed-din, surnommé Barberousse. François Ier, prêt à se donner au diable, comme il le disait lui-même, pour trouver un appui contre Charles-Quint, avait contracté cette alliance turque qui fut alors un de ces expédients que la nécessité justifie mais qui depuis a pesé si lourdement sur la politique française, en a faussé et entaché pendant plusieurs siècles l'action en Orient, après qu'on eut commis la faute de s'y attacher comme à une tradition. En quelques années, devant les dévastations effroyables des corsaires musulmans, toutes les campagnes littorales du royaume de Naples se dépeuplèrent de nouveau, comme au IXe siècle et par suite du même fléau. Les paysans épouvantés se réfugièrent dans les villes fortes; des bourgs de quelque importance furent entièrement abandonnés de leurs habitants, et l'on vit des bandes de campagnards calabrais venir chercher un asile jusque dans Naples.

En 1537, un vaste armement turc, destiné à envahir les provinces napolitaines, était rassemblé à Avlona et le sultan Soleiman venait en prendre le commandement en personne. Déjà quelques bandes d'avant-garde avaient été jetées par les vaisseaux de Barberousse sur la Terre d'Otrante, quand la rupture de Venise avec la Porte, ménagée par André Doria, vint détourner l'orage sur Corfou. Six ans plus tard, en 1543, l'Europe chrétienne apprenait avec stupeur et indignation la réunion de la flotte de France avec celle des écumeurs de la Méditerranée, dans le but d'attaquer ensemble les possessions de l'Empereur en Italie. François Ier

se promettait de grands résultats de cette action commune, que ne produisit rien qu'une entreprise infructueuse sur Nice, bientôt abandonnée, et après une campagne sans gloire, le roi de France donna au monde le honteux spectacle des pirates algériens admis à hiverner dans le port de Toulon et à en faire le quartier général de leurs brigandages.

Quand Khaïr-ed-din vint s'établir à Toulon avec ses vaisseaux, la ville était déserte, un ordre du roi avait imposé l'exil à tous ses habitants. Les chefs de famille avaient obtenu seuls de pouvoir rester pour veiller sur leurs propriétés; mais il n'était pas demeuré une femme, pas un vieillard et pas un enfant. Les pirates s'établirent dans les maisons, en consommèrent les provisions, usèrent des meubles dont elles étaient garnies; le tout sans indemnité pour les habitants, car François Ier, toujours à court d'argent, ne fut pas en mesure d'en payer. Le conseil de ville pourvoyait à la dépense, aux frais de la population expulsée; l'ambassadeur de France à Constantinople avait suspendu son départ, pour faire l'office de commissaire du roi auprès de Barberousse; un prince du sang, qui allait quelques mois après s'immortaliser à Cérisoles, le duc d'Enghien, continuait à cultiver l'amitié du barbare, après avoir associé sa bannière à la sienne devant Nice. Cependant les pirates profitaient de la protection du roi de France pour ravager les côtes d'Espagne et d'Italie et y faire des razzias d'esclaves chrétiens, qu'ils entassaient à Toulon; ils n'épargnaient même pas la Provence, et le roi laissait piller et enlever ses sujets sans oser réclamer, de peur de se brouiller avec son terrible allié. Enfin, quand elle partit après six mois de séjour, la flotte barbaresque longea tout le rivage occidental de l'Italie, en y promenant la flamme et la dévastation; ce fut surtout dans le royaume de Naples qu'elle fit rage, et elle ne rentra dans Alger qu'après avoir enlevé comme esclaves 15,000 habitants de Lipari. L'Empire répondit à

cette trahison de la cause du christianisme et de la civilisation, en refusant d'admettre les ambassadeurs de François Ier à la diète de Spire. C'est tout ce que le roi de France y gagna.

Dans ces circonstances critiques, don Pedro de Toledo gouvernait le royaume de Naples pour Charles-Quint. Ce fut un des meilleurs vice-rois qu'y eut l'Espagne. En présence des ravages des Barbaresques et de la menace de l'invasion turque, il s'occupa avec une grande activité de mettre les côtes du royaume en état de défense. Ce fut lui qui les garnit de la ceinture continue de tours de guette, qui, en vue les unes des autres, devaient donner l'alarme à l'approche des corsaires, et sous la protection d'un petit poste militaire offrir asile aux cultivateurs surpris par leur apparition. En 1541, il fortifia Cotrone, en refaisant le rempart et en bâtissant la citadelle, telle qu'elle subsiste encore aujourd'hui. Aux angles saillants des bastions et de distance en distance à la corniche des courtines, les armes du vice-roi y sont sculptées, alternant avec celles de la monarchie espagnole. Dans tous ces remparts, il n'y a pas, je crois, une seule pierre qui ne présente les marques de la taille antique. Pour s'épargner la peine de faire venir de loin les matériaux, les ingénieurs espagnols firent ce qu'on n'avait déjà que trop fait avant eux dans les diverses constructions de la ville, ils exploitèrent comme carrière les ruines de la Crotone grecque, éparses dans la campagne. A en juger par la quantité de matériaux qu'elles fournirent, ces ruines devaient être encore importantes. Cent ans plus tard, Nola-Molisi parlait avec admiration, d'après les récits des vieillards qu'il avait connus quand il était enfant, de la magnificence et de la vaste étendue de celles qu'on appelait Il Palazzo et qui étaient situées sur une colline, un peu au delà de l'emplacement actuel de la gare du chemin de fer. Les ingénieurs militaires de don Pedro de Toledo n'y laissèrent pas pierre sur pierre, non plus que sur aucun

point de la superficie de la ville antique. Cette destruction sauvage est d'autant plus à déplorer que toutes les ruines ainsi exploitées appartenaient sans exception à la belle époque hellénique; on peut s'en assurer en regardant les pierres employées dans ces constructions du XVIe siècle. Il y a surtout au saillant nord de la citadelle, un certain bastion dont les murailles en terrasse ont près de cent pieds de haut et qu'on ne peut voir sans éprouver un transport d'indignation contre le vandalisme de ceux qui l'on bâti. Du haut en bas ce ne sont que grands blocs d'une taille admirable, arrachés à des murailles helléniques, mêlés à des tronçons de colonnes doriques et à des fragments d'architraves de temples. Si jamais on a le bon sens de démolir ce bastion, qui ne servirait à rien contre la puissance de l'artillerie moderne, ce sera une véritable mine de débris d'architecture intéressants, et sans doute aussi d'inscriptions grecques. Mais ne soyons pas trop sévères pour les ingénieurs espagnols du temps de Charles Quint. Le génie militaire des diverses nations européennes n'est encore que trop coutumier de semblable barbarie. J'ai vu, en 1860, les ingénieurs de l'armée anglaise démolir les beaux remparts helléniques de Samê de Céphalonie pour en employer les pierres à la construction de la forteresse du Mont-Abraham à Corfou.

Les souffrances du Napolitain furent toujours grandes sous la domination des Espagnols, qui ne voyaient dans ce pays qu'une ferme à exploiter sans merci. Mais jamais elles ne furent plus aiguës que du temps de Philippe II, sous le gouvernement de don Parafan de Riveira, duc d'Alcalà. Ce n'était pourtant pas un administrateur dépourvu de mérite que ce vice-roi; mais il avait affaire à des circonstances exceptionnellement défavorables. Plusieurs années de mauvaises récoltes, conduisant à une véritable famine, la peste et les ravages des tremblements de terre vinrent réduire à la plus affreuse misère et au désespoir la popu-

lation, épuisée de taxes pour soutenir des guerres qui ne l'intéressaient en rien. En même temps, les Turcs et les Barbaresques, toujours plus audacieux, multipliaient leurs ravages sur les côtes, au point d'en venir jusqu'à piller, sous le canon des châteaux de Naples, le faubourg de Chiaja. En Calabre, la faim, les souffrances de toute nature, l'oppression des magistrats royaux et des juridictions féodales, les exactions des collecteurs de l'impôt, remplirent les forêts de la Sila d'une foule de bandits et de désespérés, qui s'y rencontrèrent avec les fugitifs échappés à l'extermination des Vaudois de l'Apennin calabrais. Bientôt un homme intelligent et hardi, Marco Berardi de Cosenza, se mit à la tête de ces bandes dispersés d'outlaws, les groupa, leur donna une organisation militaire et en fit des insurgés. Ayant réussi à battre les premiers détachements de troupes envoyés contre lui, il se rendit, en 1563, maître de tout le massif des montagnes, d'où il envoyait des bandes dans le pays environnant. Ses compagnons le saluèrent du titre de *Rè Marcone* et lui reconnurent une autorité absolue. C'était une vraie guerre servile, comme celle de Spartacus, une jacquerie avec laquelle les paysans se montraient partout disposés à faire cause commune. Mais n'ayant pas de but politique déterminé, elle flottait incertaine, et comme toutes les insurrections du même genre, il ne lui fallut pas beaucoup de temps pour se déshonorer par des excès, qui la perdirent en étouffant toutes les sympathies qu'elle avait pu d'abord éveiller. Marco Berardi comprit cependant qu'il ne pourrait se maintenir qu'en devenant maître d'une ville forte et d'un port, d'où il pût entrer en relations avec les Barbaresques. Il essaya donc de surprendre Cotrone; mais il y échoua, et dut se retirer au bout de quelques jours de devant la place, faute de moyens d'en faire le siége. Cet échec marqua la fin de sa fortune. Le duc d'Alcalà avait envoyé de Naples des renforts à Fabrizio Pignatelli, marquis de Cerchiara, président de la Province de Calabre Citérieure.

Celui-ci marcha contre les insurgés à la tête de 2,000 hommes de vieille infanterie espagnole et de 600 cavaliers. Le roi Marcone, au lieu de chercher à user ses adversaires par une lutte de guérillas, qui lui offrait les plus grandes chances de succès, commit l'imprudence de livrer une bataille en règle au marquis de Cerchiara. Ses bandes indisciplinées et mal armées ne surent pas tenir tête à des troupes régulières; elles furent battues et dispersées dans toutes les directions. Dès lors, l'insurrection de la Sila était domptée. Les Espagnols n'eurent plus qu'à poursuivre ses débris désorganisés dans les gorges et dans les forêts, où on les traqua pendant plusieurs mois jusqu'à ce qu'on les eût exterminés. Dans cette féroce chasse à l'homme, Marco Berardi fut pris vivant, et on lui fit expier dans d'atroces supplices la terreur qu'il avait un moment inspirée aux maîtres du pays.

Ville de noblesse et redoutant comme telle le déchaînement des passions populaires, Cotrone, lors de la révolution de 1647, ne s'associa pas, comme Tarente, au mouvement de Naples. Au contraire, elle fit preuve une fois de plus dans cette circonstance de son ancienne fidélité à la monarchie espagnole. Elle se mit à ses frais en état de défense, et pour suppléer à la détresse des finances vice-royales, elle paya pendant plusieurs mois la solde et les vivres de sa garnison. Ne se contentant même pas de ces sacrifices, Cotrone leva une compagnie de cavaliers et une de gens de pied, sous le commandement de deux de ses nobles, Luca Giovanni Oliverio et Muzio Lucifero, et les envoya à Naples au secours du duc d'Arcos. Enfin, dans les derniers mois de la même année, elle expédia quatre vaisseaux chargés de grain pour le ravitaillement de la flotte avec laquelle don Juan d'Autriche essayait de réduire la ville de Naples.

Nous ne retrouvons pas le nom de Cotrone prononcé dans l'histoire pendant l'agonie de la domination espagnole, la guerre de la succession d'Espagne, ni le gouvernement des

vice-rois autrichiens. Lors de la conquête du royaume de Naples par Charles IV de Bourbon, la ville fut prise par les Espagnols sur les Impériaux sans une bien grande résistance, le 22 juin 1734.

Le tremblement de terre du 28 mars si 1783, désastreux pour toute la Calabre, produisit à Cotrone des dégâts considérables. C'est à la suite de cet événement que l'on entreprit de refaire le port, dont les môles étaient en partie détruits. Suivant la déplorable habitude contractée de longue date, on y employa des blocs antiques, arrachés à des monuments encore debout, au lieu de se donner la peine d'extraire des carrières des pierres nouvelles; et comme les ruines de la ville de Crotone avaient entièrement disparu, c'est dans les soubassements du temple de Hêra Lacinia qu'on alla chercher ces blocs. C'est, du moins, ce que raconte la tradition locale, et M. le marquis Lucifero en a reconnu la parfaite exactitude, en constatant que les pierres énormes mises en œuvre dans les môles du nouveau port sont de la même roche que celles qu'on voit encore en place dans les constructions helléniques du promontoire Lacinien, taillées de même et de la même dimension. J'ai pu m'assurer personnellement de l'exactitude de son observation. Du reste, le travail fut dirigé par de tels ânes que l'on combla par des enrochements mal disposés la plus grande partie de l'ancien port et qu'on ne sut créer qu'un petit bassin, pouvant à peine contenir un nombre fort restreint de bâtiments. Depuis l'indépendance italienne, des travaux de dragage, poursuivis sans interruption à partir de 1867, ont quelque peu amélioré ce port, aujourd'hui rangé officiellement dans la deuxième classe. Mais il reste encore énormément à y faire pour lui rendre l'importance et le mouvement que l'on pourrait très raisonnablement espérer de voir s'y développer.

IX

A la fin de janvier 1799 on apprit à Cotrone l'entrée de Championnet à Naples, ainsi que l'embarquement du roi Ferdinand et de la reine Caroline pour la Sicile. La ville se montra en grande majorité favorable à l'établissement de la République Parthénopéenne. Il y avait dans sa noblesse, depuis la Renaissance, des traditions d'étude et de culture littéraire qui ne s'étaient jamais interrompues. On y avait compté des hommes d'un sérieux mérite, comme l'archidiacre Camillo Lucifero, qui composa en 1523 un grand traité latin de l'histoire et des antiquités de Crotone, traité malheureusement perdu, mais où a largement puisé Giovanbattista Nola-Molisi, autre patricien de la ville, auteur de la *Cronica dell'antichissima e nobilissima città di Crotone e della Magna Grecia*, imprimée à Naples en 1649; comme ce dernier et son ami Giano Piluso, élégant poëte latin. A la fin du XVIIIe siècle, cette noblesse de Cotrone offrait dans ses rangs plus d'un membre nourri des écrits de Beccaria, de Vico, de Filangieri, à qui les philosophes français n'étaient même pas inconnus, et qui par conséquent devait être prêt à saluer avec enthousiasme l'avénement des idées nouvelles. Cotrone fut donc naturellement le principal foyer du parti libéral dans la Calabre.

Mais bien peu de semaines, on peut même dire bien peu de jours s'étaient écoulés lorsqu'on y apprit que le cardinal Ruffo, venu de Palerme, où il s'était d'abord retiré avec le roi, et débarqué à Bagnara avec le titre de vicaire-général du royaume, était entré à Mileto, où il avait constitué un gouvernement et rassemblait le noyau d'une armée avec des soldats licenciés, des déserteurs et des forçats tirés des bagnes de Sicile, armée où il décernait le grade de colonel

à des brigands de profession, comme les fameux Frà Diavolo et Mammone. Grâce à l'antique influence féodale de sa famille, qui pouvait à elle seule lever des régiments entiers de milice sur ses terres, et aussi avec l'assistance du clergé, il insurgeait les paysans ignorants des montagnes, en leur promettant d'une part, comme ministre de Dieu, le paradis, d'autre part, comme représentant du roi, six ans d'exemption de tous impôts et le partage des biens des républicains. Grâce à l'appât de ces promesses spirituelles et temporelles, il les appelait, en faveur de la cause royale, identifiée dans ses prédications avec celle de la religion, à une véritable croisade, dont les deux signes de ralliement étaient la croix blanche et la cocarde rouge. La flotte anglaise lui fournissait des fusils et des canons. L'insurrection signalait ses débuts par d'effroyables cruautés contre tous les individus soupçonnés de républicanisme, et ceux qui avaient pu échapper aux coups des bandes à demi sauvages qui se formaient, arrivaient éperdus à Cotrone pour y trouver un refuge.

Le 4 mars, le cardinal Ruffo investit la ville avec plus de 10,000 hommes de son armée de la Sainte-Foi. Rien n'était préparé pour une défense. Les remparts de la ville et de la citadelle, écroulés par places dans le tremblement de terre de 1783 et n'ayant pas été réparés depuis, offraient plusieurs brèches facilement praticables. On n'y comptait pas un seul canon en état de service. Comme garnison, il n'y avait que 32 soldats français. La garde nationale n'avait encore été ni organisée ni armée ; on n'avait pu rassembler dans la population, pour en garnir les murailles, que 2 à 300 hommes, armés de fusils de chasse et de vieux tromblons. Cotrone demanda donc à capituler. Mais le cardinal refusa ; il exigeait une pure et simple reddition à merci, qui livrât aux châtiments de son implacable vengeance les partisans de la République, et aussi les ennemis de sa famille. Ce qu'il désirait, d'ailleurs, c'était d'entrer par la brèche ;

car il avait promis à ses bandes avides, qu'il ne pouvait pas solder, le pillage des riches maisons nobles de la ville.

L'assaut fut donc donné et coûta cher aux insurgés royalistes. La poignée d'hommes mal armés qui était parvenue à se grouper auprès des brèches de la muraille, se défendit avec l'énergie du désespoir. Malgré la disproportion des forces, elle tint une journée entière et ne succomba qu'écrasée sous le nombre. Les soldats français, tombant les uns après les autres, se retirèrent de poste en poste sans cesser de combattre, tant qu'il leur resta une cartouche; enfin, quand leurs munitions furent épuisées, ceux qui restaient encore se jetèrent tête baissée et la baïonnette en avant au milieu des vainqueurs, où ils se firent tous tuer sans qu'aucun des trente-deux eût demandé quartier. La ville prise, le cardinal, tenant la promesse qu'il avait faite à ses hommes, la livra au pillage. Pendant deux jours on tua et on viola dans les maisons; surtout on y enleva tout ce qui pouvait se prendre. On vit alors des villages de la montagne les femmes descendre par troupes pour rejoindre leurs maris, en apportant de grands sacs qu'elles remportaient ensuite chez elles, pleins de butin de toute espèce. Pendant ce temps, Ruffo faisait arrêter les survivants des défenseurs de la ville et tous les hommes qu'il avait inscrits à l'avance sur ses listes de proscription, soit à cause de leurs opinions politiques, soit pour des raisons de *vendetta* de famille; une commission militaire improvisée constatait leur identité et les remettait au peloton d'exécution. Plusieurs centaine furent ainsi fusillés.

Le troisième jour après la prise, le cardinal fit élever sur des gradins, dans un endroit découvert, un autel improvisé. Revêtant ses habits pontificaux, il y monta, pour célébrer en présence de son armée un *Te Deum*, à la suite duquel il prononça du haut des gradins sur ses soldats la formule d'une absolution solennelle pour tous les péchés qu'ils avaient pu commettre pendant le sac de la

ville. Cette parade sacrilége eut son digne pendant quand il arriva trois mois après devant Naples. Le cardinal Zurlo, archevêque de la ville, l'excommunia solennellement comme auteur des malheurs de l'État, et Ruffo, de son camp, répondit en excommuniant Zurlo comme ennemi de Dieu, de l'Église et du roi. Ces deux cardinaux se combattant à coups d'excommunications et mêlant l'emploi des armes spirituelles aux fureurs de la guerre civile, semblent reporter au moyen âge.

Le lendemain de la cérémonie que nous venons de raconter, et où il avait usurpé des pouvoirs ecclésiastiques qui ne lui appartenaient pas, car il n'était que diacre, et, comme tel, n'avait pas reçu de l'Eglise le pouvoir d'absoudre, le cardinal Ruffo reprenait sa marche en avant sur Catanzaro, laissant à Cotrone une garnison, qui tint la ville sous la terreur jusqu'au licenciement de l'armée de la Sainte-Foi. Tel il avait été à Cotrone, tel il continua d'être partout jusqu'à son entrée à Naples. Et pourtant, après la victoire définitive, cette homme terrible, qui à cinquante-quatre ans s'était réveillé général et avait su reconquérir un royaume pour un roi imbécile et une reine impudique, tremblants de peur dans leur retraite de Palerme, qui n'avait jamais hésité à répandre le sang à flots quand il le croyait utile au succès de sa cause, se montra humain et généreux au regard de la reine Caroline et de ses bourreaux, au regard même de l'amiral Nelson. Lui, du moins, s'il était féroce, était loyal ; il croyait qu'une capitulation est une chose sacrée, dont un roi n'a pas le droit de se dégager plus qu'un autre homme.

Il est pourtant une chose qui me gâte le cardinal Ruffo, lequel dans sa férocité et sa sauvagerie, dignes du XIe siècle, serait sans cela une fière figure de Calabrais, à mettre en pendant avec les Bruttiens du bon temps. C'est qu'il ne retrouva plus le même zèle pour la cause de son roi quand, au lieu de républicains, ce fut un despote couronné qui le

dépouilla de son spectre. Le vieux lion des Calabres s'humanisa singulièrement avec la dynastie napoléonienne. Il accepta des mains de Napoléon la croix d'officier de la Légion d'honneur au lendemain du jour où il avait fait enlever le Pape Pie VII, que lui, Ruffo, avait aussi servi. Et ce ne furent pas des agissements politiques bourboniens de sa part, ce fut l'avis du mauvais effet que cette décoration avait produit à Naples parmi les partisans du nouveau régime, qui fit que l'Empereur, brusquement et presque aussitôt après, le confina en exil à Bagneux, près de Paris. Il y resta jusqu'en 1814, fatigant le maître de ses protestations de dévouement.

En 1806, Napoléon, vainqueur à Austerlitz, entreprit, au lendemain de la signature du traité de Presbourg, de détrôner les Bourbons de Naples, qui s'étaient déclarés pour l'Autriche dans la guerre qui venait de finir. Au mois de mars de cette année, quelques jours après la bataille du Campo-Tenese, un détachement de l'armée du général Reynier, chargé des opérations dans les Calabres, vint attaquer Cotrone et l'enleva après une faible résistance. Le général français donna aussitôt l'ordre de réparer et d'armer le château de cette ville, pour le mettre à l'abri des entreprises de la flotte anglaise. C'est Paul-Louis Courier qui, en qualité de chef d'escadron d'artillerie, fut chargé de l'armement de la place, et c'est à cette occasion que lui arriva la fâcheuse aventure qui pesa sur la suite de sa carrière militaire, et dont le souvenir, aggravé par les frasques de sa mauvaise tête, le força peu après d'y renoncer. On l'avait envoyé à Tarente pour prendre dans l'arsenal de cette ville les pièces de position nécessaires et les faire passer à Cotrone. Plusieurs convois avaient heureusement fait le trajet; Courier s'embarqua lui-même avec le dernier, composé de 12 canons de gros calibre et de leurs affuts, sur une polacre qui partit de nuit pour se dérober aux croisières ennemies. Mais au jour, le petit bâtiment reçut la

chasse d'un brick anglais qui le gagna bientôt de vitesse. La situation devenait grave ; Courier, qui ne fut jamais un héros, donna au capitaine l'ordre de saborder son bateau pour le couler et se jeta dans la chaloupe avec l'équipage pour gagner la côte, avec une telle hâte qu'il ne prit même pas la peine de s'assurer que son ordre avait été exécuté. Aussi les Anglais s'emparèrent-ils du bâtiment abandonné et du chargement d'artillerie qu'il avait à bord. Débarqué à l'embouchure du Crati, avec le capitaine Monval et les deux artilleurs qui l'accompagnaient, Courier faillit à Corigliano être massacré par la population et fut dépouillé de ce qu'il avait. Le syndic de la ville fut obligé de faire emprisonner les quatre Français pour les soustraire à la férocité populaire, et dans la nuit il les fit évader et conduire par un guide sûr jusqu'à Cosenza, où il y avait une garnison, en prenant des sentiers détournés dans la montagne. Dix jours après sa mésaventure, le malencontreux et spirituel chef d'escadron rejoignait le général Reynier à Monteleone. On peut juger s'il en fut mal reçu ! Lui-même nous a laissé le récit de leur première entrevue, dans une lettre du 21 juin 1806.

La correspondance de Paul-Louis Courier est un des livres que j'engage le touriste à ne pas oublier de prendre avec lui s'il va visiter la Calabre. Courier a parcouru ce pays dans toutes les directions comme militaire. Il n'est pour ainsi dire pas une des localités qu'on y traverse d'où il n'ait daté quelqu'une de ses lettres, trop étudiées sans doute, mais toujours étincelantes de verve et d'esprit. Personne n'a peint en traits plus vivants ce qu'était encore la barbarie de la Calabre au commencement du siècle, et personne n'en a mieux senti la nature.

Vous croirez sans peine, Monsieur, écrivait-il à Sainte-Croix le 12 septembre 1806, qu'avec de pareilles distractions (celles des dangers de la campagne) je n'ai eu garde de penser aux antiquités : s'il s'est trouvé sur mon chemin quelques monuments, à l'exemple de Pompée, *ne visenda quidem putavi*. Non que j'aie rien perdu de mon goût

pour ces choses-là, mais le présent m'occupait trop pour songer au passé : un peu aussi le soin de ma peau, et les Calabrais me font oublier la Grande-Grèce. C'est encore aujourd'hui *Calabria ferox.* Remarquez, je vous prie, que depuis Annibal, qui trouva ce pays florissant, et le ravagea pendant seize ans, rien ne s'est rétabli. Nous brûlons bien sans doute, mais il paraît qu'il s'y entendait aussi. Si nous nous y arrêtions quelque part, si j'avais seulement le temps de regarder autour de moi, je ne doute point que ce pays, où tout est grec et antique, ne me fournît aisément de quoi vous intéresser et rendre mes lettres dignes de leur adresse...

Pour la Calabre actuelle, ce sont des bois d'orangers, des forêts d'oliviers, des haies de citronniers. Tout cela sur la côte et seulement près des villes : pas un village, pas une maison dans la campagne. Elle est déserte, inhabitable, faute de police et de lois. Comment cultive-t-on, direz-vous? Le paysan loge en ville et laboure dans la banlieue; partant le matin à toute heure, il rentre avant le soir, de peur... En un mois, dans la seule province de Calabre, il y a eu plus de 1,200 assassinats, c'est Salicetti qui me l'a dit. Comment oserait-on coucher dans une maison des champs? On y serait égorgé dès la première nuit.

Les moissons coûtent peu de soins ; à ces terres soufrées il faut peu d'engrais; nous ne trouvons pas à vendre le fumier de nos chevaux. Tout cela donne l'idée d'une grande richesse. Cependant le peuple est pauvre, misérable même. Le royaume est riche ; car, produisant de tout, il vend et n'achète pas. Que font-ils de l'argent? Ce n'est pas sans raison qu'on a nommé ceci l'Inde de l'Italie...

Ce n'est point ici qu'il faut prendre exemple d'un bon gouvernement, mais la nature enchante. Pour moi, je ne m'habitue pas à voir des citrons dans les haies. Et cet air embaumé autour de Reggio! On le sent à deux lieues au large quand le vent souffle de terre. La fleur d'oranger est cause qu'on y a un miel beaucoup meilleur que celui de Virgile : les abeilles d'Hybla ne paissaient que le thym, n'avaient point d'oranger.

Ces lettres de Paul-Louis Courier, sous leur forme enjouée, sont d'ailleurs un incomparable document historique. C'est là qu'il faut chercher le tableau de ce qu'était, dès 1806, entre Austerlitz et Iéna, dans la période des succès

étourdissants de l'Empire, le désordre, l'indiscipline et les souffrances d'une armée lancée à l'aventure au bout de l'Europe, loin de l'œil et de la direction du maître. On y touche du doigt l'embarras des généraux, déshabitués de l'initiative personnelle et tremblants devant les aides de camp que l'Empereur leur envoie pour les surveiller, les petites intrigues et les divisions incurables des états-majors, l'insuffisance et le désarroi des services administratifs, la désorganisation des troupes et la licence des soldats, habitués à vivre de pillage. Tout cela reste voilé dans une certaine mesure tant que l'on a le vent en poupe ; mais aussitôt que la fortune devient contraire, l'armée tombe en pleine décomposition. On a dès lors en raccourci le spectacle qu'offriront sur une plus vaste échelle, quelques années après et au milieu des mêmes épreuves, les armées que dévorera la funeste guerre d'Espagne.

Tout va bien d'abord pour l'armée de Calabre ; elle marche de succès en succès. Le 6 mars elle culbulte les troupes royales napolitaines à Lagonegro ; le 9 elle les disperse comme un troupeau de moutons sur le plateau du Campo-Tenese et entre à leur suite dans Murano. Courier en écrit le soir même :

Bataille ! mes amis, bataille ! Je n'ai guère envie de vous la conter. J'aimerais mieux manger que t'écrire ; mais le général Reynier, en descendant de cheval, demande son écritoire. On oublie qu'on meurt de faim ; les voilà tous à griffonner l'histoire d'aujourd'hui ; je fais comme eux en enrageant. Figurez-vous, mes chers amis, qui avez là-bas toutes vos aises, bonne chère, bon gîte et le reste ; figurez-vous un pauvre diable non pas mouillé, mais imbibé, pénétré, percé jusqu'aux os par douze heures de pluie continuelle, une éponge qui ne séchera de huit jours ; à cheval dès le grand matin, à jeun ou peu s'en faut au coucher du soleil : c'est le triste auteur de ces lignes qui vous toucheront si quelque pitié habite en vos cœurs...

Les Napolitains ont voulu comme se battre aujourd'hui ; mais cette fantaisie leur a bientôt passé. Ils s'en vont et nous laissent ici leurs

canons, qui ont tué quelques hommes du 1er d'infanterie légère par la faute d'un butor : tu devines qui c'est. Je t'en dirai des traits quand nous nous reverrons. N'ayant point d'artillerie (car nos pièces de montagne c'est une dérision), je fais l'aide de camp les jours comme aujourd'hui, afin de faire quelque chose ; rude métier avec de certaines gens.....

On doit avoir tué douze ou quinze cents Napolitains, les autres courent, et nous courrons demain après eux, bien malgré moi.....

On pille fort dans la ville et l'on massacre un peu. Je pillerais aussi, parbleu, si je savais qu'il y eût quelque part à manger. J'en reviens toujours là, mais sans aucun espoir. L'écriture continue, ils n'en finiront point. Je ne vois que le major Stroltz, qui au moins pense encore à faire du feu ; s'il réussit, je te plante là.....

Que te marquerai-je encore? J'ai un cheval enragé que mes canonniers ont pris. Il mord et rue à tout venant : grand dommage, car ce serait un joli poulain calabrais, s'il n'était pas si misanthrope, je veux dire sauvage, ennemi des hommes.

Nous sommes dans une maison pillée ; deux cadavres nus à la porte ; sur l'escalier, je ne sais quoi ressemblant assez à un mort. Dans la chambre même, avec nous, une femme violée, à ce qu'elle dit, qui crie, mais qui n'en mourra pas, voilà le cabinet du général Reynier ; le feu à la maison voisine, pas un meuble dans celle-ci, pas un morceau de pain. Que mangerons-nous ? Cette idée me trouble.

Quatre jours après, le 13 mars, l'armée occupait Cosenza ; le 29 elle entrait à Reggio et voyait devant elle Messine, que gardait la flotte anglaise. Sur cette nouvelle, Joseph Bonaparte, qui avait le commandement supérieur de toutes les troupes envoyées contre Naples, quitta cette capitale le 3 avril, pour aller visiter les Calabres et la Pouille. Il arriva le 12 à Cosenza et reçut le 13, à Bagnara, l'ordre de son frère d'avoir à prendre le titre de roi des Deux-Siciles : il fut reçu en cette qualité à Reggio, d'où il partit le 20 pour achever sa tournée en passant par Tarente.

Courier écrivait le 15 de Reggio, à une dame de ses amis :

Nous triomphons en courant, et ne nous sommes encore arrêtés qu'ici, où terre nous a manqué. Voilà, ce me semble, un royaume

assez lestement conquis, et vous devez être contente de nous. Mais moi, je ne suis pas satisfait. Toute l'Italie n'est rien pour moi, si je m'y joins la Sicile. Ce que j'en dis c'est pour soutenir mon caractère de conquérant; car entre nous, je me soucie peu que la Sicile paie ses taxes à Joseph ou à Ferdinand. Là-dessus j'entrerais facilement en composition, pourvu qu'il me fût permis de la parcourir à mon aise; mais en être venu si près, et n'y pouvoir mettre le pied, n'est-ce pas pour enrager? Nous la voyons en vérité, comme des Tuileries vous voyez le faubourg Saint-Germain; le canal n'est ma foi guère plus large; et pour le passer cependant nous sommes en peine. Croiriez-vous? s'il ne nous fallait que du vent, nous ferions comme Agamemnon : nous sacrifierions une fille. Dieu merci, nous en avons de reste. Mais pas une seule barque, et voilà l'embarras.....

Ce royaume que nous avons pris n'est pourtant pas à dédaigner c'est bien, je vous assure, la plus jolie conquête qu'on puisse jamais faire en se promenant. J'admire surtout la complaisance de ceux qui nous le cèdent. S'ils se fussent avisés de vouloir le défendre, nous l'eussions bonnement laissé là; nous n'étions pas venus pour faire violence à personne.....

Tant y a que nous sommes au fin fond de la botte, dans le plus beau pays du monde, et assez tranquilles, n'était la fièvre et les insurrections. Car le peuple est impertinent; des coquins de paysans s'attaquent aux vainqueurs de l'Europe. Quand ils nous prennent, ils nous brûlent le plus doucement qu'ils peuvent. On fait peu d'attention à cela : tant pis pour qui se laisse prendre. Chacun espère s'en tirer avec son fourgon plein, ou ses mulets chargés, et se moque de tout le reste.

Quant à la beauté du pays, les villes n'ont rien de remarquable, pour moi du moins; mais la campagne, je ne sais comment vous en donner une idée. Cela ne ressemble à rien de ce que vous avez pu voir. Ne parlons pas des bois d'orangers ni des haies de citronniers; mais tant d'autres arbres et de plantes étrangères que la vigueur du sol y fait naître en foule, ou bien les mêmes que chez nous, plus grandes, plus développées, donnent au paysage un tout autre aspect. En voyant ces rochers, partout couronnés de myrtes et d'aloès, et ces palmiers dans les vallées, vous vous croyez au bord du Gange ou sur le Nil, hors qu'il n'y a ni pyramides ni éléphants; mais les buffles en tiennent lieu, et figurent fort bien parmi les végétaux africains,

avec le teint des habitants, qui n'est pas non plus de notre monde. A dire vrai, les habitants ne se voient plus guère hors des villes ; par là ces beaux sites sont déserts, et l'on est réduit à imaginer ce que ce pouvait être, alors que les travaux et la gaieté des cultivateurs animaient tous ces tableaux.

Voulez-vous, Madame, une esquisse des scènes qui s'y passent à présent ? Figurez-vous sur le penchant de quelque colline, le long de ces roches décorées comme je viens de vous le dire, un détachement d'une centaine de nos gens, en désordre. On marche à l'aventure, on n'a souci de rien. Prendre des précautions, se garder, à quoi bon ? Depuis plus de huit jours, il n'y a point eu de troupes massacrées dans ce canton. Au pied de la colline coule un torrent rapide qu'il faut passer pour arriver sur l'autre montée : partie de la file est déjà dans l'eau, partie en deçà, au delà. Tout à coup se lèvent de différents côtés mille tant paysans que bandits, forçats déchaînés, déserteurs, commandés par un sous-diacre, bien armés, bons tireurs ; ils font feu sur les nôtres avant d'être vus : les officiers tombent les premiers ; les plus heureux meurent sur la place ; les autres, durant quelques jours, servent de jouet à leurs bourreaux.

Cependant le général, colonel ou chef, n'importe de quel grade, qui a fait partir ce détachement sans songer à rien, sans savoir, la plupart du temps, si les passages étaient libres, informé de la déconfiture, s'en prend aux villages voisins ; il y envoie un aide de camp avec 500 hommes. On pille, on viole, on égorge, et ce qui échappe va grossir la bande du sous-diacre.

On comptait cependant venir bientôt à bout de ces bandes irrégulières et compléter la pacification du pays, quand on apprit tout à coup que 6,000 Anglais, commandés par sir John Stuart, venaient de débarquer dans le golfe de Santa Eufemia. Le général Reynier rassembla en toute hâte les troupes les plus voisines, au nombre de 4,000 hommes, et marcha contre les Anglais. Au lieu de les attendre dans la forte position de Maida, il commit la faute insigne de descendre en plaine les attaquer, avec la présomptueuse confiance qu'il les battrait aussi facilement que les Napolitains. Mais ce fut lui qui fut complétement battu, le 4 juillet,

et obligé de se retirer en désordre sur Catanzaro, qu'il atteignit à grand' peine le lendemain. Après y avoir passé quelques jours, il poursuivit sa retraite vers Cassano, allant au-devant d'un corps de 6,000 hommes que le maréchal Masséna conduisait lui-même à son secours. Reynier quitta donc Catanzaro le 26 juillet, saccagea, pour répandre la terreur dans le pays, les villes qu'il rencontra sur son passage, Strongoli le 30 juillet, Corigliano le 2 août, et arriva le 4 à Cassano, où il fut rejoint le 7 par le général Verdier avec une brigade dans laquelle se trouvait Paul-Louis Courier. Le 10 aout, toutes les troupes, montant à 13,000 hommes se trouvaient réunies sous les ordres de Masséna, entre Cassano et Castrovillari.

Sotte chose en vérité, pour un homme qui commande, écrit Courier de Cassano, le 12, d'avoir sur les épaules un aide de camp de l'empereur, un monsieur de la cour, qui vous arrive en poste, habillé par Walter, et portant dans sa poche le génie de l'empereur. Reynier s'est trouvé là comme moi à Tarente, avec un surveillant chargé de rendre compte. La bataille gagnée, c'eût été l'empereur, le génie, la pensée, les ordres de là-haut. Mais la voilà perdue, c'est notre faute à nous. La troupe dorée dit : L'empereur n'était pas là, et comment se fait-il que l'empereur ne puisse former un général ?

L'aventure est fâcheuse pour le pauvre Reynier. Nulle part on ne se bat ; les regards sont sur nous. Avec nos bonnes troupes et à forces presque égales, être défaits, détruits en si peu de minutes ; cela ne s'est point vu depuis la Révolution.

Reynier a tâché de se faire tuer, et il court encore comme un fou partout où il y a des coups à attraper. Je l'approuverais s'il ne m'emmenait ; moi, je n'ai pas perdu de bataille, je ne voulais point être vice-roi, et tout nu que me voilà, je me trouve bien au monde. Les fidèles nous laissent aller, et survivent très volontiers à leurs espérances. Que les temps sont changés depuis Monteleone, en quinze jours ! Au lieu de cette foule, de ce cortége, c'est à qui s dispensera de l'accompagner ; il n'y va plus que ceux qui ne peuvent l'éviter.....

Masséna, et les nobles, et tous les gens bien nés, sont à six milles

d'ici, à Castrovillari; sa troupe dorée à Murano. M. de Colbert est aussi là, qui trouve dur de suivre le quartier général sans sa voiture bombée. Il a bien fallu la laisser à Lagonegro et faire trois journées à cheval. Il prétend, pour tant de fatigues et de périls, qu'on le fasse officier de la Légion d'honneur, et je trouve sa prétention bien modérée pour un homme qui s'appelle M. de Colbert.

L'armée un peu refaite, on se met à donner la chasse aux bandes armées dans la Sila.

Scigliano, 21 *août*.

Écoutez, vous qui dites que nous ne faisons rien. Nous pendîmes un capucin à San-Giovanni in Fiore, et une vingtaine de pauvres diables qui avaient plus la mine de charbonniers que d'autre chose. Le capucin, homme d'esprit, parla fort bien à Reynier. Reynier lui disait : Vous avez prêché contre nous. Il s'en défendit ; ses raisons me paraissaient assez bonnes. Nous voyant partis en gens qui ne devaient pas revenir, il avait prêché pour ceux à qui nous cédions la place. Pouvait-il faire autrement ? Mais si on les écoutait, on ne pendrait personne. Ici nous n'avons pu prendre qu'un père et un fils, que l'on prit endormis dans un fossé. Monseigneur excusera; il ne s'est trouvé que cela. Pas une âme dans la ville, tout se sauve, et il n'est resté que les chats dans les maisons.

Nous rencontrons, par-ci par-là, des bandes qui n'osent pas même tenir le sommet des montagnes. Leur plus grande audace fut à Cosenza, où l'Anglais les amena (c'était le surnom d'un chef de bande). Il les fit venir jusqu'à la porte du côté de Scigliano, et ils y restèrent toute une nuit, sans que personne dedans s'en doutât. S'ils fussent entrés tout bonnement — car de gardes aux portes, ah ! oui, c'est bien nous qui pensons à cela, — ils prenaient au lit Monseigneur le maréchal avec la femme du major. L'Anglais fut tué là. Le matin, nous autres déconfits, qui venions de Cassano, traversant à Cosenza, nous sortîmes par cette porte à la pointe du jour, et les trouvâmes là, dans les vignes. Il s'était avancé, lui; sa canaille l'abandonna. Je le vis environné ; il jeta son épée en criant : « Prisonnier ! » mais on le tua ; j'en fus fâché, j'aurais voulu lui rendre un peu les bons traitements que j'ai reçus de ses compatriotes. C'était un bel homme, équipé fort magnifiquement; on le dépouilla en un clin d'œil. Il avait de l'or beaucoup.

Mais il ne faudrait pas croire que ces souvenirs sanglants aient laissé en Calabre, contre les Français, des rancunes populaires pareilles à celles qui subsistent encore si vivaces chez le paysan espagnol. On y tient peu de compte de la vie humaine, et le meurtre n'y tire pas à conséquence. Ces massacres qui nous paraissent hideux, c'était, chez une population encore livrée à sa férocité native, la manière naturelle de faire la guerre. Chacun l'employait contre ses adversaires, sans ressentir l'indignation de se la voir appliquer à son tour. D'ailleurs, il n'y avait pas dans les Calabres, en 1806, un mouvement de passion nationale entraînant tout, comme celui qui s'empara de l'Espagne. Il n'existait pas à proprement parler de nationalité napolitaine ; des deux côtés on se battait pour des princes étrangers, et le sentiment abstrait de la patrie n'était pas chose que comprissent les sauvages montagnards, qu'un clergé aussi ignorant qu'eux fanatisait, non pour la cause d'un roi dont ils se souciaient bien peu, mais pour celle d'un état social auxquel ils étaient habitués et dont on leur représentait la religion comme inséparable. Aussi pour les Français et pour le roi Joseph, plus tard pour Murat, y avait-il, dans ces provinces, comme dans tout le royaume de Naples, un parti aussi nombreux, aussi acharné, aussi féroce que l'autre, et qui comprenait en général les classes les plus éclairées de la nation. Il ne s'agissait donc pas en réalité d'une guerre d'indépendance nationale, mais d'une véritable guerre sociale et civile, avec toutes les fureurs qui sont propres à ce genre de guerres. C'était la lutte de l'ancienne et de la nouvelle société qui prenait ici le cachet de la férocité calabraise.

Citons à cet égard un dernier fragment des lettres de Courier :

Après avoir saccagé sans savoir pourquoi la jolie ville de Corigliano, nous venions (non pas moi, j'étais avec Verdier, mais j'arrivai trois

jours après) ; nos gens montaient vers Cassano, le long d'un petit fleuve ou torrent qui ne traverse plus Sybaris, mais des bosquets d'orangers. Le bataillon suisse marchait en tête, fort délabré comme tout le reste, commandé par Müller, car Clavel a été tué à Sainte-Euphémie. Les habitants de Cassano, voyant cette troupe rouge, nous prennent pour des Anglais : cela est arrivé souvent. Ils sortent, viennent à nous, nous embrassent, nous félicitent d'avoir bien frotté ces coquins de Français, ces voleurs, ces excommuniés. On nous parla, ma foi, sans flatterie cette fois-là. Ils nous racontaient nos sottises et nous disaient de nous pis encore que nous ne méritions. Chacun maudissait les soldats de *maestro Peppe*, chacun se vantait d'en avoir tué. Avec leur pantomime, joignant le geste au mot : « J'en ai poignardé six ; j'en ai fusillé dix. » Un disait avoir tué Verdier ; un autre m'avait tué, moi. Ceci est vraiment curieux. Portier, lieutenant du train, voit dans les mains de l'un d'eux ses propres pistolets, qu'il m'avait prêtés, et qu'on me prit quand je fus dépouillé. Il saute dessus. « A qui sont ces pistolets ? » L'autre, tu sais leur style : « Monsieur, ils sont à vous. » Il ne croyait pas dire si vrai. « Mais de qui les avez-vous eus ? » — « D'un officier français que j'ai tué. » Alors, moi et Verdier, on nous crut bien morts tous deux ; et quand nous arrivâmes, trois jours après, on était déjà en train de ne plus penser à nous.

Tu vois comme ils se recommandaient et arrangeaient leur affaire. On reçut ainsi toutes leurs confidences, et ils ne nous reconnurent que quand on fit feu sur eux, à bout touchant. On en tua beaucoup. On en prit cinquante-deux, et le soir on les fusilla sur la place de Cassano. Mais un trait à noter de la rage de parti, c'est qu'ils furent expédiés par leurs compatriotes, par les Calabrais nos amis, les bons Calabrais de Joseph, qui demandèrent comme une faveur d'être employés à cette boucherie. Ils n'eurent pas de peine à l'obtenir ; car nous étions las du mssacre de Corigliano. Voilà les fêtes de Sybaris ; tu peux garantir à tout venant l'exactitude de ce récit.

Que l'on compare à ces effroyables histoires ce qui s'est passé dans les mêmes contrées en 1860 et dans les années suivantes, et l'on pourra juger des progrès que l'adoucissement des mœurs avait réalisés en un demi-siècle dans les Calabres. La révolution qui a renversé le trône des

Bourbons et fait entrer le royaume de Naples dans l'unité italienne, n'a, somme toute, fait couler que bien peu de sang, même dans ces provinces encore à demi barbares, aux passions ardentes, aux caractères violents. C'est qu'aussi les Bourbons avaient fini par lasser tout le monde de leur déplorable gouvernement, découragé tous les dévouements, à commencer par celui du clergé. C'est que les idées modernes avaient fait leur chemin sous l'oppression d'un despotisme inepte et tracassier, en dépit de tous les obstacles qu'une police inquisitoriale s'efforçait d'opposer à leur propagande. Les choses étaient mûres pour un changement politique et social, et par-dessus tout l'idée de la grande patrie italienne s'était éveillée dans les âmes, étouffant, au moins pour un moment, les jalousies de clocher. Généraux et soldats de l'armée royale se montrèrent à la hauteur de ce qu'ils avaient été en 1806 ; leurs adversaires n'eurent, de même, qu'à se promener pour conquérir. Mais tandis qu'une partie notable de la population calabraise, emportée par la fièvre révolutionnaire, se levait au cri de liberté, revêtait la chemise rouge et courait rejoindre les légions garibaldiennes, nulle part on ne voyait se produire, comme en 1799 et en 1806, un mouvement populaire sérieux en sens inverse. Ceux qui, d'après l'exemple du passé, avaient rêvé une Vendée calabraise en faveur de la cause royale, la formation d'une nouvelle Armée de la Foi, furent déçus dans leurs espérances. Les comités, en majeure partie composés d'étrangers, qui essayèrent de fomenter un tel mouvement, en furent réduits à soudoyer pendant trois ou quatre ans de vulgaires voleurs de grand chemin, faute de vrais insurgés. Et si ces brigands parvinrent dans certains cantons à tenir la population sous la terreur, nulle part ils ne groupèrent autour d'eux ses sympathies et son concours. Malgré la sorte d'auréole poétique et chevaleresque qui environne encore dans l'imagination du peuple de ces contrées les hardis compagnons qui prennent la montagne, ce n'est

pas aux bandes prétendues royalistes que s'adressaient les acclamations populaires, mais aux *bersaglieri* qui venaient en délivrer le pays.

Déjà, en 1848, une partie de la Calabre s'était soulevée contre Ferdinand II à la nouvelle des événements du 15 mai à Naples, de cette répression sauvage, applaudie avec enthousiasme par toute la réaction européenne, où le roi avait livré les plus riches quartiers de sa capitale au pillage des lazzaroni, pour châtier la bourgeoisie d'avoir pris les armes en faveur de la constitution violée et de la cause italienne, abandonnée par le monarque en dépit de ses promesses solennelles. Quatre ans auparavant, les environs de Cotrone avaient vu succomber deux des plus intéressantes victimes dont les intrigues ténébreuses de Mazzini aient égaré le patriotisme, en les jetant dans ces conspirations que la noblesse du but ne suffit pas à justifier et que le véritable libéralisme doit sévèrement réprouver comme procédé politique. Fils d'un amiral de la flotte napolitaine, Emilio et Attilio Bandiera, nés à Naples, le premier en 1817 et le second en 1819, servaient dans la marine royale. L'aîné était lieutenant de vaisseau et le plus jeune enseigne. Ardemment patriotes et rêvant comme tant d'autres généreux esprits la libération de l'Italie de tout joug étranger, ils s'engagèrent dans les associations secrètes de la Jeune-Italie et de la Légion-Italique. C'était, en effet, le moment où la péninsule entière était en proie à la fièvre des conspirations, que Mazzini dirigeait de sa retraite de Suisse, inspirant à la jeunesse italienne un dévouement pareil à celui des adeptes du Vieux de la Montagne et la poussant au crime, au lieu de la diriger dans les voies des luttes loyales au grand jour, par lesquelles seules un peuple peut conquérir sa liberté.

Les frères Bandiera furent chargés par le dictateur occulte de la Révolution italienne de préparer un soulèvement militaire et une descente en Sicile. A force d'adresse, ils par-

vinrent à gagner une partie des équipages de la flotte napolitaine; déjà ils pouvaient considérer la frégate *Bellona* comme en leur pouvoir. Mais, dénoncés au moment décisif, la veille du jour où ils devaient arborer l'étendard de la révolte, ils furent forcés de prendre la fuite et de se réfugier à Corfou. Quelque temps après, ils revinrent en Italie et débarquèrent près de Cotrone pour prendre la direction d'un mouvement insurrectionnel préparé en Calabre. Mais ils n'y rencontrèrent qu'un petit nombre des partisans sur lesquels ils comptaient. Ils furent donc contraints à errer dans les bois, en se cachant comme des proscrits. Pendant une halte faite au milieu des bois, et tandis qu'ils dormaient, un de leurs compagnons les abandonna pour aller courir à Cotrone donner l'éveil aux autorités royales et les vendre à la police. Suivie à la piste par la gendarmerie, et bientôt attaquée par des forces supérieures, la petite troupe des frères Bandiera fut prise et désarmée, après une résistance énergique. Ses chefs, conduits à Cosenza, y furent jugés par une commission militaire, condamnés à mort et fusillés le 25 juillet 1844. Ils moururent en chrétiens et en gens de cœur, et leurs bourreaux mêmes rendirent hommage à leur fière attitude devant les balles.

X

Chef-lieu d'un arrondissement de la province de Calabre Ultérieure Première, dépendant de la préfecture de Catanzaro, résidence d'un évêque et d'un commandant militaire de district, Cotrone est actuellement une jolie petite ville de 8,000 âmes, à l'aspect gai et florissant. De loin, vue de la plaine, avec ses maisons aux toits plats, groupés sur la colline qui s'avance au milieu des eaux, elle fait une tache d'un blanc éclatant qui s'enlève sur l'azur de la mer, rap-

pelant la physionomie des villes littorales de l'Orient et la riante apparence de celles qui jalonnent le rivage de la Pouille sur l'Adriatique. C'est un de ces contrastes de blanc crayeux, échauffé par le soleil, avec un fond d'indigo intense, qu'a si bien su rendre le pinceau de Decamps.

De près, lorsqu'on y entre, cette impression favorable n'est pas démentie. Le voyageur qui vient de traverser depuis Tarente cinquante-huit lieues de pays presque désert, où il n'a guère rencontré de distance en distance que des bourgades à l'aspect misérable et sauvage, est agréablement surpris de trouver ici des rues propres et bien bâties, animées par une population à l'air prospère, des palais entourés de jolis jardins. Surtout la chose la plus inattendue, ce sont les élégantes calèches, traînées par de beaux attelages de chevaux généralement noirs, comme tous ceux de la race calabraise, où se promènent des dames qui s'efforcent de suivre la mode, avec cinq ou six ans de retard. C'est là quelque chose à laquelle l'œil n'est plus habitué depuis plusieurs semaines, car dans tout le midi de l'Italie on ne rencontre guère de femmes, surtout de dames, dans la rue. Elles restent aussi enfermées que dans l'Orient, et l'on ne voit dehors que des femmes du peuple, ou pour parler plus exactement, que la femelle misérable que le paysan emploie en guise de bête de somme. C'est que Cotrone est la résidence d'une nombreuse et riche noblesse, qui ne pratique pas l'absentéisme et s'occupe activement de la surveillance de ses vastes propriétés. Les fortunes territoriales sont énormes dans cette ville, et les possesseurs de ces fortunes ont la sagesse d'habiter le pays, au lieu de s'en aller manger leurs revenus à Naples en abandonnant leurs biens à des intendants; aussi gardent-ils sur la population agricole une influence que presque partout ailleurs a perdu la noblesse du Napolitain. Un des nobles de Cotrone, le baron Baracco, passe pour le plus riche propriétaire foncier de toute l'Italie; je n'ose énoncer ici le nombre de millions

auxquels la voix publique évalue sa fortune; mais c'est un véritable marquis de Carabas. Les *Guides* de Murray et de Bædeker prétendent que, lorsqu'il y a du brigandage dans la contrée, c'est de lui qu'il faut obtenir une recommandation pour voyager en toute sûreté. Ceci demande explication, car on pourrait en conclure, et cela bien injustement, que le baron Baracco est une sorte de Roi des montagnes, qui entretient des brigands et se fait leur commanditaire pour tirer profit de leur industrie. Il n'en est rien. Mais l'étendue de ses propriétés l'oblige, dès qu'il y a des malandrins qui tiennent la campagne, à composer avec eux pour faire respecter ses fermes et ses paysans, à leur payer un *black mail*, un tribut régulier assez considérable pour lui valoir le droit de donner des sauf-conduits revêtus de sa signature. Sous l'ancien gouvernement, aucun propriétaire ne pouvait se soustraire à l'obligation annuelle de cet impôt du brigandage, que le plus souvent les autorités partageaient avec les bandits.

Le gouvernement des Bourbons, restauré en 1815, a toujours montré une étrange tolérance à l'égard des brigands, à tel point que ceux-ci lui devaient bien de faire quelque chose pour lui après sa chute, d'arborer pour quelques années la bannière de la légitimité. C'est surtout dans la période de 1848 à 1860 que cette monstrueuse connivence des autorités constituées et des voleurs de grands chemins s'étala sans vergogne. La police laissait faire les brigands, parce qu'ils l'aidaient à molester les libéraux. Les capitulations officiellement accordées aux plus redoutables d'entre eux, méritent de rester dans l'histoire au nombre des plus honteux scandales que gouvernement ait jamais donnés. Telle est celle qu'obtint le fameux Talarico. Pendant trente-quatre ans il avait été la terreur de la région de la Sila, où il avait promené ses crimes dans toutes les directions, et pendant toute cette période les autorités civiles et militaires s'étaient arrangées pour ne jamais parvenir à le

prendre. Comme dans la comédie, les carabiniers arrivaient toujours trop tard. Enfin, las de sa vie d'aventures, Talarico se résolut à faire une fin et à rentrer honorablement dans le sein de la société. C'était quelques années avant 1860. Il engagea des négociations avec le gouvernement du roi Ferdinand II, et le résultat en fut qu'il renoncerait à son métier et s'éloignerait de la Calabre ; en échange de quoi, on ne lui garantissait pas seulement l'impunité, mais on lui donnait une jolie maison à Ischia et une pension viagère égale à la retraite d'un colonel. Le traité bien et dûment signé, en bonne forme, Talarico vint à Naples, fut reçu par le roi et lui remit ses armes, que l'on conserve encore précieusement au palais de Capodimonte. Il s'établit ensuite dans sa maison d'Ischia, et le roi Ferdinand avait été tellement charmé du brigand, que dans les dernièrns années de sa vie, il ne manquait jamais de le visiter quand il allait dans l'île. Talarico vit toujours ; il a maintenant 73 ans, continue à habiter à Ischia la maison que le gouvernement bourbonien lui avait donnée et à toucher sa pension, qu'on avait eu soin de lui constituer en rentes inaliénables. Qui veut peut y entendre de sa propre bouche le récit de son histoire. Il s'est marié depuis sa rentrée dans la société, et a fait souche d'honnêtes gens. Ses filles ont été des partis recherchés.

La noblesse de Cotrone a la petite vanité, gravement développée par Nola-Molisi, de prétendre tirer son origine du patriciat antique de la Crotone hellénique. Il est des familles qui nomment sans rire le membre du Sénat des mille au temps de Pythagore qu'elles revendiquent comme leur ancêtre. Les Massimo de Rome n'ont-ils pas adopté pour devise *Cunctando restituit rem* pour s'affirmer descendants du grand Fabius ? Et les Cenci n'avaient-ils pas mis à la porte de leur palais, où on la voit encore, la pierre tumulaire d'un Cincius du temps de l'Empire ?

Cette noblesse ne manque pas d'instruction ; elle est au

courant des grands noms des littératures européennes. La première question avec laquelle on m'y a salué, en ma qualité de Français, a été pour me demander des nouvelles de M. Victor Hugo, et s'il préparait de nouveaux ouvrages. Elle est surtout éminemment hospitalière, comme du reste tous les Calabrais. Les ingénieurs français qui ont résidé quelques années à Cotrone pour la construction du chemin de fer, en ont rapporté le meilleur souvenir. Et pour ma part je ne saurais oublier l'accueil si empressé, si cordialement gracieux qu'avec mes compagnes de voyage j'ai rencontré de la part de M. le marquis Antonio Lucifero et de sa famille. Il appartient à une des plus vieilles maisons de la ville ; dans l'escalier de son palais, des portraits du temps, d'une exécution très médiocre, représentant des Lucifero du XVIe siècle, à l'air farouche, en costume de chevaliers de Calatrava, donnent l'impression vivante de ce que devait être cette rude noblesse de Cotrone, du temps des guerres entre Français et Espagnols, qui se montrait si passionnément attachée à la cause de l'Espagne. Depuis le siècle dernier, la famille Lucifero a été l'une des plus ardentes dans le parti libéral ; le grand-père du marquis actuel fut un des nobles républicains que fit fusiller le cardinal Ruffo ; lui-même s'est déclaré un des premiers pour le nouveau gouvernement. Il a l'inspection officielle des antiquités et des fouilles dans l'arrondissement de Cotrone.

La station du chemin de fer est dans la plaine, à près de deux kilomètres de la ville. Une belle et large route les relie. En partant de la gare, on traverse à quelque distance l'Esaro, profondément encaissé, sur un pont de construction récente. Au delà de la rivière, sur une longueur d'un kilomètre, la route est bordée des deux côtés de bâtiments d'un assez grand développement sur le sol, qui se composent uniquement de rez-de-chaussée voûtés, aux portes soigneusement cadenassées, aux murs épais percés

de petites fenêtres grillées. Rien de plus étrange que cette longue suite de bâtiments fermés, silencieux et déserts, qui ont un aspect de prisons et que n'anime aucun être humain, à moins que l'on ne soit dans un moment d'emmagasinage de récoltes ou d'expédition de produits. Ce sont les magasins où les propriétaires résidant en ville conservent, en attendant le moment le plus propice pour les vendre à l'extérieur, les récoltes de leurs terres, dont ils commercent directement. Cotrone est en effet, le centre d'une exportation considérable de produits agricoles, céréales, oranges et citrons, fruits secs, vins, huiles, cotons, bois de réglisse, auxquels se joignent les produits forestiers de la Sila. Une partie de ces marchandises s'écoule aujourd'hui par le chemin de fer; le reste alimente dans le port un mouvement annuel de cabotage d'environ 17,000 tonnes à la sortie,

Du côté du chemin de fer et de la plaine, les anciens remparts ont été abattus pour donner de l'air à la ville et lui permettre de s'étendre librement. Deux belles rues à arcades se coupent en croix dans la partie inférieure de la ville. C'est là que se trouve sa seule auberge, simple mais fort acceptable, sans rien du confort des grands hôtels, mais avec des chambres suffisamment propres et une cuisine mangeable, un vrai paradis à côté des infectes auberges de Tarente; où un touriste peut très bien prendre son quartier général pendant quelques jours consacrés à des excursions pédestres dans les montagnes voisines. La majeure part de la population est concentrée dans ce quartier, au pied de la colline et sur son flanc ouest; c'est par là que la ville se développe et qu'on élève de nouvelles maisons. C'est là aussi que se trouvent la cathédrale, édifice sans intérêt, et le palais épiscopal qui y attient. Une rue montante, assez large et praticable aux voitures, contourne le flanc sud de la colline et conduit à la citadelle, qui en occupe le point culminant. Là sont les principales habita-

tions de la noblesse. On y rencontre une petite église pittoresquement située, avec une jolie façade de la Renaissance et un piédestal antique en avant de cette façade, puis le somptueux palais de marbre du baron Baracco, avec son jardin. D'autres jardins s'étagent en terrasses sur le penchant de cette extrémité de la colline. Ils sont très bien tenus et d'une végétation luxuriante. Au milieu des orangers, des grenadiers, des poivriers, des mimosas, des chênes verts, des tamarisques que l'air marin fait arriver ici à une grosseur énorme, on y admire, poussant en pleine terre et à l'air libre, les plantes que nous ne sommes habitués à voir que dans des serres, les cactus de toute espèce, la cassie à la fleur d'un parfum si doux et si fin, le camélia formant des charmilles, le tout se mariant avec des buissons de roses dignes de l'antique renommée de Pæstum. Quelques palmiers les couronnent avec élégance. Le palmier réussit très bien à Cotrone. M. le marquis Lucifero, en particulier, en possède, non loin des bords de l'Esaro, un splendide verger, qu'il nous mène visiter comme une des curiosités de la ville. Pourtant les dattes ne mûrissent pas encore ici, comme elles font à Reggio dans les années favorables.

C'est du vieux donjon enclavé dans la citadelle ou de la terrasse supérieure d'une des maisons du sommet de la colline, qu'il faut prendre une vue générale de Cotrone et du pays environnant. Le paysage est grandiose, mais sévère. D'un côté c'est la mer à perte de vue, que l'on domine d'une falaise à pic au pied de laquelle est le bassin du port. Au sud, les escarpements de la falaise du Capo delle Colonne, l'ancien promontoire Lacinien, arrêtent le regard, en s'avançant de plusieurs milles dans les flots. Projeté en avant du mont Clibanos des Grecs, qui ferme de ce côté la plaine de Cotrone, le promontoire s'abaisse en pente douce jusqu'à son extrémité, se terminant par un brusque escarpement, sur lequel on distingue avec une longue-vue quel-

ques maisons dominées par la fine silhouette de la seule colonne restée debout du temple de Hêra Lacinia. Les contreforts du mont Clibanos et la partie la plus haute du promontoire, où il se relie au continent, sont des collines d'une argile blanchâtre qui devaient être boisées dans l'antiquité, mais qui, dépouillées de leurs arbres, ont perdu même leur couche extérieure de végétation herbacée et ne présentent plus aux yeux que des éboulis de terre nue sans un brin d'herbe, des pentes à l'aspect crayeux, bizarrement ravinées par les pluies de chaque hiver. On ne saurait rien voir de plus triste et de plus sauvagement désolé. Au nord, le rivage décrit un arc de cercle d'une courbe élégante, que clôt la barrière sourcilleuse des sombres montagnes de Strongoli et de Cirò ; leur pied semble plonger à pic dans la mer, et si on ne venait pas de les côtoyer en chemin de fer on croirait volontiers qu'elles doivent former un obstacle infranchissable. Ces montagnes et le mont Clibanos forment les deux bras qui enserrent au nord et au sud la plaine bordant le rivage de la baie de Crotone. Cette plaine, cultivée presque exclusivement en grains et en coton, lorsque ses récoltes sont enlevées, ne montrent qu'une surface grise de terres labourées. Bien qu'arrosée, les bouquets d'arbres y sont rares, excepté dans le voisinage de l'embouchure de l'Esaro, où de plantureux vergers font une large tache d'un vert d'émeraude sur ce gris uniforme. Des collines bien plantées dessinent du côté de l'est un cirque autour de la plaine. Mais par delà ces collines, formant le fond du tableau, se dresse un formidable chaos de montagnes, coupées de gorges à l'aspect sinistre, qui semblent faites pour servir de repaire à des brigands. Les sommets s'y succèdent en s'étageant, les uns boisés, les autres dénudés, jusqu'à la cime de la grande Sila, comme s'ils devaient servir à une escalade de géants révoltés contre le ciel.

Le jour où j'ai vu ce paysage, l'état du ciel et l'éclairage en accusaient encore l'accent farouche. La tramontane souf-

flait en tempête. Le ciel étincelait au-dessus de la mer, qui se teignait d'un vert d'aigue-marine et se creusait en lames courtes et pressées sur lesquelles le vent semblait courir, brisant leur crête en moutons dont la blancheur éblouissante faisait comprendre l'épithète homérique de « Thétis aux pieds d'argent, » et par moments enlevant de longues bandes de cette écume, qui flottaient un instant en l'air pareilles à des écharpes étincelantes. Le Capo delle Colonne ruisselait de lumière, avec sa base battue de l'assaut bruyant des vagues. Mais de l'autre côté, en contraste vigoureux avec celui-ci où tout était rayons et splendeurs, les brumes balayées de la mer par le vent, arrêtées par la cime des montagnes, s'étaient rassemblées en nuages sombres, les coiffant comme d'un épais chapeau, dont l'ombre enténébrait leurs flancs, et qui, de temps à autre, se déchirant au souffle de la tempête, laissait apercevoir par échappées la crête supérieure de la Sila et son noir vêtement de sapins.

Tandis que j'étais absorbé dans la contemplation de ce majestueux spectacle, un vol de grues, dessinant sur l'azur son triangle cabalistique, est venu traverser le ciel au-dessus de ma tête. Un passage de grues au 14 octobre, n'est pas chose habituelle; c'était l'annonce de l'hiver exceptionnellement précoce et vigoureux qui allait bientôt suivre. Mais c'était surtout une chance à part que de le voir survenir à point nommé pour animer le paysage de Cotrone et y rappeler les grues de Pythagore. Au reste, j'ai eu toujours un bonheur singulier pour ces rencontres d'animaux, qui venaient apporter un commentaire vivant des traditions classiques. Je ne parle pas des jolies petites chouettes de l'Acropole d'Athènes, au cri si doucement mélancolique; elles y sont trop constamment nombreuses; aucun voyageur n'a pu y monter sans les y remarquer. Mais j'ai vu les grands vautours fauves de la déesse Maut perchés en troupes sur les ruines de son temple à Karnak en Égypte, la tourterelle du Liban dans les cèdres d'Ehden, et l'aigle de Zeus pla-

nant au-dessus des trois colonnes encore debout du temple de Némée. J'ai entendu les corbeaux d'Apollon croasser en bandes à l'entrée de l'hiver autour des terrasses de son sanctuaire de Delphes, et le coucou chanter au printemps dans les mâquis auprès de l'Hêraion d'Argos, où Zeus revêtit la forme de cet oiseau pour égarer sa sœur Hêra et faire d'elle son épouse. A Épidaure, j'ai fait fuir dans les buissons la grosse couleuvre d'Asclêpios ; j'ai assisté à un passage de thons sur la côte où fut Cyzique. J'ai rencontré une grande tortue de mer dormant sur les flots tout à côté d'Égine, et des troupes de dauphins bondissant à la surface des flots dans les parages où ils recueillirent sur leur croupe le poète Arion de Méthymne. Un jour, dans le port de Messine, j'ai assisté à l'entrée d'un de ces cétacés qui venait y compléter sous mes yeux le type des monnaies archaïques de Zanclê. Un savant allemand, qui voulait me dire une grosse sottise, n'a rien trouvé de mieux que de m'appeler *nimis oculatus*. Si j'ai vu tant de choses, c'est peut-être tout simplement que je sais regarder. Combien ont « des yeux pour ne point voir ! »

XI

M. le marquis Lucifero veut bien me servir de guide, avec une infatigable obligeance, dans toutes les parties des champs où fut Crotone. Je visite le port, dont les môles modernes, faits de blocs antiques, reposent sur une partie des fondations sous-marines des môles du port hellénique. Celui-ci dessinait un vaste fer à cheval, enfermé entre deux jetées latérales au dessin arrondi et divisé en deux bassins par une jetée centrale. On n'a rien tenté pour recréer son bassin nord, mais il est facile de suivre à peu de profondeur sous les eaux les enrochements encore subsistants de

son môle extérieur. C'étaient là, sans doute, les deux bassins militaires, où stationnaient les trirèmes et les quinquérèmes de la flotte crotoniate. Les bâtiments de commerce devaient s'amarrer à droite et à gauche, tout le long de la plage, garnie de magasins et où l'on tirait à sec les petits caboteurs.

J'admire l'incomparable vigueur et fécondité de la végétation dans les vergers des bords de l'Esaro. Il y a là des terrains, en particulier, appartenant au baron Baracco, qui seraient un véritable paradis terrestre si la fièvre ne venait pas les ravager et les rendre inabordables pendant une partie de l'année. Dans la saison où l'on peut s'y promener sans crainte, jouir librement du charme de leur fraîche verdure, c'est un lieu réellement enchanteur, que l'on aimerait à donner pour cadre à une idylle. C'est bien dans des bosquets de ce genre que la poésie grecque se plaisait à placer les ébats des Nymphes; c'est du milieu de grands roseaux comme ceux qui bordent la rivière qu'elle les faisait épier au bain par les Satyres. Ces roseaux où le vent murmure, semblent descendre en droite ligne de ceux que produisit la métamorphose de la nymphe Syrinx, serrée de près par la poursuite amoureuse de Pan; ces lauriers au tronc élancé, on croirait volontiers que leur écorce vient d'envelopper le beau corps de Daphnê pour la dérober aux embrassements d'Apollon; cette vigne qui se suspend aux branches d'un grand arbre, et en fait retomber mollement ses festons, c'est Érigonê, l'amante désespérée de Dionysos, dont le corps se balance au gré des vents après son suicide; les tourbillons limoneux de la rivière sont prêts à engloutir encore le beau chasseur Aisaros s'il s'aventure imprudemment dans ses eaux. Ici comme en Grèce, l'air que l'on respire est comme imprégné de mythologie, et l'on comprend comment la belle imagination des Hellènes a dans ses fables donné une vie humaine à toute cette poétique nature.

Il ne reste, d'ailleurs, de la Crotone antique pas un pan de mur debout, pas une seule pierre apparente au-dessus du sol. Les habitants de la Cotrone du moyen âge et les ingénieurs de don Pedro de Tolède ont tout fait disparaître. Je ne crois pas que nulle part ailleurs on ait l'exemple d'une pareille destruction d'une aussi grande ville, car à Sybaris, si l'on ne voit non plus rien, on se rend du moins compte de ce que les ruines gisent ensevelies sous un épais linceul d'alluvions, volontairement amenées pour les faire disparaître. Ici rien n'indique même par où devait passer la ligne des remparts, dont le développement en étenduedé passait celle de la plupart des autres villes grecques.

Sans des fouilles, — dont il serait, du reste, fort embarrassant de déterminer les points sans être guidé par quelques trouvailles imprévues faites par un paysan en cultivant son champ — sans des fouilles il serait absolument impossible d'esquisser un seul des linéaments de l'ancienne topographie de Crotone. C'est ici qu'il serait infiniment précieux de retrouver le manuscrit perdu de Camillo Lucifero, ou le plan que d'après ses indications Nola-Molisi avait dressé, qu'il annonce comme devant être joint à son livre et qui n'a jamais vu le jour. Sans doute les identifications par lesquelles ils ont prétendu retrouver le site de tous les édifices de la Crotone antique mentionnés par les écrivains et même de ceux dont il n'est pas parlé, mettant par exemple le palais du Sénat là où il y avait une ruine que le peuple appelait Il Palazzo, l'arsenal et le quartier des armuriers à la Contrada degli Armeri, toutes ces identifications sont de pure fantaisie et rentrent dans la même classe que la plupart de celles où les érudits italiens du XVIe siècle se complaisaient à lâcher la bride à leur imagination. Pas une n'a l'ombre de valeur aux yeux de la critique, il est facile de s'en assurer en lisant sur les lieux le livre de Nola-Molisi. Mais du moins Camillo Lucifero avait vu encore debout toutes les ruines que les ingénieurs militaires espagnols devaient détruire en

1541 Et à ce point de vue son manuscrit fournissait des renseignements matériels auxquels rien dans l'état actuel ne peut suppléer. Quant aux gens lettrés de la Cotrone d'aujourd'hui, ils sont tous nourris de Nola-Molisi, dont ils trouvent avec raison le style lourd, diffus, ennuyeux, mais qui leur paraît le dernier mot de l'érudition. Ils croient toutes les assertions comme parole d'Évangile. Ils vous disent donc avec une aveugle confiance, sur des emplacements où l'on ne voit rien, où il n'y a peut-être rien eu — dans l'état actuel on ne peut pas le savoir : — « Ici était tel temple, tel édifice public. » Et quand on leur demande une raison de cette affirmation, leur réponse est toujours la même : *La cronaca lo dice.* Aussi des voyageurs ont-ils fini par croire, à entendre répéter ceci, qu'il y avait à Cotrone de vieilles chroniques, remplies d'anciennes traditions, tandis qu'il s'agit d'un livre écrit au milieu du xviie siècle, cent ans après que les derniers vestiges antiques avaient disparu.

En allant vers le mont Clibanos, les paysans dans leurs labours rencontrent fréquemment des tombes, formées à la grecque de dalles de tuf disposées en sarcophage, ce que les fouilleurs de Cumes appellent *sepolcri a baulo*. On y trouve des vases et d'autres objets, qui se dispersent, achetés par des marchands de passage, et vont s'engouffrer, sans certificat de provenance, dans le courant du commerce d'antiquités de Naples. On n'a jamais fait de recherches régulières et scientifiques dans cette nécropole, et c'est par là qu'on devrait commencer les fouilles, si l'on voulait en exécuter à Crotone. Je n'ai pu voir, chez quelques habitants de la ville, que peu d'objets provenant de ces tombes, et tout assez insignifiants. On arriverait sans doute à en voir davantage et surtout à recueillir de belles médailles en passant ici quelques jours. Les trouvailles numismatiques sont fréquentes, et les échantillons que m'en a montrés M. le marquis Lucifero, qui composent sa petite collection, sont

de nature à allécher les amateurs. Les négociants napolitains le savent bien et ont des correspondants à Cotrone, comme sur toute cette côte.

M. G. Baracco, actuellement député de Cotrone au Parlement italien, possède dans son riche cabinet, à Rome, un lécythos peint à figures rouges, d'un travail des plus fins, de la seconde moitié du ve siècle av. J.-C., qui provient de la nécropole de Crotone. On y voit une femme assise, tenant un miroir. C'est un spécimen d'une fabrique à part, dont on connaît quelques autres échantillons dans les collections mais dont on n'avait pu jusqu'ici déterminer la patrie, faute de renseignements précis sur l'origine de ces échantillons. C'est également au même style qu'appartiennent les deux ou trois vases moins fins que j'ai eu l'occasion d'examiner entre les mains de particuliers à Cotrone. Il y a quelques fragments analogues dans les tessons extraits des fouilles des tumulus de Thurioi et conservés au municipe de Corigliano. L'existence d'une fabrication céramographique dans les villes achéennes de la Grande-Grèce, était d'ailleurs depuis longtemps attestée par un vase, aujourd'hui perdu, de l'ancienne collection de Hamilton, publiée par Tischbein, sur lequel, au-dessous du sujet peint, était tracé un vers grec écrit avec les lettres de l'alphabet particulier dont les Achéens de l'Italie, comme ceux de la Grèce propre, se servirent jusqu'au commencement du ive siècle.

On m'a aussi montré à Cotrone les débris d'une couronne funéraire, tirée d'un des tombeaux et composée de minces feuilles d'or, découpées et estampées de manière à imiter le feuillage de la fève. Des couronnes analogues, reproduisant le même feuillage, ont éte fréquemment rencontrées dans les tombes étrusques ou italo-grecques ; le Louvre, à lui seul, en possède cinq, provenant de l'Étrurie, parmi les bijoux antiques de la collection Campana. C'est de la Grande-Grèce que l'usage s'en est répandu dans le reste

de l'Italie ; car il se rattache aux idées sur le symbolisme de la fève, admise dans les mystères, et auxquelles Pythagore et le pythagorisme prêtèrent une importance considérable.

La fève était considérée comme impure dans le culte de Dêmêtêr. La tradition de Phénée, en Arcadie, racontait que la déesse avait donné aux habitants du pays les premières semences de tous les légumes où l'homme trouve une nourriture, excepté de la fève. Dans les poésies attribuées à Orphée on remarquait ces deux préceptes, dont le premier était conçu sous une forme évidemment mystique : « C'est la même impiété de manger des fèves ou la tête de son père ; » et : « Avec crainte et tremblement, abstenez-vous de toucher aux fèves. » Cette défense était d'origine égyptienne, Hérodote nous l'atteste, et elle avait passé dans tous les mystères. Pythagore l'avait aussi imposée à ses disciples, et jusqu'à une époque postérieure à l'hégire, les Çabiens de Harrân, qui avaient conservé la plupart des anciennes religions orientales, s'abstenaient de fèves et d'oignons.

Aulu-Gelle nous met sur la voie des idées superstitieuses qui avaient inspiré une semblable prohibition, en soutenant que ce n'était pas des fèves que Pythagore avait défendu l'usage à ses sectateurs. On aurait, suivant lui, inexactement interprété, dans la règle pythagoricienne, le mot κύαμος par fève, tandis qu'il y désignait le testicule des animaux. Il est positif que les anciens avaient été frappés d'un rapport de forme entre cet organe et la fève, et que celle-ci, par suite, représentait à leurs yeux une image obscène. Aussi racontait-on des histoires étranges de la métamorphose qui s'opérait de fèves enfouies sous un fumier puissamment fécondant, et d'où sortaient des hommes, croyance fabuleuse à laquelle Jean Laurentios le Lydien attribue l'assimilation faite dans le vers du faux Orphée entre les fèves et des têtes humaines. La fève était donc con-

sidérée comme un réceptacle de génération de la plus grande puissance, et c'est ce qu'indique encore Plutarque en identifiant la défense, faite par les Orphiques et par Pythagore, de manger ce légume avec celle que les mêmes législateurs avaient porté de manger des œufs, « considérant comme impie de détruire ce qui doit devenir le point de départ d'une naissance. »

En même temps on attribuait à cette plante un caractère funèbre et infernal. On jetait des fèves comme offrandes sur les tombeaux. Nous lisons dans Festus : « Il n'est permis au *flamen Dialis* ni de toucher ni même de nommer la fève, parce qu'on croit qu'elle appartient aux morts ; car on la jette en pâture aux revenants et on l'emploie dans le sacrifice mortuaire des *parentalia.* » Après les observations que nous avons eu l'occasion de faire plus haut sur l'esprit des cultes antiques, cette association des idées de génération et de mort n'a plus rien qui doive nous surprendre. Elle est complétement marquée dans ce que dit un des scholiastes d'Homère, que les prêtres ne mangeaient point de fèves noires parce qu'elles étaient le symbole de « la montée des âmes, lorsqu'elles quittent la demeure d'Hadès pour revenir à la lumière. » On sait que cette *montée des âmes*, accompagnant au printemps le retour de Dionysos et de Corê, qui reviennent du fond des enfers, jouait un rôle important dans la fête attique des Anthestêries.

Cette fête, qui saluait le retour du printemps, avait lieu dans les premiers jours de mars et devait son nom aux fleurs, *anthê*, que l'on y présentait en offrande et dont on s'y parait. La troisième journée de cette solennité, le 13 du mois d'anthestêriôn, comptait comme un jour néfaste et funèbre, et le rite qu'on y célébrait lui valait le nom de « jour des marmites », *Chytroi.*

Auprès du temple de Zeus Olympios à Athènes était une fissure du sol, que l'on montrait aux dévots et où l'on disait que les eaux du déluge de Deucalion s'étaient englou-

ties dans la terre. On y célébrait en ce jour l'Hydrophorie, cérémonie de deuil en commémoration des morts du déluge. On versait solennellement dans le gouffre, là où les eaux du cataclysme étaient censées avoir passé, de pleines cruches d'eau mêlée de farine et de miel.

Le gouffre, *chasma*, du déluge de Deucalion était à ce moment, dans les croyances des Athéniens, une porte de communication avec le monde inférieur, quelque chose comme le *mundus* ouvert dans les idées des Italiotes. Grâce à la force d'impulsion mystérieuse, qui à cette époque de l'année pousse au jour toutes les puissances souterraines, chthoniennes, qui fait bouillonner la sève et apparaître la végétation, les ombres des morts étaient censées monter sur la terre et venir errer autour des vivants. Pour les empêcher de devenir des vampires, de tourmenter les hommes, il fallait assouvir la faim dont on les supposait souffrant dans l'Hadès, il fallait mettre à leur disposition des aliments. De là le rite des Chytroi ou marmites.

Dans chaque maison, sur l'autel de Zeus Herceios, protecteur du foyer, on allumait du feu, et sur ce feu on plaçait une marmite sacrée en terre, qui ne servait qu'à cet usage. Dans cette marmite on faisait bouillir avec de l'eau un mélange de toute espèce de graines, que l'on appelait *panspermia*, et d'où les fèves étaient soigneusement exclues comme pouvant provoquer une palingénésie terrestre des morts, contraire à la volonté du dieu qui les détient dans son empire avec un soin jaloux Cette *panspermia* était, prétendait-on, l'aliment que Deucalion avait fait cuire dans la première marmite qu'il mit sur le feu quand il prit terre après la retraite des eaux du déluge. Une fois bouillie, il était interdit, sous peine de sacrilège, à qui que ce soit de vivant d'y goûter. La marmite sacrée, qui contenait l'aliment funèbre, était laissée intacte et pleine, et personne ne devait plus entrer de la journée dans la pièce où on la laissait placée sur l'autel, afin que les ombres errantes pussent

venir s'y nourrir librement et sans témoins indiscrets.

Tout ceci fait clairement comprendre en vertu de quelle intention symbolique on imitait le feuillage de la fève, emblême de renaissance, dans les couronnes de métal dont on ceignait le front des morts déposés au tombeau.

CHAPITRE XI

LE TEMPLE DE HÊRA LACINIA

I.

Place me on Sunium's marbled steep
Were nothing save the wavhes and I
May hear our mutual murmurs sweep;
There swan-like let me sing and die!

Ces vers harmonieux de lord Byron, où l'on retrouve l'écho d'un chœur de l'*Ajax* de Sophocle, je les ai lus jadis enivrement en vue du golfe Saronique, assis à l'ombre des douze colonnes encore debout du temple de Sunion; ils sont revenus chanter dans ma mémoire quand je regardais la mer Ionienne du vaste soubassement du temple de Hêra Lacinia, au pied de l'unique colonne qui s'y dresse aujourd'hui, épargnée par la puissance destructrice du temps et par la main bien plus impitoyablement dévastatrice des hommes.

« Les Grecs, a dit Chateaubriand, n'excellaient pas moins dans le choix des sites de leurs édifices que dans l'architecture de ces édifices mêmes. La plupart des promontoires du Péloponnèse, de l'Attique, de l'Ionie ou des îles de l'Archipel étaient marqués par des temples, des trophées ou des tombeaux. Ces monuments, environnés de bois et de

rochers, vus dans tous les accidents de la lumière, tantôt au milieu des nuages et de la foudre, tantôt éclairés par la lune, par le soleil couchant, par l'aurore, devaient rendre les côtes de la Grèce d'une incomparable beauté : la terre ainsi décorée se présentait aux yeux du nautonier sous les traits de la vieille Cybêle, qui, couronnée de tours et assise au bord du rivage, commandait à Neptune, son fils, de répandre ses flots à ses pieds. »

Les colons grecs de l'Italie avaient suivi, en ceci comme en tout, les coutumes de la mère-patrie. Eux aussi avaient couronné d'édifices majestueux les beaux caps de la Grande-Grèce. Des deux côtés de l'entrée du golfe de Tarente, le marin qui venait de la Hellade saluait un temple vénéré, bâti comme sur un piédestal naturel au-dessus de la falaise du promontoire, qu'il ralliait d'abord et qui semblait s'avancer dans la mer comme pour annoncer l'Italie. Suivant son point de départ et la route qu'il avait suivie, s'il abordait la péninsule là où viennent mourir en s'abaissant les dernières collines de la Japygie, si le premier aspect lointain de « la terre des bœufs » était celui que Virgile a si bien peint en un seul vers.

> Quum procul obscuros colles humilemque videmus
> Italiam,

il voyait bientôt en approchant apparaître, à la pointe extrême des terres, le temple d'Athênê Leucadia sur ses bastions de rochers, *turriti scopuli*. C'est vers le promontoire Japygien, couronné de ce temple, que se dirigeait la navigation de celui qui mettait à la voile de Corcyre ou des ports épirotes. Pour celui qui prenait sa route en ligne directe de l'Achaïe et du débouché du golfe de Corinthe, il n'avait pas encore perdu la vue du sommet alpestre de Céphallênie, qui se dresse au milieu des eaux, couvert de sapins, quand il distinguait déjà celui de la Sila. C'est sur cette montagne,

aperçue de plus de vingt-cinq lieues en mer, qu'il mettait le cap jusqu'au moment où il reconnaissait le temple de Hêra Lacinia au sommet de son promontoire, et ce temple lui servait d'indicateur pour entrer à Cotrone, tourner vers le nord en entrant dans le golfe et faisant voile vers Tarente, ou bien ranger la côte dans la direction du sud pour gagner Locres et Rhêgion. Encore aujourd'hui la dernière colonne du temple est un des principaux *amers* sur lesquels se guident les pilotes dans la navigation de ces côtes. Les deux sanctuaires ainsi placés dans des situations analogues, en extrêmes vigies de la terre italienne, avaient tous deux pour les populations de leur voisinage une importance religieuse et politique, du même genre que celle qu'avaient pour les Ioniens d'Asie-Mineure le Panionion du promontoire de Mycale et pour les Grecs de la Doride asiatique le temple d'Apollon, bâti sur le promontoire Triopien de Cnide. Le temple d'Athênê Leucadia était le sanctuaire national et commun des villes salentines et messapiennes; le temple de Hêra Lacinia celui des cités achéennes de l'Œnotrie.

Ce qui reste de ce dernier temple est bien peu de chose, si on le compare à ce qui subsiste dans la solitude de Sunion; j'en reviens toujours à cette comparaison; il n'y a pas moyen de si soustraire, et elle hante au Capo delle Colonne l'esprit de quiconque a vu la Grèce. Tous les agents de destruction, et par-dessus tout le plus actif, l'avidité de l'homme, se sont acharnés sur les débris de cet édifice, et cette destruction même, qui n'en a laissé qu'un seul débris, parle à l'imagination par son contraste avec la façon dont la nature est restée la même, renouvelant chaque année ses phases immuablement réglées par la Providence, pendant que périssaient les œuvres dont l'orgueil humain était si fier, qu'il avait cru faire inébranlables. Tandis que la colonne qui se dresse maintenant solitaire au-dessus de la falaise semble pleurer la ruine du somptueux édifice dont elle faisait autrefois partie, et dont elle est l'u-

nique témoin, le soleil l'éclaire aussi brillant, la mer se brise à ses pieds aussi belle qu'au temps où Pythagore y conduisait les femmes de Cotrone consacrer à Hèra les parures frivoles auxquelles elles renonçaient, qu'au temps où Hannibal, sous le portique du temple, versait des larmes de rage en jetant un dernier regard à cette Italie, qu'il était contraint d'abandonner aux Romains.

Yet are thy skies as blue, thy crags as wild;
Sweet are thy groves, and verdant are thy fields;
Thine olivve ripe as when Minerva smiled,
And still his honied wealth *Latymnus* yields;
There the blithe bee his fragrant fortress builds,
The freeborn wanderer of thy moutain air.

C'est un vrai cap de Grèce que ce promontoire rocheux où le parfum sauvage des sauges, des thyms, des labiées odorantes, se mêle à l'odeur résineuse des myrtes et des lentisques et aux effluves salées de la mer. Théocrite — et Sainte-Beuve trouvaient avec raison dans la sobre vénusté de ce couplet d'amour le chef-d'œuvre du poète — Théocrite fait chanter à l'un de ses jeunes bergers : « Je ne souhaite point d'avoir la terre de Pélops, je ne souhaite point d'avoir des talents d'or, ni de courir plus vite que les vents; mais sous cette roche que voilà, je chanterai t'ayant entre mes bras, regardant nos deux troupeaux confondus, et devant nous la mer de Sicile. » Cette mer, dont avec trois mots il déploie l'horizon bleu comme fond de son tableau bucolique, c'est celle que nous avons devant les yeux. Il a renoncé à la décrire; il lui suffit de la nommer pour la faire apparaître. Aucun Grec, du reste, n'a tenté de traduire par la poésie de la parole cette merveilleuse poésie des mille accidents de lumière qui diversifient la surface des mers grecques, les anneaux mobiles qui s'y enlacent, les réseaux étincelants qui s'y traînent, les méandres lumineux qui s'y déroulent, les courants de feu qui s'y jouent. La prudence du génie antique, toujours attentif à se limiter dans le

choix des moyens, toujours en garde contre la tentation d'exprimer l'inexprimable, a fait négliger aux plus grands poètes grecs ces jeux toujours variés du soleil sur leurs flots. C'est alors qu'avec un merveilleux bonheur ils faisaient intervenir la mythologie dans leurs descriptions, ressource que nous n'avons plus, mais qui convenait d'une manière toute spéciale à la tournure de l'imagination hellénique. Nous cherchons à peindre avec des mots les objets dans leur réalité; l'imagination des Grecs, accoutumée à tout personnifier pour tout animer, traduisait les différents aspects de la nature dans un langage descriptif et figuré, à la fois très exact et souverainement poétique. C'est ainsi que les nombreuses filles de Nérée, les gracieuses Néréides, expriment, par les noms qu'elles ont chez Hésiode, les divers caractères et les divers accidents que présente la mer. Galênê, c'est le calme; Glaucê, l'azur des flots; Cymopolia, la blancheur de l'écume; Cymothoê, la fuite des vagues qui semblent courir; Nêsaiê, c'est la mer semée d'îles; Euliménê, la mer avec les ports où elle vient dormir. Ce que les modernes s'efforcent de rendre par des descriptions détaillées, les Grecs l'exprimaient d'une manière à la fois plus brève et plus vive : ils créaient pour chacun de ces aspects une divinité, et le nom de cette divinité était un tableau.

Elle est bien belle, cette mer de Calabre et de Sicile. On ne se lasse pas de l'admirer. Son charme attire et fascine, et tout à coup dans ses caprices elle prend un aspect irrité qui la révèle fertile en naufrages. C'est sur les récifs de ses caps que la fable faisait résider les Sirènes, ces oiseaux merveilleux au buste de femme, qui mariaient en elles les formes de ce qu'il y a de plus séduisant et de plus aérien dans la nature, tandis qu'en bas elles amoncelaient les ossements blanchis des navigateurs imprudents qui s'étaient laissé attirer aux séductions de leurs chants. C'étaient les Muses marines, mais des Muses perfides comme la

mer elle-même, qui près des côtes cache sous son miroir étincelant l'écueil où se brisent les navires. « Tout marin qui s'en approche, disent les vers homériques, oublie, à entendre leur voix, et sa patrie, et la femme et les enfants qui l'attendent au retour. » Voilà bien l'enchantement irrésistible que la mer a exercé de tout temps sur le peuple grec. Elle est sa vraie patrie; un vaisseau est la demeure qu'il préfère; une sorte d'instinct inquiet le pousse à tout quitter dès qu'il le peut, maison et famille, pour s'embarquer dans des voyages maritimes dont ceux des Argonautes et d'Ulysse sont les types héroïques. Il semble qu'il ne saurait se passer de la mer, car il ne sait vivre que sur ses bords, quand il ne se fait pas bercer sur son sein.

Elle est, je le répète, belle entre toutes les parties de la Méditerranée, cette mer Ionienne, qui baigne d'un côté la Grande-Grèce et la Sicile, de l'autre l'Acarnanie et le Péloponnèse. Il y manque pourtant une parure que rien ne remplace, celle qui pour moi met la mer Égée bien au-dessus de toutes les autres. Sur toute l'étendue de la côte italienne il n'y a pas une seule île à portée du regard; rien ne surgit dans son étendue et ne vient en rompre l'uniforme éclat jusqu'à l'extrême limite de l'horizon, où elle se confond presque insensiblement avec la voute du ciel. D'aucuns préfèrent la sorte d'impression d'infini qui résulte de cet aspect; je suis plutôt sensible à l'échelle plus humaine que les îles donnent au paysage maritime. A mes yeux leur absence rend la vue du promontoire Lacinien et des autres caps de la Grande Grèce inférieure à celles des caps de la côte orientale de la Grèce propre et de l'Asie Mineure. C'est aux trois îles que de partout on y aperçoit à l'horizon, disposées sous tous les points de vue de la manière la plus pittoresque, que le golfe de Naples doit la moitié de la beauté qui en fait une des merveilles du monde. Qu'est-ce pourtant auprès des archipels aux formes et aux couleurs variées à l'infini dont le panorama se déroule devant Sunion

ou devant le Triopion de Cnide, à l'entrée du beau golfe de Doride. Nus, dépourvus en général des dons de la nature, singulièrement arides au premier aspect, les rochers des Cyclades ou des Sporades asiatiques se parent de toute la beauté de l'atmosphère, et revêtent les teintes splendides que le ciel leur envoie. Ce sont comme des prismes magiques dressés au-dessus de la mer, pour refléter le soleil et reproduire plus belles encore les nuances, changeantes à chaque heure, de l'horizon grec. Le matin avant le lever du soleil, au milieu de la mer unie et blanche comme un lac de mercure, ces îles se colorent d'un bleu tendre, délicieusement fondu, impossible à définir, qui n'est ni l'indigo ni l'azur, mais souvent m'a rappelé cette couleur d'un instant qui, aux heures de rosée, s'attache comme une poudre légère aux prunes sauvages de nos haies et disparaît plus tard à la chaleur. Le soleil levé, la mer s'enflamme, les rochers se dorent et scintillent comme de gigantesques topazes. Le soir, ils subissent dans toute sa splendeur l'incendie du couchant, et plus tard rendent dans leur transparente pâleur les teintes roses qui lui succèdent. La nuit enfin on croit voir d'immenses coupoles bleues, gouachées par la lune, qui se lève, d'un large reflet blanchâtre, et entourées d'une ceinture d'argent par la mer qui se brise sur leurs rivages. Il suffit d'avoir vécu quelques jours au milieu de ces merveilleux spectacles pour comprendre l'exclamation aussi vraie que pathétique de Callirhoê, dans le roman de Chariton, lorsque, sur le point d'être conduite dans l'intérieur de l'Asie et à Babylone, elle s'écrie : « Etre transportée sur les bords de l'Euphrate, moi pauvre insulaire, être emprisonnée dans ces vastes plaines où je ne verrai plus la mer ! »

Voilà ce qu'il ne faut pas demander aux côtes de la Calabre. Mais elles ont assez de beautés pour se passer de celle-là, et les Grecs, qui s'y connaissaient, y trouvaient un accent particulièrement grandiose, avec une séduction pénétrante.

II

Quand la mer est belle et la brise favorable, on se rend en une heure avec une petite barque à voile du port de Cotrone à l'extrémité du Capo delle Colonne ou Capo di Naù. Quand l'état de la mer ou la direction du vent ne permet pas de prendre cette voie, on ne peut y aller qu'à cheval et il faut deux heures et demie d'un trajet assez pénible pour atteindre les ruines du temple. On longe d'abord pendant plus d'une heure une large plage basse, garnie de soudes et de touffes de plombaginées formant un fin gazon sur lequel s'épanouissent des fleurs roses. Sur toute cette plage la mer vient mourir à la lisière des champs cultivés. Les montagnes s'en rapprochent graduellement. Bientôt il n'y a plus qu'une assez étroite bande de terrain entre elles et la mer. C'est dans cette partie du trajet que, paraît-il, s'élevait le dème de Laurê. On atteint enfin le pied de la falaise du promontoire, à l'endroit où il se détache de la côte pour s'avancer de trois kilomètres environ dans la mer. Là une petite anse bien abritée et d'un ancrage sûr offre par occasion un mouillage à quelques caboteurs, obligés de relâcher par le mauvais temps sans avoir pu entrer dans le port de Cotrone. On l'appelle Porto Berlinghieri, du nom d'une riche famille noble de la ville.

C'est de là que l'on commence à monter par un chemin qui s'allonge en corniche sur le flanc de l'escarpement. Le sentier est étroit, à la pente rapide, suspendu au-dessus de l'abime ; à sa droite on a une muraille presque verticale, à sa gauche on voit perpendiculairement au-dessous de soi la mer qui se brise sur les récifs et, lorsque le vent de nord la pousse, jette ses embruns à une hauteur considérable. Le sol est mouvant ; sous le pied des chevaux son argile

semble s'effondrer et les cailloux roulants vont tomber dans le précipice. C'est la partie difficile et au premier moment assez effrayante de la route. Il est bon d'y fermer les yeux si l'on est sujet au vertige; et dans tous les cas ce que l'on a de mieux à y faire est de renoncer à son libre arbitre, en s'en remettant pour le choix du passage à l'instinct des chevaux calabrais, dont le pied, comme celui de tous les animaux des montagnes, est d'une sûreté merveilleuse dans les sentiers périlleux. Ces jolis chevaux noirs à tous crins, aux formes élégantes dans leur petite taille, indociles à la bride, mais pleins de feu, qui semblent avoir une part de sang arabe importé par les invasions musulmanes, grimpent comme de véritables chèvres. Qu'on les monte ou qu'on les attelle, ils escaladent lestement, avec une vivacité qui surprend, les pentes les plus abruptes et les plus glissantes, leur pied ne bronche jamais sur les pierres roulantes, et à la descente ils se lancent au triple galop sans s'abattre sur des côtes effrayantes, tournant avec une précision merveilleuse aux plus brusques lacets de la route, quand on s'imagine avec un certain effroi que leur élan va les emporter jusque dans le gouffre.

Malgré la confiance que l'on peut mettre dans ces excellentes montures, on éprouve un sentiment de satisfaction lorsque l'on quitte le sentier en corniche, une fois arrivé sur la croupe du promontoire. Elle forme un beau plateau triangulaire, de 1,800 mètres de largeur à sa base et d'environ 400 à son extrémité, incliné en pente douce vers cette pointe. Relevé sur la crête de ses deux falaises latérales, le sol se creuse légèrement au centre en un vallon bien arrosé, où les cultures et les plantations alternent avec les pâturages et où quelques-unes des riches familles de Cotrone ont des habitations rustiques, plus métairies que maisons de campagne, dans lesquelles elles viennent s'installer pendant les plus fortes chaleurs de l'été. Tout près de la pointe du cap, ce vallon s'approfon-

dit et devient une sorte d'entonnoir, couvert d'un petit bois d'environ 800 mètres de tour ou plutôt d'un épais mâquis de grands lentisques, de pistachiers, de myrtes, de cytises, d'hélianthèmes et de bruyères frutescentes. Au fond de cet entonnoir boisé jaillit une source d'une eau limpide, abondante et délicieusement fraîche. C'est ce qu'on appelle La Fossa del Lupo. « Cet endroit, écrivait en 1649 Nola-Molisi, est assez étendu pour que cinquante chevaux et deux cents hommes puissent facilement s'y cacher dans les buissons sans que personne, même en s'approchant, soit en mesure de s'apercevoir de leur présence. C'est là que les gens de Cotrone ont l'habitude de tendre des embuscades aux corsaires turcs, quand ils abordent au cap pour faire de l'eau ou pour enlever les bestiaux qui paissent toujours en grand nombre dans les environs. Ces embuscades réussissent généralement et donnent un bon profit en esclaves turcs et en butin de toute nature. Quelquefois même, quand on s'y est bien pris, on parvient à enlever la galiote dont l'équipage est descendu à terre. »

Voilà quelle était au XVII[e] siècle l'existence des habitants des côtes de l'Italie. On n'y avait d'alternative qu'entre piller ou être pillé, et souvent l'un et l'autre se suivaient à peu de distance. La terre répondait par des embuscades aux algarades de la mer ; mais c'étaient les dernières qui étaient encore le plus fréquentes et qui avaient le plus de succès. L'empire de la Rome républicaine avait aussi connu ce hideux fléau de la piraterie au milieu d'une civilisation florissante et raffinée ; il avait impunément sévi pendant vingt ans sous le gouvernement inepte et corrompu de l'oligarchie restaurée par Sylla. Mais au bout de ce temps, un mouvement d'opinion irrésistible avait fait taire toutes les querelles de partis pour remettre aux mains de Pompée les pouvoirs politiques extraordinaires, les ressources d'argent, d'hommes et de vaisseaux avec lesquels il anéantit les pirates dans leurs repaires de la Cilicie et de la Crète.

Quant à l'Europe chrétienne et civilisée, c'est pendant trois siècles qu'elle a supporté patiemment l'ignominie de la piraterie barbaresque et de ses ravages, qui n'ont duré que grâce aux divisions des puissances. Tout occupés à épuiser le sang de leurs sujets dans des guerres d'ambition, les rois européens les laissaient piller presque sans obstacle par les corsaires de la côte d'Afrique. Ces souffrances populaires ne valaient vraiment pas la peine qu'on s'en préoccupât ! Pendant trois-cents ans, les souverains ne surent pas un seul instant oublier leurs dissensions pour se réunir dans une action commune qui en eût promptement fini avec une telle honte. Ne vit-on pas encore en 1830, quand Charles X fit partir pour Alger sa flotte libératrice, l'Angleterre menacer de lui barrer le passage?

Et que l'on ne croie pas que cette affreuse situation ne régnât que sur le littoral de l'Italie, divisée en une foule de petits Etats, sur celles du royaume de Naples, indignement gouverné par les Espagnols. La condition du littoral français n'était pas alors meilleure. Quand le cardinal de Richelieu envoya, en 1638, un observateur distingué chargé de lui rendre compte de l'état des côtes de la Provence et du Languedoc, celui-ci trouva la population réfugiée sur les hauteurs, veillant jour et nuit à sa propre défense, le commerce impossible, les ports ouverts à chaque instant aux insultes et aux déprédations des Barbaresques. Cela n'avait guères changé dans les années les plus brillantes du grand règne. Dans Paris on savait assez bien ce qui se passait sur nos côtes, mais cela n'empêchait pas la vie ordinaire de suivre son cours. Le matin on donnait son aumône aux Pères Mathurins qui quêtaient pour le rachat des captifs d'Alger; le soir on riait aux propos du Scapin de Molière : « Qu'allait-il faire dans cette galère ? » C'était là un mot de circonstance.

Il est vrai que le plus souvent on s'imagine que tout cela a pris fin après 1682, que les bombes de Duquesne ont en-

fin dompté l'insolence des forbans et que le pavillon de France a désormais offert dans la Méditerranée une sauvegarde certaine à ceux qui s'abritaient sous ses plis. Mais voici une pièce authentique (1) et qui prouve que le 8 novembre 1789, quatre mois après la prise de la Bastille, Louis XVI, le restaurateur de la flotte française que l'émigration n'avait pas encore désorganisée, autorisait son ministre de la marine, M. de la Luzerne, à payer au dey d'Alger 1,814,457 livres pour un brick corsaire algérien détruit dans les eaux des îles d'Hyères par un vaisseau napolitain. Le détail des indemnités est curieux : la vie d'un pirate est estimée 11,000 livres ; on donne 5500 livres pour la blessure d'un Turc. C'est grâce au gouvernement de la Restauration que toutes ces ignominies ont cessé, que la sécurité est revenue sur la Méditerranée comme aux plus beaux jours de la « paix romaine. » Aujourd'hui nos garnisons occupent les oasis du Sahara, à plusieurs centaines de lieues des côtes, et le temps n'est pas loin où les ingénieurs poseront les rails d'un chemin de fer au travers du désert qui sépare l'Algérie du Sénégal.

Le temple de Hêra Lacinia était construit à l'extrême pointe du cap, dominant les escarpements de la falaise. Un énorme soubassement l'exhaussait au-dessus des rochers et lui faisait un piédestal majestueux. Sa façade était tournée à l'est, regardant la haute mer. Suivant Nola-Molisi, le temple demeurait presque intact, avec ses quarante-huit colonnes debout, au commencement du XVIe siècle, et c'est seulement alors que l'évêque Antonio Lucifero le fit démolir pour en employer les matériaux à la reconstruction du palais épiscopal de Cotrone. Cet Antonio Lucifero fut évêque de 1510 à 1521, au temps de Jules II et de Léon X,

(1) Voyez l'analyse de cette pièce dans le *Catalogue des curiosités bibliographiques, par le bibliophile voyageur*, 8e année, 1844, p. 88. Elle a été acquise par la Bibliothèque Nationale.

de Raphaël et de Michel-Ange ! C'est toujours la même histoire ; les siècles de civilisation détruisent bien plus que ceux de barbarie : *Quod non fecerant barbari fecerunt Barberini.* Bien que Nola-Molisi écrivît un peu plus de cent ans après cet acte de sauvagerie, le renseignement qu'il donne sur le nombre des colonnes conservées jusqu'alors doit être pris en très sérieuse considération. Il avait connu dans son enfance des vieillards qui, eux-mêmes enfants, avaient vu le monument dans son intégrité ; et surtout il avait consulté les manuscrits de Camillo Lucifero, lequel, proche parent du destructeur, avait assisté à son œuvre et écrivait en 1523. Dans un endroit de son livre, le même Nola-Molisi dit que de son propre temps il restait encore deux colonnes debout et que l'on pouvait facilement discerner et compter sur le pavé, demeuré intact, les places où avaient été les quarante-six autres.

Dans un autre endroit, après avoir dit « aujourd'hui deux de ces colonnes sont conservées, » il ajoute « et il y a peu d'années qu'il en est tombé une, de telle façon qu'il n'en reste plus qu'une sur pied. » Son livre ayant paru en 1649, nous avons ainsi une date approximative pour l'époque où le temple fut réduit à l'état où nous le voyons aujourd'hui. C'est très probablement le tremblement de terre de 1638 qui abattit une des deux colonnes qui avaient échappé au vandalisme épiscopal. Mais depuis le xviie siècle, si la colonne unique est restée debout, avec la partie antérieure du soubassement qui la porte, de nouveaux vandales ont encore détruit une grande partie de ce soubassement pour exécuter avec ses matériaux les môles du port de Cotrone. Espérons que les derniers restes du monument sont désormais à l'abri des ravages de la main des hommes, si la colonne subsistante est toujours menacée par les tremblements de terre, si fréquents dans la Calabre.

Le soubassement est formé de grands blocs en assises régulières, mais inégales, taillés en bossage sur leur face

extérieure. Des reprises de briques y dénotent des réparations faites assez grossièrement à l'époque romaine. Je ne sais où certains voyageurs ont pu voir la ressemblance qu'ils affirment entre la colonne subsistante et celles du temple de Métaponte. Cette ressemblance n'existe aucunement. La colonne du temple de Hèra Lacinia, qui, du reste, n'a encore jamais été publiée, appartient à une toute autre époque et à un tout autre style, à une phase bien antérieure du développement de l'ordre dorique. M. Debacq a bien voulu me communiquer les mesures qu'il en a prises en 1825, en compagnie du duc de Luynes. Le fut de la colonne est à seize cannelures, sans renflement, mais avec une diminution d'un peu plus d'un sixième. Sa circonférence inférieure est de 5 m. 60, soit pour le diamètre 1 m. 75. La hauteur totale de la colonne, avec son chapiteau, est de 8 m. 29, c'est à dire de 4 3/4 diamètres et une très légère fraction. C'est une proportion intermédiaire entre celles du prétendu temple de Diane dans l'île d'Ortygie, à Syracuse, et des temples C et D de Sélinonte, et celles du grand temple de Pæstum, ainsi que des temples A et E de Sélinonte. La forme du chapiteau, l'énorme développement de son coussinet écrasé, la largeur et l'épaisseur de l'abaque, tout cela nous rapproche plus des premiers que des seconds de ces édifices et aussi de ce qu'on voit au temple d'Athènê Chalinitis à Corinthe, qui se distingue, du reste, des monuments siciliens par le monolithisme des colonnes et par l'exagération avec laquelle l'architecte s'est étudié à les galber. Il est facile de constater encore sur le terrain que le temple du promontoire Lacinien offrait dans son plan ce développement outré dans le sens de la longueur, par rapport à celui de la largeur, qui est le caractère le plus saillant du sanctuaire archaïque de l'île d'Ortygie et à un degré un peu moindre du temple C de Sélinonte. Or, précisément le nombre de 48 colonnes, indiqué par Nola-Molisi pour le temple de Hèra Lacinia, est ce-

lui que l'on observe dans l'édifice sélinontin, grâce aux deux rangées de son portique antérieur. Comme le temple de Sélinonte auquel nous le comparons, celui de Hèra Lacinia était hexastyle. Par conséquent, pour avoir le nombre de colonnes qu'on lui voyait encore au commencement du XVI[e] siècle, il faut que celui-ci en ait eu, lui aussi, dix-sept sur chaque côté, et que, comme dans les deux plus anciens temples de Syracuse et de Sélinonte, elles aient été beaucoup plus serrées sur les faces latérales du périptère que sur les faces antérieure et postérieure, serrées de façon à ce que les abaques des chapiteaux se touchassent presque.

De ces observations il résulte formellement que la colonne du temple de Hèra Lacinia est de beaucoup le plus ancien morceau d'architecture grecque qui subsiste sur le continent italien. L'édifice dont elle est seule restée ne peut avoir été construit que vers la fin du VII[e] siècle avant l'ère chrétienne ou le commencement du VI[e], une centaine d'années après la fondation de Crotone. Cet édifice était donc celui même que vit Pythagore, celui qui était déjà élevé quand Alcisthène, au temps du plus grand raffinement du luxe de Sybaris, y faisait admirer de la foule son fameux péplos brodé, dans la pompe de la panégyrie solennelle. Debout sur le soubassement massif, aujourd'hui veuf de ses compagnes, la colonne domine de sa tête à une hauteur considérable, les quelques constructions modernes qui se sont bâties dans le voisinage, et dont la principale est une ferme du baron Baracco. Baignant de tous les côtés dans l'air et dans la lumière, elle perd pour l'œil quelque chose de ses formes trapues, elle semble plus svelte qu'elle n'est réellement, et l'impression qu'elle éveille est seulement celle d'une force imposante. A une centaine de mètres de là, on voit quelques masses informes de maçonnerie romaine en *opus reticulatum*. Il est difficile de dire si ce sont les restes de villas, comme l'affirme Bædeker, ou bien

ceux de quelques édifices dépendant du sanctuaire. Pour les érudits cotronais du XVIe et du XVIIe siècles, ces dernières ruines étaient celles du temple, et la colonnade portait le nom ridicule de Scuola di Pitagora. Actuellement on a échangé les deux dénominations, ce qui ne rend pas la seconde plus raisonnable.

III

En décrivant prophétiquement les voyages de Ménélas à la recherche de sa femme, après la prise de Troie, la Cassandre de Lycophron dit : « Il viendra dans le vallon du Lacinion, où une Néréide dédiera à la déesse Hoplosmia un jardin paré d'arbres et de fleurs. Parmi les femmes du pays se perpétuera l'usage de pleurer le héros de neuf coudées, troisième descendant d'Aiacos et de Dôris, foudre de guerre ; et en signe de deuil elles n'orneront leurs beaux bras d'aucun bijou d'or, elles éviteront de se parer d'étoffes délicates, teintes en pourpre ; car une déesse a consacré à une déesse toute la montagne, pour qu'elle en fasse sa demeure. »

Dans son style contourné, où chaque mot nécessite un commentaire, ce qui passait de son temps pour le comble de l'art, le poëte alexandrin dépeint cependant très bien la manière dont le sommet du Capo delle Colonne se creuse en un vallon, lequel était dans l'antiquité, suivant ce que nous dit Tite-Live, couvert d'un beau bois de pins, où paissaient en liberté les nombreux troupeaux de vaches consacrés à la déesse. Il fait en même temps allusion à la tradition sacrée d'après laquelle le promontoire Lacinien aurait été donné à Hêra par Thétis, tradition en vertu de laquelle les femmes de Cotrone célébraient annuellement dans le temple une cérémonie de deuil en mémoire d'Achille, le

fils mortel de l'immortelle Thétis. D'autres légendes disaient que le sanctuaire avait été dédié par Hèraclès après qu'il avait tué Lacinios, ou bien par celui-ci en mémoire de ce qu'il avait mis en fuite le demi-dieu.

Le temple de Hèra Lacinia avait sa place dans le cycle des traditions relatives à l'émigration d'Énée en Italie. Non seulement Virgile le mentionne comme un des points de l'itinéraire maritime du héros troyen à son arrivée sur les côtes de la péninsule, mais Denys d'Halicarnasse nous apprend que de son temps, au IIe siècle de l'ère chrétienne, on y montrait une patère de bronze, « portant en lettres très anciennes le nom d'Énée comme dédicateur. » Le temple d'Athênê Leucadia prétendait posséder une patère du même métal, dédiée par Ménélas et à laquelle Lycophron fait allusion.

Ces diverses traditions, qui faisaient remonter la consécration du promontoire Lacinien aux âges de la fable, semblent indiquer qu'elle ne fut pas l'œuvre des colonisateurs grecs de Tarente, mais qu'avant leur arrivée, du temps où le pays était aux mains des Œnotriens et des Chônes, il y avait déjà sur le cap un sanctuaire ou tout au moins un téménos d'origine pélasgique. Il devait être dédié à cette Vitulia ou Vitellia que nous avons plus haut restituée comme la grande divinité féminine de la religion œnotrienne, déesse chthonienne symbolisée par la vache, qu'on donnait pour épouse au dieu chthonien et tauriforme assimilé au Dionysos hellénique. Ce qui semble l'indiquer, c'est le caractère tellurique que conserva toujours la déesse de Lacinion et la façon dont la vache demeura son animal sacré. De la vieille divinité des Pélasges italiques, les colons Achéens firent, par une transformation fort naturelle, Hèra, la déesse d'Argos, la grande protectrice des Achéens du Péloponnèse au temps de leur plus haute puissance, la patronne de la monarchie des Pélopides. Ils avaient pour Hèra une ancienne dévotion nationale, et c'était en particulier la déesse poliade

de Sybaris. Mais la déesse d'Argos, avec les yeux de vache que lui attribue la poésie homérique, *boôpis Hèrè*, n'était elle-même que la continuatrice hellénique d'une très ancienne divinité des Pélasges du temps d'Inachos et de Phoronée, laquelle avait la forme ou tout au moins la tête d'une vache.

Le duc de Luynes a étudié d'une manière spéciale la conception de Hèra Lacinia, telle qu'elle résulte de ses mythes, de son culte et de son type de représentation. Comme tous les mythologues, il en fait ressortir, et après lui M. Overbeck, l'étroite parenté avec la Hèra Argienne. Mais il remarque en même temps, et avec juste raison, que chez elle le côté chthonien de la déesse était prononcé d'une manière toute spéciale. C'est ce qu'indiquait son surnom même *Lacinia*, d'après lequel le cap avait été appelé, et qui était emprunté au vieux mot pélasgique *lakis*, enregistré par les lexicographes grecs comme signifiant « terre. » « Les bois, les pâturages couverts d'herbes odoriférantes, les grands troupeaux appartenant à son temple, sa situation au bord de la mer, tout se réunit pour faire considérer, dit l'illustre antiquaire français, la déesse de Crotone comme présidant à la terre, à ses productions, et distribuant, ainsi que Rhéa-Pandora, tous les dons nécessaires à la félicité humaine. » Une autre caractéristique de cette nature chthonienne de la déesse Lacinienne était le prodige qui se produisait, dit-on, en permanence dans l'enceinte de son temple. La cendre de son autel, érigé à ciel ouvert, *sub divo*, demeurait immobile malgré la fureur des tempêtes qui sévissaient à l'entour. Ce phénomène rappelle le Gaion d'Olympie, où l'autel était fait de cendres entassées ; tout à côté se trouvait l'oracle de la Terre.

La tête vue de face de Hèra Lacinia décore un certain nombre de monnaies de Crotone et de Pandosia, ainsi que d'Himéra de Sicile, ville dont nous avons déjà constaté les rapports anciens avec Crotone. La transmission du culte de

la déesse du Lacinion chez les Grecs de Sicile est d'ailleurs attestée par ce fait qu'elle avait un temple à Agrigente. Nous connaissons par ces monuments numismatiques le type que lui avait attribué l'art de la grande époque, et à la création duquel Zeuxis n'avait peut-être pas été étranger. Elle a la chevelure longue, éparse et tombant sur les épaules, qui est propre aux déesses telluriques, qu'en particulier on donnait à Gê ou Gaia, la personnification divine de la Terre. En même temps elle porte le stéphanos ou couronne métallique circulaire, décorée de palmettes et de rosaces, qui est placée sur la tête de la Hêra des monnaies de l'Élide et d'Argos, où cette décoration florale a trait au surnom d'Antheia ou productrice des fleurs, que recevait la déesse. En outre, du stéphanos de la Hêra Lacinia font saillie, à droite et à gauche du front, des griffons sortant à mi-corps. Le même type est reproduit dans un buste colossal en marbre de Paros, qui fait partie des collections archéologiques de la Bibliothèque de Saint-Marc à Venise. Les gens de Poseidonia l'ont aussi donné, en imitant manifestement les monnaies de Crotone, à la Hêra Argeia ou plutôt Areia (la leçon des meilleurs manuscrits de Strabon donne cette dernière forme) qui avait son temple auprès de leur ville, à l'embouchure du Silaros. C'est de là que ce type divin s'est propagé dans la Campanie, où nous le voyons répété, avec quelques légères variantes, sur les monnaies de Néapolis, d'Hyria ou Orina et de Vésèris. Qu'une Hêra Areia ait été représentée comme Hêra Lacinia, l'on na pas lieu d'en être surpris. Elle devait être la même. En effet, en donnant à la déesse du Lacinion le nom d'Hoplosmia, que Hêra recevait aussi en Élide, Lycophron nous révèle qu'elle avait un aspect guerrier et armé. Cet aspect, du reste, Welcker et Preller l'ont déjà noté, n'était pas étranger à la même divinité dans ses cultes principaux d'Argos et de Samos. C'est à elle seule, en dehors du contact de son époux divin, par sa fécondité propre, que Hêra,

dans la mythologie, enfante Arès, le dieu des combats; et c'est à ce titre qu'elle est Areia ou Martiale.

Une fois qu'ils l'eurent dédié à la Hêra hellénique, les Achéens de l'Italie firent du sanctuaire ou du téménos du promontoire Lacinien leur centre religieux, le but de ces réunions sacrées qui pendant longtemps constituèrent leur principal lien national. A la panégyrie qui s'y célébrait annuellement, et dans laquelle se déroulait une somptueuse procession, toutes les cités envoyaient officiellement des Théories sacrées conduisant des victimes. Cent ans environ après la fondation de Crotone, on construisait à grands frais sur le promontoire le vaste temple dont nous avons décrit les débris et qui atteignait aux plus grandes proportions que l'architecture hellénique eût encore tenté de réaliser. Ce temple fut le plus vénéré de toute l'Italie grecque, celui où affluait le plus grand concours de pélerins et où les plus riches offrandes s'accumulaient. Il possédait des propriétés considérables et tirait des revenus importants de ses troupeaux sacrés. Ces richesses des temples étaient dans la société grecque un des ressorts essentiels du système économique; la plupart des sanctuaires usaient de leurs trésors pour des opérations de finance et de crédit, jouant le rôle de véritables banques de dépôt; et même il en était quelques-uns qui jouissaient du privilège souverain de battre monnaie au nom de leur dieu.

A la fin du ve siècle avant l'ère chrétienne, ainsi que nous avons eu l'occasion de le raconter dans le chapitre précédent, les Crotoniates, encore à ce moment au comble de la prospérité, firent décorer intérieurement le temple de Hêra Lacinia de peintures sur panneaux par Zeuxis.

Crotone, dit Cicéron, au temps où elle était célèbre par son opulence et regardée comme une des plus heureuses villes d'Italie, voulut orner de peintures excellentes le temple de Junon, pour lequel ils avaient une vénération toute particulière. On fit venir à grands frais Zeuxis d'Héraclée, regardé comme le premier peintre de son siècle.

Après avoir peint plusieurs tableaux, dont le respect des peuples pour ce temple a conservé une partie jusqu'à nos jours, l'artiste, pour donner en plate peinture le modèle d'une beauté parfaite, résolut de créer une image d'Hélène. Ce projet flatta les Crotoniates, qui avaient entendu vanter le talent singulier de Zeuxis pour peindre les femmes; et ils pensèrent que s'il voulait développer tous ses moyens et tout son talent, dans un genre où il excellait, il ne pouvait manquer d'enrichir leur temple d'un chef-d'œuvre.

Leur attente ne fut point trompée. D'abord Zeuxis demanda s'ils avaient de jeunes vierges remarquables par leur beauté. On le conduisit aussitôt au gymnase, où il vit, dans un grand nombre de jeunes gens, la figure la plus noble et les plus belles proportions; car il fut un temps où les Crotoniates se distinguaient par leur vigueur, par l'élégance et la régularité de leurs formes, et remportaient les victoires les plus éclatantes et les plus glorieuses dans les combats gymniques. Comme il admirait les grâces et la beauté de toute cette jeunesse : « Nous avons leurs sœurs, vierges encore, lui dit-on; ce que tu vois peut te donner une idée de leurs charmes. » — « Que l'on me donne les plus belles pour modèles dans le tableau que je vous ai promis, répliqua l'artiste, et l'on trouvera dans une image muette toute la beauté de la nature. »

Alors un décret du peuple de Crotone rassembla dans un même lieu toutes les jeunes vierges, et donna au peintre la liberté de choisir parmi elles. Il en choisit cinq; les poètes se sont empressés de nous transmettre les noms de celles qui obtinrent le prix de la beauté, au jugement d'un artiste qui devait savoir si bien l'apprécier. Zeuxis ne crut donc pas pouvoir trouver réunis dans une seule femme toutes les perfections dont il voulait doter son Hélène. En effet, la nature en aucun genre ne produit rien de parfait : elle semble craindre d'épuiser ses perfections en les prodiguant à un seul individu, et fait toujours acheter ses faveurs par quelque disgrâce.

C'est par suite d'une confusion manifeste que Pline transporte cette anecdote à Agrigente; car tous les autres écrivains anciens sont d'accord pour la placer à Crotone. Eustathe parle d'une Hélène de Zeuxis conservée à Athènes, dans le Portique des farines ; c'était probablement une répétition de son tableau du temple de Hèra Lacinia, ou peut-

être quelque copie que l'on avait fini, comme il arrive souvent, par attribuer indûment au maître lui-même.

Quand Hannibal fut forcé de se replier sur le Bruttium, en renonçant à la lutte dans le reste de l'Italie, et eut fait de Crotone la place d'armes à laquelle il s'appuyait dans ses dernières campagnes, les trésors, encore intacts à cette époque ou du moins ayant peu souffert des déprédations de Denys de Syracuse, d'Agathocle et de Pyrrhos, les trésors du temple de Hêra Lacinia furent pour lui une grande tentation. Il avait besoin d'argent, de beaucoup d'argent pour payer ses mercenaires de toute origine, qui ne se battaient que bien soldés, pour renouveler son matériel et se créer des magasins de vivres; et le Sénat de Carthage, toujours dominé par les ennemis de la faction barcine, lui refusait les secours dont il aurait eu le plus urgent besoin, ou bien ne lui envoyait qu'irrégulièrement des subsides insuffisants. En mettant la main sur les richesses de la déesse, il remplissait ses caisses pour un certain temps et acquérait les moyens de préparer plusieurs campagnes. Une chose surtout éveillait son avidité. Dans l'intérieur du sanctuaire, auprès de la statue de la déesse, il y avait une grosse colonne votive que l'on disait d'or massif. On en estimait la valeur par milliers de talents et l'on disait qu'elle était le résultat des produits des troupeaux sacrés, accumulés pendant plusieurs siècles. En homme prudent, en digne fils des marchands de Kenâan, Hannibal ne voulut pourtant commettre un sacrilège qu'à bon escient, après s'être assuré qu'il n'irriterait pas les dieux pour rien. Il fit donc percer la colonne avec une tarière pour constater par le moyen de ce sondage si elle était réellement toute d'or ou simplement dorée. Après avoir reconnu que c'était bien de l'or, il donna des ordres pour son enlèvement. Mais dans la nuit il vit en songe Hêra qui lui défendit de toucher à ses trésors, sous peine de perdre le seul œil qui lui restait. Effrayé de ce rêve, le général carthaginois révoqua ses or-

dres; puis, ayant fait rassembler la limaille d'or produite par le forage, il la fit fondre de manière à en former une petite figure de vache, qu'il dédia sur le chapiteau de la colonne. Pour apaiser la déesse, il lui offrait l'image de son animal sacré; il semble aussi que par là il reconnaissait en elle la grande divinité protectrice de Carthage, Tanith Penè-Baal, traduite par les Romains en *Juno coelestis* ou *Dea Coelestis*, dont la vache était aussi un des principaux symboles.

Hannibal, du reste, avait toujours attaché une grande foi aux songes. Ceux de ses historiens que Cicéron regardait comme ayant la plus grande valeur, racontaient qu'après la prise de Sagonte il avait rêvé qu'il était admis dans le conseil des dieux. Là, que le maître de l'Olympe lui avait commandé de porter la guerre en Italie et lui avait donné un des dieux pour guide. « Ce dieu lui ayant dit de le suivre, continue Cicéron en exposant ce songe prophétique, et Hannibal s'étant mis en marche avec son armée, le dieu lui avait défendu de regarder derrière lui; mais Hannibal n'ayant pu se défendre longtemps d'un mouvement de curiosité, il lui avait semblé voir sur ses pas une bête épouvantable entortillée de serpents, qui, partout où elle passait, détruisait les arbres, les moissons, les villes; dans sa surprise il demanda quel était le monstre, et le dieu lui répondit que c'était la désolation de l'Italie, lui ordonnant d'aller toujours de l'avant, sans se mettre en peine de ce qui arriverait derrière lui. »

Depuis qu'elle lui avait manifesté sa puissance par une vision, Hannibal garda une grande dévotion pour la déesse du Lacinion. C'est dans son temple qu'au moment de s'embarquer pour quitter définitivement l'Italie il dédia une grande table de bronze portant une double inscription, en phénicien et en grec, où il donnait le récit officiel et détaillé de ses guerres contre les Romains. Craignant les altérations intéressées que ceux-ci, vainqueurs, feraient subir à la

réalité de l'histoire, pour noircir et diminuer sa mémoire, il avait voulu laisser un monument inaltérable qui conservât aux générations à venir sa version des événements. Tout s'y trouvait, l'analyse de ses marches, l'état détaillé de ses forces aux principaux moments de la guerre, l'indication des batailles gagnées ou perdues par lui, avec les chiffres des morts, des blessés et des prisonniers de part et d'autre, ainsi que du butin, l'énumération des villes qu'il avait prises. Polybe, qui était un homme consciencieux, avait été consulter cette inscription avant d'écrire la partie de son histoire relative à Hannibal, et il s'y réfère en plus d'un endroit. Quel incomparable document historique qu'une pareille inscription si on pouvait espérer la retrouver un jour! Malheureusement on ne la reverra jamais, et il y a bien des siècles qu'elle a dû être fondue comme vieux cuivre, peut-être même longtemps avant les invasions des barbares; car depuis Polybe, personne ne parle plus de son existence.

Ce fut, du reste, bien peu après la deuxième Guerre Punique, l'avidité barbare d'un magistrat romain qui commença la spoliation et la ruine du temple de Hêra Lacinia. Une des plus grandes magnificences de ce temple était sa couverture en tuiles de marbre, qui n'avait pas d'analogues en Italie. Elle constituait bien évidemment une addition faite vers le v[e] siècle à la construction primitive, car dans l'époque ancienne où elle avait été élevée, les Grecs n'employaient pas de couvertures de marbre, mais bien de terre-cuite peinte, sur leurs temples, qu'ils ne faisaient pas non plus de marbre là où ce n'était pas la roche du pays, se contentant de pierre ordinaire revêtue de stuc. En 173 avant J.-C., Q. Fulvius Flaccus exerçait à Rome l'office de la censure. Il voulut profiter de cette occasion pour achever de bâtir et dédier le temple de la Fortuna Equestris, que quelques années auparavant, étant préteur en Espagne, il avait fait vœu de construire pour obtenir des

dieux la victoire sur les Celtibères. Il pensa qu'en garnissant la toiture de ce temple en tuiles de marbre il lui donnerait une magnificence qui dépasserait celle de tous les autres édifices sacrés de Rome et qui suffirait à immortaliser son nom. Mais où se procurer de telles tuiles? On pouvait bien en faire venir de neuves de Paros ou du Pentélique; mais cela eût coûté bien cher. Fulvius Flaccus trouva plus simple et plus économique de voler celles de Hêra Lacinia. Il envoya donc des bâtiments dans les eaux de Crotone, avec des ouvriers qui découvrirent la moitié du temple. Les tuiles de marbre furent apportées à Rome et l'on commença à les mettre en place. On parlait beaucoup de ce luxe jusqu'alors inconnu, mais bientôt, sans doute sur des plaintes de Crotone, on en apprit l'origine, que Fulvius Flaccus cherchait à dissimuler. Le Sénat, à cette époque, avait encore des scrupules de religion et de politique; c'était le beau temps de ces philhellènes, tels que T. Quinctius Flamininus, que M. Mommsen trouve d'une chevalerie si ridicule. On y fut donc très ému à la fois du sacrilége commis et de la pensée du mauvais effet que produirait chez les alliés la spoliation de leurs sanctuaires. Le Sénat blâma dans les termes les plus sévères la conduite de Fulvius Flaccus et décida que les tuiles de marbre seraient reportées au Lacinion, aux frais de la République, avec des offrandes expiatoires destinées à apaiser la déesse. On ajoute que la colère de celle-ci poursuivit le spoliateur, que la raison de Fulvius Flaccus se troubla bientôt et qu'il finit par mourir de désespoir en apprenant que ses deux fils avaient été tués en Illyrie. Quant aux tuiles rapportées au promotoire Lacinien, on ne parvint à trouver dans le pays personne de capable de les replacer. Elles restèrent donc déposées dans l'enceinte du temple, que l'on se borna à recouvrir de tuiles ordinaires en terre-cuite.

Il y a peu d'années, dans un champ voisin des ruines du temple et appartenant à M. le baron Baracco, l'on découvrit

fortuitement, en creusant la terre, un dépôt considérable de grandes tuiles de marbre, parfaitement intactes et soigneusement rangées par lits. C'étaient bien évidemment celles dont Tite-Live raconte l'enlèvement et le retour. Ce dépôt a été dispersé à droite et à gauche, la plupart des tuiles ont été vendues aux marbriers. Cependant j'en ai vu encore quelques-unes au Musée provincial de Catanzaro et à Cotrone au palais Baracco, ainsi que chez M. le marquis Lucifero. Il y en a aussi quelques-unes dans les *massarie* du Capo delle Colonne. Il serait donc assez facile de s'en procurer deux ou trois échantillons pour nos Musées.

En 36 av. J.-C., Sextus Pompée, vaincu par Agrippa et forcé d'abandonner la Sicile, se retira à Mitylène avec les derniers vaisseaux qui lui restaient, espérant renouveler la guerre dans les mers d'Orient, en y réveillant la piraterie. Avant de s'éloigner des côtes d'Italie, il profita de ce que Crotone et ses environs étaient insuffisamment gardés pour aborder au Lacinion et y enlever les trésors du temple. Après avoir tout perdu en Sicile, c'était une manière de se refaire une caisse pour les entreprises ultérieures qu'il rêvait, et qu'il ne lui fut pas donné de réaliser.

Une quarantaine d'années après, Strabon disait que le temple, « fort riche naguère, est de nouveau tout rempli aujourd'hui d'offrandes pieuses. » En effet, tous les auteurs du Ier siècle qui ont l'occasion de parler de ce sanctuaire le dépeignent comme étant encore l'objet d'une grande vénération, bien que Pline ne le mentionne pas, en nommant le promontoire dans sa description des côtes de l'Italie. Denys d'Halicarnasse, qui écrivait sous Hadrien, montre par son langage que le crédit n'en avait pas diminué. Un autel, découvert en 1843 dans le voisinage de ses ruines, porte une dédicace *Herae Laciniae* faite pour la santé de Marciane, sœur de Trajan, par un individu du nom de Œcius, affranchi impérial et procurateur du fisc dans la contrée.

Le sanctuaire du Lacinion était alors le temple par excel-

lence, en grec *naos*, pour toutes les populations du voisinage. De là l'appellation de *Naus*, donnée déjà au promontoire dans l'Itinéraire Maritime que l'on joint à la suite de l'Itinéraire d'Antonin, et qui s'est conservée jusqu'à nos jours dans celle de Capo di Naù, usitée parallèlement au nom de Capo delle Colonne.

Les choses se prolongèrent ainsi jusqu'au triomphe du christianisme. Le temple ne fut pas alors renversé, mais tranformé en église ; et le culte de la Vierge Marie y remplaça celui de Hêra. Quand elle s'emparait des sanctuaires du paganisme pour leur donner une consécration plus pure, l'Église chrétienne avait l'habitude de régler le vocable nouveau sous lequel elle les plaçait d'après l'ancienne dédicace, en vertu de règles généralement assez fixes de substitution de certains saints à telle ou telle des divinités du paganisme. C'est surtout en Grèce que ceci se remarque. Partout la Vierge y a pris la place de Hêra et d'Athênê, les douze Apôtres celle des douze Grands Dieux, St-Nicolas celle de Poseidon, etc. Dans la cathédrale de Cotrone on honore encore aujourd'hui une Madonna del Capo delle Colonne, dont la chapelle est garnie de riches et nombreux ex-votos et dont on célèbre la fête au mois de mai. On ignore à quelle époque le culte en fut transporté, du promontoire dont elle a reçu le nom, dans la ville. Ce fut probablement à l'époque des ravages des Sarrazins, où l'on jugea l'ancien temple, isolé loin de la cité, trop exposé aux profanations des déprédateurs musulmans. L'image ancienne de cette Vierge n'a pas été conservée, elle est représentée sur l'autel par un tableau qui n'a guère plus de deux siècles.

IV

J'ai dit tout à l'heure que ce qui manquait à la vue de mer de l'ancien promontoire Lacinien, quelque admirable qu'elle soit, était une perspective d'îles. Il n'en était pas de même dans l'antiquité. Un petit archipel d'îlots, qui devait offrir de la ressemblance avec ce qu'est celui des Strophades sur la côte opposée du Péloponnèse, sortait alors de la mer à quelque distance en avant du cap. Pline nous en fournit l'énumération. C'était d'abord l'île des Dioscures, située à dix milles romains (environ 15 kilomètres) au large du promontoire; puis l'île de Calypso, ainsi nommée parce qu'on l'avait identifiée que bien que mal à la fabuleuse Ogygie de l'Odyssée, « le nombril de la mer, » où résidait la Nymphe fille d'Atlas; enfin Tiris, Eranusa et Meloëssa. Ces trois derniers îlots devaient être de simples écueils. Mais l'île de Calypso avait un certain développement, puisque le périple du prétendu Scylax la mentionne et que pourtant, dans le golfe de Néapolis, il ne parle que de Pithêcusa (Ischia), négligeant Prochytis (Procida) et Caprées (Capri), et qu'à Tarente il ne nomme pas les Choirades. Procope, dans son livre sur la guerre gothique, parle encore de cette île.

Les indications de Pline sur la distance en avant du promontoire, où se trouvait ce petit archipel, ont une haute valeur. Immédiatement après, pour la distance du Lacinion à Caulonia, il se refère à la mappemonde dressée par ordre d'Agrippa, dans laquelle le relevé des côtes d'Italie était particulièrement soigné; de plus, en sa qualité d'amiral de la flotte de Misène, il avait nécessairement sous les yeux des portulans et d'autres documents précis sur les rivages et les îles compris dans l'étendue de son commandement.

Ceci, joint aux faits que nous venons de noter et qui attribuent quelque importance à l'île dite de Calypso, ne permet pas de chercher à la retrouver, avec Martorelli, Pascale et Swinburne, dans un méchant écueil qui existe à quelques encâblures à peine du Capo delle Colonne. En présence des témoignages formels du pseudo-Scylax et de Pline, il n'est pas possible de douter qu'il n'y eût dans l'antiquité, à 15 kilomètres au large du cap, un groupe de cinq îlots, dont un notablement plus grand que les autres. Ces îlots ont absolument disparu aujourd'hui. Entre le VIe siècle de l'ère chrétienne, où écrivait Procope, et le XVe siècle, où nous recommençons à avoir des renseignements détaillés sur l'état des côtes de l'Italie méridionale, ils se seront abîmés au sein des eaux, dans une de ces convulsions de l'écorce terrestre qui ravagent si fréquemment et d'une manière si terrible la Calabre, et en font la terre classique des tremblements de terre. Les phénomènes de subites apparitions et disparitions d'îles ne sont pas rares dans la zone, travaillée constamment par les forces volcaniques, qui s'étend du Vésuve à Santorin, en passant par l'Etna, et où Élie de Beaumont plaçait précisément une des fissures de son *réseau pentagonal.*

Si du sommet du Capo delle Colonne on se tourne vers le sud, le regard suit la côte qui se prolonge presque droite de N. N. E. en S. S. O. pendant une longueur de tout près de 8 kilomètres jusqu'à la première pointe du cap Cimiti. Ce cap, bizarrement bifurqué, occupe le milieu de la saillie carrée que fait en avant du reste de la côte du Bruttium sur la mer Ionienne, le massif du mont Clibanos des anciens, aujourd'hui montagnes de Cutrò et de l'Isola, séparant le golfe de Tarente du golfe de Squillace. Le Capo delle Colonne est à l'extrémité nord du front de cette saillie, et à son extrémité sud le Capo Rizzuto, six à sept kilomètres au delà du cap Cimiti, marque l'entrée du golfe de Squillace, dont le Capo di Stilo termine l'autre bras. La

côte, qui s'est prolongée droite du Capo delle Colonne au Capo Rizzuto, sauf la saillie intermédiaire du cap Cimiti, tourne alors brusquement et revient vers l'ouest jusqu'à l'embouchure du Tacino. C'est le nouveau golfe qui se creuse. Strabon place dans cette partie du littoral « les trois promontoires des Japyges. » Le cap Cimiti et le Capo Rizzuto sont certainement compris dans cette désignation; mais il reste douteux si, en comptant trois promontoires, le géographe a distingué les deux pointes du premier, ou bien si son indication s'étend aussi à la pointe de Castella, qui fait saillie entre le Capo Rizzuto et le fleuve Tacino. En tout cas, Diodore de Sicile, en décrivant l'itinéraire suivi le long du littoral italien par la flotte athénienne qui allait assiéger Syracuse, nous fournit un nom spécial pour le Capo Rizzuto. Il dit, en effet, que la flotte, en se rendant du Lacinion à Scyllêtion, rangea le cap Dioscurias. La parenté de ce nom avec celui de l'île des Dioscures, que nous venons de voir mentionnée par Pline dans les mêmes parages, est remarquable. On serait en droit d'en conclure que cet îlot, si il se trouvait à 10 milles romains au large, n'était pas placé en ligne droite du Capo delle Colonne, mais plutôt entre celui-ci et le Capo Rizzuto ou cap Dioscurias. Il aurait été le plus méridional du groupe, tandis que l'île de Calypso devait être la plus septentrionale, le soi-disant Scylax la mentionnant après le Lacinion, dans son énumération qui procède sur ce littoral du sud au nord.

Ces brèves indications sur le prolongement de la côte, depuis le promontoire Lacinion jusqu'à l'entrée du golfe Scyllacien, étaient nécessaires à placer ici, car nous allons pendant quelques moments nous éloigner de la mer. Au lieu de continuer à en longer le rivage, la voie ferrée coupe directement au travers des terres, de Cotrone au Tacino.

CHAPITRE XII

DE COTRONE A CATANZARO

I

Il faut deux heures de chemin de fer pour aller de Cotrone à Catanzaro. Le hasard réunit dans notre wagon des représentants de toutes les classes de la société calabraise actuelle : un des avocats les plus occupés de Catanzaro, membre du conseil provincial, qui rentre dans sa ville pour la session d'automne, et avec qui M. le marquis Lucifero m'a mis en rapport au moment du départ ; un jeune pharmacien de Cirò, qui va aux assises comme juré (les pharmaciens sont des personnages importants dans les petites villes de l'Italie méridionale ; leur boutique est le salon où l'on se réunit pour causer des nouvelles ; c'est une sorte de centre intellectuel) ; un négociant du chef-lieu de la province ; un gentilhomme propriétaire ; enfin un chanoine. La conversation s'engage tandis que le train marche ; bientôt elle roule sur la politique. En général nos compagnons sont d'opinions avancées, comme le sont presque universellement les classes moyennes dans l'Italie méridionale. Les nuances variées entre lesquelles se divise la gauche parlementaire du royaume ultramontain sont représentées dans le wagon, et chacun exprime avec une grande viva-

cité les idées, les projets, les espérances de son parti. La discussion est vive, et les questions de personnes y jouent un grand rôle. Mais ce n'est pas de la politique que je suis venu chercher dans la Grande-Grèce. Elle offrirait peu d'intérêt au lecteur, surtout après plus d'un an d'intervalle. En Italie même les choses de l'avant-dernier ministère et les préoccupations de l'année 1879 sont déjà aussi oubliées que les vieilles lunes.

Il n'est pas jusqu'au chanoine qui ne se montre ardent patriote. Le clergé italien ne se sépare en aucune façon du mouvement de la vie nationale, et son attachement au Saint-Siége ne l'empêche pas d'être profondément dévoué à l'unité nationale. Il n'y a que dans les anciens États pontificaux que la conscience d'un prêtre éprouve des embarras à ce sujet. Partout ailleurs, le clergé n'a pas de raison de regretter outre mesure les anciennes dynasties, et si une consigne absurde, qui devrait être depuis longtemps levée à Rome, empêche les candidats catholiques de se présenter comme tels aux élections politiques, le clergé ne cherche pas pour cela à se détacher de ses concitoyens et à conseiller l'isolement et l'abstention. Dans les provinces méridionales du Napolitain, en particulier, son esprit est très national. Cependant notre chanoine éprouve quelque gène des opinions un peu trop révolutionnaires et libres-penseuses de certains des interlocuteurs. Il se retire donc peu à peu de la discussion avec ce tact prudent que les Italiens savent apporter en pareil cas. Et bientôt, sujet moins scabreux, il me développe en grand détail les meilleures recettes pour engraisser et accommoder les *ghiri*, c'est-à-dire les loirs, qui constituent un des mangers les plus délicats de la cuisine calabraise.

C'est là encore un reste de l'antiquité. Ces jolis petits rats des arbres fruitiers, que l'on appelait en latin *glires*, étaient hautement appréciés des gourmands romains. Pétrone, Martial et Ammien Marcellin en parlent comme d'un mets

très recherché. Il y eut même un temps, quand la République s'efforçait encore de garder la sévérité des vieilles mœurs, où ses lois somptuaires interdisaient de faire paraître des loirs sur les tables, aussi bien que certaines espèces de *frutti di mare* et que les oiseaux étrangers. Varron donne pour les engraisser une recette fort analogue à celle de mon chanoine, et Apicius la manière la plus estimée de les accommoder. Galien dit que ce furent les Grecs italiotes qui, les premiers, inventèrent d'élever et de manger les loirs, qu'ils nommaient *eleioi*; il ajoute que de son temps les meilleurs venaient de la Lucanie et du Bruttium. Ç'a donc été toujours une célébrité locale.

J'écoute toutes ces conversations d'une oreille assez distraite, en regardant le paysage. Nous traversons les contreforts du mont Clibanos; le chemin de fer y est souvent enterré dans de profondes tranchées. Quand il en sort, c'est pour ne montrer à l'œil qu'un aspect monotone et désolé. On suit ou on traverse des ravins profondément creusés dans des collines d'argile blanchâtre. Au fond, là où coule un filet d'eau, il y a un peu d'herbe, quelques arbres et plus fréquemment des buissons. Quant aux pentes, elles sont sans verdure, aussi dénudées, éboulées, sillonnées bizarrement par l'effet des pluies que celles que l'on voit de Cotrone. Pas une habitation en vue; les stations de la voie ferrée sont dans le désert, à une grande distance des localités qu'elles desservent. De loin en loin, là où les pentes sont moins rapides, où le sol forme un petit plateau cultivable, des troupes de paysans, rangés en ligne, fouissent la terre à la houe pour préparer le terrain en vue de semailles, sous la direction de surveillants à cheval. Ils ont tous le chapeau pointu calabrais, et les culottes noires avec les grandes guêtres de même couleur; en général ils ont ôté leur veste pour travailler; mais la plupart d'entre eux gardent le fusil en bandoulière, que nous voyons également aux rares voyageurs, qui de

temps à autre apparaissent chevauchant sur les chemins. D'autres paysans, hâves eux aussi et brûlés par le soleil, pressent des bœufs maigres avec des cris aigus et marchent à la queue d'une grossière charrue, dont la forme n'a pas changé depuis le temps où les Sicules enseignèrent le labourage aux Œnotriens. Parfois un troupeau de chèvres noires et sèches se repose à l'abri des broussailles de lentisques qui envahissent le fond des ravins, ou bien broutent sur la crête des collines un gazon ras et à moitié brûlé. Le pâtre qui les garde a l'air aussi sauvage qu'elles. Avec la peau de mouton ou de chèvre jetée sur ses épaules, et sa longue houlette dont la forme est celle de la crosse de nos évêques, on croirait voir le Lacon ou le Comatas de Théocrite. Dans les vers du poëte, ces bergers des flancs de la Sila ont la même apparence farouche. Debout au sommet d'une crête, j'en remarque un qui dessine son profil sur l'azur du ciel, dans une attitude fière et naturellement noble qui rappelle la sculpture antique. Entouré de ses chèvres, il tire d'une sorte de chalumeau grossier des mélodies d'un accent étrange et mélancolique ; jouant pour lui-même et absorbé par sa propre musique, il semble ne rien voir autour de lui, et le train passe sans qu'il retourne la tête pour le regarder. La vie oisive, errante et solitaire du berger prédispose à cette rêverie musicale, alanguie et amoureuse, d'où les Grecs ont tiré l'inspiration de la poésie bucolique. Seuls ils en ont eu le sentiment vrai et naturel, car déjà chez Virgile elle est artificielle. Sainte-Beuve en a saisi la raison avec sa finesse habituelle. « Les vieux Romains étaient rustiques et amateurs de la campagne ; mais ils l'étaient en agriculteurs, non en bergers. Les Curius et les Camille tenaient la main à la charrue. Or, la charrue va mal avec la flûte ; les doigts qui ont le cal ne sont pas légers. Lorsqu'il arrive une fois à Théocrite d'introduire un moissonneur amoureux, il a soin de nous montrer son camarade qui le raille d'importance ; et, à la chanson langou-

reuse du premier, le vaillant compagnon oppose des couplets à Cérès pleins de vigueur et de préceptes, et capables de réjouir le cœur de Caton l'Ancien. » L'habile critique eut pu ajouter que Théocrite n'avait fait qu'idéaliser ce qu'il avait vu en réalité dans les mœurs des pâtres de la Sicile et de la Grande-Grèce. C'est encore en Sicile que s'est inspiré le seul des modernes qui ait su retrouver, au commencement de ce siècle, la veine naturelle de la poésie pastorale, l'abbé Meli — un professeur de chimie à l'Université de Palerme! C'est bien, je crois, le seul chimiste qui ait été poëte. — La même veine n'est pas tarie non plus dans la Calabre. Les bergers y ont encore des chansons incorrectes et sans art, qui sont quelquefois exquises d'accent dans leur rusticité et dont un poëte pourrait tirer le plus heureux parti. La vie pastorale antique s'y conserve avec tout son caractère, sans que rien l'ait jusqu'à présent altérée. Là encore, le pâtre et l'agriculteur constituent deux peuples opposés et presque ennemis, ayant chacun ses mœurs, ses idées, ses passions et son langage. On prétend que Malherbe allait chercher dans la conversation des gens du peuple le secret d'une langue simple, vivante et nerveuse. Seules parmi les nations de l'Europe, l'Italie et la Grèce moderne pourraient encore aujourd'hui se refaire une poésie bucolique naturelle, puisée aux sources de la réalité vivante, en allant en demander les inspirations, l'une aux bergers de la Sila et de l'Aspromonte, l'autre aux Vlaques du Pinde.

II

La première station dessert Cutrò, bourg d'environ 2,000 âmes, qui dépend du diocèse de Santa-Severina et faisait autrefois partie du comté de cette ville, donné aux Caraffa par les rois aragonais après avoir été confisqué sur Antonio Cen-

tiglia, qui l'avait reçu en héritage des Ruffo. Sa situation fort élevée, presque à la crête des montagnes, dominant les sources de l'Esaro, en rend le climat froid ; la principale culture de son territoire est le lin. C'est une localité antique : évidemment Cytérion, qu'Hellanicos mentionnait comme une ville des Œnotriens dans l'intérieur des terres. La route royale, que l'on suit quand on voyage en voiture, traverse Cutrò ; le chemin de fer le laisse, au contraire, assez loin sur la droite.

En revanche, il s'approche davantage de l'Isola di Capo Rizzuto, desservie par sa seconde station. C'est un bourg un peu plus considérable, bâti sur un plateau à 5 1/2 kilomètres de la mer. Un évêque, suffragant du siége de Santa-Severina, y réside ; son diocèse se borne à la seule commune de l'Isola, qui, outre le bourg de ce nom, ne comprend que le village de Castella. L'évêché d'*Insula* ou *Gesula* (on trouve les deux formes latines sous ce nom) commence seulement à être mentionné à la fin du xi[e] siècle. Peut-être est-ce le même que le siège, autrement inconnu, d'*Aisyli*, mentionné dans la Novelle de l'Empereur Léon comme dépendant de Severiana. Nous aurions ainsi la forme antique du nom de cette localité. En 1517, des Turcs, débarqués au cap Cimiti, vinrent saccager et brûler l'Isola. C'étaient sans doute des corsaires d'Aroudj, le premier Barberousse, car le sultan de Constantinople était à ce moment en paix avec la couronne d'Espagne, tandis que la guerre se poursuivait acharnée entre elle et les Barbaresques.

Bientôt on sort des montagnes pour déboucher dans la vallée du Tacino, près de son embouchure. Ce cours d'eau prend sa source dans la Sila Piccola, entre les monts Spineto et Calistro. Il n'est plus aujourd'hui navigable comme du temps de Pline, qui l'appelle Targinès. A l'endroit où la voie romaine conduisant à Rhégium par le littoral de la mer Ionienne le traversait, l'Itinéraire d'Antonin marque une station de Tacina, dont le nom s'accorde avec la forme

actuelle de celui du fleuve. C'est dans ces parages que l'on a établi la gare de Rocca-Bernarda, dénommée d'après une bourgade qui, à plus de 20 kilomètres de là, domine la rive gauche du Tacino. Nous avons déjà parlé plus haut de la prétendue tradition qui rattache au romanesque Bernard del Carpio l'origine du nom de cette localité insignifiante, qui, des Ruffo comtes de Catanzaro, passa par confiscation, à la fin du xve siècle, aux Caraffa, ducs de Nocera, pour revenir ensuite à la branche des Ruffo princes de Scilla. Cette station et celle qui, très peu après le Tacino franchi, a reçu son nom du petit village de Botricello, sont les gares où l'on descend quand on veut aller rejoindre les diverses localités situées dans la montagne, sur le versant sud-est de la Sila, entre les deux vallées du Tacino et du Crocchio. Ce dernier cours d'eau, qui se jette aussi dans la mer et part du flanc sud du Monte Neto, est l'Arocha de Pline.

La plus importante des localités situées dans ce canton, et en même temps celle qui se trouve le plus haut et le plus loin de la mer (elle en est à 18 kilomètres environ), est Policastro, ou, comme on dit aujourd'hui dans la nomenclature officielle de l'administration et des postes du royaume d'Italie, Petilia-Policastro. Encore une appellation antique restituée d'une manière erronée et absolument insoutenable sur la foi de Barrio! Un déplacement manifeste des noms dans le texte de Pline mentionne Pétélia dans l'intérieur des terres, auprès du fleuve Targinès; cette erreur est corrigée par tous les autres témoignages des écrivains et par les inscriptions qui placent Pétélia d'une manière certaine au-dessous de Strongoli, où nous en avons déjà étudié les restes. Mais avec une mauvaise chance singulière, les érudits calabrais d'il y a trois siècles se sont attachés uniquement à la donnée fautive de Pline; d'où ils ont cherché Pétélia à Policastro, à Marcedusa et à Belcastro. Barrio s'est prononcé pour Policastro, sans donner de raisons, suivant son habitude, et il a été copié par

Marafioti, Giannone, Fazzello et Ughelli. Cette assimilation de leur ville à Pétélia est devenue pour les habitants de Policastro une question d'amour-propre de clocher, sur laquelle ils ne tolèrent pas la discussion, et c'est ainsi que depuis l'entrée du Napolitain dans l'unité italienne ils se sont parés officiellement d'un nom glorieux dans l'antiquité, mais auquel ils n'avaient en réalité aucun droit de prétendre. Déjà, en 1647, ils s'étaient fait proclamer « héritiers des Pételins » dans un diplôme du roi d'Espagne, Philippe IV, que les avocats de leurs prétentions invoquent aujourd'hui comme une preuve sérieuse. Il est vrai qu'ils tirent aussi un argument, dans cette question de géographie antique, d'une fontaine de marbre du XVIe siècle qui se voit dans la ville et qui porte un écusson représentant, trois châteaux entourés d'un fleuve, avec l'inscription *Icon Petiliae.*

Policastro est, du reste, certainement une localité antique. Sa situation singulièrement forte, sur une hauteur escarpée, d'accès difficile, rentre tout à fait dans la donnée des emplacements que les Œnotriens choisissaient de préférence pour leurs villes. Mais aucun indice ne permet de soupçonner quel en était le nom antique. Celui qu'elle porte depuis le moyen âge appartient à la grécité byzantine, *Polycastron.*

Cette ville est peut-être la dernière qui tint en Calabre pour l'empereur de Constantinople ; car Robert Guiscard ne la prit qu'en 1065. Aussi en chassa-t-il les habitants grecs pour les remplacer par des colons latins. La majeure partie de la population ainsi expulsée se retira à Nicotera. Dans le partage de la Calabre entre Robert et son frère Roger, Policastro se trouva compris, comme Cotrone, au lot du second. En 1095 la seigneurie de cette ville fut donnée en dot à Flandre, fille du grand-comte Roger, mariée à Koloman, roi de Hongrie. En 1290, nous la trouvons aux mains de Pietro Ruffo, comte de Catanzaro, auquel elle

avait été donnée par Charles d'Anjou. En 1322, elle est constituée en dot à Giovanna Ruffo lors de son mariage avec Geoffroi de Baux, comte de Squillace. La seigneurie de Policastro revint un peu plus tard aux comtes de Catanzaro de la famille Ruffo, et c'est avec leur héritage qu'elle se trouva comprise, comme celle de toutes les localités voisines, dans les états du célèbre marquis de Cotrone, Antonio Centiglia. Après la confiscation dernière des biens de celui-ci, le roi Frédéric, en 1496, donna Policastro à Andrea Caraffa, créé par lui comte de Santa-Severina. Achetée ensuite par les Pignatelli, la seigneurie de cette localité passa, toujours par vente, aux Médicis, grands-ducs de Toscane, qui la gardèrent quelque temps, puis enfin aux princes de La Rocca, de la famille Filomarini. Aujourd'hui Petilia-Policastro compte environ 4,000 habitants; c'est un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Cotrone, qui dépend ecclésiastiquement du diocèse de Santa-Severina.

Mesoraca (encore un nom grec byzantin), située à quatre kilomètres de distance, est un bourg d'un peu plus de 2,000 âmes, constitué au commencement du XVIe siècle en marquisat dans la famille Caracciolo, Les vestiges antiques y sont nombreux et attestent à cet endroit l'existence d'une ville. C'est probablement d'après la montagne voisine de San Zosimo que Barrio a imaginé tout un roman, docilement copié depuis par les écrivains calabrais, d'après lequel Mesoraca se serait appelée antiquement Reatium et aurait été, au Ve siècle, la patrie du pape St Zosime. Le passage d'Etienne de Byzance, qu'il allègue ici, sur « Rhéation, ville d'Italie, » a évidemment trait à Reate de la Sabine, aujourd'hui Rieti; il doit donc être écarté. Maintenant, de ce que St Zosime est qualifié de Grec dans le *Liber Pontificalis* et de *Reatinus* dans d'autres documents de moindre autorité, il n'en résulte pas qu'il y eut une ville de Reatium dans le pays des Bruttiens, et encore moins que cette ville se trouvât où est aujourd'hui Mesoraca. Tout ceci doit être

impitoyablement rayé de la géographie historique de la Calabre.

Ces lieux, du reste, ont prêté au roman. Aceti, dans ses notes sur Barrio, prétend qu'il y avait autrefois un village de Vicotroiano dépendant de Mesoraca (ce fait peut être vrai, mais non ce qu'il y ajoute), que des corsaires turcs le détruisirent au commencement du XVIe siècle et que parmi les esclaves qu'on en emmena se trouvait une femme d'une merveilleuse beauté nommée Sarra Rossa. Introduite dans le harem impérial de Constantinople, elle y serait devenue la fameuse favorite du sultan Souleïman Ier, connue dans l'histoire sous le nom de Roxelane, la dernière femme avec laquelle un padischah des Osmanlis ait contracté un légitime mariage et qu'il ait élevée au rang de sultane. Jean-François Neger, dans ses Annales, Ulric Wallich et Wagner, auteur d'un *Türkenbüchlein* publié en 1664, ont aussi raconté que Roxelane ou Khourum-Sultane était italienne. Mais c'est une pure fable. Hammer a établi qu'elle était la fille d'un pauvre pope de Robatyn, petite ville située sur la Lipa, dans la Galicie, et appartenant au cercle de Brzezany. De là la façon dont les ambassadeurs vénitiens et impériaux, dans leurs dépêches l'appellent toujours la Rossa, surnom relatif à son origine de la Petite Russie, que l'on a arrangé avec une forme plus classique en Roxelane.

Les deux villages qui dépendent aujourd'hui de Mesoraca, Arietta et Marcedusa, sont occupés par des colonies albanaises du XVe siècle ; on y parle encore la langue schkype.

A Belcastro nous nous trouvons de nouveau en présence des fantaisies de Barrio. Quelque écœurement qu'on éprouve à les relever et à en montrer l'inanité, la chose est nécessaire puisqu'elles ont passé dans un grand nombre de livres et qu'elles n'ont pas perdu toute créance auprès de certaines personnes. Barrio a donc placé en cet endroit la Chônè antique, qui était sûrement ailleurs, au nord du Nèaithos, dans

le groupe des villes de Philoctète. Ce qui est plus grave, c'est son affirmation de la naissance de St Thomas d'Aquin à Belcastro, qui est devenue une sorte d'article de foi pour les écrivains calabrais et pour le clergé de cette contrée. Il a prétendu l'appuyer sur des documents écrits que personne n'a revus, et dont la fausseté est si évidente que le P. Marafioti lui-même, qui ne brillait pourtant point par la critique et qui soutenait la même opinion, n'a pas osé les reproduire et en accepter la responsabilité. Sans doute le père du Docteur Angélique, Landolfo, comte d'Aquino, possédait la seigneurie de Belcastro ; mais c'est au château de Rocca-Secca, à 5 kilomètres d'Aquino, que lui-même naquit. On le sait d'une manière positive, et qui ne permet pas de transporter sa naissance ailleurs. Ce que St Thomas dit, dans son commentaire des *Météorologiques* d'Aristote, qu'il était compatriote de Pythagore, n'implique pas nécessairement qu'il se considérât comme né dans les environs de Crotone ; il a pu l'employer en appliquant au mot de compatriote un sens plus large, étendu à tout le pays napolitain. On ne saurait donc en bonne critique s'en servir à l'encontre des témoignages formels de ses contemporains. Mais les écrivains calabrais ont mis leur patriotisme à revendiquer à tort et à travers pour leurs provinces tous les grands hommes du Napolitain.

Belcastro a été autrefois une ville, mais depuis le milieu du xvie siècle elle n'a cessé de décheoir, et ce n'est aujourd'hui qu'un village d'un millier d'habitants au plus. Elle garde cependant un évêché, qui commence à être mentionné seulement vers le xiie siècle sous le nom de *Bellicastrum*. Comme il ne figure pas, du moins sous ce nom, dans la liste des suffragants du métropolitain de Severiana, donnée dans la Novelle de l'empereur Léon, il y a grande probabilité à ce que cet évêché ait été de création normande, et, par suite, toujours latin.

La seigneurie de Belcastro, possédée sous les Normands

et sous les princes de la maison de Souabe par les comtes d'Aquino, descendants des ducs lombards de Bénévent, fut érigée en comté pour Thomas, cousin-germain de St Thomas d'Aquin, c'est-à-dire fils de son oncle Adinolfo. Thomas, premier comte de Belcastro, eut le commandement de l'armée de Charles d'Anjou dans la Terre de Labour, lors de l'invasion de Roger de Loria, en 1284. Après sa mort, le comté passa à un autre Thomas, fils et lieutenant de l'Adinolfo d'Aquino, seigneur de Castiglione, que le roi Robert le Sage avait fait capitaine de la Calabre. Un troisième Thomas, comte de Belcastro, étant mort sans enfants, le comté alla en héritage aux Sanseverino, puis aux Ruffo, comtes de Catanzaro. Compris dans les domaines d'Antonio Centiglia et dans sa confiscation, il fut donné par le roi Ferdinand à Giovanni Giacomo Triurzio ; mais celui-ci ayant été à son tour déclaré rebelle par le roi Frédéric, son comté de Belcastro fut accordé, en 1500, par ce roi à Constance, fille d'Inigo d'Avalos et mariée à Frédéric de Baux, duc de Francavilla et comte d'Acerra, laquelle, en 1533, en fit don à son neveu, le célèbre Alfonse d'Avalos, marquis del Vasto, ou du Guast, comme l'appellent nos écrivains français du XVIe siècle. Les vicissitudes postérieures de cette seigneurie, ses ventes successives à diverses familles, n'intéressent pas l'histoire.

III

Le chemin de fer, continuant sa route à peu de distance de la mer, au delà de Botricello, franchit le Crocchio et s'arrête à la station de Cropani. Le bourg de ce nom, situé à 9 kilomètres de là dans la montagne, est un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Catanzaro. Il n'offre aucun intérêt historique, mais son site est pittoresque, comme

ceux, du reste, de toutes les localités de cette région. C'est la patrie de Giovanni Fiore, auteur d'une *Calabria illustrata* dont deux volumes in-folio ont seuls paru (il devait y en avoir un troisième), vaste *farrago* sans ordre et sans critique, mais où l'on trouve à glaner un certain nombre de faits intéressants.

La station suivante est celle de Simmeri, située auprès du cours d'eau du même nom, qui descend du flanc sud du Monte Calistro pour aller se jeter dans le golfe de Squillace. C'est le fleuve Semirus de Pline. A 8 ou 9 kilomètres en remontant le cours d'eau, sur sa rive gauche, on trouve une bourgade du nom de Simmeri ou Simari, qui était encore au XVe siècle une seigneurie importante, mais qui depuis et surtout dans ce siècle, à cause de l'insalubrité de son climat, s'est rapidement dépeuplée au profit de Soveria, bâtie un peu plus haut dans la montagne, en meilleur air. Cette dernière localité était jadis un simple casal dépendant de Simmeri.

C'est là le dernier arrêt avant Catanzaro, dont la station n'est plus éloignée que de 11 kilomètres. A mi-distance on rencontre encore une rivière, l'Alli, qui prend sa source sur le versant sud de la Sila Piccola et court directement à la mer. D'après sa position géographique, il correspond au Crotalus de Pline.

Les écrivains calabrais du XVIe et du XVIIe siècle, Barrio, Marafioti, Nola-Molisi, Fiore, racontent que jadis entre le Simmeri et l'Alli aurait existé, sur le bord de la mer, une ville florissante appelée *Trischene* (c'est-à-dire *Treis Scênai*) et en Latin *Tres Tabernae*. Elle aurait été détruite au IXe ou au Xe siècle dans une invasion des Sarrazins de la Crète, qui, débarqués près de Reggio, auraient brûlé et ruiné toutes les villes jusqu'à Tarente, à l'exception de Squillace. Peu après, Grimoald, duc de Bénévent (notons en passant que l'histoire n'en connaît pas de ce nom après 827, c'est-à-dire dans la période des invasions sarrazines en Italie), s'empara

sans coup férir de la Calabre et de la Lucanie dévastées par les Musulmans, y fut reçu avec acclamation par les populations et en ramena les églises à l'obédience du Pape. Mais après sa mort, l'empereur Nicéphore Phocas envoya une grande armée en Calabre pour reconquérir le pays, sous le commandement du maître des milices Jordanus (1) et du cubiculaire Jean-André Caradisius (2). Celui-ci s'occupa avant tout de rassembler dans un lieu plus sûr les habitants dispersés de *Trischene*. Il les établit dans la Taverna actuelle, à plus de 20 kilomètres de la mer, sur le haut Alli. De Taverna Jordanus fit une ville forte de premier rang, où il établit sa résidence comme gouverneur de toutes les Calabres et où il institua un évêché. *Trischene* ou *Tres Tabernae*, continue-t-on, avait été anciennement une ville épiscopale, qui devait son nom à cette circonstance qu'elle comptait trois églises principales, où l'évêque officiait alternativement, suivant les fêtes. Quand son évêché eut été rétabli à Taverna, Étienne, métropolitain de Reggio, de qui dépendaient les siéges de toute la région, vint consacrer la cathédrale qu'on y avait construite et donner l'onction sainte à Pompeius (3), prêtre venu de Constantinople avec Jordanus et que le peuple et le clergé avaient élu évêque. Pompeius eut pour successeur, toujours par élection, Mauritius (4), et l'évêché de Taverna dura jusqu'en 1122, que le pape Calliste II le réunit à celui de Catanzaro.

(1) Ce nom, inconnu des historiens byzantins et de toute autre source, a été manifestement inventé d'après celui de *Terra Jordane* qu'on donnait sous les Normands et jusque sous Frédéric II à la Calabre Ultérieure. Il y a ici un écho, mais complétement défiguré, de la mission restauratrice confiée en Italie au magistros Nicéphore par l'empereur Nicéphore Phocas.

(2) C'est la leçon de la fausse chronique de Taverna; d'autres disent Gorgolanus.

(3) D'autres disent Nicolas.

(4) Ou Marinus suivant d'autres.

Cette histoire, qui trouve encore créance dans une portion du clergé de Catanzaro, et surtout dans celui de Taverna, est tirée d'une prétendue chronique latine, dont il existe plusieurs copies manuscrites du xve siècle et dont Ughelli a publié le texte dans son *Italia sacra*. Elle est intitulée : *Chronica Trium Tabernarum, et quomodo Catacensis civitas fuerit edificata, quando Goffredus illustrissimus Catacencis Comes pro restauracione et edificacione Trium Tabernarum Episcopatus Greca undique et vetera coadunavit scripta et privilegia*. L'auteur s'en donne pour être un certain Roger, diacre et chanoine de Catanzaro, adressant son œuvre à Guillaume II, duc de Pouille. Mais cette chronique n'est qu'une misérable supposition, inspirée par des prétentions sans valeur de vanité locale. La fabrication n'en peut pas remonter plus haut que le xve siècle, et on ne saurait lui accorder une autorité quelconque. Nul doute que celui qui l'a forgée n'y ait inventé de toutes pièces les faits qu'il raconte, en les entremêlant de monstrueux anachronismes et de documents impudemment falsifiés, tels qu'une lettre de St Grégoire le Grand à l'évêque de Veliternum (Velletri), qu'il fait adressée à l'évêque de Scylacium. Ughelli lui-même, dont pourtant la critique est loin d'être sévère et soupçonneuse, n'a pas hésité à juger ainsi ce document et à le condamner sans appel. La première base manque, d'ailleurs, à toute la fable qu'il narre ; car aucun auteur ancien ne mentionne une ville de *Trischene* ou *Tres Tabernae* dans le Bruttium ; aucun chroniqueur authentique, ni latin ni grec, ni arabe, la ruine d'une localité de l'un ou de l'autre de ces noms par les Sarrazins. Les évêques *Trium Tabernarum* figurant à des Synodes romains du ve siècle, que font intervenir ici Barrio et ceux qui suivent ses traces, sont des évêques du bourg de ce nom dans le Latium (près de Cisterna), et non ceux d'une ville calabraise. Enfin la bulle de Calliste II, du 15 janvier 1121, insérée dans la prétendue chronique de Taverna, qu'on invoque comme preuve

de l'existence de l'évêché de cette ville et qui prononcerait sa réunion à celui de Catanzaro, est un acte aussi faux que la chronique elle-même, et qui ne soutient pas un moment l'examen. Tout est donc fabuleux dans ce récit qui doit être rejeté avec mépris, et avec lequel il serait bon d'en finir définitivement, une fois pour toutes.

Étienne de Byzance enregistre d'après Hécatée de Milet une ville de Crotalla, que celui-ci plaçait dans l'Italie, c'est-à-dire, au sens restreint où lui et ses contemporains entendaient ce mot, dans la partie la plus méridionale de la péninsule, au sud de l'Œnotrie. L'habitude des Hellènes italiotes et siciliens ayant été généralement de nommer les villes d'après le fleuve voisin, Crotalla devait être située sur le Crotalos et en avoir tiré son appellation. C'est donc à l'embouchure de l'Alli ou le long de son cours que l'on devra en rechercher l'emplacement, qui n'a pas encore été reconnu.

La station de Catanzaro est éloignée de huit kilomètres de la ville, à côté de sa Marina. Une étroite et profonde vallée s'ouvre à cet endroit en ligne directe sur la mer; au fond elle semble brusquement fermée par un escarpement presque à pic de 1,000 à 1,200 pieds d'élévation, dont le sommet est couronné par les premières maisons de la ville, tandis que sur son flanc on suit les lacets nombreux, et étagés les uns au-dessus des autres, d'une route qui serpente en s'y appliquant. C'est à peine si, dans la saison où nous voyons ces lieux, un mince filet d'eau coule dans le large lit du torrent qui descend par cette vallée; mais à certains jours il doit être terrible. Dans l'espace, pour le moment desséché, où s'étalent ses eaux quand elles grossissent, des troncs d'arbres dépouillés de leur écorce, des amas de branchages rompus et pétris ensemble, des cailloux gigantesques grossièrement arrondis, donnent une idée de ce que sont ses fureurs lors des pluies de l'hiver ou des grands orages que l'été fait éclater sur les montagnes. La végéta-

tion est ici d'une puissance extraordinaire et d'un aspect singulièrement méridional, je dirais presque tropical; les mots ne sauraient rendre d'une manière suffisante ses tons forts et intenses. Des buissons épais et par endroits impénétrables de lentisques, de térébinthes et de lauriers roses bordent le lit du torrent, où s'élèvent aussi de loin en loin de gros saules à demi rongés de vétusté et des frênes au port élégant. A droite et à gauche, tout le fond de la vallée est cultivé avec le plus grand soin; dans les plantations qui la remplissent on voit se marier les nuances d'une gamme variée de verdures, pâle dans le grêle feuillage de l'amandier, légèrement dorée et d'aspect métallique chez les orangers, sombre et tournant au noir sur la ramure rougeâtre des caroubiers, d'un vert clair et franc dans la feuille luisante des mûriers. Les pentes élevées et rapides des deux croupes entre lesquelles la vallée est resserrée, comme l'escarpement encore plus abrupt qui la termine, sont garnis jusqu'au sommet d'oliviers dont le feuillage glauque prend des reflets argentés, de figuiers au tronc grisâtre, aux feuilles largement découpées, d'un vert mat et comme velouté, de nopals et d'agaves poussant sur les rochers. Le nopal atteint ici aux proportions d'un arbre et contourne de la façon la plus bizarre le tronc sur lequel s'implantent ses larges et épaisses raquettes, garnies sur les bords de fruits murs à cette saison et teints d'un rouge orangé. Avec les agaves, qui, du milieu de l'énorme touffe de leurs grandes feuilles aiguës, dressent la tige en colonne au sommet de laquelle les rameaux de leur inflorescence pyramidale s'étagent horizontalement avec la régularité d'un if d'illuminations, ils sont la note africaine de ce paysage. Puis çà et là, parmi les oliviers et les rochers, l'œil rencontre, comme une tache qui vient encore diversifier l'aspect des pentes, un bouquet de myrtes, de lentisques arborescents et d'arbousiers avec leur fruit rouge qui ressemble à une grosse fraise.

Des sortes de fiacres d'une forme ancienne mais d'une construction légère, avec des bouquets de fleurs peints sur la caisse et sur les portières, attendent les voyageurs à la gare pour les conduire en ville. Trois petits chevaux noirs calabrais, pleins d'ardeur, attelés de front, traînent ces véhicules. Chacun s'y case comme il peut. Un tarif de la municipalité de Catanzaro détermine le prix que l'on doit payer, soit par place, soit en prenant la voiture entière, pour la montée qui demande deux grandes heures. Au départ le cocher lance ses chevaux au galop, malgré la pente rapide de la vallée, et c'est entre eux une lutte de vitesse où chacun cherche à dépasser les autres, au risque de s'accrocher et de se culbuter ; heureusement ils conduisent fort adroitement et savent très bien éviter les accidents. Cette allure ne se ralentit que lorsqu'on commence à monter les lacets des grands escarpements.

IV

Avant de monter à Catanzaro, nous allons visiter des ruines d'un haut intérêt, à 2 kilomètres au delà de la Marina de cette ville, auprès de l'embouchure du fleuve Corace. Ce cours d'eau, qui prend sa source à Castellace dans la Sila Piccola, coule du nord au sud, sur une longueur d'un douzaine de lieues jusqu'à la mer. C'est le plus important de la région ; mais il n'a pas le volume d'eau permanent de ceux qui descendent des montagnes de la Basilicate et des forêts de la grande Sila ; son régime est celui d'un torrent, à sec pendant la plus grande partie de l'année, puis, par moments, se gonflant d'une manière subite et devenant aussi énorme que furieux. Nous ne rencontrerons plus, du reste, que des fleuves de ce genre jusqu'à l'extrémité de la Calabre ; l'Esaro et le Tacino sont

les dernières rivières qui rappellent encore l'idée que nous avons l'habitude d'attacher à ce nom. Ceci tient au déboisement partiel des montagnes, car dans l'antiquité Pline représente comme navigables tous les cours d'eau qui débouchent sur la côte septentrionale du golfe de Squillace.

Le nom de Corace est grec; c'est la forme régulièrement dérivée en italien d'un type antique Corax. Cependant on pourrait admettre que Corace est sorti d'un diminutif du langage vulgaire de la grécité byzantine, *Koraki*, comme *Monastiraki* a donné Monasterace, *Ryaki* Riace, et *Rizaki* Risace. Ceci est peut-être le plus vraisemblable; car il n'y a pas de trace de l'emploi antique de l'appellation de Corax pour désigner ce fleuve, auquel Pline donne le nom grec de Carcinès. Et une appellation grecque n'a pu se substituer ici à une autre plus ancienne, postérieurement au Ier siècle de l'ère chrétienne, qu'au temps de la domination des Byzantins, quand le pays était de nouveau complétement hellénisé. A l'époque où Denys de Syracuse enleva aux Crotoniates Scyllètion et son territoire pour les donner aux Locriens, le Carcinès dut former la limite entre les deux cités, comme le Corace fait aujourd'hui, dans la partie inférieure de son cours, la séparation entre les diocèses de Catanzaro et de Squillace.

Sur la rive droite du Corace, à quelques centaines de mètres de la mer, que l'on aperçoit de là au travers des arbres, est un hameau appelé La Roccelletta del Vescovo di Squillace. Il est comme enfoui au milieu des plantations de mûriers, de figuiers, d'oliviers et d'autres arbres fruitiers, encloses de haies de nopals et d'agaves, et où serpentent des sentiers bordés de buissons d'une solanée épineuse et frutescente que l'on appelle dans le pays *pomo d'oro selvaggio*. Tout le terrain des plantations est rempli de fragments antiques qui attestent l'occupation de ces lieux par un centre de population de quelque importance, d'abord à l'époque grecque, puis sous les Romains. Par-

tout de vieilles maçonneries de briques ou *d'opus reticulatum* affleurent le sol. C'est surtout autour d'une ferme appartenant à M. Massara, de Catanzaro, que ces restes d'anciens édifices sont visibles. On y remarque les débris de l'architecture de deux petits temples, l'un grec, d'ordre dorique, avec des chapiteaux et des colonnes de la pierre calcaire du pays, l'autre romain, avec des colonnes corinthiennes de marbre. Une petite collection d'objets trouvés dans le cours des travaux de culture et de plantation, a été formée dans une chambre de la *massaria* Le joyau en est l'avant-bras, avec la main (longs de près de 1 m. 50), d'une statue colossale en bronze du plus beau style grec. Ce fragment a été trouvé en plantant un olivier, et il est très possible que la statue elle-même soit encore gisante sous le sol au même endroit, car on n'a pas fait de recherches pour s'en assurer.

Tout auprès, sur un petit mamelon, d'où ils dominent, les plantations environnantes, en offrant de quelque distance un aspect des plus pittoresques, se dressent les murs, encore presque intacts, d'une grande et belle basilique chrétienne du IVe ou du Ve siècle, à laquelle il ne manque guères que la toiture et les colonnes de la nef, depuis longtemps enlevées, sans doute par ce qu'elles étaient de marbre. Le plan de cet édifice est purement latin, sans trace d'influence byzantine ; une confession, formant une vaste crypte, règne sous toute la partie postérieure, où était l'autel, et sous l'abside. La voûte de cette crypte est effondrée par endroits, et un fouillis de plantes pariétaires encombre l'intérieur des ruines. Les murs subsistants, qui forment le squelette extérieur de la basilique, sont bâtis en petit appareil de pierre avec des chaînes de grandes briques, les fenêtres encadrées de claveaux de brique, le tout d'une fort belle construction romaine, encore toute classique, qui rappelle les édifices de l'époque immédiatement post-constantinienne. Ce monument, que ne signale aucun *Guide du*

voyageur, est le reste le plus considérable des premiers siècles chrétiens dans les provinces méridionales de l'ancien royaume de Naples.

C'est évidemment de l'église ruinée que provient un charmant bas-relief byzantin en marbre, d'une sculpture très fine, représentant la Vierge Marie et l'enfant Jésus, lequel est aujourd'hui encastré dans une muraille sur le bord de la route, où la dévotion des paysans l'entoure d'hommages. Le costume de la Vierge est exactement celui de l'impératrice Théodora dans les mosaïques de San Vitale de Ravenne; l'enfant Jésus est habillé comme un petit empereur romain de l'époque, avec la chlamyde agrafée sur l'épaule par une grosse fibule ronde, tenant le globe dans une main et le *volumen* dans l'autre. L'aspect et le style rappelle les diptyques du Bas-Empire, et la nature léchée et polie de l'exécution, dans cette sculpture de marbre, a une analogie sensible avec le travail de l'ivoire. Les lettres qui constituent l'abréviation consacrée des mots *Mêtêr Theoû*, titre décerné à la Vierge par le Concile d'Éphèse, en 431, accompagnent des deux côtés la figure de la « Mère de Dieu, » suivant l'usage constant de l'Église grecque.

Rien de plus rare que les sculptures proprement byzantines; car je ne saurais donner ce nom aux œuvres de transition où le style propre de l'art chrétien oriental n'est pas encore entièrement formé, telles que l'ambon de Thessalonique et certains sarcophages de Ravenne qui offrent avec lui une étroite parenté, et encore moins à ceux des sarcophages de Ravenne où l'on peut reconnaître la manière spéciale du sculpteur Daniel, mentionné dans les lettres de Cassiodore, d'autant plus que l'on n'est aucunement sûr que ce sculpteur fût de naissance orientale, et non latine. L'art proprement byzantin n'est constitué avec ses caractères distinctifs, et désormais immobilisés, qu'à partir du VIe siècle, du règne de Justinien. M. Bayet a relevé récemment, dans un livre fort bien fait sur *L'histoire de la peinture*

et de la sculpture chrétiennes en Orient, les images sculptées en bas-relief que cet art nous a léguées, en nombre singulièrement restreint ; il en cite quatre comme d'une attribution certaine. Le savant archéologue n'a pas eu connaissance de la Vierge de La Roccelletta, qui est fort supérieure aux sculptures citées par lui, sauf peut-être la Vierge de Mirophlio sur la mer de Marmara, signalée avec éloge par M. Albert Dumont, et dont je ne puis parler *de visu*. Il y a plus de souplesse et de vie, moins de raideur conventionnelle dans notre bas-relief de Calabre que dans la Vierge en orante du Musée de Patissia, à Athènes, que M. Bayet attribue au vi^e siècle, et surtout que dans la Vierge, analogue à celle-ci mais de date postérieure, qui se conserve à Ravenne dans l'église de Santa Maria in Porto. Cette dernière a été, dit-on, apportée de Grèce en l'an 1100 (la tradition prétend même que ce fut par un miracle) ; mais comme toutes les œuvres analogues elle est nécessairement antérieure aux décrets du second Concile de Nicée, qui, en 783, tout en conservant le culte des images peintes, interdirent pour l'Église d'Orient l'emploi de la sculpture à la représentation du Christ, de la Vierge et des Saints. Tout me paraît donc se réunir pour faire attribuer la Panaghia sculptée de La Roccelletta del Vescovo di Squillace au temps même de la reprise de l'Italie sur les Goths, par Bélisaire et Narsès.

Quelle a pu être la ville qui a laissé ces ruines, traversées encore par un fragment du pavé de la Voie d'Equus Tuticus à Rhégium par Roscianum, comme le désigne l'Itinéraire d'Antonin ? L'abbé de Saint-Non, qui en a publié une vue, suppose que c'est le Scyllètion antique, dont la situation n'était pas, en effet, la même que celle de la Squillace moderne ; mais cette identification ne supporte pas l'examen. M. Marincola-Pistoja y reconnaît la Crotalla d'Hécatée ; c'est une opinion beaucoup plus sérieuse, mais que cependant je crois devoir écarter. En effet, pour la soutenir, cet érudit est obligé d'admettre, avec la plupart des

géographes calabrais et napolitains, que le Carcinès de Pline est le même que le Caicinos de Thucydide, d'Élien et de Pausanias, fleuve qui formait la frontière entre les territoires de Caulonia et de Cotrone, au temps où ce dernier comprenait Scyllètion. Mais c'est ce que je ne saurais admettre. En identifiant le Crotalus au Corace, il faut à la fois laisser l'Alli sans nom antique et supposer une grosse interversion dans le texte de Pline, qui pourtant, erroné quelquefois quand il s'agit de la position des localités de l'intérieur des terres, est d'une exactitude parfaite en tout ce qui touche dans ces parages à la côte même, évidemment grâce aux documents maritimes que son commandement naval de Misène mettait à sa disposition. Et ce ne peut pas être un simple hasard qui fait que Pline donne précisément cinq noms de fleuves pour le littoral entre Scylacium et la saillie du mont Clibanos, où cinq cours d'eau se jettent dans la mer: le Corace-Carcinès, l'Alli-Crotalus, le Simmer-Semirus, le Crocchio-Arocha et le Tacino-Targinès. Je maintiens donc la distinction entre le Carcinès, coulant au nord de Scyllètion ou Scylacium, et identique au Corace actuel, et le Caicinos coulant à quelque distance au sud de la même ville, et correspondant à l'Ancinale de nos jours. Et j'hésite d'autant moins à le faire que Pomponius Méla mentionne sur la côte du golfe Scylacien une ville de Carcinos, juste au même point où Pline met son fleuve Carcinès, c'est-à-dire à l'embouchure du Corace, au nord de Scylacium. C'est cette ville de Carcinos dont je reconnais l'emplacement dans les ruines de La Roccelletta del Vescovo di Squillace, tandis que celui de Crotalla, comme je l'ai dit plus haut, doit être cherché sur l'Alli.

Maintenant le site où Pomponius Méla met Carcinos est exactement le même où Pline mentionne les *Castra Hannibalis*, entre Scylacium et le Carcinès et au point où les deux golfes Scylacien et Térinéen, en pénétrant dans les terres, se rapprochent le plus, laissant entre eux l'espace

le plus resserré du continent italien. Que l'on regarde sur la carte et on verra que ces conditions ne s'appliquent à aucune localité du littoral de la mer Ionienne mieux qu'à La Roccelletta. Et c'est encore en cet endroit que fait tomber la distance de 36 milles romains comptée par la Table de Peutinger entre le promontoire Lacinien et la station d'*Annibali*, corruption évidente de *Castra Hannibalis*. Il y eut là, au beau temps des colonies achéennes de la Grande-Grèce, un établissement hellénique dont Pomponius Méla a repris le nom par affectation érudite, bien qu'il ne fût plus celui dont on se servait habituellement de son temps. La ville grecque de Carcinos dut être détruite, soit par Denys l'Ancien quand il rasa Scyllêtion, soit un peu plus tard par les Bruttiens. L'emplacement était désert quand Hannibal, en appréciant la valeur comme position stratégique, y établit une forteresse, ce qu'il dut faire lorsque Locres fut retombée au pouvoir des Romains, pour couvrir contre toute attaque de ce côté les cantonnements d'hiver de ses troupes, établis dans le pays de Crotone. Car c'est seulement alors que la défense du passage du Carcinês devint pour lui un intérêt majeur. Après la fin de la guerre, une petite ville y succéda au camp retranché d'Hannibal. Tite-Live, qui appelle cette localité *Castra* et y mentionne l'existence d'un port et d'une douane (*Castrorum portorium, quo in loco nunc oppidum est*), nous apprend qu'en 198 av. J.-C. les censeurs P. Cornelius Scipio Africanus et P. Ælius Pætus, y établirent une colonie de 3,000 citoyens, nombre déterminé par le Sénat. MM. Zumpt et Mommsen ont démontré qu'un peu plus tard, quand une colonie importante eut été installée à Scylacium, en 122, Castra Hannibalis devint le port de cette ville, dont la côte semée de brisants était fort dangereuse pour les navires. C'était, d'ailleurs, un simple ancrage forain, et il n'y en avait pas dans d'autres conditions sur toute l'étendue du golfe Scylacien, encore bien plus dépourvu de ports méritant ce nom que la côte

du promontoire Lacinien à Tarente. Mais du moins on pouvait y tirer à sec les barques de cabotage, et les bateaux un peu plus forts, qui restaient mouillés, ne couraient le risque que de s'échouer sur une plage de sable, en étant jetés à la côte par la tempête, au lieu de se fracasser contre des rochers comme devant Scylacium même.

Pline dit qu'à Castra Hannibalis la distance d'une mer à l'autre est de 20 milles romains, et c'est bien, en effet, celle que l'on peut mesurer en ligne directe de l'embouchure du Corace à la côte du golfe de Santa-Eufemia, près de Fondo del Fico. Il ajoute que c'est en cet endroit précis que Denys de Syracuse entreprit de fermer par une muraille continue l'isthme Scylacien ou l'étranglement resserré entre les deux golfes opposés, « soi-disant, comme s'exprime Strabon, pour protéger contre les barbares de l'extérieur les populations comprises en dedans de l'isthme, mais en réalité pour rompre l'espèce de ligue qui unissait les villes grecques les unes aux autres, et pour affermir ainsi sa propre domination sur l'intérieur de l'isthme. » Le simple bon sens indique que le mur de Denys, destiné à protéger contre les incursions des Lucaniens le territoire qu'il venait de créer à ses alliés de Locres, devait embrasser le canton de Scyllètion, qu'il leur avait donné. Et ceci oblige encore à mettre Castra Hannibalis à La Roccelletta, et non à Soverato, au sud de Squillace, comme font Mannert et Forbiger. Strabon nous apprend, du reste, que les travaux de Denys pour la construction de cette muraille ne purent pas être menés à fin.

Plus tard, Crassus entreprit à son tour de fermer l'isthme Scylacien par une muraille, quand il eut refoulé Spartacus et ses esclaves révoltés dans la péninsule de Rhégium. Afin de les y bloquer par terre, tandis que des bâtiments croisaient sur la côte, il fit exécuter ce grand travail par ses soldats, qu'il tenait de cette manière en haleine. On creusa d'abord un fossé, large et profond de 30 pieds, qui franchis-

sait la crête des montagnes. Plutarque dit qu'il avait 300 stades de développement, ce qui semble indiquer qu'il coupait l'isthme obliquement, de manière à s'appuyer à ses deux extrémités sur les places fortes de Vibo Valentia (Monteleone) et de Scylacium, qui étaient des colonies et dont Spartacus n'avait pas réussi à s'emparer. Autrement, la longueur du fossé qui eût conduit d'une mer à l'autre par la ligne courte, comme celui de Denys, n'eût guères été que de moitié. En arrière du fossé, les soldats de Crassus commencèrent à élever un mur solidement construit. Spartacus avait d'abord raillé ces travaux ; mais quand il se vit au moment d'être enfermé comme dans une souricière, il prit plus sérieusement la chose et songea au moyen de s'évader avec les siens. On était en hiver. Profitant d'une nuit où une tourmente de neige empêchait les postes romains de faire une garde exacte, l'habile général, qui s'était révélé à la tête de l'insurrection servile, fit combler le fossé avec des fascines et des terres, sur un point où la muraille n'était pas encore bâtie, et passa avec son armée pour reprendre la campagne en Lucanie. Tout le pénible travail de Crassus était désormais en pure perte. La circonstance de la tourmente de neige détermine le point où Spartacus opéra son passage, car il n'en tombe en Calabre que sur les hautes montagnes. C'est donc évidemment par la crête du Monte Cappari, au-dessus de Monterosso, que l'armée des esclaves força la ligne de blocus et fila sur les derrières des troupes de Crassus.

V

C'est dans la partie la plus haute de la vallée du Corace qu'était située la célèbre abbaye de Corazzo, fondée en 1060 par Robert Guiscard pour les Bénédictins, occupée en-

suite par les Cisterciens en 1162, laquelle compta parmi ses abbés, à la fin du XIIe siècle, le bienheureux Jean Joachim, qui devait ensuite fonder, comme nous l'avons raconté, l'ordre de Flore.

En remontant un peu moins loin dans cette vallée, à 22 kilomètres de la mer, on rencontre, à une très grande hauteur au-dessus de la rive droite du fleuve, sur le sommet de la haute et droite arête qui continue au sud la chaîne de l'Apennin, entre les deux gorges profondes du Corace à l'est et du Lamato (l'ancien Lamêtos) à l'ouest, la petite ville de Tiriolo, qui compte environ 3,000 habitants. C'est là que la route royale qui vient de Cosenza se bifurque pour conduire d'un côté à Catanzaro, de l'autre à Pizzo et de là continuer sur Reggio.

Tiriolo est une des villes de la Calabre dont la situation est la plus élevée. Aussi la vue qu'on a de là simultanément sur les deux mers Tyrrhénienne et Ionienne, offre-t-elle un des plus splendides panoramas qui se présentent dans cette contrée si riche en merveilleux aspects de nature. Droit devant soi, au sud, on voit l'arête des montagnes qui forment comme l'échine de la péninsule italienne et se prolongent de l'une à l'autre de ses extrémités, on voit cette arête s'abaisser rapidement sur l'isthme Scylacien et s'interrompre presque du côté de Cortale et de Borgia, où elle n'est presque plus qu'une chaîne de fortes collines, pour se relever ensuite fièrement par les étages successifs des monts Cappari, Astore et du haut massif de l'Aspromonte, dont la cime à l'aspect sauvage et désolé vient fermer dans cette direction l'extrême limite de l'horizon. Il y a là, en même temps qu'un étranglement du continent entre les deux mers, comme une sorte de large vallée transversale qui se creuse dans l'ossature des montagnes et fait un pays distinct de la petite péninsule, d'une formation géologique particulière, à laquelle fut primitivement restreint le nom d'Italie. A l'est, au delà de la

profonde et sombre coupure du Corace, on aperçoit au-dessous de soi Catanzaro posée sur son rocher qu'entourent de tous les côtés des ravins abrupts, et par de là la vaste étendue de la mer Ionienne. A l'ouest, au bout de la vallée du Lamato, dont le cours se termine au milieu des marais qui bordent le rivage de la mer Tyrrhénienne, le golfe de Santa-Eufemia déploie sa courbe régulièrement arrondie, à l'une des extrémités de laquelle le groupe des maisons blanches de Pizzo apparaissent, portées au-dessus des flots sur leur piédestal cubique de rochers au flanc vertical. De ce côté, il semble que l'on soit placé sur le gradin supérieur d'un théâtre de forme antique, ouvert sur la mer et disposé tout exprès pour jouir de la perspective du Stromboli, dont le cône volcanique fume constamment à l'horizon, accompagné du groupe des autres îles Lipari, dont les cimes s'élèvent en arrière. « La nature, a très bien dit M. Léon Palustre, offre ici un aspect sévère, presque solennel, et les teintes grises des rochers, adoucies au loin sous une vapeur azurée, servent de premier degré à cette échelle monochrome qui, passant par le bleu plus accentué du ciel, se termine dans une mer de lapis. »

Les trouvailles d'antiquités sont fréquentes à Tiriolo. La plus importante et la plus fameuse est celle de la table de bronze, aujourd'hui conservée au Cabinet Impérial et Royal de Vienne, qui porte gravé le texte du sénatus-consulte interdisant la célébration des Bacchanales secrètes. J'ai déjà parlé de cet acte de l'autorité romaine qui fait époque dans l'histoire de l'Italie méridionale. La table qui en a transmis jusqu'à nos jours une expédition officielle, fut exhumée à Tiriolo en 1640. Cette localité est sûrement la station *Ad Turres* de l'Itinéraire d'Antonin, située presque à mi-chemin entre le passage du fleuve Sabbatus, le Savuto de nos jours (station de *Ad Sabbatum fluvium* au-dessous de l'actuel Rogliano), et la ville de Vibo Valentia.

Sous les rois aragonais, Tiriolo fut constitué en princi-

pauté pour la famille Cicala, d'origine sicilienne. C'est là que naquit dans cette famille, au milieu du XVIe siècle, le fameux renégat Scipion Cicala, dont la vie, comme roman d'aventures, vaut dans sa réalité toutes les fables que nous avons eu à réfuter au commencement de ce chapitre.

Scipion était le fils cadet d'un vicomte Cicala, qui s'était distingué comme homme de guerre au service de Charles-Quint et de Philippe II. A l'âge de douze ans, en 1561, il s'embarqua pour l'Espagne à Messine, avec son père. Mais le bâtiment qui les portait fut capturé en mer par les corsaires barbaresques, et ses passagers emmenés comme esclaves à Tripoli. Ce que devint le père, on l'ignore. Mais le jeune Scipion, à cause de sa bonne mine et de sa haute naissance, fut conduit à Stamboul, où on le circoncit en lui donnant le nom de Sinan, après quoi on l'admit parmi les itchoglans du sultan Souleïman. Sa jolie figure plut au maître et bientôt sa faveur commença par les honteuses voies qui ont servi à l'élévation de tant de grands personnages ottomans, débutant dans le second harem qu'offre à la débauche des successeurs des Khalifes l'école des pages ou itchoglans. Quand il en sortit, Sinan reçut le commandement de deux galères, et bientôt, élevé au rang de pacha, il joignit à son nom de circoncision celui de sa famille arrangé à la turque et accompagné du titre, d'origine persane, de *zadé*, c'est-à-dire noble de naissance. En 1587, nous trouvons Sinan-Pacha Djighalizadé serasker et gouverneur de Bagdad, prenant Dizfoul et Nehavend sur les Persans, revendiquant le titre d'émir-oul-hadj ou chef du pèlerinage de la Mecque, s'occupant d'organiser mieux qu'on ne l'avait fait jusqu'alors la caravane annuelle qui part des bords de l'Euphrate pour ce pèlerinage et restaurant somptueusement les lieux saints de Mesdjed-Ali et de Kerbela, où sont les tombeaux d'Ali et de Housseïn. Car, à la façon de tous les renégats, il affichait un zèle extrême pour l'islamisme et avait pris pour devise : « Champion de la foi sur terre et sur

mer. » Sa situation avait grandi à la cour, grâce à son mariage avec Caliha-Sultane, fille du grand-vizir Ahmed et petite-fille du sultan Souleïman. Revenu à Constantinople vers 1590, il entra très avant dans la faveur du sultan Mourad III et en reçut la dignité de kapitan-pacha, dans laquelle il se distingua par ses courses incessantes et hardies sur les côtes des pays chrétiens, où il allait porter le ravage. C'est alors qu'il fit venir auprès de lui sa famille. L'eunuque Omer-aga, de Zara, se rendit en Calabre pour ramener à Constantinople la mère et la sœur du Djighalizadé. Son frère, Carlo Cicala, vint aussi de Naples l'y rejoindre, et en 1592, d'après les relations des ambassadeurs vénitiens, le renégat sollicitait pour ce frère le poste de vaïvode de Moldavie ou bien le rétablissement du duché de Naxie, que, depuis sa conquête, le sultan Sélim avait déjà donné à titre viager au juif portugais Michez. Les ambassadeurs de la Sérénissime République, toujours si fins observateurs, dirent de lui à cette occasion : « È leggiero, mutabile, solito a mangiar due volte al giorno, vituperato d'oppio. » Lui-même aspirait au grand-vizirat, quand la mort de Mourad vint arrêter pour un moment le cours de sa fortune. Presque aussitôt après, il était du nombre des pachas exilés pour avoir essayé de soulever les janissaires contre le nouveau grand-vizir, Ferhad-Pacha. Au printemps de cette même année il avait accompli sa plus brillante expédition maritime, ravageant avec une fureur sauvage le littoral de la Calabre, sa patrie, où il réduisit en cendres Reggio et Cariati.

Envoyé en exil à Kara-Hissar, le Djighalizadé n'y resta que peu de semaines et reçut bientôt du sultan Mohammed III l'ordre de se rendre avec un commandement à l'armée de Hongrie. Le grand-vizir Ferhad venait d'être renversé par les intrigues de Sinan-Pacha Khodja et jeté en prison. Sinan-Pacha Djighalizadé, en traversant Constantinople, trouva moyen d'achever de perdre cet ennemi. Le

sultan l'avait autorisé à acheter pour ses équipages les chevaux de l'écurie de Ferhad ; mais la sultane Validé, qui protégeait celui-ci et espérait bientôt le voir rentrer en grâce, lui défendit de le faire. Le Djighalizadé porta à Mohammed l'ordre de la Validé, qui contredisait le sien propre, et le sultan, entrant dans une violente colère, fit immédiatement étrangler Ferhad. L'année suivante, en 1596, Sinan-Pacha Djighalizadé avait un commandement important dans l'armée de Hongrie, à la tête de laquelle le sultan Mohammed était venu se mettre en personne. Au mois de septembre, il laissa les Impériaux prendre sous ses yeux la place de Hatwan, sans avoir fait d'efforts sérieux pour les en empêcher. Mais le 26 octobre il racheta cette négligence en décidant, par sa vaillance et par ses habiles manœuvres, le succès de la grande bataille de Keresztes, gagnée sur l'archiduc Maximilien et le prince de Transylvanie, Sigismond Bathory, après avoir un moment paru perdue. Le soir même de cette bataille, où 50,000 chrétiens avaient péri, le Djighalizadé, en entrant dans la tente du sultan Mohammed, fut salué par lui grand-vizir. Il avait atteint le but de sa dévorante ambition.

Mais ce ne fut pas pour longtemps. Il signala son avènement au pouvoir par des violences insensées. Trente mille hommes de l'armée ottomane avaient fui le matin de la bataille, quand on l'avait cru perdue. Le nouveau grand-vizir les stigmatisa du nom de *firarilar* ou « fuyards, » et les condamna tous en bloc à la peine de mort. Se rassemblant, ils traversèrent en armes la Roumélie et passèrent en Asie Mineure, où ils se maintinrent à l'état de rebelles pendant un certain temps et où il fallut de grands efforts pour les réduire. Le Djighalizadé prononça aussi la destitution du Khan de la Crimée, qui n'était pas venu de sa personne à l'armée et y avait envoyé seulement son frère, Feth-Ghiraï; et à la nouvelle de cette décision, les Tatars de la Crimée se mirent en insurrection contre la Porte.

Enfin l'on accusa le nouveau grand-vizir de concussions dans le partage du butin de Keresztes. Il ne fut donc pas difficile à la sultane Validé d'obtenir, à la rentrée du sultan Mohammed à Constantinople, la destitution de Sinan-Pacha Djighalizadé et son exil à Ak-schehr en Anatolie.

Il en était revenu et avait repris le poste de kapitan-pacha cinq ans après. Nous le revoyons alors à la tête d'une flotte de cinquante vaisseaux, empêchant, en 1601, l'attaque préparée contre Alger par André Doria et don Juan de Cordoue, puis, après cet exploit, dévastant les côtes d'Italie. Enfin, en 1604, le sultan Ahmed I[er] le chargea de la direction de la guerre contre les Persans. Après une première campagne assez insignifiante, il fut complétement défait par Schah-Abbas, le 6 août 1605, sur les bords du lac de Tebriz. Le Djighalizadé ne survécut pas à cette défaite, qui ruinait sa réputation militaire ; il mourut au milieu de la retraite ou plutôt de la déroute de ses soldats sur Diarbékir, après avoir eu le temps de souiller ses derniers moments du meurtre du pacha d'Alep, Djanboulalzadé, le seul des généraux turcs qui dans ce désastre eût conservé son corps d'armée intact, et qui, par là même, excitait sa jalousie.

Scipion Cicala, devenu Sinan-Pacha, avait eu deux fils, Housseïn et Mohammed. Le second épousa une petite-fille du sultan Mourad III et de la vénitienne Baffa, c'est-à-dire la fille d'une sœur de Mahmoud III. Il fut en grande faveur sous les sultans Ahmed, Moustafa, Osman II, Mourad IV et Ibrahim. Il arriva même au grand-vizirat sous Mohammed IV, et étant mort en Candie dans l'année 1656, fut remplacé par le grand Keuprilu-Mohammed.

Cependant en 1668 on vit arriver d'Allemagne à Messine un personnage d'âge déjà mûr, qui se présenta à l'archevêque comme le fils de Scipion Cicala. Il racontait sur sa vie une merveilleuse histoire. Fils du célèbre renégat et de la fille du sultan Ahmed (il travestissait ainsi le grand-vizir

Ahmed, père de Caliha-sultane), on l'avait nommé Mohammed-Beg. Élevé en prince, il était parvenu aux dignités fantastiques de « gouverneur et vice-roi de Terre-Sainte, Alexandrie, Antioche et de tout le royaume de Pharaon jusqu'à la Mer Rouge, vice-roi de toute la Chaldée et des royaumes de Cypre et Trébizonde, receveur-général du tribut du Saint-Sépulcre. » Mais des visions miraculeuses et le cri de sa conscience le pressaient de revenir à la religion de ses ancêtres. Instruit par les religieux Franciscains, puis par les Jésuites, sous la direction desquels il s'était placé, il était demeuré 18 ans chrétien secret, tout en continuant à occuper ses grandes charges et à faire extérieurement profession d'islamisme. Enfin, résolu à ne plus continuer ce double jeu, il avait fait ses préparatifs pour s'enfuir de Turquie et avait confié une immense quantité de pierreries à un nommé Charonsé (c'est ainsi que les relations imprimées par son ordre écrivent ce nom), qu'il devait rejoindre en Moldavie. Là ce dépositaire infidèle, pour se dispenser de la restitution, avait voulu le faire périr. Mais Mohammed-Beg, déguisé en berger, était parvenu à se sauver à pied à travers mille dangers et avait gagné l'armée des Cosaques du Don, où il avait été reconnu par des soldats qui l'avaient vu en Orient. De là il était passé à Varsovie, où la reine Marie de Gonzague l'avait reçu avec respect (c'étaient ses propres expressions) et l'avait fait baptiser solennellement, en le tenant sur les fonds du baptême et en lui donnant les prénoms de Jean-Michel. Ayant fait ensuite le pèlerinage de Notre-Dame-de-Lorette, il était allé à Rome, où il n'avait révélé sa condition qu'au seul pape Alexandre VII. Retourné en Pologne, il avait pris du service dans l'armée impériale contre les Turcs. En récompense, l'empereur Léopold l'avait comblé de bienfaits et nommé garde de son artillerie.

On a peine à se rendre compte de l'intérêt que les Jésuites pouvaient avoir à appuyer une imposture aussi gros-

sière, qui ne supportait pas l'examen. Toujours est-il qu'ils se firent les patrons et les prôneurs du prétendu Jean-Michel Cicala, et que par leur influence ils le firent reconnaître comme tel de l'archevêque de Messine et saluer comme cousin par le prince de Tiriolo, qu'il alla visiter en Calabre. Muni des recommandations de l'archevêque et du prince, et les Pères lui ayant préparé le terrain à Naples, il se rendit auprès du vice-roi Don Pedro d'Aragon, qui le reçut dans cette ville avec les honneurs dus à un prince de sang royal. De Naples, le faux Cicala vint à Rome, où il fit une entrée publique et où le pape Clément IX l'accueillit avec la plus haute distinction. Étienne Picart, dit le Romain, grava son portrait, qui fut publié à Rome avec une notice édifiante sur sa vie, rédigée en espagnol. Après avoir séjourné un an dans la Ville Éternelle, fantaisie lui prit de visiter la cour de Louis XIV, pour y faire de nouvelles dupes. Il se fit précéder en France par une relation détaillée de sa prétendue histoire, qui fut imprimée à Paris avec une dédicace au roi. Louis XIV envoya le duc de Saint-Aignan au-devant de « Jean-Michel Cigale, prince du sang ottoman, » comme on l'appelait à la cour de France, le reçut à ce titre en audience solennelle et le logea au Louvre pendant son séjour à Paris. Jacques de Souvré, grand prieur de France, le reçut dans le chapitre du Temple. Enfin il se rendit en Angleterre, où il fit aussi tout d'abord brillante figure à la cour de Charles II.

Mais c'est là que sa fortune extraordinaire échoua misérablement. Il fut, en effet, pour son malheur, reconnu à la cour d'Angleterre par plusieurs personnes qui l'avaient vu quelques années auparavant en Orient et à Vienne, dans la condition la plus basse et la plus misérable. Ils révélèrent ce qu'il était en réalité, non pas un grand seigneur turc, apparenté à la maison ottomane, mais un Valaque, né de parents chrétiens et du rang le plus obscur à Tirgovisti. Dans sa jeunesse, il était entré au service de Mathias, vaï-

vode de Moldavie, qui l'avait envoyé à Constantinople dans la suite de son kapou-kihaya. De retour dans son pays, une aventure scandaleuse avec la femme et la fille d'un pope l'avait forcé à se sauver à Constantinople, où il s'était fait musulman pour échapper aux poursuites. Il y avait végété assez longtemps, essayant de s'élever par l'intrigue, mais sans y réussir. Alors l'idée lui était venue de son imposture, et après avoir gagné Vienne, il s'était mis à aller de pays en pays, là où il n'était pas connu, débitant avec une incroyable effronterie la fable grossière qu'il avait imaginée et qui trouva une si étonnante créance. Chassé honteusement de la cour de Charles II et de Londres après la révélation de ces faits, il disparut sans qu'on sache ce qu'il devint ensuite.

CHAPITRE XIII

CATANZARO

I

Catanzaro n'est pas une localité antique. Sur quelque point qu'on y fouille le sol, on ne rencontre ni un fragment de maçonnerie remontant aux siècles de l'antiquité, ni une brique romaine, ni un tesson de poterie, ni une médaille. Pourtant il y avait jadis un fragment d'inscription latine à la cathédrale ; c'était la fin de l'épitaphe d'un tombeau élevé par un père et une mère à leur fils. Mais il est plus que probable que ce fragment isolé avait été apporté comme pierre de construction de La Roccelletta ou de quelque autre localité du voisinage. Il ne suffit pas à désigner Catanzaro comme un centre de population dans les temps anciens.

Quant à l'inscription grecque conservée au Municipe, elle vient de bien plus loin. C'est une stèle de marbre *pentélique*, présentant à son sommet un fronton dans lequel sont sculptées deux couronnes ; au-dessous, le texte épigraphique, dans lequel on remarque l'emploi des formes lunaires pour le Σ et l'E (indice certain d'époque), contient la mention de couronnes décernées à quatre de leurs camarades par un

groupe d'éphèbes, dont les noms suivent et dont deux avaient remporté le prix à la *lampas*, c'est-à-dire à la course aux flambeaux ; les noms de l'archonte éponyme, du cosmète des éphèbes et du pédotribe alors en fonction, sont enregistrés pour indiquer la date. Au bas de la stèle, un petit bas-relief de travail grossier représente deux éphèbes nus, tenant le flambeau des courses avec la large bobèche qui l'entourait au tiers de sa hauteur et préservait la main de la chute de la résine brûlante. Entre les mains de l'un, la torche est encore allumée, entre les mains de l'autre elle est éteinte et brûlée jusqu'à la hauteur de la bobèche. On ne sait rien de l'origine de ce marbre, si ce n'est qu'en 1784 on l'a tiré des démolitions du Palazzo dei Nobili dans la ville, renversé par le tremblement de terre de 1783. C'est donc tout à fait à tort que Vargas-Marcuccia l'a publié comme exhumé à Squillace. Mais ce n'est pas moins à tort que certains y ont vu une preuve de l'existence d'une ville grecque à Catanzaro. Le plus rapide examen du monument, pour quiconque a l'expérience pratique de l'archéologie, montre qu'il n'appartient pas au pays et est incontestablement athénien. Avant tout le marbre dont il est fait est attique, et sur ce point il n'est pas possible de se méprendre. D'ailleurs, si l'inscription était d'origine calabraise, elle ne pourrait être que de Reggio ; car Rhégium seul, dans ces contrées, était resté au temps de l'Empire (époque du monument) une ville grecque gardant son archonte éponyme et ses prytanes; toutes les autres étaient entièrement latinisées et devenues des colonies ou des municipes. Mais rien n'indique qu'on y eût naturalisé, comme à Néapolis de Campanie, l'usage, essentiellement athénien, de la course aux flambeaux. Rien ne permet non plus de soupçonner que Rhègion, à aucune époque, ait admis l'institution de l'éphébie, calquée sur le modèle de celle d'Athènes. Enfin, outre la nature de son marbre, l'inscription conservée au Municipe de Catanzaro rentre par son contexte dans la série

des inscriptions éphébiques athéniennes; elle en offre les formules consacrées. Bœckh l'avait déjà reconnu, et la chose est devenue encore plus certaine depuis que les inscriptions relatives à l'éphébie attique se sont multipliées et ont été mieux connues. M. Albert Dumont est même parvenu à déterminer, dans la chronologie officielle d'Athènes, la place des magistrats mentionnés dans l'inscription de Catanzaro: Loucios, archonte éponyme, Antiochos, cosmète, et Zèthos, pédotribe. Ils ont exercé leurs fonctions vers la 207e Olympiade, 49 de l'ère chrétienne. L'emploi du prénom latin de Lucius comme nom se suffisant à lui seul, sans être suivi d'un *nomen gentilicium* et d'un *cognomen*, est un fait proprement attique, dont nous avons d'autres exemples à Athènes aux environs du début de notre ère. Ainsi un Leucios (autre variante grecque du même nom latin) est connu par une inscription éphébique comme ayant été archonte éponyme en 59 av. J. C., et quelques années auparavant il avait signé, comme magistrat monétaire, un des derniers tétradrachmes d'argent d'Athènes sur lesquels on lise deux noms de fonctionnaires écrits tout au long.

L'inscription précieusement conservée au Municipe de Catanzaro comme un monument des origines de la ville, n'a donc rien à faire avec son histoire. C'est un marbre étranger, apporté d'Athènes, on ne sait ni par qui ni à quelle date.

Si l'absence de tout vestige antique montre que l'emplacement de Catanzaro était inhabité du temps des Grecs et des Romains, et fréquenté seulement par les pâtres de la montagne, en revanche, il n'est pas possible d'y creuser la terre sans rencontrer des monnaies des empereurs byzantins, surtout de ceux qui ont régné du milieu du xe au milieu du xie siècle, et d'autres débris de la même époque, entre autres des bulles ou sceaux de plomb de fonctionnaires de l'administration impériale grecque. Le nom originaire de la ville, tel que nous le lisons dans les diplo-

mes grecs de la période normande, *Catasaron*, appartient d'ailleurs formellement à l'hellénisme byzantin. C'est ce nom qui est devenu le *Catazarum* ou *Catanzarium* des chartes latines et le Catanzaro moderne. On en a même fait dans le bas moyen âge *Catacium*, forme aussi maladroitement fabriquée que possible à l'imitation de *Scylacium*.

Il n'y a donc aucune raison de révoquer en doute, malgré les détails, les uns puérils, les autres manifestement fabuleux dont elle est accompagnée, la tradition constante de la ville et de son église, affirmant qu'elle fut bâtie sous l'empereur Nicéphore Phocas, à la même époque que l'on releva Tarente (1). Nicéphore Phocas donna, en effet, de grands soins à l'administration de l'Italie byzantine, et nous avons déjà vu qu'il y avait envoyé en mission extraordinaire un des principaux personnages de sa cour, le magistros Nicéphore, chargé d'y réparer les plaies et d'y relever les ruines laissées par plus d'un siècle d'incessantes dévastations de la part des Arabes. D'après la tradition des chroniques locales de Catanzaro, l'officier impérial préposé à la construction de la ville s'appelait Fragitios ou Flagitios. Il y rassembla les populations des localités du voisinage,

(1) Je ne tiens aucun compte de certains faits allégués par plusieurs historiens calabrais modernes : une prise de Catanzaro par les Sarrasins en 906 ; sa reprise par les chrétiens insurgés de Calabre en 921 ; la rescousse des musulmans conduits par Olcbec ou Usbec (!), chef de leur établissement de Squillace, qui auraient reconquis la ville en 922 ; l'élection d'un certain Michel (!) comme *saclabius* (!!) ou chef des Sarrasins de Calabre, dont cette ville aurait été le théâtre en 924 ; enfin sa délivrance définitive des musulmans, en 934, à la suite d'un soulèvement des Calabrais chrétiens. Tous ces faits, qui portent en eux-mêmes la marque évidente de leur non-authenticité, découlent exclusivement de la fausse Chronique de Calabre, forgée par Pratilli, et des interpolations éhontées du même à la Chronique de la Cava. Ce sont des inventions misérables, qui ne doivent pas usurper dans l'histoire une place qu'elles ne méritent pas.

détruites par les musulmans, en y joignant de nouveaux colons grecs, amenés du Péloponnèse. La situation était admirablement choisie pour une place forte qui commandât tout le pays environnant et offrît un asile aux habitants des campagnes en cas d'une nouvelle incursion maritime. Dès sa fondation même on en fit une ville considérable, la seconde de la Calabre, et on y établit le siège d'un évêque, dépendant du métropolitain de Reggio. Étienne, archevêque de cette dernière ville, vint y ordonner l'évêque nouvellement institué et consacrer la cathédrale, dédiée à l'Archange St Michel. Tout ceci se trouve exposé avec de grands détails, mais sans indication de preuves à l'appui, par Vincenzo de Amato, gentilhomme de la ville, qui fit paraître en 1670 des *Memorie storiche dell' illustrissima, famosissima e fedelissima città di Catanzaro*, livre intéressant et plein de renseignements curieux, bien que manquant d'une critique suffisante. On ne doit en faire usage qu'avec certaine précaution. Cependant il y a un indice de l'authenticité des souvenirs qui rapportent la fondation de Catanzaro au règne de Nicéphore Phocas, dans le fait de l'existence, tout à côté de cette ville, de la forteresse importante de Rocca Niceforo (en latin *Rocca Nicephori*, dans les documents grecs *Rôka Nikîphorou*), bâtie pour en défendre les approches et dont la localité actuelle de Rocca-Falluca occupe peut-être l'emplacement. Cette forteresse, sûrement nommée d'après Nicéphore Phocas, joue un certain rôle dans les guerres de l'époque normande. En 1121, nous voyons Roger, roi de Sicile, la prendre sur Guillaume, duc de Pouille, son neveu. Dans tous les cas, il n'y a pas à tenir compte du dire de la fausse Chronique de Taverna qui fait fonder Catanzaro seulement sous Constantin Monomaque, par le stratigos Flagitios. Au milieu du XIe siècle, il n'y avait plus de stratigos de Calabre, mais un Catapan de l'Italie byzantine, ayant sous ses ordres, à la tête des différentes provinces, des spatharo-candidats. Ceci est une pure fable, inventée pour

servir la vanité locale de Taverna en rajeunissant Catanzaro. Quant à la date de 783 que les diptyques de l'église de Catanzaro assignent à Léon, son premier évêque, et qui ferait remonter l'existence de la ville et de son siège épiscopal bien avant Nicéphore Phocas, elle est aussi sans valeur, car aucun document ne l'appuie et depuis ce Léon jusqu'au XIIe siècle la série des évêques de Catanzaro est absolument inconnue, sans que rien permette d'évaluer l'étendue de la lacune qu'elle présente alors. Il y a même des critiques qui pensent, avec M. Marincola-Pistoja, que l'évêché de Catanzaro n'a été établi dans la réalité que vers 1107, sous les Normands.

En 1055, Robert Guiscard prit Catanzaro. Comme il y attachait une haute importance au point de vue stratégique, il y fit construire, en 1060, un gros château-fort, qui, avec quelques remaniements, s'est conservé jusqu'à nos jours et a été rasé, il y a quelques années à peine, pour faciliter l'accès de la ville et lui permettre de se développer librement du seul côté où elle ne soit pas bordée de précipices à pic. Le désir d'obtenir ce résultat était fort légitime de la part de la municipalité ; il y avait même nécessité impérieuse de faire quelque chose dans ce sens. Mais était-il indispensable de sacrifier pour cela un édifice historique au premier chef ? Sa disparition est d'autant plus regrettable que c'était le seul monument qui restât à Catanzaro pour rappeler son passé du moyen âge. J'ai peur qu'il ne soit entré dans l'empressement qu'on a mis à le détruire une fois l'unité nationale et la liberté politique conquises, autre chose qu'un intérêt d'édilité, un sentiment inintelligent de passion politique, une rancune révolutionnaire contre la bastille qui avait tenu sous ses verroux bien des patriotes, et dont le despotisme policier de l'ancien gouvernement se servait pour étouffer toute velléité de libéralisme dans la ville.

L'année 1077, Robert Guiscard, obligé de lever le siège

de Santa-Severina (1), dont son neveu Abagilard ou Abaillard, fils du comte Humfroi et déjà seigneur de Taverna (2), s'était emparé et avait fait le centre de sa rébellion, donna le château fort de Catanzaro à tenir au Normand Hugon Faloch, en lui confiant la seigneurie de la ville et le titre de comte. Cinquante-cinq ans auparavant, on trouve déjà un Hugon Faloch parmi les aventuriers normands qui guerroyèrent dans la Pouille à l'appel de Melo. Il est probable que celui à qui Robert Guiscard remit l'une des places entre la surveillance desquelles il voulait enfermer la révolte d'Abagilard pour l'empêcher de s'étendre, devait être son petit-fils. C'est de lui ou plutôt de son fils, mentionné par Geoffroi Malaterra comme ayant succédé à la seigneurie de son père, quand Robert Guiscard était encore vivant, que l'ancienne Rocca Niceforo reçut le nom de Rocca Falluca. Une autre branche de la famille des Faloch ou Falluca, descendue de Herbert, frère de Hugon, posséda jusqu'à la fin du XIIIe siècle les baronnies de Simmeri, Zagarisi et Barbaro, qui passèrent ensuite par héritage à la maison d'Aquino. Mais celle qui avait eu le comté de Catanzaro s'éteignit à la seconde génération, comme nous le raconterons un peu plus loin.

L'évêché de Catanzaro passa, dit-on, du rite grec au rite latin en 1107, sous le pape Pascal II, lorsqu'y avait été appelé le Jean avec qui commence la série continue des évêques, telle qu'on la connait. Peut-être même ce Jean fut-il le premier évêque et le siège ne fut-il créé que vers 1107, pour un prélat latin. En tous cas il faut ranger au nombre des fables la prétendue visite du pape Calliste II

(1) C'est à tort que Giannone place le siège de la rébellion d'Abagilard à Sanseverino, près de Salerne, au lieu de le mettre à Santa-Severina de Calabre.

(2) Le vieux château de Taverna garda jusqu'au XVIIe siècle le nom de Castel Bajulardo, qui conservait, sous une forme légèrement altérée, le souvenir d'Abagilard.

à Catanzaro en 1121-1122, qui ne peut en aucune façon trouver place dans l'histoire de son pontificat. A la fin du xv[e] siècle, l'évêque Stefano Goffredo fit graver sur marbre et placer dans le chœur de sa cathédrale la copie d'une soi-disant bulle de Calliste II, datée de Catanzaro le 28 décembre 1121, conférant les plus magnifiques privilèges à cette église. Mais c'est un faux grossier, qui ne résiste pas à un examen intrinsèque et extrinsèque : les formules de la chancellerie pontificale à cette époque n'y sont aucunement observées et on y voit intervenir, comme témoins de l'acte, des personnages qui étaient morts à la date énoncée. Cette bulle a été forgée, à l'époque même où on l'a gravée, pour l'opposer à la bulle, non moins fausse, du même pape que contenait la chronique supposée de Taverna. Le faussaire de Taverna avait inventé un acte par lequel Calliste II en réunissant les deux évêchés de Taverna et de Catanzaro, transférait dans cette dernière ville le siège de la première, dont la succession seule était maintenue. L'évêché de Catanzaro répondit en produisant un autre acte, plus authentique suivant lui, mais en réalité non moins supposé, où le même fait était présenté autrement ; où c'était l'évêché de Taverna qui était formellement supprimé (il n'avait jamais existé !) et réuni à celui de Catanzaro. Cette manière de se battre à coups de faux diplômes était très habituelle au moyen âge ; on espérait toujours qu'on ne regarderait pas de trop près à l'authenticité des actes ainsi produits.

Catanzaro sous les Normands était, du reste, une ville de haute importance, où la population latine devint très vite assez importante pour que les Grecs, qui en avaient formé les premiers habitants, se fussent concentrés dans un quartier spécial. Il y avait aussi un quartier des Juifs et un quartier des Amalfitains, qui y étaient établis pour commercer. On comptait, dit-on, dans la ville dix-huit églises paroissiales, chiffre énorme pour ce que devait être la popu-

lation, mais qui s'explique comme un héritage du temps où le rite grec y régnait exclusivement. En effet ce rite n'admet pas que l'on puisse dire plus d'une seule messe par jour dans la même église, ce qui oblige à les multiplier singulièrement dans tous les centres de population.

Vincenzo de Amato prétend qu'avant 1085, Robert, comte de Loritello, fils de Geoffroi, le troisième des enfants mâles de Tancrède de Hauteville, reçut de son oncle Robert Guiscard le comté de Catanzaro, en même temps qu'on lui fit épouser une fille naturelle de son autre oncle, le comte Roger. Veuve de Robert, celle-ci, après avoir été tutrice de son fils, héritier de la seigneurie, aurait gardé le titre honorifique de comtesse de Catanzaro, épousé en secondes noces Hugon de Molise, puis, veuve une seconde fois et presque centenaire, aurait encore promis sa main à un jeune noble, nommé Matteo Bonello, pour l'engager dans la conjuration ourdie contre Majone de Bari, le favori du roi Guillaume le Mauvais. Pendant ce temps la seigneurie de Catanzaro serait demeurée dans la famille des comtes de Loritello sous Robert II, fils de Robert Ier, Geoffroi, qui se trouverait mentionné comme possesseur de la ville en 1131, puis une suite d'autres générations jusqu'à Nicolas, qui en aurait hérité en 1254, et à Guillaume, un des fidèles les plus inébranlables de Manfred, sur qui Charles d'Anjou aurait confisqué le comté pour le donner à son partisan Pietro Ruffo.

Dans une suite de fort intéressants articles, publiés en 1874 au journal *Il Calabro*, qui s'imprime à Catanzaro, M. Marincola-Pistoja n'a rien laissé subsister de ce roman, fondé sur des documents faux et sur les plus bizarres confusions de personnes. La fille du grand comte Roger, soi-disant mariée à Robert de Loritello et qui aurait eu une longévité amoureuse bien plus extraordinaire que celle de Ninon de Lenclos, n'a jamais existé. La véritable comtesse de Catanzaro, dans la première moitié du XIIe siècle, fut Clémence, fille naturelle du roi Roger de Sicile, qui n'eut

jamais que deux maris, le baron normand Hugon, comte de la Marche de Molise, puis Matteo Bonello, et mourut sans enfants. Aucun acte authentique ne donne à aucun membre de la maison de Loritello le titre de comte de Catanzaro. La charte de 1131, dans laquelle un Geoffroi de Loritello prendrait cette qualité en faisant une donation importante à l'église de Catanzaro, est un diplôme falsifié; on voit qu'ils pullulent dans l'histoire de la Calabre au moyen âge. En réalité, lorsqu'en 1086, dans la querelle entre les fils de Robert Guiscard, Miher, fils de Hugon Faloch et seigneur de Catanzaro se fut déclaré pour Bohémond contre le duc Roger et eut profité des circonstances pour s'emparer de la ville de Maïda, le comte Roger de Sicile et Robert de Loritello le dépouillèrent de ses seigneuries et le forcèrent à se faire moine. Mais ce ne fut évidemment pas Robert qui garda Catanzaro, ce fut le grand-comte de Sicile, puisque nous en voyons ensuite la seigneurie donnée à sa petite-fille naturelle, Clémence. Après celle-ci, nous ignorons quels furent les seigneurs de Catanzaro sous les derniers Normands et empereurs de la maison de Souabe. On sait seulement qu'à côté de la seigneurie féodale du comté, il y avait dès lors dans la ville un justicier royal, dont l'autorité, sous Frédéric II, s'étendait sur toute la *Terra Jordane*, c'est-à-dire sur les deux provinces actuelles de la Calabre Ultérieure. Enfin Pietro Ruffo était déjà comte de Catanzaro sous le règne de Manfred, dont il fut un des ennemis les plus acharnés.

Ce Pietro Ruffo, comte de Catanzaro, devint, du reste, le bras du parti angevin dans les Calabres ; les *Regesta* du règne de Charles d'Anjou mentionnent à plusieurs reprises les services qu'il rendit en réprimant avec vigueur les tentatives du parti aragonais, entre autres en 1282, qu'il empêcha le mouvement des Vêpres Siciliennes de s'étendre à la Calabre. Il reçut de Charles Ier, en 1284, la châtellenie de Cotrone, et de Charles II, en 1291, la provision

pour l'entretien de 30 chevaliers à son service, sous les ordres de Philippe de Monfort, comte de Squillace et de Montescagioso (ou de Montcayeux comme on disait en français), chambellan royal et capitaine-général de Calabre; et cette mention des registres royaux, répétée encore en 1292, prouve (remarquons en passant ce détail relatif à l'histoire d'une illustre maison française) que Moréri s'est trompé en faisant mourir Philippe de Monfort, « avant 1274 »

J'ai déjà parlé plus haut, à propos de Cotrone, de la révolte de Catanzaro en 1289 contre Charles II d'Anjou, en faveur de Jayme d'Aragon, roi de Sicile, du siège de la ville par Robert d'Artois et de la tentative que fit Roger de Loria pour le débloquer. Le célèbre amiral de Sicile ayant été battu près de Cutrò par le comte d'Artois, la ville finit par être obligée de se rendre, après avoir résisté quelque temps. J'ai aussi raconté comment une des causes de la rupture entre Roger de Loria et le roi Frédéric d'Aragon, dans leur expédition de Calabre en 1296, où ils entrèrent pour un moment à Catanzaro, après la prise de Squillace, fut l'irritation de l'amiral par suite du ravage fait sur les terres de son parent Pietro Ruffo, qu'il eut voulu voir ménager.

Le comté de Catanzaro resta paisiblement aux mains de la famille de ce dernier jusqu'aux guerres civiles de la fin du xive siècle. A cette époque, Niccolò Ruffo, fidèle aux traditions angevines de ses ancêtres, prit vivement parti pour Louis II contre Ladislas. Il suivit son roi vaincu en Provence, et ses domaines furent confisqués par le vainqueur. Ladislas affranchit en 1406, la ville de Catanzaro de toute juridiction féodale, et lui accorda les privilèges de ville du domaine royal, concession qui fut confirmée par la reine Jeanne II en 1417, à la suite de sa réconciliation avec son second mari, le roi Jacques de Bourbon. La ville avait eu beaucoup à souffrir dans les années précédentes de la guerre entre les barons du parti de la reine et les Français

amenés par le roi. Elle souffrit encore des combats qu'amena dans la province la rupture de la reine avec Alphonse d'Aragon, qu'elle avait reconnu pour son héritier et fait duc de Calabre. Aussi, quand Niccolò Ruffo revint en 1424 avec Louis II d'Anjou, appelé par Jeanne, il put sans lutte rentrer en possession de ses anciennes seigneuries. Les habitants de Catanzaro n'étaient pas en mesure de soutenir un siège pour défendre leur récente liberté; ils se bornèrent à protester et à conserver le diplôme, désormais violé, qui leur avait accordé le domaine royal, dans un coffre enveloppé de crêpe, en signe de deuil.

De Niccolò Ruffo le comté de Catanzaro, nous l'avons raconté, passa à son gendre, Antonio Centiglia, comme le marquisat de Cotrone. Quand le roi René d'Anjou, que soutenait celui-ci, eut été chassé de Naples et quand son vainqueur, le roi Alfonse d'Aragon, vint en personne dans la Calabre, en 1444, pour en finir avec la résistance du marquis de Cotrone, c'est dans le château de Catanzaro que s'enferma ce rude batailleur. Il y soutint un siège prolongé, mais finit par se rendre au roi, qui confisqua ses domaines en l'envoyant lui-même dans les prisons de Naples. Alfonse restitua alors à la ville de Catanzaro les privilèges de liberté que Ladislas lui avait donnés et que Niccolò Ruffo avait violemment supprimés ; c'est ce qu'il fit par un diplôme de 1446. Quand Ferdinand Ier, en 1462, fit sortir de prison le marquis de Cotrone et lui rendit ses anciens domaines, encore agrandis, la restitution du comté de Catanzaro fut faite de manière à ne pas comprendre la ville même et à ne pas porter atteinte à ses privilèges ; et pour le bien préciser, Ferdinand lui renouvela solennellement, en 1466, la concession du domaine royal. En 1495, Charles VIII, pendant son séjour à Naples, prononça entre les prétentions rivales d'Antonio Ruffo et de Guillaume de Poitiers, seigneur de Clérieu, à l'héritage d'Antonio Centiglia, mort en prison, tous ses domaines de nouveau confisqués. Il donna

Catanzaro à Antonio Ruffo, avec le titre de duc, en même temps qu'il décernait le marquisat de Cotrone à Guillaume de Poitiers. Mais, comme nous l'avons dit, la chute de l'éphémère domination du roi de France empêcha cette décision d'être suivie d'effet. Aussi Ferdinand II, aussitôt restauré, et peu après Frédéric, promulguèrent de nouveaux actes pour maintenir et étendre les droits et privilèges déjà accordés antérieurement à Catanzaro.

Pourtant au mépris de ces actes solennels, Charles-Quint, dans un pressant besoin d'argent, vendit la seigneurie de Catanzaro pour 15,000 ducats à Tiberio Caraffa, duc de Nocera. Mais les habitants de la ville reçurent à coups de canon le vice-roi Don Ramon de Cardona lorsqu'il se présenta, en compagnie du nouveau seigneur, pour l'installer. Des pourparlers s'engagèrent, et les gens de Catanzaro exhibèrent devant le vice-roi les anciens diplômes royaux qui déclaraient irrévocables les privilèges accordés à la ville, et autorisaient celle-ci à résister par la force des armes, si jamais ils étaient enfreints. On les admit donc à envoyer des députés défendre leurs droits devant le roi d'Espagne, et Charles-Quint, reconnaissant la légitimité de ces droits, annula, par un acte du 25 avril 1521, la vente qu'il avait faite de la seigneurie. Mais le piquant, c'est qu'entre-temps il l'avait vendue une seconde fois à Carlos de La Roya, son écuyer, qui s'était hâté de la revendre au comte de Soriano. Au moment donc où ils se croyaient hors d'affaire, les gens de Catanzaro virent surgir celui-ci, muni d'un nouveau diplôme royal. Cette fois il fallut financer, et la ville dut racheter ses privilèges au prix de 15,000 ducats pour l'exemption de la juridiction féodale, et de 15,000 autres pour les droits fiscaux qui avaient été vendus par le roi avec la seigneurie.

Ce tour de bâton, qui n'avait pas été autre chose qu'un moyen de les rançonner, donnait aux habitants de Catanzaro un juste grief contre Charles-Quint. Ils n'en montrèrent pas moins le plus noble dévouement à la monarchie

espagnole quelques années après, lors de l'expédition d'Odet de Foix, seigneur de Lautrec. En 1528, quatre ans après Pavie, et l'année après le sac de Rome par les impériaux, Lautrec, à la tête d'une armée française de 35,000 hommes, après avoir traversé toute la haute Italie avec l'appui des différents États de la péninsule qui étaient entrés dans la ligue formée à Cognac, en 1526, entre le roi de France, le pape, les Vénitiens et Florence, pénétra dans le royaume de Naples par les Abruzzes. Il était appuyé par le double mouvement de la flotte vénitienne, opérant dans l'Adriatique, et de la flotte franco-génoise, commandée par Filippino Doria et opérant dans la mer Tyrrhénienne. Aquila prise sans grande difficulté, toutes les villes de l'Abruzze ouvrirent leurs portes aux Français. La noblesse se montrait partout disposée en leur faveur; les Espagnols étaient isolés dans le pays. C'etait le cas de marcher directement sur Naples, dégarnie de troupes, et rien n'eut été plus facile que de s'en rendre maître. Mais Lautrec, qui fit faute sur faute dans cette campagne décisive et la conduisit en fin de compte à un désastre où lui-même périt misérablement, Lautrec préféra s'en aller lever les péages des grands troupeaux de la Capitanate et perdit ainsi un temps précieux. Le prince d'Orange, campé à Troja, n'avait à lui opposer que les restes de l'armée qui, pendant huit mois, avait accablé Rome de calamités effroyables. Dans le désordre et la licence où elle était tombée après la mort du connétable de Bourbon, elle avait littéralement fondu. De 40,000 combattants qui s'étaient présentés devant Rome, cette armée était réduite à 1,500 chevaux et 1,000 fantassins, ramassis de toutes nations, Espagnols, lansquenets allemands, Italiens pillards, attirés dans ses rangs par l'appât du butin. Lautrec ayant enlevé d'assaut Melfi, les villes de la Pouille se donnèrent à lui ou aux Vénitiens, à l'exception de Manfredonia, qui repoussa les coureurs français. Dans cette situation, les généraux de l'empereur et roi décidèrent

d'abandonner tout le royaume à lui-même et de se retirer dans les deux seules places de Naples et de Gaëte, où l'on ferait une résistance énergique. C'est alors que Lautrec se résolut à marcher sur Naples, mais trop tard, car elle était déjà mise en état de défense. Capoue, Nola, Acerra et Aversa lui ouvrirent leurs portes sans combat, et dans les derniers jours d'avril, il établit son camp devant Naples.

En passant à Acerra, il avait détaché de son armée le Romain Simone Tebaldi, avec 150 chevau-légers français et 500 Corses, déserteurs de l'armée impériale, en le chargeant de prendre possession des Calabres, tandis que les Vénitiens assiégeaient les places de la Terre d'Otrante, Polignano, Brindisi, Lecce et Otrante, qui devaient, d'après les conventions avec le roi de France, être données à la République, ainsi que Trani et Monopoli. Toute la noblesse féodale de Calabre se souleva contre l'Espagne à l'approche de Tebaldi et accourut se ranger sous ses drapeaux. Mais l'empressement avec lequel cette noblesse annonçait que le triomphe des Français lui servirait à rétablir dans sa rigueur le régime féodal, que Ferdinand le Catholique s'était étudié à restreindre et à battre en brèche, produisit un mouvement en sens contraire dans les villes qui avaient obtenu les privilèges du domaine royal. Elles ne voulaient à aucun prix retomber sous le joug des seigneurs, et elles s'armèrent en toute hâte contre le parti qu'embrassaient les barons. Aussi Tarente et Cotrone, bien que livrées à elles-mêmes, se fermèrent devant Tebaldi et repoussèrent les détachements qui vinrent les sommer. Mais elles ne furent pas sérieusement attaquées ; c'est Catanzaro qui eut à supporter tout l'effort de la lutte, car la prise de cette capitale de la province devint le principal objectif du lieutenant de Lautrec. Avec son petit corps de troupes régulières et les barons calabrais, il vint y mettre le siège au commencement de mai. La ville n'avait pas un soldat espa-

gnol de garnison ; ses habitants armés la défendaient seuls. Mais ils étaient décidés à résister jusqu'au bout, et ils soutinrent sans faiblir quatre mois de blocus et d'attaques continuelles. Le siège se prolongea en effet jusqu'à la fin d'août. La nouvelle de la mort de Lautrec et de la destruction de son armée amena alors la dispersion des troupes assiégeantes. La plupart des barons calabrais se hâtèrent de rentrer dans leurs seigneuries, espérant désarmer par une prompte soumission les châtiments qu'ils voyaient suspendus sur leurs têtes. Il n'y eut qu'un petit nombre des plus obstinés qui, avec Tebaldi et sa poignée de Français, prolongèrent quelques mois encore dans les montagnes une guerre de châteaux et de bicoques, à laquelle le prince d'Orange mit fin par une impitoyable répression.

Ce siège de Catanzaro réclame une place dans l'histoire numismatique de l'Italie. Car ce fut un des rares sièges qui donnèrent naissance à la création d'une monnaie obsidionale, conventionnelle et temporaire, pour la circulation intérieure de la ville assiégée, qui manquait d'argent. Les pièces de nécessité, émises dans cette occasion, sont des jetons de cuivre grossièrement frappés, qui circulaient pour la valeur fiduciaire d'un carlin d'argent, remboursable à la levée du siège par les caisses publiques et municipales. On en connaît deux variétés. Sur l'une, les deux faces sont occupées simplement par des légendes en lignes transversales : d'un côté, *Carolus — V — Imperator* (en trois lignes), de l'autre, *Obesso — Cathan — zario —* 1528 (en quatre lignes). La seconde, un peu plus soignée d'exécution, porte sur une de ses faces l'aigle impériale à mi-corps, traversée par la légende *Carolus imp.* (en une seule ligne), et sur l'autre l'inscription *Obesso Cathanzario* 1528, disposée comme à la précédente variété. C'est la moins rare des deux.

Charles-Quint, touché de la conduite dévouée des habitants de Catanzaro, récompensa la ville par des distinctions

qui ne lui coûtaient rien; toujours besoigneux d'argent malgré la possession des trésors du Mexique et du Pérou, il n'aimait pas à débourser, surtout quand il s'agissait du Napolitain. Il n'indemnisa donc pas les habitants de Catanzaro des sacrifices que leur belle résistance leur avait imposés; mais par un diplôme en date de Bruxelles, 17 octobre 1531, il décerna à la ville les titres de *Città magnifica e fedelissima*. En 1536, il changea son blason et lui donna pour armoiries l'aigle impériale, avec la devise *Sanguinis effusione*. Ce qui fut pour elle un avantage plus réel, c'est qu'il la dispensa du fardeau des logements militaires.

A partir de ce moment, l'histoire de Catanzaro est purement municipale et n'offre plus d'intérêt, excepté dans la succession des effroyables calamités que pendant deux siècles la nature déchaîna coup sur coup sur cette malheureuse ville, comme si une puissance mystérieuse et ennemie avait cherché à l'anéantir. Cette série de malheurs commença par la grande peste de 1562, qui emporta le tiers des habitants de Catanzaro. En 1570, ce fut une affreuse famine où le prix du grain monta jusqu'à 4 ducats le boisseau, famine qui fit de nombreuses victimes, les corsaires barbaresques empêchant l'arrivée des blés de l'extérieur par mer, et l'absence de routes ne permettant d'en apporter qu'en petite quantité, à dos de bêtes de somme, avec le plus long et le plus pénible trajet.

Au XVIIe siècle, le réveil de l'activité volcanique du Vésuve et de l'Etna, quelque temps endormie, ouvrit pour la Calabre une période de désastreuses convulsions du sol, qui malheureusement n'est pas encore close. Catanzaro eut beaucoup à souffrir de ces secousses de l'écorce terrestre, qui semblent avoir été presque inconnues du pays dans les derniers siècles du moyen âge et à l'époque de la Renaissance. Le tremblement de terre de 1626 y renversa la plupart des églises et bon nombre de maisons, en faisant périr plusieurs centaines d'habitants. En 1638, nouveau tremble-

ment de terre, moins violent et moins désastreux, mais qui cause encore plus d'une ruine. En 1655, la grande peste de Naples se propage en Calabre et décime la population de Catanzaro. En 1659 et 1693, encore des tremblements de terre qui font de grands ravages. Le dernier, accompagnant une éruption de l'Etna, détruisit 40 villes de fond en comble et fit périr 100,000 personnes en Sicile et en Calabre. Catanzaro, dans la zone où il s'étendit, fut une des villes qui souffrirent le moins, ce qui n'empêcha pas qu'on n'y comptât des ruines nombreuses et des victimes.

Après 1693, les forces souterraines semblent dormir pendant 90 ans. Mais elles révèlent tout à coup leur action d'une manière plus terrible que jamais par le fameux tremblement de terre de 1783, qui coûta, en Calabre et dans les alentours de Messine, la vie à 80,000 individus. D'après une relation de l'évêque Salvatore Spinelli, conservée dans les archives épiscopales, la première secousse fut ressentie à Catanzaro le 5 février 1783, à 1 heure après midi (19 heures 1/2 à l'italienne), tandis qu'elle était éprouvée à Reggio vers midi. Deux autres moins violentes la suivirent, à 3 heures 30 du soir le même jour et à 1 heure du matin dans la nuit du 5 au 6. Ce premier tremblement de terre fut peu de chose par rapport aux épouvantables effets des mêmes secousses dans les provinces de Reggio et de Messine, où, sur 375 centres habités, villes ou villages, 320 furent entièrement détruits en deux minutes. Sur le versant du massif de l'Aspromonte qui regarde la mer Tyrrhénienne, dans un espace de dix lieues de long sur six de large, il n'était pas resté un seul édifice entier, il n'y avait pas eu un arpent de terre qui n'eût changé de forme ou de position. A Catanzaro il y eut seulement ruine d'un grand nombre de maisons, les moins solidement bâties de la ville : mais aucun édifice important ne fut de cette fois sérieusement ébranlé. On ne compta que des blessés, et point de morts dans la population, qui s'enfuit épouvantée de la ville et

alla camper en rase campagne. Cependant les petites secousses qui avaient continué pendant quelques jours encore s'étaient arrêtées ; l'inquiétude se dissipait et l'on se réjouissait d'avoir échappé à de plus grands désastres. Les habitants, toujours campés dehors, commençaient à penser à rentrer dans leurs maisons, et déjà même quelques-uns, plus hardis, y étaient retournés, quand tout à coup, le 28 mars, on entendit un bruit souterrain, pareil à un violent coup de tonnerre. Presque en même temps le sol se mit à osciller d'une manière aussi horrible qu'il l'avait fait dans la province de Reggio le 5 février. La secousse dura plusieurs minutes, en présentant les mouvements les plus compliqués. Le sol s'agitait dans tous les sens ; il ondulait comme les vagues, à tel point que plusieurs personnes, en rase campagne, éprouvèrent sous l'effet de ces secousses le mal de mer parfaitement caractérisé. Le géologue français Dolomieu, qui accourut en Calabre à la première nouvelle de ces phénomènes et fit à leur sujet une célèbre enquête, sir William Hamilton, ambassadeur d'Angleterre, venu de Naples après la secousse du 5 février et qui fut témoin de celle du 28 mars, attestent tous les deux que dans ces mouvements ondulatoires horizontaux, la cime des arbres venait toucher la terre. En même temps il se produisait de violents mouvements verticaux, des projections de bas en haut, et la combinaison des deux ébranlements contraires, horizontal et vertical, donnait naissance aux plus étranges tournoiements du sol. Le centre d'action de ce second tremblement de terre, du 28 mars, s'était déplacé par rapport à celui du tremblement de terre du 5 février ; il était plus au nord, vers la jonction du massif de la Sila à l'Apennin.

Catanzaro fut entièrement renversé par la secousse. Il n'y resta pas une maison habitable, pas un édifice qu'on ne dût reprendre par ses fondements ; des moins maltraités le squelette demeurait debout, mais toutes les voûtes en

étaient effondrées. La cathédrale en particulier fut comme broyée sous son propre poids par l'effet des mouvements compliqués du sol. Elle avait été reconstruite une centaine d'années auparavant, ayant beaucoup souffert du tremblement de terre de 1626 et ayant été ensuite incendiée en 1660. Sa ruine en 1783 ne fut donc pas une perte pour l'art et l'archéologie. Au milieu de cette destruction absolue, Catanzaro fut pourtant le point de la Calabre où la secousse du 28 mars 1783 fit peut-être le moins de victimes ; on n'y compta que dix morts, parce qu'elle était encore presque déserte, et la population se félicita de la prudence qui lui avait fait prolonger son campement dans la campagne. Tous les bourgs voisins furent renversés comme la ville.

Les secousses, toujours de moins en moins violentes, se répétèrent à intervalles rapprochés pendant tout le reste de l'année 1783 ; on en ressentit même plusieurs dans les mois de février et de mars 1784. Puis tout se calma, la sécurité revint, et l'on se mit avec activité à relever les ruines du tremblement de terre, en s'étudiant à donner aux constructions nouvelles une plus grande force de résistance, en prévision du renouvellement d'une semblable crise.

Seize ans après, dans les premiers jours de mars 1799, Catanzaro vit entrer dans ses murs les bandes féroces du cardinal Ruffo. Comme la ville ne leur avait pas opposé de résistance, on ne vit pas s'y renouveler les hideuses scènes de Cotrone. Pourtant l'armée de la Sainte-Foi trouva encore moyen d'y marquer son passage d'une trace sanglante, en fusillant ceux des habitants, nobles ou bourgeois, qui furent signalés à ses vengeances comme libéraux et républicains.

Elle n'eut pas à souffrir sensiblement dans les guerres de Calabre au temps de Napoléon. Comme toutes les villes importantes et éclairées, elle était en grande majorité sympathique au gouvernement intelligent et progressif de Murat, qui faisait succéder les principes de la Révolution fran-

çaise à ceux de l'ancien régime, et qui contribua d'ailleurs puissamment au développement de la prospérité de la ville et du pays, en les dotant pour la première fois de bonnes routes.

Dans les trente dernières années, Catanzaro a éprouvé encore deux fois de violents tremblements de terre, le 13 février 1854 et le 4 octobre 1870. Cependant ils n'y ont pas eu la même intensité qu'à Cosenza et n'y ont pas produit les mêmes ravages. Tout s'est réduit à des maisons ébranlées, qu'il a fallu reconstruire, et à des édifices plus ou moins profondément lézardés. Quant au tremblement de terre du 16 décembre 1857, qui dévasta la Basilicate d'une si épouvantable manière et y écrasa plus de 32,000 morts sous les ruines des villes et des villages, il ne fut que peu sensible dans la Calabre. En dehors de sa zone de principal ébranlement, que détermine une ligne directe menée du Vulture au Stromboli, sa propagation extérieure fut plutôt à l'ouest, dans la direction d'Eboli et de Salerne.

Actuellement Catanzaro, chef-lieu de la province de Calabre Ultérieure Seconde, comme sous les précédents gouvernements, est une ville vivante et florissante de 25,000 habitants, la plus grande des Calabres, qui possède un préfet, un évêque, un général de division et une cour d'appel. Elle a quelque industrie, et surtout elle est le centre d'un commerce agricole assez étendu pour avoir motivé l'etablissement d'une succursale de la Banque de Naples, encore en possession de son privilège dans l'ancien royaume napolitain.

II

La ville est bâtie à l'extrémité d'un des contreforts du versant méridional du massif de la Sila, à égale distance

entre les vallées de l'Alli et du Corace, sur le sommet d'un rocher en forme de promontoire, bordé de précipices sur toutes ses faces, excepté au nord-ouest, où un isthme étroit, sorte d'arête entre deux abîmes, le rattache aux hauteurs qui, dominant la ville de ce côté, s'élèvent graduellement par étages jusqu'aux plus hautes montagnes. C'est de cet isthme, seul point accessible à une attaque de vive force, que le château de Robert Guiscard défendait le passage. La vallée profonde que nous avons remontée en venant de la Marina vient d'un peu au nord de la ville, contourne son flanc ouest et se prolonge en ligne droite jusqu'à la mer devant son escarpement méridional. Un autre ravin, plus étroit et aussi profond, longe du côté de l'est le rocher qui porte la ville. C'est seulement au sud-est que la coupure est moins profonde; une sorte de col, encore notablement plus bas que la ville qui le surplombe, en relie par là le site aux collines qui forment la rive gauche de la vallée débouchant à la mer.

Une semblable situation est créée par la nature pour fournir de toutes parts des perspectives singulièrement pittoresques et variées. Sous ce rapport, Catanzaro est véritablement merveilleux et mériterait à lui seul le voyage de Calabre pour les amateurs de paysage. Quiconque va à Messine ne devrait pas manquer de franchir le détroit et de pousser jusque-là. C'est une excursion qui ne demande que deux journées, aller, séjour et retour, et dont la dépense ne s'élève pas à plus d'une cinquantaine de francs. Rien que de la ville seule, sans même sortir de son enceinte, on a des vues entièrement différentes et également belles; soit que, de la sorte de boulevard en terrasse qui domine les lacets de la montée venant de la Marina, on regarde la mer au bout de la coupure ouverte devant soi et pour ainsi dire à ses pieds; soit que, du jardin public récemment créé, qui rassemble en pleine terre une quantité de plantes qui sous nos climats ne viennent que dans les serres, le

regard plonge dans le ravin de l'est et le suive s'enfonçant dans la montagne, entre deux pentes presque à pic, qui ne laissent entre leur pied que juste le passage du torrent, et que couvrent d'épais fourrés d'arbousiers, de chênes-verts et de lentisques, aussi serrés que des mâquis de Corse. Quand j'ai visité pour la première fois ce jardin public, une compagnie de soldats s'exerçait au tir à la cible dans le fond du ravin, dans un endroit où on ne pouvait pas la voir, mais le bruit des coups de feu s'enflait et se prolongeait en se répercutant dans les échos des gorges de la montagne, et prenait une intensité qui accompagnait très bien l'aspect de cette sauvage et grandiose nature. Ce bruit était mieux en harmonie avec elle que les airs de danse que la musique militaire exécute chaque soir dans le jardin, sous un kiosque autour duquel les dames de la société catanzaraise étalent leurs robes de soie aux couleurs violentes et criardes, d'une coupe étrangement provinciale et qui étonne en remettant sous les yeux les formes de la mode d'il y a quelques années. Autre est encore la vue des maisons et des jardins littéralement suspendus au-dessus du précipice, du côté ouest de la ville; on y contemple, au delà d'une première croupe allongée, dont on est séparé par la vallée, creusée si perpendiculairement au-dessous de soi qu'on éprouve une sorte de vertige à en regarder le fond, la grande arête de l'Apennin, qui se dresse sourcilleuse dans le ciel pour s'abaisser vers la direction du midi. De toutes ces perspectives, dont chacune a sa poésie, tour à tour plus âpre ou plus adoucie, mais toujours empreinte d'une majesté saisissante, celle que je préfère est celle qui se découvre subitement devant les yeux lorsqu'on débouche des rues tortueuses de la ville sur l'esplanade où s'élevait le vieux château, maintenant démoli. Il y a quelque chose qui parle avec une étrange puissance à l'imagination dans le contraste entre la grandeur sauvage, et je dirais volontiers tragique, des précipices qui s'ouvrent de chaque côté

de l'isthme qui relie la ville aux hauteurs voisines, précipices où descendent en corniche les deux routes qui mènent d'une part à Tiriolo et de l'autre à Cotrone, entre la grandeur sauvage de ces précipices, et la gaieté d'aspect des maisons blanches, groupées ou éparses au milieu de bouquets de grands arbres et de vergers, sur les premières pentes qui s'élèvent au delà de l'isthme, tandis que la note sévère reparaît dominante avec les grandes montagnes, les crêtes grisâtres et les sombres forêts de sapin du monte Calistro, qui dans le lointain forment le fond du tableau. Nulle part mieux qu'en cet endroit on n'a l'impression de ce qui se mêle de grâce souriante à l'accent imposant et presque farouche de ces paysages des montagnes calabraises. Il y a de la parenté entre le sentiment qu'éveille un tel spectacle de nature et celui qu'on éprouve en lisant le vieil Homère, lorsqu'au milieu des sombres tableaux des combats de l'Iliade le poète introduit le petit Astyanax, mêlant ses larmes et ses éclats de joie enfantine à l'aspect de son père équipé pour le combat, et dépeint l'ineffable sourire de tendresse paternelle qui illumine à cette vue le mâle visage du héros, assombri par la pensée de la ruine prochaine de sa patrie.

Après les destructions que nous avons racontées, produites par les convulsions du sol, ce ne sont pas des édifices intéressants par leur style et par leur ancienneté que l'on peut s'attendre à trouver à Catanzaro. La noblesse assez nombreuse qui l'habite y a quelques beaux palais ; certains édifices publics ont un développement considérable. Mais tout cela, comme aussi les églises, date de la fin du XVIIIe siècle. A peine rencontre-t-on çà et là une façade, un morceau de date plus ancienne, mais le tout sans intérêt. La ville est bâtie sur un sol inégal, avec de fortes différences de niveau entre ses diverses parties ; aussi les rues y sont tortueuses, dans bien des endroits en escaliers, et la plupart ne sont point praticables aux voitures, sauf l'artère principale, qui

traverse la ville d'outre en outre en serpentant. Le défaut d'espace, sur ce sommet de rocher partout resserré par des précipices, a obligé à maintenir les rues étroites et les maisons plus hautes qu'il ne conviendrait avec la fréquence des tremblements de terre. Malgré les dangers que ceci peut entraîner dans les conditions particulières d'instabilité des cités calabraises, Catanzaro n'a pas pu adopter le système des larges rues offrant dans leur milieu, en cas de nouveau tremblement de terre, un espace sûr, à l'abri de l'écroulement des maisons, qui a présidé au plan de reconstruction de Foggia, après sa ruine en 1731, et de Reggio, après 1783. C'est que ces deux villes pouvaient s'étendre librement en plaine, autant que le réclamait l'adoption d'un tel système, tandis qu'à Catanzaro la chose était impossible.

Ce qu'on trouve à Catanzaro et ce qui mérite d'y appeler les touristes, en dehors de la merveilleuse beauté du site et de la facilité que sa situation présente pour des excursions pittoresques dans les montagnes d'alentour, c'est le spectacle des mœurs calabraises qui conservent encore dans la ville elle-même et dans ses environs toute leur saveur originale et leur caractère franchement accusé. Il faut un certain courage de curiosité et un ardent amour de couleur locale pour aller chercher ces mœurs dans les bourgades et les villages des montagnes, et même dans certains chef-lieux de sous-préfectures, aux prix des gîtes les plus infâmes et au risque d'être exposé à souffrir de la faim, pour peu que l'on soit dégoûté sur le chapitre de la nourriture. A Catanzaro, l'on n'a rien de semblable à craindre. On est dans une grande ville où l'on trouve toutes les ressources de la civilisation : deux hôtels très passables, quoique peut-être un peu moins propres que l'auberge de Cotrone ; un bon restaurant, où l'on a seulement l'étrange habitude de servir le beurre frais (beurre de brebis, par parenthèse) dans des vieilles croûtes de fromage (et de *caccio cavallo* !) artistement creusées pour y

servir de coquilles ; des cafés où le chocolat est une indéfinissable mixture, imprégnée de toute sorte de parfums pharmaceutiques, mais où le café est excellent et les glaces valent celles de Naples. L'amour-propre local des Catanzarais prétend même qu'elles leur sont supérieures. Les ressources d'alimentation y sont variées et de bonne qualité ; on y trouve à la fois le poisson de mer, monté tout frais de la Marina, et les truites des ruisseaux de la montagne, la sauvagine des forêts de la Sila, et un mouton dont la viande, parfumée de toutes les herbes odorantes des croupes rocheuses où paissent les troupeaux, est à faire pâmer d'aise les gastronomes. Cela repose de la *vaccina* immangeable, des poulets étiques et durs dont on est obligé de se contenter dans le reste du pays. Arrosez le repas d'un vieux vin de San-Biase ou de Cirò, touristes qui irez passer quelques journées à Catanzaro, peut-être sur la foi de ce livre, et vous reconnaîtrez que c'est une ville où l'on peut bien vivre. Mais méfiez-vous de ces vins chauds et généreux ; ils sont traîtres et capiteux en diable. Le tout, du reste, est à des prix d'une modération digne du bon vieux temps.

Le niveau de l'uniformité du costume, qui chaque jour tend à rendre toute notre vieille Europe plus universellement monotone dans l'aspect de sa population, ne s'est pas encore étendu jusqu'ici. La noblesse et la bourgeoisie ont seules adopté la disgracieuse redingote dont la civilisation du XIX[e] siècle a eu le mauvais goût de faire sa livrée. Le clergé garde, comme d'ailleurs dans la plus grande portion de l'Italie, la culotte, l'habit à la française et le chapeau tricorne du siècle dernier. Quant au bas peuple de la ville même, et surtout aux paysans, ils ont eu jusqu'ici le bon esprit de rester fidèles au vieux costume calabrais, si original et si pittoresque, qui prêterait tant à la peinture et que l'on a si étrangement gâté, en voulant l'embellir, chez les Fra Diavolo d'opéra comique.

Le vêtement des femmes est le plus remarquable. Sur

la tête une espèce de grand mouchoir blanc qui fait par en haut un carré et dont les pans retombent assez bas sur les épaules. Un corsage de drap rouge, brodé de bleu et de noir, très décolleté et sans manches, s'arrêtant au-dessous de la gorge, et d'où sort la chemise de grosse toile blanche, à manches larges et longues, avec un fichu blanc croisé sur la poitrine. Une robe bleue relevée devant et attachée derrière, de manière à ne faire qu'un pan étroit, à peu près comme une *queue d'abbé*, et à laisser voir un morceau d'étoffe rouge simplement roulé autour du corps sur la chemise, qui dépasse par-dessous cette espèce de jupon. Le tout très sanglé et très court. Les pieds sont nus ; mais les jambes sont couvertes de grandes guêtres bleues, qui font le plus singulier effet au-dessus de ces pieds nus. Dans ce costume, les femmes semblent vêtues pour la marche. Celles qui sont bien faites ont un galbe dégagé, très séduisant.

Le costume des hommes est de couleur sombre, le plus souvent noir : veste à revers, gilet à deux rangs de boutons d'argent, culotte courte, fendue au-dessus du genou, grandes guêtres, espèces d'espadrilles bises assez laides, et le fameux chapeau, moins haut dans la réalité qu'on ne le fait au théâtre. Ce chapeau se pose à plat sur la tête, penché crânement vers la gauche, où ses rubans pendants tombent sur l'épaule. Le cône en est trop petit pour former calotte à la tête. C'est ainsi que, dans un certain nombre de terres-cuites grecques, un chapeau de même forme, sauf les rubans, et de même dimension, est posé sur la tête des femmes, par-dessus leur voile. Il faut un cordon passé sous le menton pour retenir ce chapeau. Un ample et long manteau noir pend derrière les épaules et sert à se draper.

Nous avons la bonne fortune de nous trouver à Catanzaro un jour de marché. L'aspect des rues, remplies de paysans et de paysannes en costume, est plein de couleur locale. Beaucoup des hommes ont, même pour venir en ville, le

fusil en bandoulière; beaucoup s'appuient sur de grands bâtons blancs. Les femmes, marchant d'un pas délibéré et rhytmé, apportent sur leur tête les denrées qu'elles viennent vendre.

Nous remarquons la variété des fruits mis en vente sur le marché; elle me rappelle le bazar de Beyrouth. La différence des altitudes de la montagne à des distances rapprochées, rassemble ici les fruits de climats divers, que l'on s'étonne de voir en même temps. La figue de Barbarie, qui pousse sur les nopals, les citrons, les premières oranges de l'espèce *sempre-dolce,* qui se mange encore verte. les grenades, les caroubes ligneuses, les figues blanches et violettes, les amandes fraîches, des alberges jaunes et dures comme des cailloux, les arbouses, les azerolles, les sorbes, les baies jaunes et acides de l'alkékenge, y sont côte à côte avec des pommes dignes de la Normandie. Les pommes de Gimigliano, dans le haut de la vallée du Corace, sont en réputation dans toute la Calabre. Je ne parle pas des melons et des pastèques; ils abondent ici comme à Naples. Enfin les châtaignes et les noix, caractéristiques de l'avant-dernière zone d'altitude des montagnes, figurent à côté des amandes des pins pignons de la zone inférieure. Quant aux raisins, ce sont de vraies grappes de la Terre-Promise, énormes et serrées, les unes dorées, d'autres roses, d'autres enfin d'un violet noir.

Des femmes de bûcherons et de charbonniers, à l'air sauvage, au regard sombre et effaré, comme celui des animaux habitués à vivre dans les bois loin de l'homme, colportent les champignons qu'elles ont recueillis au pied des sapins. C'est l'*agaricus deliciosus*, si prisé des Romains et si souvent représenté à Pompéi dans les cadres de nature morte, au milieu des trophées de cuisine, le champignon que Pline signale comme le plus sûr de tous, le seul qui ne pût pas se confondre avec des espèces vénéneuses. Le rouge intense qui colore son chapeau légèrement déprimé,

la teinte rosée de sa chair et de ses feuillets inférieurs, le font appeler ici *rosito della Sila*. C'est un plus joli nom que celui de « vache rouge » qu'on lui donne dans les parties de la France où on le rencontre. A d'autres saisons, les mêmes femmes descendent en ville apporter, non plus des champignons, mais les fraises et les framboises de leurs hautes forêts.

C'est chez moi une habitude que d'aller, quand je suis en voyage, flâner dans le marché aux herbes et dans le marché aux poissons des villes où je passe. C'est un spectacle qui m'amuse toujours et où je n'ai jamais manqué d'apprendre quelque chose sur la nature du pays et les usages de la vie des habitants. A Catanzaro, je retrouve avec quelque satisfaction, à côté des zucchetti dont on fait une si grande consommation dans toute l'Italie, et des piments rouges et verts, les gombots ou bamiehs, mes vieilles connaissances de Grèce et de Syrie. Comme à Naples et en Égypte, les courges sont longues, en forme de massue, avec une écorce d'un vert foncé qui recouvre une chair compacte et au tissu serré, d'un rouge orange. Mais ce qui abonde surtout, ce sont les tomates, amoncelées en énormes pyramides. Il y en a de deux espèces : l'une est celle que nous avons dans notre pays; l'autre, plus petite et sans lobes, est exactement de la forme et de la grosseur d'un petit œuf de poule.

Nous sommes, en effet, à la saison où, dans chaque maison calabraise, on confectionne la conserve de tomates pour l'usage du reste de l'année. C'est une occasion solennelle dans la vie populaire de ces contrées, une sorte de fête, un prétexte à réunions et à veillées, comme l'est dans mon pays de Bugey le moment où l'on *naille*, c'est-à-dire où l'on casse et épluche les noix avant de les porter au moulin à huile, et dans d'autres parties de la France celui où l'on teille le chanvre ou le lin. Les voisins et surtout les voisines se rassemblent successivement les uns

chez les autres pour la *conserva di pomi d'oro*, opération qui se termine par un grand repas ; et les langues d'aller pendant qu'on écrase et qu'on fait cuire les tomates. C'est là que pour plusieurs mois s'établit et se commente la chronique scandaleuse de la localité ; c'est là que se répètent de génération en génération ces vieilles chansons rustiques et ces contes populaires que recueillent aujourd'hui si avidement les amateurs érudits du *folk-lore*. Précisément pendant que je voyageais en Calabre, les journaux que je rencontrais à chaque station étaient remplis des débats du procès criminel de l'assassinat du capitaine Fadda, cause célèbre dont le drame final s'était dénoué à Rome, mais dont les préliminaires avaient eu la Calabre pour théâtre. Et la plupart des dépositions des témoins appelés devant la Cour d'assises de Rome des *Calabrie lontane*, ainsi que disaient les journalistes romains qui en parlaient comme d'un pays situé à l'autre bout du monde, roulaient exclusivement sur les médisances échangées dans telle ou telle maison, et en particulier chez un certain chanoine, à la *conserva di pomi d'oro*.

III

Un des traits caractéristiques, et sans contredit le plus aimable, du peuple calabrais est son esprit d'hospitalité. Ce n'est pas une hospitalité écossaise que l'on devrait dire, sur la foi des opéras comiques, mais une hospitalité calabraise. Elle dépasse tout ce que j'ai vu ailleurs, même en Orient, et Catanzaro est un des lieux où elle fleurit le plus complètement. Non seulement le voyageur y trouve l'accueil le plus gracieux et le plus empressé de la part de tous les membres de la société catanzaraise auxquels il est recommandé, avec qui il entre en relations ; non seulement

chacun s'empresse de lui rendre toutes choses plus faciles, le séjour de la ville plus agréable et se met en quatre pour le servir. Mais cette bienveillance active à l'égard des étrangers, cette *philoxenia*, comme disaient les Grecs, finit par se traduire en actes tellement en dehors de nos habitudes qu'ils ne laissent pas que d'embarrasser singulièrement. Vous êtes au café ; au moment où vous appelez le garçon pour régler, un monsieur que vous n'avez jamais vu, à qui vous n'avez pas adressé la parole et qui s'est tenu discrètement à une autre table, se contentant de vous observer, s'approche chapeau bas avec la plus grande politesse et vous demande la faveur d'être admis à payer vos consommations, car c'est ainsi que l'on doit en user avec les étrangers de distinction qui honorent le pays de leur présence. La formule espagnole de politesse qui consiste à vous dire, si vous admirez quelque objet : « Il est à vous ; » cette formule se traduit ici en réalité, et il faut peser soigneusement ses paroles admiratives, car on vous obligerait bel et bien à emporter l'objet que vous avez vanté, sous peine de blesser cruellement celui qui s'empresse de vous l'offrir et que vous priverez peut-être ainsi d'une chose à laquelle il tenait. Désireux de rendre à l'un des plus honorables habitants de la ville les politesses et les prévenances dont il nous avait comblé pendant notre séjour, nous l'invitons à venir dîner avec nous au restaurant. Je commande le meilleur repas que la maison puisse fournir, vins fins, plats recherchés ; il faut que le dîner soit digne de la façon dont on nous a traité. Nous en faisons les honneurs à notre hôte, qui accepte sans mot dire le rôle d'invité. Nous faisons même, à la mode du pays, des politesses à d'autres personnes qui dînent à d'autres tables dans la salle de la *trattoria*, en leur envoyant des plats doux et des vins. Mais quand après le repas j'appelle le *cameriere* dans un coin pour lui demander l'addition, quelle n'est pas ma stupéfaction à l'entendre me répondre : « Tout est payé par M. X. »

Il avait trouvé moyen de dire en entrant un mot au maître du restaurant, sans que nous nous en fussions aperçus, et tandis que nous nous imaginions lui offrir à dîner, c'était lui qui nous régalait. Je ne crois pas que le raffinement de la courtoisie castillane ait jamais pu surpasser ce trait de la politesse hospitalière de la Calabre.

M. l'avocat Bona et M. le docteur Coppoletti se font nos ciceroni dans leur ville natale avec une bonne grâce et une complaisance infatigable, dont je suis heureux de trouver l'occasion de leur adresser ici un remerciement public. Ils nous promènent partout, nous font tout voir; grâce à eux, nous connaîtrons Catanzaro comme si nous l'avions longtemps habité. Nous allons visiter les ateliers des canuts qui tissent ici le velours et de ces étoffes de soie à l'antique, épaisses et pesantes, où la matière n'est pas épargnée. Ces étoffes solides, que l'on peut se transmettre de père en fils sans craindre de les user avant un long temps, les unes à larges rayures de diverses couleurs, les autres à grandes fleurs brochées du même ton que le fond qui les porte, rappellent les vieilles soieries de Venise et de la Lombardie, aujourd'hui si recherchées des amateurs. Les marchands de bric-à-brac n'ont pas d'ailleurs épuisé ce pays, et en fouillant un peu les boutiques des revendeurs de Catanzaro il serait facile de faire des trouvailles en fait de vieux meubles espagnols burgautés et d'étoffes anciennes. En même temps que des soieries d'ameublement, on fait à Catanzaro des mouchoirs de soie aux couleurs vives, opposées avec un sentiment d'harmonie un peu sauvage, dont le cachet est franchement original et ne rappelle ni la nature des combinaisons de tons habituelles aux Orientaux, ni celles que recherchent les Écossais. Elles sont moins symphoniques que chez les premiers, moins acides, si l'on peut ainsi s'exprimer, que chez les seconds.

Nous parcourons aussi les églises. Tenues avec un grand

luxe, elles sont une des curiosités de Catanzaro, bien que toutes modernes. C'est le dernier mot du matérialisme bizarre de cette dévotion toute païenne du midi de l'Italie, qui nous étonne et nous scandalise presque, nous autres gens du Nord, même après l'invasion des pratiques puériles que la mode ultramontaine tend malheureusement à substituer à la vieille piété française, si solide dans sa simplicité extérieure, si intelligente et si rationnelle. Après ce qu'on voit ici dans ce genre, il ne reste plus qu'à tirer l'échelle.

A l'Immacolata, quatre tableaux placés sous verre retracent avec un réalisme naïf, dans des compositions où des centaines de petits personnages sont modelés en cire colorée, l'Adoration des bergers et celle des Mages à la crèche de Béthléem, le Crucifiement et la Déposition de croix. A la cathédrale, un seul pan de mur demeuré debout lors du tremblement de terre de 1783 a été précieusement conservé dans la reconstruction. Une Madone était grossièrement peinte sur ce mur ; sa préservation a été jugée miraculeuse et elle est devenue l'objet d'une dévotion inouïe de la part du peuple de la ville et des environs. On pense que celle qui a su si bien se sauvegarder elle-même doit être une protectrice toute-puissante. Il y a toujours devant elle des paysans en prière, des cierges et des lampes qui brûlent incessamment La masse des ex-votos suspendus à la muraille tout autour de cette image, atteste la foi sincère avec laquelle elle est vénérée et invoquée, la confiance que l'on met dans son intercession miraculeuse. C'est avec intention que je me sers de ces expressions, impropres au point de vue théologique, mais qui seules correspondent à la façon dont ici la dévotion ignorante du peuple arrive à une véritable idolâtrie, en donnant à l'image elle-même une sorte de personnalité vivante. Les ex-votos sont du même genre que ceux que nous avons déjà signalés à Tarente : des membres modelés en cire de grandeur naturelle et de petits tableaux

représentant, dans leurs barbouillages enfantins, le miracle en reconnaissance duquel ils ont été dédiés. On y voit aussi des armes que des brigands, touchés de la grâce et renonçant à leur vie criminelle, sont venus déposer aux pieds de la Vierge, en faisant vœu de n'en plus porter. Beaucoup des tableaux votifs retracent, du reste, des scènes de brigandage, des aventures où l'auteur du vœu a échappé par la protection de la Madone aux plus féroces malandrins de la Sila. On pourrait presque faire une histoire du brigandage dans la contrée pendant les cinquante dernières années par les inscriptions, aussi naïves que les peintures elles-mêmes, qui accompagnent les tableaux. Actuellement, à Catanzaro, les crimes et le châtiment des plus fameux brigands des Calabres s'exhibent sur les tréteaux de baraques foraines, comme des souvenirs à demi fabuleux. Mais il y a douze ans on courait des risques sérieux en s'éloignant sans escorte à quelques kilomètres de la ville. Il est à remarquer, du reste, que ce fléau du brigandage a toujours été propre à la Basilicate et à la Calabre Citérieure. Même dans ses crises les plus aiguës, il allait en diminuant d'intensité à mesure qu'on s'éloignait de la première de ces contrées. Fréquentes dans la province de Cosenza, les bandes devenaient plus rares en descendant vers le sud; leur apparition était déjà exceptionnelle dans la partie méridionale de la province de Catanzaro, quand on sortait des contreforts de la Sila. Quant à la province de Reggio, elle passait pour être d'une grande sûreté, pour n'avoir pas connu depuis longtemps les exploits des coureurs de grands chemins. Serait-ce parce que les habitants de cette province n'ont plus la fière énergie des montagnards de la Sila? Je note encore, à titre de curiosité, plusieurs des petits tableaux votifs, où des Garibaldiens se sont fait peindre en chemise rouge, arrachés à la mort par la protection de la Madone, après être tombés entre les mains de détachements des troupes royales.

Ces ex-votos singuliers se retrouvent dans presque toutes les églises auprès des images de tel ou tel saint, qui y est l'objet d'un culte suivi. On en voit, par exemple, presque autant qu'à la Vierge de la cathédrale, autour de la statue d'une certaine sainte Liberata, dont une relique a été apportée d'Espagne il y a peu d'années et qui déjà compte une nombreuse clientèle. Celle-ci se compose de femmes, et parmi les offrandes qui lui ont été dédiées il y a beaucoup de bijoux. Puis ce sont toujours ces membres de cire, où l'on place avec la plus naïve impudeur en permanence sous les yeux du saint la partie du corps dont on lui a demandé la guérison. Passe encore lorsqu'il s'agit seulement de têtes, de bras, de jambes ou même de rachis plus ou moins tordus, le tout de grandeur de nature ; cela n'est que bizarre. Mais que dire de ces exhibitions de poitrines de femmes avec les seins coloriés au naturel, de ventres et de cuisses? On s'arrête pourtant là, grâce à Dieu, et l'on recule devant la représentation des parties encore plus intimes que les anciens ne se faisaient pas scrupule d'étaler en représentations votives, sous les yeux des divinités à qui on en avait demandé la cure. Je m'informe de ce qu'on fait au bout de quelque temps de ces ex-votos de cire, que l'on suspend chaque année en si grand nombre que les églises en seraient bientôt encombrées. On me dit qu'on les recueille et qu'on les fond pour en faire des cierges, que l'on brûle ensuite devant l'image du saint. Chez les anciens, où les mêmes ex-votos se faisaient en terre cuite, on les déposait de temps à autre dans des fosses auprès des temples. C'est ainsi qu'on en a trouvé dans certains endroits, par exemple à côté du sanctuaire de Jovia Damusa à Capoue, des dépôts où ces images de membres du corps humain, de grandeur naturelle, se comptaient par milliers.

Dans toutes les églises de Catanzaro — conformément, du reste, à un usage général dans toutes les provinces du midi du Napolitain — ce ne sont que statues de saints,

aux chairs coloriées comme des figures de Mme Tussaud, affublées de la façon la plus singulière de bijoux et de vêtements d'étoffes somptueuses. La Vierge triomphante est en robe de bal de satin blanc et bleu, décolletée, coiffée en cheveux et couverte de pierreries fausses, en diadème, en collier, en broche, en pendants d'oreille, en bracelets. La Vierge de douleurs est vêtue de moire antique noire, les cheveux épars sur les épaules, tenant à la main un mouchoir garni de dentelles, qu'elle porte à ses yeux avec l'attitude d'une prima-donna d'Opéra qui chante une romance de désespoir. En tournant un pilier d'une église, je me trouve brusquement face à face avec un saint Alphonse de Liguori de grandeur naturelle, en soutane violette, effrayant de réalité, avec un air béatement cafard qui en fait la plus irrespectueuse des caricatures. Ailleurs c'est Notre-Dame de la Salette (elle est très populaire dans l'ancien royaume de Naples) avec son bonnet monté de lingerie et devant elle les deux petits bergers, Maximin avec un sarreau de toile bleue, et Mélanie en cornette, le tout d'après quelque image française. On nous dit que ce sont des particuliers qui généralement donnent ces statues avec leurs habillements plus ou moins luxueux, et qui chaque année en font faire la fête à leurs frais, assurant la perpétuité de cette fête par des fondations pieuses.

Mais c'est l'église de San Domenico qui, telle que nous la voyons, surpasse tout. On vient d'y faire, deux jours auparavant, la fête du Rosaire, et en outre de ses saints habillés, elle garde encore la décoration dont on a cru l'embellir intérieurement pour cette occasion solennelle. Ce ne sont que colonnes torses et découpures de papier doré, draperies de gaze verte, blanche et rouge, aux couleurs nationales. Jamais, je crois, l'imagination d'un sacristain de campagne en délire, en se livrant à des rêves fantastiques, n'a pu concevoir rien de plus grotesquement laid, ni de plus prétentieusement vulgaire.

Il y a, du reste, dans cette église de San Domenico, un fort beau tableau, le seul de cette valeur qui existe dans toute la Calabre. C'est une peinture vénitienne sur panneau, représentant saint Dominique qui reçoit le Rosaire des mains de la Vierge et de l'enfant Jésus. On le prétend un Titien ; je crois cette attribution erronée. Pour moi c'est un Palma Vecchio, mais de la plus excellente qualité, d'une couleur chaudement transparente et comme dorée. La tête du saint, en particulier, est admirable de type et d'expression. On éprouve une véritable satisfaction à se retrouver en face d'un tableau de maître ; c'est une jouissance trop rare dans l'ancienne Apulie et dans la Grande-Grèce. Quand on arrive à Catanzaro, l'on n'a plus vu rien de semblable depuis longtemps, depuis les deux toiles du Tintoret et de Paul Véronèse de la cathédrale de Bari, et le *Saint Sébastien* de Palma Vecchio que renferme la cathédrale de Monopoli. Peut-être l'œil, bien des jours sevré de bonne peinture, est-il plus disposé à l'admiration qu'il ne faudrait devant ce tableau de l'église de San Domenico. Je ne sais quelle impression il produirait à Venise, mais à Catanzaro il fait l'effet d'un chef-d'œuvre.

Il y a aussi — mais ceci n'est pas du même ordre — dans les églises de Catanzaro plusieurs tableaux du Calabrese. En effet, Mattia Preti, que l'on désigne d'ordinaire par ce surnom, était natif de la petite ville voisine de Taverna. Sa vie est un véritable roman de cape et d'épée, comme celle de tous les artistes napolitains du même temps. Né en 1613, à dix-sept ans il se rend à Rome pour étudier la peinture sous la direction de son frère Gregorio, qui y fai sait partie de l'Académie de Saint-Luc. Il travaille dans l'atelier du Guide qui n'a eu sur lui aucune influence ; cette peinture gracieuse, molle et systématiquement lumineuse, n'allait pas à sa nature, bien plus portée à comprendre la violence de clair-obscur du Caravage et du Guerchin. L'arrivée à Rome du chef-d'œuvre de ce dernier, du célè-

bre tableau de *Sainte Pétronille*, décide la voie dans laquelle Preti s'engagera, celle qui correspond à son instinct naturel. Il part pour Cento et s'y met à l'école sous le Guerchin, dont il devient le disciple favori. Après de premiers et brillants succès, dans lesquels son maître l'aide et l'applaudit, il voyage dans les principaux pays de l'Europe pour y étudier les peintures des maîtres étrangers et celles des grands Italiens qui s'y trouvaient déjà dispersées. A 32 ans, il revient à Rome, et les tableaux qu'il y produit sont d'abord pris pour des ouvrages du Guerchin. Les protecteurs qu'il s'est acquis lui procurent son admission dans l'ordre de Malte, circonstance qui lui permet d'échapper aux poursuites pour un duel où il a tué son adversaire, en se réfugiant à Malte. Il y acquiert la bienveillance du grand-maître Paul Lascaris Castelard, en exécutant son portrait et un tableau de la Décollation de St Jean-Baptiste, qu'il lui offre. Mais bientôt une nouvelle querelle, avec un autre chevalier, dans laquelle il laisse son adversaire pour mort, l'oblige à quitter Malte. Arrivant à Livourne, il se joint à la suite du nonce du pape qui se rendait en Espagne, l'accompagne pendant tout son séjour et revient à Rome avec lui, après la mort d'Urbain VIII. Il y trouve Lanfranco et Pietro de Cortone en possession de la faveur publique. Mécontent de ne pas y recevoir de commandes qu'il trouve dignes de lui, il s'en va à Bologne et à Cento, où il revoit le Guerchin, son maître. Il travaille ensuite quelque temps à Modène et à Florence. Sur la nouvelle de la mort de Lanfranco, Mattia Preti court à Rome pour solliciter de lui succéder dans la décoration de l'église de Sant' Andrea della Valle. Il est préféré à ses concurrents ; mais un de ses rivaux éconduits ayant critiqué ses peintures, il se bat avec lui et le blesse grièvement. Le voilà forcé de fuir encore une fois ; c'est à Naples qu'il se sauve, et il y tombe au milieu de la peste terrible de 1655. Défense sévère était portée de franchir le cordon sanitaire

qui entourait la ville. Un poste lui barre le passage ; il tue un soldat, en désarme un autre, mais est saisi et mené en prison. Le vice-roi, qui l'apprend, le fait venir et lui impose pour toute punition de peindre au-dessus des huit portes de la ville les saints protecteurs de Naples. Mais son caractère inconstant se lasse vite de ce séjour. Là encore il trouve qu'on ne le traite pas suivant son mérite, et l'irritation que lui cause une querelle avec des moines, pour qui il exécutait des tableaux, le décide à s'en aller encore. Il retourne à Malte et y passe treize ans, occupé des peintures de la cathédrale, dont l'Ordre fut si satisfait qu'il lui donna la riche commanderie de Syracuse, avec une magnifique pension. Le Calabrese revient ensuite à Naples, où il séjourne quelques années, puis fixe une dernière fois son séjour à Malte. C'est là qu'il meurt en 1699, à 86 ans, de la gangrène qui se met dans une coupure que son barbier lui a faite en le rasant.

Le Calabrese était par excellence un *fà presto*, comme disent les Italiens, un peintre d'improvisation et de système, qui se préoccupait fort peu de revenir chercher de nouvelles inspirations et des enseignements dans la nature, et mettait son plus grand mérite à *fare alla prima*, à peindre sans études et sans esquisses, du premier coup et d'inspiration, en couvrant de peinture la plus grande surface dans le moins de temps possible. Aussi, la longueur de sa vie se joignant à cette manière de travailler, le nombre est presque incroyable des vastes fresques et des grandes compositions à l'huile qu'il a exécutées ; on en rencontre dans presque toutes les villes d'Italie. Et les tableaux de lui que l'on voit à Catanzaro ne sont ni des pires ni des meilleurs. Le maître calabrais a dans ses œuvres tout le mauvais goût de son époque, la prédilection pour les attitudes forcées, pour les draperies d'un mouvement exagéré, la recherche du faux style héroïque. Par là il procède directement de Lanfranco, qui a eu sur lui une influence très considéra-

ble, bien qu'il n'ait pas été son élève. Mais il fait preuve, au milieu de ces défauts, d'une grande science de dessin. Plein de vigueur et d'énergie, il manque absolument de grâce et de délicatesse, et tombe souvent dans la pesanteur. Son coloris n'a rien d'aimable, mais il possède une grande puissance de clair-obscur, et en ceci c'est bien un disciple du Guerchin, qui procède comme lui par vigoureux empâtements. Mais ce qui, sous ce rapport, le laisse bien au-dessous de son maître, c'est la tonalité grise et terne des parties éclairées, qu'il oppose à ses ombres poussées au noir. Aussi sa peinture a un aspect triste, qui s'accorde bien, du reste, avec son goût pour les sujets lugubres; car ce qu'il a peint de préférence, ce sont des pénitents, des scènes effrayantes de peste, des épisodes de martyre où l'artiste semble prendre plaisir à s'appesantir sur les détails les plus répugnants. C'est là, du reste, il faut le remarquer, le goût dominant de l'école napolitaine; c'est la voie où l'ont fait entrer, à la frontière du XVI[e] et du XVII[e] siècle, Michel-Ange de Caravage, qui vint se fixer à Naples, Caracciolo et Ribera.

En dehors de l'influence de ces maîtres, une tendance naturelle du caractère calabrais devait développer chez Mattia Preti la prédilection pour les sujets lugubres et l'accent particulièrement sombre qu'il y joignait encore. Un goût singulier de réalisme dans l'horrible se révèle dans la décoration des églises de la Calabre. A côté des étranges saints habillés dont je parlais tout à l'heure, ce ne sont que Christs effrayants, aux plaies béantes, aux linges ensanglantés. Le dernier mot en ce genre est un calvaire aux statues peintes et de grandeur naturelle, qui se voit dans l'église des Capucins, en dehors de la ville. La figure du Christ, descendu de sa croix, est un cadavre de supplicié, dont rien n'ennoblit la laideur naturaliste. On ne saurait rien imaginer de plus hideux ni de plus répugnant. Les trous sanguinolents des clous et du coup de lance sont cernés de meur-

trissures violettes ; et l'auteur de cette représentation ne s'est pas contenté des cinq plaies consacrées. L'épaule de son Christ, déchirée par le poids de la croix, montre l'os à nu au milieu de ses chairs écrasées ; le corps entier est couvert d'ecchymoses et d'escarres produites par la flagellation ; enfin la putréfaction commence à verdir le ventre de l'Homme-Dieu. Jamais la sombre dévotion des Espagnols n'a pu aller plus loin dans sa recherche de l'horrible, pour éveiller une impression religieuse.

Dans l'introduction de semblables représentations dans les églises il faut évidemment faire une part à l'influence espagnole. Les deux siècles de domination de la maison d'Autriche-Espagne ont marqué leur empreinte d'une manière ineffaçable dans le royaume de Naples. Mais ici le terrain était particulièrement disposé à recevoir la semence des usages et des goûts venus d'Espagne. Il y a une parenté étroite entre le caractère calabrais et le caractère espagnol. C'est seulement en Espagne que l'on pourrait retrouver une foule aussi grave et aussi silencieuse que celle des paysans que nous avons vu remplir les rues de Catanzaro le jour du marché. Taciturnes comme des Espagnols, sombres comme eux, les hommes du peuple de la Calabre ont la même sobriété de gestes, la même attitude fière et dédaigneuse. A les voir immobiles, enveloppés dans leurs grands manteaux, donnant une tournure de noblesse à des guenilles, on pourrait croire qu'eux aussi, comme les Castillans, se prétendent tous hidalgos. Ils ont un profond mépris pour les allures bruyantes et l'exubérance de démonstrations extérieures des Napolitains. C'est à leur yeux une marque de défaut d'énergie. *Cane cchi abbaja assai muzzica pocu* « chien qui aboie beaucoup mord peu, » dit un de leurs proverbes favoris.

IV

Un petit musée provincial d'antiquités a été inauguré en 1879 à Catanzaro. Il est dirigé par M. Marincola-Pistoja, bon numismatiste et érudit de mérite, dont j'ai eu déjà l'occasion de citer plusieurs fois les travaux avec estime dans le cours de ce livre. La création du musée est due à l'intelligente initiative du préfet actuel, M. Collucci. Cet administrateur distingué, que les vicissitudes de la politique ont fait reléguer en Calabre par un ministère auquel il n'est que médiocrement sympathique, est en même temps grand amateur d'antiquités et véritable connaisseur. Partout où il a résidé comme préfet, il a marqué son passage par des services rendus à la science. Sa plus belle œuvre, sous ce rapport, est la création du musée de Capoue, à laquelle il a pris une part prépondérante, et qui, dès le début, grâce aux acquisitions capitales qui en ont formé le noyau, s'est placé au premier rang entre les musées archéologiques locaux de l'Italie.

Le nouveau musée de Catanzaro est bien loin d'en approcher comme importance. Ce n'est encore qu'un embryon, qui ne pourra se développer qu'en y mettant de la suite et de la persévérance. Mais l'intention est bonne et mérite d'être encouragée. On a pu y mettre à l'abri de la destruction quelques monuments épigraphiques importants, qu'il eût été déplorable de voir périr. Et dès à présent, dans les vitrines des trois salles auxquelles se réduit encore le musée, à côté d'objets insignifiants, on observe un certain nombre de pièces d'un réel intérêt. C'est en toute sincérité que je félicite de cette création le président du Conseil provincial, qui a désiré connaître mon avis sur le musée, en vue, je

crois, de l'allocation qu'on va avoir à lui consacrer au budget de la province.

Ce qui est jusqu'ici le plus riche, c'est la collection numismatique, surtout dans les deux séries que fournissent principalement les trouvailles du pays, celles des autonomes helléniques des villes de la Grande-Grèce, et celle des empereurs byzantins jusqu'au XIe siècle. Dans l'une et dans l'autre, il y a déjà un bon fond, qui en donne le cadre d'une manière suffisamment complète, et j'y remarque même un certain nombre de médailles rares, dont la valeur est considérable sur les marchés de Paris et de Londres. A ce cabinet numismatique est jointe une petite collection de bulles de plomb byzantines et de tessères de même métal, grecques et romaines, qui mériterait d'être étudiée et publiée pièce à pièce. Les découvertes qui se font en Calabre ont été jusqu'ici négligées par les rares savants qui s'occupent des bulles byzantines ; et pourtant ce pays est l'un de ceux où l'on en trouve le plus habituellement, et toutes de date ancienne, puisque la domination des empereurs grecs y a cessé quatre siècles avant la chute de Constantinople. Parmi les tessères grecques, j'en remarque une, de très petite dimension, sans légende, où est représentée sur une face une cigale, et sur l'autre une fourmi. Ces types sont manifestement empruntés à la fable de la collection ésopique dont s'est emparé notre La Fontaine.

Voici un petit noyau de collection préhistorique. En Calabre, comme partout ailleurs, on découvre assez fréquemment des armes de pierre, reliques des premiers habitants encore sauvages qui errèrent dans les forêts de la contrée avant l'apparition des tribus plus civilisées. Les superstitions qui s'attachaient déjà à ces objets dans l'antiquité historique, sont encore vivantes chez les paysans calabrais. Pour eux les haches polies sont des pierres de foudre. On raconte que lorsque le tonnerre tombe il apporte avec lui un trait de pierre de cette forme, qui s'enfonce en terre de

la profondeur de douze palmes. Chaque année la pierre remonte d'un palme, de telle façon qu'au bout de douze ans elle reparaît à la surface du sol, où on la recueille. La possession d'une de ces haches de pierre met à l'abri des atteintes de la foudre la maison où on la conserve ; c'est un talisman infaillible. Quant aux pointes de flèches en silex ou en obsidienne, que les anciens appelaient *glossopetræ*, on les qualifie ici, comme dans l'Abruzze et la Pouille, de *lingue di San Paolo*, évidemment en souvenir de la vipère qui piqua l'apôtre sans le faire mourir et à cause de la ressemblance qu'on leur trouve avec une langue de serpent. Quand on en rencontre une, il faut s'agenouiller sur la terre et la relever avec sa langue. Si on y parvient adroitement, on est en possession d'un amulette qu'il est bon de porter sur soi, car il préserve de toute sorte d'accidents, mais surtout des effets venimeux de la morsure des serpents.

Parmi les terres-cuites, je note une jolie figurine d'Athênê, debout auprès d'un autel, coiffée d'un casque à triple aigrette et portant un bouclier rond. Elle provient de Locres. Jusqu'à présent il n'y a pas un seul vase peint qui mérite l'attention ; mais j'observe avec intérêt quelques échantillons de petite dimension, les premiers que j'aie eu l'occasion de voir, qui représentent la céramique de terre noire primitive des populations œnotriennes, en dehors de l'influence des colonies grecques. Je reviendrai plus loin, du reste, au chapitre de Gerace, sur ces poteries et leur parenté avec les terres noires étrusques et latiales. Enfin le musée renferme quelques balles de fronde en plomb avec des inscriptions. Malheureusement la plupart ont été achetées à Ascoli — la principale source des monuments de ce genre, vrais et faux — et dans plusieurs je reconnais, à ne pas pouvoir s'y méprendre, la main du falsificateur qui, pendant plusieurs années, a travaillé si activement dans cette ville, fabriquant des *glandulæ missiles*

apocryphes à l'imitation des vraies, et dont je viens d'aller étudier les productions à Ascoli même, pour me faire une opinion personnelle sur une question qui a soulevé les polémiques les plus violentes dans la science. En revanche, j'en remarque une, parfaitement authentique, qui a été découverte dans les environs de Catanzaro et porte d'un côté un foudre ailé en relief, et de l'autre les mots abrégés SAL*us*, HIL*aritas*, « Santé, joie. » Les inscriptions placées sur ces projectiles sont plus d'une fois satiriques ou injurieuses à l'égard des ennemis contre lesquels elles étaient destinées à être lancées. A la plaisanterie féroce de la balle de plomb du musée de Catanzaro l'on peut comparer celle qui est écrite en grec sur un monument analogue, découvert à Argos et publié par L. Ross : *Trôgalion*, « (c'est un) bonbon ! »

Catanzaro a toujours été un centre intellectuel. Amato, dans ses *Memorie storiche*, et Zavarroni, dans sa *Bibliotheca calabra* (Naples, 1755), fournissent des renseignements biographiques et bibliographiques sur un certain nombre de lettrés catanzarais et sur leurs ouvrages. Un des plus considérables est Giovanni Giacomo Pavisio, qui, dans le commencement du XVI[e] siècle, tint avec éclat la chaire de philosophie à l'université de Padoue et écrivit des commentaires sur la Métaphysique d'Aristote et son traité De l'âme. J'ai déjà signalé les aptitudes philosophiques des gens de ces contrées. Vers le même temps, la philosophie était enseignée à Salerne par Tiberio Rosello, natif de Gimigliano, disciple du célèbre Agostino Nifo, que Barrio revendique aussi pour la Calabre, mais à tort, puisqu'il était en réalité de Sessa, dans la Terre de Labour. Rosello, après la mort de son maître, passa pour le premier philosophe du royaume de Naples. Mais c'est surtout comme magicien qu'il fut fameux. Le P. Marafioti raconte sérieusement qu'il vint en une nuit de Padoue à Gimigliano, et une autre fois fut transporté en six heures de Gimigliano à Salerne, double

fait prouvé par les attestations les plus positives. Le diable, auquel il avait vendu son âme comme tout bon sorcier, lui avait annoncé qu'il serait tué par un chien enragé, qu'il aurait nourri. Il se gardait donc bien soigneusement d'avoir des chiens dans sa maison, et il avait même acheté deux esclaves uniquement chargés d'éloigner de lui tous les animaux de cette espece. Mais il avait mal compris la prophétie. Etant parti pour l'Afrique, où il allait on ne sait quoi faire, c'est par un de ses deux esclaves qu'il fut assassiné en arrivant.

Au xviie siècle il y eut à Catanzaro deux Académies rivales, désignées, suivant l'usage italien d'alors, par des noms bizarres, l'une des Aggirati et l'autre des Agitati. Actuellement cette ville a une Académie des Sciences et Lettres, fondée depuis peu d'années. Les premiers volumes de ses mémoires empruntent une valeur sérieuse aux travaux de M. Luigi Grimaldi sur les vicissitudes de la population de la Calabre depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, et surtout à ceux de M. Marincola-Pistoja sur la topographie et l'histoire de quelques-unes des villes antiques du Bruttium. Il y a donc ici un vrai mouvement d'études d'histoire et d'archéologie, digne d'inspirer intérêt et sympathie. Certes il nous serait facile, à nous autres qui travaillons avec toutes les ressources des grands centres scientifiques de l'Occident, là où le matériel et l'enseignement de l'érudition sont admirablement organisés, de relever dans les dissertations des savants actuels de la Calabre bien des imperfections, bien des erreurs et des lacunes, et surtout une connaissance trop imparfaite des livres modernes, de l'état actuel de la science. Mais il serait injuste de relever avec trop de sévérité et de pédanterie ces manquements, comme les Allemands sont toujours disposés à le faire. Il faut tenir compte des conditions déplorables dans lesquelles ces érudits réellement méritants sont condamnés à travailler, de l'absence de ressources littéraires suffisantes à leur portée.

Nous déplorons souvent, et avec raison, le manque de bibliothèques tenues au courant du mouvement scientifique européen dans nos villes de province, l'impossibilité dans laquelle se trouvent les travailleurs qui y résident de consulter les ouvrages les plus indispensables. C'est bien autre chose encore en Calabre. Par exemple, pas plus à Catanzaro qu'ailleurs, il ne s'y trouve un seul exemplaire des *Inscriptiones Regni Neapolitani latinæ* de M. Mommsen, ce livre qui doit être la première base de toute étude sur les antiquités de ces provinces, qu'il faut avoir constamment ouvert devant les yeux quand on s'en occupe et qui a rendu l'immense service de débarrasser l'épigraphie antique du Napolitain des montagnes de falsifications qu'une mauvaise foi intéressée y avait accumulées. A trouver moyen de produire, dans une telle pénurie des ressources les plus absolument nécessaires, des travaux qui ont encore une véritable valeur, où les Français et les Allemands peuvent trouver à s'instruire malgré tout ce qui forcément y manque, il y a du mérite, et pour ma part j'aime à y rendre justice. Il me plaît d'y signaler ce qui est bon plutôt que de m'appesantir sur les défauts. Ceux-ci sont généralement le résultat inévitable des circonstances où sont placées les travailleurs, tandis que les qualités qui contrebalancent ces défauts leur sont personnelles. Quel est celui de nous qui pourrait se tenir pour assuré de faire mieux dans les mêmes conditions ?

V

Nous allons à pied visiter un jardin renommé du voisinage de la ville, qu'on appelle Il Paradiso. On prend pour y aller la route de Tiriolo. A la sortie de la ville, à l'endroit où commence la descente de cette route, à gauche de

l'isthme qui relie la roche de Catanzaro aux hauteurs voisines, un groupe de platanes séculaires, au tronc marbré, offrirait aux paysagistes de magnifiques modèles pour des études d'arbres. Sous leur ombrage, des femmes du peuple en costume sont en train de faire la lessive en plein air. Nous remarquons, comme un trait de mœurs, la méthode ingénieusement sauvage dont elles ont disposé leur linge pour qu'il forme à lui-même le cuvier dans lequel on verse la lessive bouillante. Je n'ai vu nulle part ailleurs procéder ainsi. La route descend graduellement, en longue corniche, sur le flanc du précipice jusqu'à ce qu'elle atteigne le fond de la vallée du torrent qui débouche à la Marina. De l'autre côté, elle remonte de même, de telle façon qu'elle atteint juste en face de la sortie de Catanzaro le sommet de la croupe qui sépare cette vallée de celle du Corace. Pour aller à Tiriolo, il faut redescendre jusqu'à la traversée du Corace, puis remonter par d'interminables lacets jusqu'à la ville. A vol d'oiseau, il n'y a guères plus de 8 kilomètres de Catanzaro à Tiriolo ; mais le développement de la route en compte 18, et l'on ne met pas moins de 5 heures à les franchir en voiture. Quand on veut se rendre au Paradiso, l'on quitte la grande route sur la droite auprès du torrent, et l'on remonte encore la vallée pendant une centaine de mètres. On arrive ainsi à un vaste clos d'orangers et d'autres arbres fruitiers, parfaitement arrosé, d'une végétation miraculeuse, encaissé de tous les côtés par des rochers à pic, brûlés par le soleil et couverts de cactus, d'agaves et d'aloès. Le lieu est bien nommé, c'est un vrai paradis de fraîcheur et de riante verdure, une solitude délicieuse où l'on se croit isolé du reste du monde.

Tandis que nous remontons la côte pour rentrer en ville, un frère quêteur capucin vient nous offrir de grossières images de dévotion, tirées sur de vieux bois qui datent de deux siècles. Au tournant d'un des lacets de la route, nous entendons une voix claire qui chante sur un rythme traînant

et étrange, où se mêlent les accents de la mélancolie et de l'ironie, et auquel le nasillement dont ne se départent jamais en chantant les gens de l'Italie méridionale, non plus que les Orientaux, ajoute un mordant de plus.

C'est un gamin d'une douzaine d'années, tout noir, tout ébouriffé, tout déguenillé, à l'air sauvage, qui s'en va nu-pieds et se distrait de sa route par une chanson. La voici :

Orvi mbiati cchi non biditi
Li beddi donni e no li disiati;
Surdi mbiati cchi non sentiti
Li paroli d'amure ntossicati;
Muti mbiati vui cchi non potiti
Parrare ccu li donni tantu amati;
Morti m̃biati vui cchi nterra siti,
Non vi turmenta nuddu e riposati.

« Aveugles, vous êtes heureux de ne pas voir les belles femmes et de ne pas les désirer. Sourds, vous êtes heureux de ne pas entendre les paroles empoisonnées d'amour. Muets vous êtes heureux de ne pas pouvoir parler avec les femmes tant aimées. Morts, vous êtes heureux d'être en terre; rien ne vous tourmente plus et vous avez le repos. »

Nous arrêtons l'enfant.

— « Sais-tu beaucoup de chansons comme cela?

— Oui, et de plus belles encore.

— Veux-tu nous en dire; nous te paierons pour chacune. »

Il fait des difficultés d'abord, mais cède bientôt à l'appât de quelques petites pièces d'argent français, rareté merveilleuse qu'il n'a, je crois, jamais encore vue de sa vie. Nous lui faisons ainsi chanter encore quelques octaves en dialecte calabrais, que je note au fur et à mesure sur mon carnet. En voici quelques-unes, qui donneront une idée de la poésie populaire de ces contrées

et de la note amoureuse qui les inspire généralement (1).

De l'ura cchi mirai lu vostru aspettu
Stu core cchiù cu mia non voze stare,
La porta s'apariu de chistu pettu
Ed a lu vostru vinne a riposare.
Ma comu fazzu senza core mpettu,
Senza core non pozzu cchiù campare;
Mentre ch'aju d'amare a meu dispettu,
Trovati modu commu aju a fare.

« Depuis que j'ai vu votre aspect, ce cœur que voici n'a plus voulu rester avec moi; la porte de ma poitrine s'est ouverte devant lui et il s'en est allé reposer sur la vôtre. Mais comment faire sans plus de cœur dans la poitrine ? sans cœur je ne puis plus aller. Quoique j'en aie d'aimer malgré moi, trouvez moyen de ce que j'ai à faire. »

Donna, si trizzi d'oru ncannolati,
E sa facciuzzabedda cchi teniti,
Meriterrianu d'essere adurnati
De petri prezziusi e calamiti.
La sira, doppu cchi vui vi curcati,
La luna fa la ninna e vui dormiti;
E la mattina, quandu vi levati,
Li raggi de lu sule tratteniti.

« Madame, les tresses d'or cannelées et le beau visage que vous avez mériteraient d'être ornés de pierres précieuses et d'aimants. Le soir, quand vous vous couchez, la lune vous berce et vous dormez; et le matin, quand vous vous levez, c'est vous qui entretenez les rayons du soleil. »

Ni nde facisti, donna ngrata, assai,
Ma ntempu voze Diu ma mi nd'addugnu.

(1) J'ai trouvé depuis ces chansons recueillies, avec d'autres, par M. Marincola-Pistoja, dans le journal *Il Calabro* de 1874.

Tu ti cridivi ca ligatu m'ai,
E mi tenivi strettu intru nu pugnu.
Ma lu velu de l'occhi mi squarciai
E de tia tuttu liberatu sugnu.
Si comu pacciu na vota t'amai,
Mo mancu nu penseri chiù ti dugnu.

« Femme ingrate, tu m'en as trop fait, mais Dieu a voulu que je ne m'y livre qu'un temps. Tu croyais m'avoir lié et me tenir serré dans ton poing. Mais j'ai déchiré le voile de mes yeux, et de toi je suis maintenant entièrement délivré. De même qu'une fois je t'ai aimé comme un fou, maintenant je ne te donne plus une seule pensée. »

Voici maintenant les plaintes d'une amante délaissée :

Ngratu, ti vozi bene e t'adurai,
E cchiù de l'occhi mei caru ti tinni.
Cchi non fici ppe tia, cchi non oprai ?
Quale gustu cercasti e non t'ottinni?
Quantu peni ppe tia non supportai ?
Quale turmentu fu cchi non sustinni ?
E mo, ppe premiu de tutti sti guai,
Atru ti gode, ed eu paccia divinni.

« Ingrat, je t'ai aimé, je t'ai adoré, je t'ai eu pour plus cher que mes propres yeux. Que n'ai-je pas fait, que n'ai-je pas accompli pour toi? Quelle volupté as-tu cherchée, que je ne t'ai pas procurée? Combien de peines n'ai-je pas supportées pour toi? Quel tourment y a-t-il eu que je n'ai pas soutenu? Et maintenant, pour prix de toutes ces souffrances, c'est une autre qui jouit de toi, et moi je suis devenue folle. »

En rentrant en ville, je m'arrête devant la boutique d'un orfèvre à regarder son travail. Le procédé tout particulier qu'il emploie, hors d'usage dans nos pays, est celui qu'on appelle ici *lavoro a sfoglia;* il m'intéresse vivement comme une tradition de l'antiquité. Ce genre de travail sert à pro-

duire ces bijoux légers et peu coûteux, composés de minces feuilles d'or estampées, dont se parent les *contadine*. On en trouve fréquemment d'analogues dans les tombeaux de l'époque hellénique, et les archéologues les ont trouvés si fragiles qu'ils ont généralement pensé qu'on les fabriquait exprès pour l'usage funéraire, et non pour être portés dans la vie.

Voici comment procède l'orfèvre. Il a devant lui une plaque de pierre au grain serré, habituellement d'ardoise (*lavagna*), dans laquelle il a gravé en creux le plus finement qu'il a pu la forme de l'objet qu'il doit exécuter, comme elle serait dans une des moitiés d'un moule de deux pièces juxtaposées où il voudrait jeter le bijou en fonte. Il place alors sur cette plaque de pierre une feuille ou plutôt une lame mince d'or ou d'argent, à laquelle il superpose une lame de plomb, double d'épaisseur. Ceci fait, il frappe vigoureusement avec un marteau de bois, de manière à faire pénétrer la double lame de métal, souple et ductile, dans le creux où elle s'estampe. Ceci fait, il n'a plus qu'à séparer la feuille d'or du plomb qui la doublait, et après avoir produit deux exemplaires du même estampage, il obtient son bijou complet en deux pièces, qu'il ne lui reste qu'à souder par les bords en remplissant leur creux d'une pâte qui donne quelque consistance à la pellicule métallique et l'empêche de s'écraser au premier contact.

En Égypte, en Assyrie, parmi les débris de la Mycènes achéenne des Pélopides, et aussi dans les ruines des villes helléniques et gréco-romaines, comme tout récemment à Ruvo, l'on a fréquemment découvert des plaques de pierre schisteuse, exactement pareilles à celles dont se servent les orfèvres du Napolitain pour travailler *a sfoglia* et présentant de même des formes de bijoux en creux. On les a souvent considérées comme ayant dû servir de moules pour la fonte, bien que leur matière y fût peu apte et que surtout on n'y trouvât pas les canaux indispensables par où le mé-

tal en fusion aurait pu pénétrer dans le creux, entre les deux pièces semblables qu'il eût fallu joindre pour former un moule. Le procédé qui s'est maintenu par tradition dans le midi de l'Italie, et que j'ai vu mettre en œuvre sous mes yeux à Catanzaro, en explique seul la véritable destination.

VI

M. l'avocat Bona nous conduit en voiture au Campo-Santo, situé sur une hauteur qui domine la ville de quelque distance du côté du nord. Depuis que le gouvernement italien, par une très sage mesure d'hygiène que l'Italie a été l'une des dernières en Europe à mettre en pratique, a interdit la sépulture dans les églises, toutes les villes italiennes se sont étudiées à se créer des cimetières monumentaux. Ç'a été depuis un certain nombre d'années leur principal luxe. Le mode de sépulture adopté de préférence dans ce pays, prête à faire des cimetières des monuments. Au lieu de déposer les corps dans la terre, comme on le fait chez nous, on établit d'immenses cloîtres, entourés de portiques, dont la muraille massive est percée de nombreux *loculi* superposés, à la façon de ceux des Catacombes. C'est là que l'on place les morts, absolument comme dans des tiroirs de commode, fermant leur niche avec une dalle qui porte l'épitaphe. Un jardin occupe le centre du cloître, d'autres le plus souvent l'environnent, et c'est là qu'au milieu des arbustes et des fleurs ceux qui, ne se contentant pas des places ordinaires du cimetière, acquièrent un terrain pour se faire un caveau de famille, établissent leurs monuments funéraires. Partout on a choisi la situation la plus pittoresque pour y établir le Campo-Santo et les terrasses de ses jardins. C'est incontestablement dans la conception de

ces cimetières monumentaux que l'architecture italienne moderne s'est montrée le plus originale et le mieux inspirée. C'est quelque chose de vraiment propre à l'Italie, et il en est, comme celui de Messine, qui sont des créations tout à fait grandioses. Aussi chaque ville est-elle fière outre mesure de son Campo-Santo ; c'est là que tout d'abord on propose à l'étranger de le mener. Comme les cimetières turcs, le cimetière dans une ville d'Italie est un des lieux de promenade favoris des habitants. Tout est cherché, d'ailleurs, pour y éviter les impressions tristes et éloigner les idées de deuil ; on s'étudie à donner au champ des morts un aspect joyeux. C'est surtout une profusion de fleurs, et le gardien qui vous y guide, tout en marchant, en cueille un bouquet, qu'il offre galamment aux dames à la sortie ; c'est sa façon de demander la *mancia*.

Le Campo-Santo de Catanzaro est dans des proportions assez modestes, si on le compare à ceux de villes de la même population dans le nord de l'Italie et dans la Toscane, à ceux, par exemple, de Vicence et de Sienne. Mais c'est un des plus admirablement placés de toute la péninsule, et je ne connais guère que celui de Messine, avec son merveilleux panorama du détroit et du massif calabrais de l'Aspromonte, qui puisse rivaliser avec lui sous ce rapport. Son enceinte, accompagnée de quelques chapelles de familles éparses à l'entour, a été établie sur un petit plateau rocheux qui présente d'un côté une pente rapide, descendant par étages vers la ville, de l'autre des escarpements abrupts et profonds, qui le séparent des hautes montagnes par lesquelles il est dominé au nord. La vue qu'on a de là est très étendue et incomparablement belle. C'est celle que je conseille au voyageur de réserver pour la dernière, afin de couronner sa visite à Catanzaro par une impression solennelle et vraiment ineffaçable de cette nature grandiose. Que l'on se tourne vers l'ouest ou vers l'est, on a devant ses yeux cinq ou six plans successifs de montagnes, qui, sé-

parés par des vallées, courent parallèlement vers la mer, où ils se terminent brusquement. L'aspect varié de leurs croupes offre les plus heureux contrastes ; les unes sont entièrement boisées, et commencent à se teindre des tons roux et jaunissants de l'automne, auxquels se mêle la verdure noire et perpétuelle des yeuses et la chevelure d'un vert mat des pins ; sur d'autres les bruyères en fleurs étendent un manteau violet ; d'autres enfin sont absolument dénudées et n'offrent aux regards que des roches d'un brun doré qui semblent grillées et comme calcinées, ou des landes de pierres grisâtres que des buissons clairsemés de chênes kermès persillent d'une verdure maigre et rabougrie, de véritables *guarrigues* pareilles à celles de la Provence. Le même contraste de grands bois, de bruyères et de parties dénudées, diversifie à l'infini l'aspect du massif gigantesque des hautes montagnes, sillonnées de profondes coupures, de gorges sauvages et désolées, et garnies tout en haut de grandes forêts de sapins que surmontent encore des crêtes nues. C'est là ce qui ferme l'horizon du côté du septentrion, tandis que dans la direction opposée, par delà les ondulations violentes du terrain, la ville et la vallée qui s'ouvre devant elle, l'œil suit la courbure des côtes du golfe de Squillace et se repose sur le miroir étincelant de la mer, s'étendant à perte de vue. Autour de nous les fleurs du renouveau automnal couvrent le sol. Ce sont des parterres de scilles dans les endroits découverts, des tapis de cyclamens roses sur les revers des fossés ; les colchiques violettes diaprent les fonds herbus, les gentianes bleues et jaunes le gazon ras qui revêt l'esplanade de rochers autour du cimetière. La brise nous apporte des bouffées parfumées de lavande et de thym, et par moments l'odeur résineuse des lentisques et des pins. Des essaims d'abeilles voltigent en bourdonnant autour des buissons. Les alouettes et les chardonnerets s'élèvent dans les airs en chantant joyeusement, tandis que les tourterelles, dans le creux des rochers,

prolongent leurs roucoulements, si doux et si tristes en même temps. Du fond des ravins monte vers nous le bruit des clochettes des troupeaux et les bêlements par lesquels les agneaux et leurs mères s'appellent et se répondent. Des chèvres noires s'accrochent aux escarpements des précipices, grimpant et broutant là où aucun autre animal ne pourrait les suivre. Des bergers passent auprès de nous avec leurs grands chiens blancs, occupés à rassembler leur troupeau avant la nuit. Leur tournure est superbe et remplirait de joie le cœur d'un peintre. L'un d'eux tient dans ses bras deux petits agneaux qui viennent de naître, un autre porte sur ses épaules une brebis fatiguée, exactement de la même manière que le Bon Pasteur des peintures des Catacombes. Sur les sentiers lointains, des femmes s'en vont, portant des fardeaux sur leurs têtes avec l'harmonieuse attitude et la fière allure de canéphores antiques. C'est un de ces tableaux qui se gravent à jamais dans la mémoire, et l'heure où nous le contemplons, cette heure où l'approche du soir fait descendre les grandes ombres des montagnes, ajoute encore à son inoubliable majesté.

On nous montre un tombeau de famille qu'un particulier a fait faire récemment et qui, au-dessus de la chapelle, offre une loggia ouverte sur la vue de la mer, afin que les morts puissent la nuit, quand aucun témoin indiscret ne les regarde, venir y prendre le frais et contempler encore cette idéale perspective aux rayons de la lune. C'est bien une idée calabraise. Il y a ici, chez ceux qui sont en état de réfléchir aux solennelles questions des destinées de la vie future, une tendance tout à fait à part à un mysticisme bizarre et mal défini, qui chez les uns s'allie aux croyances chrétiennes, chez les autres, après la ruine de ces croyances, tourne à un panthéisme naturellement imprégné de poésie et à des idées de métempsychose qui semblent un legs de l'école de Pythagore, ayant traversé les siècles. J'ai connu un honorable habitant de Catanzaro qui ne veut plus s'é-

loigner de cette ville depuis qu'il y a perdu une femme adorée. Il veut être sûr d'être déposé à côté d'elle dans la tombe où repose déjà sa dépouille et sur laquelle il entretient soigneusement un parterre. Il compte, en effet, me disait-il lui-même, renaître ainsi avec elle dans une même fleur avant de se fondre définitivement dans le grand Tout.

Nous rentrons en ville et M. l'avocat Bona nous emmène à sa maison pour voir de là le coucher du soleil. On y est, en effet, aux premières loges pour ce spectacle. Cette modeste maison, toute remplie de fleurs et d'oiseaux, est comme suspendue au-dessus de la falaise à pic qui surplombe la vallée à l'ouest de la ville. Je m'y crois un moment revenu dans un des couvents des Météores de Thessalie. Sur quelques ressauts de rocher, formant d'étroites terrasses, le propriétaire a établi un petit jardin d'où l'on a la plus vaste et la plus éblouissante vue de montagnes, un vrai jardin de poète. Nous y admirons un coucher de soleil d'Orient, de ceux que définit si bien le langage populaire des Hellènes modernes quand il emploie la locution « le soleil règne », ὁ ἥλιος βασιλεύει, pour dire qu'il se couche. Son disque, dont les regards peuvent à peine supporter l'éclat, semble reposer sur la cime de la grande chaîne de l'Apennin, qu'enveloppe un nuage d'or. La première ligne de sommets, plus bas, devant nous, se teint d'un bleu profond, et la vallée béante en précipice à nos pieds est noyée dans l'ombre transparente du soir. Sur la gauche, la mer, qu'on distingue à l'extrême horizon, a l'aspect d'une nappe de plomb fondu. Les derniers rayons du soleil, pareils à des flèches de feu, viennent frapper les objets qui nous entourent, revêtant d'un reflet rose les rochers et les murailles blanchies à la chaux des maisons. Mais le soleil a achevé de disparaître derrière l'Apennin. La coloration de la longue crête des montagnes change; elle est d'abord d'un violet pareil à celui de la pourpre tyrienne, qui passe ensuite à l'indigo, tandis qu'au-dessus tout l'oc-

cident du ciel est d'un jaune orangé d'une intensité singulière. En bas l'ombre devient plus opaque; c'est déjà la nuit qui règne dans la vallée. Il y a là une de ces oppositions tranchées de couleurs qui sont fréquentes dans les mille jeux de lumière de la nature des contrées méridionales, mais qu'aucun peintre n'oserait transporter sur la toile, car on crierait aussitôt à l'invraisemblance. Peu à peu la teinte du ciel s'atténue et prend, à l'endroit même où le soleil s'est couché, la pâleur du crépuscule ; les montagnes s'obscurcissent ; la nuit envahit tout le paysage et les premières étoiles commencent à scintiller encore faiblement au-dessus de nos têtes. Un silence profond est répandu partout ; la nature entière semble s'endormir. Puis, au milieu de ce silence, les cloches de la ville se mettant à tinter, en sonnant l'Angelus du soir.

Era già l'ora che volge 'l disio
A' naviganti, e 'ntenerisce il cuore
Lo dì c'han detto a'dolci amici addio :
E che lo nuovo peregrin d'amore
Punge, se ode squilla di lontano,
Che paja'l giorno pianger che si muore.

CHAPITRE XIV

—

SQUILLACE

I

L'alba vinceva l'ora mattutina
Che fuggia 'nnanzi, sì che di lontano
Conobbi il tremolar della marina.

Nous partons de Catanzaro pour aller rejoindre en bas le chemin de fer, dès avant le lever du soleil. Au triple galop des petits chevaux de la voiture qui nous attendait à la porte de l'hôtel, nous descendons la côte, si longue à monter, qui fait communiquer la ville avec la mer. Dans le premier moment cette descente d'une rapidité désordonnée effraie un peu ; mais on s'y habitue vite, et l'on prend plaisir à la sorte d'enivrement qu'elle donne. Nous l'effectuons à la lueur de ce crépuscule du matin qu'un des poètes de la Grèce moderne, Zalacostas, a si bien décrit :

L'étoile du matin tremble à l'horizon; les coteaux, les bois, les montagnes, ne sont encore que des ombres douteuses, les prés s'abreuvent de la rosée nocturne, le rossignol chante, et de blanches lueurs paraissent et disparaissent sur les vagues irisées de la mer.

Les esprits invisibles tressent des couronnes d'or sur le sommet

des montagnes, et les anges concourent à ce mystérieux travail. Tout est parfum, fleurs, feuilles et rameaux.

Je ne sais si c'est faute d'être suffisamment vertueux, mais, je dois l'avouer, en France je n'ai ni l'habitude ni le goût de voir lever l'aurore. Mais ici, sous un climat brûlant, la fraîcheur de cette heure matinale possède un charme inexprimable. L'air est doux et calme ; mille odeurs pénétrantes, échappées de la terre, exhalées du feuillage, apportées on ne sait d'où par la brise, se mêlent ensemble et embaument l'atmosphère. Peu à peu, à mesure que nous avançons, la voûte du ciel blanchit et s'éclaire. La cime des montagnes, dégagée de nuages, se revêt d'une teinte rosée ; c'est ce que la poésie homérique dépeint par les doigts de rose qu'elle prête à l'Aurore. A cette teinte rose succèdent des touches dorées ; l'imagination mythologique des Grecs y voyait Pan Phôsphoros ou porte-lumière, courant sur les sommets pour annoncer la venue du Soleil. Tout à coup, un rayon d'or court à la surface de la mer et de la terre, éclairant tous les objets d'une vive et subite lumière. Le disque du soleil commence à sortir des flots du côté de l'orient ; c'est Apollon Hêlios qui révèle sa présence en lançant ses traits vainqueurs.

Il est grand jour quand nous montons en wagon. Treize minutes suffisent à nous porter à la station de Squillace, que 7 kilomètres seulement séparent de celle de Catanzaro. Là, pas de voitures, mais seulement des chevaux et des ânes tout sellés, qui attendent les rares voyageurs pour les porter en ville. La station, comme toujours, est auprès de la mer. Le paysage qui l'entoure est sévère et saisissant. La vallée d'un torrent s'ouvre à cet endroit sur le rivage, entre les contreforts des grandes montagnes, qui offrent à la vue plusieurs étages successifs. A sa gauche, quand on regarde vers la vallée, on a le promontoire de Stalletti, formé par une montagne assez élevée, aux flancs

rapides et dénudés, toute en rochers, qui s'avance dans la mer, où elle baigne le pied de ses escarpements, garni de récifs noirâtres, constamment lavés par les flots qui s'y brisent avec fracas. Virgile a bien caractérisé cette côte par l'épithète de *navifragum Scylaceum*. Tout bâtiment qu'y pousse le vent du nord est infailliblement perdu. La vallée, étroite à son ouverture sur la mer, s'élargit un peu plus loin pour former une sorte de bassin circulaire, au centre duquel s'élève, à 5 kilomètres 1/2 de la côte, un rocher escarpé, en forme de pain de sucre ; aux flancs de sa partie supérieure semblent se cramponner les maisons d'une petite ville, entourant un château du moyen âge qui les domine de sa masse, perché sur la pointe du cône. Cette ville est Squillace. Le mont Cappari, à l'aspect triste et sauvage, en partie couvert de grandes forêts qui semblent presque noires, forme le fond du tableau, vivement éclairé par le soleil du matin.

Nous sommes encore ici dans la partie la plus resserrée de l'isthme qui donne entrée dans la dernière portion du prolongement de la péninsule italienne vers le midi, dans celle qui primitivement portait seule le nom d'Italie, celle où les Sicules se maintinrent un certain temps après avoir été chassés du reste du continent, où ils continuaient à habiter lors de l'arrivée des premiers colons grecs. Ici finissait l'Œnotrie. Orographiquement, la dernière presqu'île montagneuse dont nous avons maintenant à suivre la côte jusqu'au détroit de Messine, constitue ce qu'on peut appeler le système de l'Aspromonte, d'après sa plus haute montagne. C'est dans la période géologique actuelle la continuation de la longue chaîne des Apennins, qui, étendue d'une extrémité à l'autre de l'Italie, forme comme l'échine de son ossature. Après s'être abaissée un moment vers le milieu de l'isthme Scylacien, la chaîne se relève et poursuit son tracé par le monte Cappari et le monte Astore, puis se termine avec l'Aspromonte proprement dit, dont le point

culminant, le monte Alto, a une hauteur de 1,974 mètres, un peu plus élevée, par conséquent, que celle de la Sila, mais inférieure à celle du monte Pollino (2233 m.) et bien plus à celle de l'Etna (3313 m.) . « Énorme croupe à peine découpée en sommets distincts, mais rayée sur tout son pourtour de ravins rougeâtres où de furieux torrents roulent en hiver, a très bien dit M. Élisée Reclus, « l'âpre montagne, » encore revêtue de ses bois, étale largement dans la mer ses promontoires panachés de palmiers et disparaît enfin sous les flots, à la pointe désignée par les marins sous le nom de Partage des vents, *Spartivento.* »

Comme la Sila, l'Aspromonte est un massif granitique de formation primitive, émergé du milieu des flots bien longtemps avant le soulèvement de la chaîne de l'Apennin. Jusqu'à la période tertiaire, il formait une île au milieu de la mer, île à laquelle se rattachait aussi probablement la Sila et la pointe de la Sicile au nord de l'Etna. Mais les montagnes de cette île étaient moins élevées alors qu'elles ne le sont aujourd'hui. Une partie de leur base, actuellement à découvert, plongeait sous les eaux, et c'est dans ces conditions que s'y sont paisiblement déposés, pendant une longue série de siècles, les terrains de sédiment qui forment comme une ceinture autour du massif de granit. Lorsqu'éclata la formidable convulsion naturelle qui produisit le soulèvement de l'Apennin, la poussée des forces souterraines, se prolongeant jusque-là, releva fortement au-dessus de son niveau premier la vieille île granitique, en même temps que, par suite des dislocations que produisait nécessairement un tel mouvement du sol, une rupture, suivie d'affaissement, se produisait au sud de l'Aspromonte et créait le détroit de Messine. C'est alors que les terrains stratifiés qui s'étaient formés sur les pentes sous-marines de la montagne de granit, soulevés avec elle, émergèrent en même temps que ses parties jusque-là submergées et furent fortement redressés sur les côtés de sa base par la

même poussée. C'est à cette constitution géologique du sol que tiennent les changements si notables de sa surface qui se produisent dans certains cantons de la Calabre lors des grands tremblements de terre, tels que celui de 1783. Les terrains de sédiment, aux roches stratifiées, surtout quand un relèvement leur a donné une direction hors de l'horizontale, sont bien plus fortement agités, bien plus éprouvés par les secousses de ce genre que les terrains granitiques, qui forment une masse cristalline compacte. Il y a donc, à la jonction des deux sortes de terrains, une différence notable dans le degré d'ébranlement qu'ils subissent, et cette différence amène inévitablement des disjonctions, des dislocations, des glissements du terrain supérieur le long de l'inférieur, qui changent profondément la superficie du sol et se traduisent en effroyables désastres pour ses habitants.

II

Squillace a succédé à la ville grecque de Scyllêtion et à la ville romaine de Scylacium, dont elle conserve le nom.

Scyllêtion était un des plus anciens établissements helléniques de cette côte, un de ceux qui prétendaient faire remonter leur origine à l'époque de la guerre de Troie. Cassiodore revendique Ulysse comme fondateur de sa ville natale. Mais on ne trouve pas trace de cette tradition avant le ministre de Théodoric, et par conséquent on ne saurait attacher une grande valeur à ce dire d'aussi bas temps, d'une époque où les vieux souvenirs des cités avaient subi terriblement d'altérations. Une forme plus ancienne des traditions de Scyllêtion sur ses fondateurs fabuleux est celle qu'enregistrent Strabon et Solin, disant que cette ville avait été bâtie au retour de Troie par les Athéniens

qui avaient suivi Menestheus. Il est vrai qu'à une date antérieure cette tradition demeure inconnue à Thucydide, qui n'aurait pas manqué de mentionner, dans son analyse de l'itinéraire suivi le long des côtes d'Italie par la flotte de Nicias et d'Alcibiade se rendant en Sicile, une ville qui eût été regardée de son temps comme une colonie athénienne, et aussi à Lycophron, qui pourtant a recueilli si curieusement, pour les grouper dans son poème, toutes les légendes relatives à l'établissement en Italie de détachements des Grecs dispersés en revenant de Troie. On doit remarquer, du reste, qu'il n'est pas, entre les chefs grecs de la guerre troyenne, de personnage sur la destinée de qui, lors des Retours, les récits légendaires aient plus varié que sur celle de Menestheus. Le scholiaste de Thucydide dit que, chassé par les fils de Thésée, il alla former un État dans l'Ibérie. Strabon, dans son treizième livre, après lui avoir attribué dans le sixième la fondation de Scyllêtion, prétend au contraire que Menestheus et les Athéniens qui l'accompagnaient bâtirent, sur le rivage de l'Asie Mineure, une ville à laquelle les Éoliens donnèrent plus tard le nom d'Élaia. Et en effet, les habitants de cette ville, à l'époque impériale, placèrent sur leurs monnaies l'image de Menestheus, comme celle de leur héros fondateur. Enfin, une quatrième version, qui est celle d'Eusèbe, de Georges le Syncelle et de Tzetzês, dans ses scholies sur Lycophron, porte qu'après la prise d'Ilion plusieurs chefs, au nombre desquels était celui des Athéniens, ayant fait voile ensemble jusqu'à la hautenr du mont Mimas en Ionie, se séparèrent en cet endroit, et que Menestheus s'établit dans l'île de Mêlos, dont le roi venait de mourir.

Ce qui est positif, c'est que la forme du nom de Scyllêtion appartient au dialecte ionique, et par là tranche avec le reste de la nomenclature géographique des mêmes parages. Il y a dans ce fait l'indication positive d'une origine différente de celle des autres établissements de la Grande-

Grèce. Scyllêtion a dû son appellation, et par suite, bien évidemment, sa fondation à des Ioniens. Déjà nous avons rencontré à Siris une colonie ionienne isolée au milieu des territoires des Achéens, qui finirent par la subjuguer. Scyllêtion, placée dans les mêmes conditions, eut un sort pareil; nous avons vu que dès avant la fin du VIIe siècle elle avait perdu son indépendance et était tombée sous la domination des Crotoniates. Siris avait été fondée par des Colophoniens fuyant devant la conquête lydienne, dans les années entre 660 et 650. Scyllêtion a pu parfaitement devoir son origine à une autre essaim d'Ioniens, émigrant dans les mêmes conditions et à la même époque. Et de cette façon l'on comprendrait assez bien comment se serait formée la tradition qui lui donnait des Athéniens pour fondateurs, puisque les cités de l'Ionie prétendaient que leur population était venue de l'Attique. Il est vrai que la fondation de Scyllêtion pourrait être aussi bien rattachée au grand mouvement de colonisation des Chalcidiens d'Eubée, qui étaient également de race ionienne, vers l'Italie et la Sicile, dans la seconde moitié du VIIIe siècle av. J. C., alors qu'ils fondèrent Cymê (Cumes), et Rhêgion sur le continent italien, Naxos, Leontinoi, Catane et Zanclê dans l'île. Cependant, si Scyllêtion avait eu cette origine, il est probable qu'elle aurait été soutenue contre les Achéens par la puissance des autres cités chalcidiennes et ainsi se serait mieux maintenue, n'aurait pas succombé d'aussi bonne heure, ni aussi facilement. Mais tout ceci reste singulièrement douteux; on ne peut émettre à ce sujet que des conjectures sans base suffisante. Un seul point est positif; c'est que Scyllêtion fut primitivement une colonie ionienne et passa sous le joug de Crotone avant la fin du VIIe siècle. Elle perdit dès lors toute existence propre, et, cessant d'avoir le rang de cité, elle fut englobée dans le territoire crotoniate au même titre que les villes de Philoctète, c'est-à-dire sans garder aucun droit d'autonomie.

Une des causes qui ont dû aussi faire attribuer à Scyllê-

tion une origine athénienne mythique, c'est que c'était une ville consacrée à Athênê. De ceci nous avons la preuve formelle dans le fait que, lorsque les Romains y établirent une colonie, ils l'appelèrent Colonia Minervia, de même que celle qu'ils installèrent à Tarente, ville où le culte de Poseidôn tenait le premier rang, fut Colonia Neptunia. Ce fait de la consécration à Athênê d'une ville à laquelle sa situation sur des rochers fertiles en naufrages, comme ceux de Scylla, avait fait donner le nom de Scyllêtion, a un véritable intérêt pour l'étude de la religion des Grecs de l'Italie méridionale.

Athênê, dans sa conception originaire, est une fille des eaux; c'est ce qu'exprime son antique surnom de *Tritogeneia*. De là les fables qui, en quelques endroits, la faisaient naître de Triton ou de Poseidôn; de là son association fréquente, amicale ou bien en antagonisme, avec le dieu des mers. Il y a donc une Athênê marine. C'est celle que l'on surnommait dans la Mégaride *Aithyia* ou « plongeon; » celle dont la numismatique de Tarente réunit l'effigie à la représentation de Poseidôn, celle à qui certaines monnaies de Syracuse associent la figure d'un hippocampe ailé, comme son symbole. Et ce dernier fait nous conduit directement à la curieuse représentation d'une intaille antique du Cabinet de France, où l'on voit un être fantastique, formé par en haut d'un buste de femme, casquée, armée de la lance et du bouclier, comme Athênê, mais dont le corps se termine par en bas en Centaure marin, à queue de poisson. Une autre intaille du même cabinet montre Athênê, armée de la lance, assise sur un bouc marin qui court sur les flots.

Cette Athênê marine est celle qui a enseigné à l'homme l'art de construire les navires et de les diriger sur la mer. Dans l'Iliade, l'artisan qui a construit les vaisseaux de Pâris est un homme « particulièrement chéri de Pallas-Athênê, qui lui a enseigné à fabriquer de ses mains toute espèce

de beaux travaux. » Quand Danaos se prépare à quitter l'Égypte avec ses filles, c'est Athênê qui lui apprend à carguer la voile du bâtiment qui doit l'emporter. C'est elle encore qui préside à la construction du navire Argo, et une monnaie de Phasêlis nous la fait voir debout à la proue d'un vaisseau, dont elle dirige et protège la course. On promenait une galère dans la procession de la grande fête attique de cette déesse, dans la procession des Panathénées. Et ce qui prouve qu'en ceci Athênê n'est pas seulement la déesse ouvrière, Erganê, en qui se personnifient toutes les industries du génie de l'homme, qu'elle y est tout autant une déesse marine, c'est qu'elle apparait comme destructrice des vaisseaux aussi bien que comme leur constructrice. Elle brise, détruit et brûle les navires qu'elle a appris à faire, dans les fureurs de la guerre ou de la tempête. Nausicaa, la virginale et gracieuse héroïne de l'Odyssée, n'est pas autre chose qu'une forme de la déesse virginale descendue aux proportions de l'humanité; quand la poésie homérique la décrit présidant aux travaux de la lessive dans l'île des Phéaciens, elle reproduit Athênê comme déesse des Plyntêria; et son nom montre en même temps qu'elle sait être terrible à ses heures, car il signifie « celle qui brûle les vaisseaux. » Athênê gouverne les combats de la mer comme ceux de la terre. C'est ainsi que nous la voyons sur un vase peint du Musée Britannique, en attitude de guerre, brandissant d'une main sa lance, de l'autre l'acrostolion, emblème des victoires navales; et cet acrostolion est décoré d'une tête de Persée, le héros dont on faisait l'ancêtre des Perses, allusion directe et incontestable à l'immortelle journée de Salamine.

D'un autre côté, sans aller jusqu'à admettre avec M. Schwartz, qu'Athênê a été à l'origine une personnification de l'éclair, il est incontestable qu'elle est fréquemment mise en rapports avec les tempêtes; c'est ainsi qu'elle est revêtue de l'égide, symbole du nuage noir et horrible, gros

de foudres, qu'accompagnent les vents furieux. De là la conception d'une Athênè qui, dans les tempêtes qu'elle suscite, brise les navires sur les rochers, de même que Scylla. A cette conception correspond un type plastique propre aux monnaies des Grecs de l'Italie méridionale, celui d'une Athênê dont le casque est décoré d'une grande figure de Scylla, telle que nous la voyons dans la numismatique de Thurioi et d'Héraclée. Et sur les monnaies de la première de ces villes, pour préciser plus complètement le symbolisme de la figure de la déesse, on a représenté à l'exergue du revers le poisson *échénéïs* ou rémora, que la superstition populaire considérait comme ayant le pouvoir d'arrêter les vaisseaux dans leur course, de même que Scylla les saisissait pour les entraîner sur ses rochers. C'est encore une variante du même type que nous devons reconnaître sur une monnaie de bronze des Bruttiens, où la tête d'Athênê a son casque formé d'un énorme crabe, tandis qu'un crabe est figuré sur le revers de la même monnaie. Cette dernière représentation offre une curieuse relation avec le nom du fleuve Carcinês (le crabe), situé, comme nous l'avons vu, sur le territoire de Scyllètion, la ville d'Athênè dans le Bruttium. On est en droit d'en conjecturer qu'auprès de ce fleuve on adorait une Athênê Carcinia, comme sur les bords du Crastis une Athênê Crastia, et qu'on la figurait comme une Athênê au crabe. En même temps, il suffit de se reporter à la numismatique d'Agrigente, où quelquefois un masque grimaçant, pareil à celui de la Gorgone, se dessine sur le dos du crabe qui en est un des types principaux, pour acquérir la conviction que, dans le symbolisme de ces contrées, le crabe est un emblème de la lune dans son plein, adéquat au Gorgoneion. Mais si ce masque de la Gorgone est placé très habituellement sur la poitrine d'Athênê, c'est qu'en tant que lune cette déesse s'identifie à la Gorgone elle-même ; Gorgô et Gorgôpis sont au nombre de ses principaux surnoms. De même, une Athênê dont

Scylla décore le casque est une déesse des tempêtes et des naufrages qui tend à se confondre avec Scylla ; c'est la traduction atténuée et embellie par le génie de l'art des grands siècles, d'une divinité que l'on avait dû concevoir originairement comme ayant elle-même la forme d'un monstre marin, d'un être de la nature de celui dont nous relevions tout à l'heure la figure sur une intaille du Cabinet des médailles de Paris. Voilà pourquoi Ch. Lenormant avait proposé d'appliquer la désignation d'*Athênê-Scylla* au type de la déesse représenté sur les monnaies de Thurioi et d'Héraclée. Ce nom avait cependant le grave inconvénient de ne se justifier par aucun texte classique. Mais Lycophron nous en fournit un très voisin, dérivé de la même racine et appartenant à la mythologie de la Grande-Grèce, quand il qualifie de *Scylêtria* l'Athênê adorée sur les rochers du promontoire Japygien. Voilà sûrement celle qui était aussi la déesse de Scyllêtion, celle de la numismatique de Thurioi et d'Héraclée. Et nous pouvons ainsi retrouver les traces de son culte sur toute l'étendue de ces côtes dépourvues de ports sûrs, où sa puissance destructrice exerçait ses ravages. Ajoutons qu'il existe des monnaies de bronze d'Héraclée qui montrent, au revers de la tête d'Athênê, une divinité au corps de poisson surmonté d'un buste humain, casqué, avec le bouclier et la lance. Cette figure a une grande analogie avec celle de l'intaille du Cabinet de France. S'il était bien établi, comme le pensait R. Rochette, mais comme la chose reste encore douteuse, que cette divinité est féminine, je crois qu'il n'y aurait pas à hésiter à y reconnaître l'Athênê Scylêtria, conforme à sa donnée primitive et presque semblable à Scylla, sauf ses armes. En tous cas, cette monnaie prouve encore l'étroite relation de l'Athênê d'Héraclée avec les divinités marines.

L'état de sujétion auquel Scyllêtion fut réduit à partir de la fin du VIIe siècle, à l'égard de Cotrone, explique l'absence de tout monnayage de cette ville, la façon dont lès

Périples grecs la passent sous silence quand ils énumèrent les cités de la côte, bien que déjà Aristote et Antiochos de Syracuse parlent du golfe auquel elle donnait son nom, et aussi celle dont elle ne joue aucun rôle dans l'histoire de ces contrées jusqu'au temps de Denys de Syracuse. Pendant toute cette période, elle n'est mentionnée qu'une seule fois, lorsque Diodore de Sicile dit, d'après les anciens historiens syracusains, que la flotte athénienne, dans sa navigation vers Syracuse, rangea la côte devant Scyllêtion, sans y aborder. Après la défaite et la capitulation de l'armée des Grecs Italiotes auprès de Caulonia, en 390, Denys l'Ancien enleva le territoire de Scyllêtion aux Crotoniates pour le donner aux Locriens, ses alliés, dont il étendait les domaines jusqu'à l'isthme. Quant à la ville elle-même, il paraît très probable, comme l'a pensé Brunet de Presles, qu'elle fut, aussi bien que Caulonia et Hippônion, du nombre de celles que Denys rasa pour en transporter les habitants à Syracuse. Nous verrons un peu plus loin que le Scylacium romain ne s'élevait plus au même endroit que le Scyllêtion grec; un tel déplacement suppose une destruction, et dans le cadre historique des annales de la partie de la Grande-Grèce qui forma le Bruttium, cette destruction se place plus naturellement que partout ailleurs au moment des ravages du tyran de Syracuse, dont ces anéantissements de certaines villes, pour en agrandir d'autres, furent constamment un des systèmes politiques. On pourrait cependant aussi conjecturer que Scyllêtion, atteint gravement mais non détruit par Denys, ne succomba définitivement qu'un peu plus tard et fut au nombre des établissements grecs que les Bruttiens détruisirent avec tant d'acharnement. Il y a sur ce point une incertitude que l'on ne saurait trancher, en l'absence de textes formels. La seule chose qui semble tout à fait positive, c'est que la ville n'existait plus depuis un certain temps déjà lors de la seconde guerre punique. En effet, si elle avait subsisté, sa

position en aurait fait un point stratégique capital, qui aurait joué un rôle important dans les dernières campagnes d'Hannibal au sein du Bruttium; et elle n'y est pas une seule fois mentionnée, tandis que nous voyons, dans les récits de ces campagnes, passer successivement devant nous les noms des moindres bicoques de ces contrées. Il y a plus; la création des *Castra Hannibalis*, à l'embouchure du Carcinês, me paraît impliquer nécessairement que Scyllêtion était alors en ruines et son emplacement désert. Car le général carthaginois n'eût pas eu besoin d'établir en cet endroit un camp retranché pour couvrir ses cantonnements du côté de Locres, s'il y avait eu à quelques kilomètres de là, dans une position bien plus forte, naturellement presque inexpugnable, une ville dont il lui eût suffi de remettre les remparts en état pour se créer une bien meilleure défense.

Il est vrai que M. Marincola-Pistoja a cru récemment trouver, dans une petite monnaie de sa collection, la preuve que Scyllêtion exista du temps des Bruttiens et acquit même alors l'autonomie monétaire. C'est une pièce de bronze, mal conservée, dont le module est celui du quadrans romain de la série de l'as de poids oncial, et dont les types sont aussi ceux de ces monnaies : d'un côté la tête d'Hercule jeune, coiffé de la peau de lion, de l'autre une proue de navire. Au-dessus de ce dernier type était une légende actuellement illisible; mais en bas, à l'exergue, le savant cantazarais a cru discerner les lettres grecques ΛΑΚΙ, où il voit un débris du nom σκυΛΑΚΙον. Mais d'abord la lecture est plus que douteuse et je ne suis pas du tout sûr qu'il n'y ait pas en réalité, à cet endroit de la pièce, tout simplement MA, reste de la légende *ro*MA. De plus, quand même la monnaie serait bien grecque et porterait effectivement ce que M. Marincola-Pistoja croit y lire, elle n'en serait pas davantage pour cela à attribuer à Scylacium. Cette forme de nom est exclusivement romaine et ne peut pas se trouver

sur des éspèces de l'époque hellénique ou bruttienne. La seule forme alors en usage était Scyllêtion. Une légende ΛΑΚΙ sur une monnaie de fabrique bruttienne ne pourrait se compléter qu'en ΛΑΚΙνιου ou ΛΑΚΙνιας. La pièce où on la lirait serait nécessairement une monnaie sacerdotale du temple de Hêra Lacinia, comme on en possède du temple d'Apollon à Didymes, près de Milet, de celui de Zeus Casios à Cassiopé, dans l'île de Corcyre, du sanctuaire d'Orthia en Élide, du Carnéasion voisin d'Andania, en Messénie. Ces monnaies sacerdotales et sacrées tiennent une certaine place dans la numismatique grecque.

III

C'est seulement un siècle avant la fin de la République romaine qu'une ville, et cette fois une ville bien plus considérable que par le passé, fut rétablie vers le point où avait existé le Scyllètion grec. Parmi les colonies de citoyens romains fondées en 123 av. J. C. sur la rogation de Caïus Gracchus, il y en eut une d'envoyée à cet endroit du Bruttium, sous le nom de Colonia Minervia Scolacium, parallèle à ceux de Colonia Neptunia Tarentum et de Colonia Junonia Karthago, décrétées en même temps. *Scolacium* est la forme qu'on lit dans Velleius Paterculus et qu'on retrouve encore dans une inscription latine du temps d'Antonin le Pieux ; c'est la vieille forme latine du nom de la ville ; celle de *Scylacium*, qui n'apparaît que chez les écrivains du Ier siècle de notre ère, est une forme purement littéraire, née du désir de se rapprocher du type grec *Scyllétion*.

Scolacium ou Scylacium, ville toute romaine par suite de l'origine de ses premiers colons, fut dès ses débuts une cité importante, et resta telle jusqu'à la fin de l'empire,

Pomponius Méla, Strabon, Pline et Ptolémée la citent comme une des principales villes du Bruttium. Elle avait pour port Castra Hannibalis. Sous Nerva, la population en fut fortifiée par un nouvel établissement de vétérans comme colons. La ville prit alors les noms de Colonia Minervia Nervia Augusta Scolacium. Nous les lisons dans une inscription découverte en 1762, à 1,800 mètres de la moderne Squillace, entre cette ville et la mer, inscription qui mentionne la construction d'un aqueduc apportant des eaux à Scolacium, exécuté en 143 après J.-C. aux frais de l'empereur Antonin.

A la chute de l'Empire d'Occident, la ville de Scylacium n'avait encore rien perdu de son importance et de sa prospérité. A cette époque, le premier rang parmi ses citoyens était tenu par une famille puissamment riche d'Aurelii, dont les membres occupaient les plus hautes dignités de l'État et siégeaient à la fois dans les deux Sénats de Rome et de Constantinople. Un de ceux qui étaient allés s'établir à Byzance, Aurelius Heliodorus, y tint pendant dix-huit années consécutives la charge de Préfet du prétoire d'Orient, au temps où Théodoric régnait en Italie. Mais la plus haute fortune fut celle des membres de la famille qui étaient restés en Occident. Le premier d'entre eux dont il soit question dans l'histoire, Aurelius Cassiodorus l'aïeul, illustrissime, fut chargé sous Valentinien III et Maxime du gouvernement du Bruttium et de la Sicile, et parvint à préserver ces contrées, par une garde vigilante, des ravages de Genséric, roi des Vandales. Son fils, Aurelius Cassiodorus le père, reçut de Valentinien III les dignités de tribun et de *notarius*, ou de secrétaire. C'était l'ami le plus intime du célèbre patrice Aëtius. Il fut, avec le consulaire Gennadius Avienus et Carpilion, le fils d'Aëtius, un des ambassadeurs que l'empereur joignit au pape St Léon, quand celui-ci se rendit auprès d'Attila et parvint à obtenir de lui, moyennant un tribut annuel, la paix et sa retraite hors de l'Italie.

Après cette mission, Aurelius Cassiodorus pouvait poursuivre plus brillamment encore sa carrière, arriver facilement aux charges les plus élevées. Mais le meurtre odieux de son ami Aëtius par l'empereur lui-même, et presque aussitôt après la mort de Valentinien, avec l'état de décomposition et d'anarchie où cet événement fit tomber l'empire d'Occident, découragèrent ses espérances patriotiques et produisirent chez lui le dégoût de la vie publique. C'est seulement à force de bassesses qu'il eût pu se maintenir sur le terrain mouvant de la cour de Ravenne, où des fantômes éphémères d'empereurs se succédaient rapidement au gré des caprices des maîtres de la milice barbares. Il préféra renoncer aux affaires et finir sa vie à l'abri des orages, en jouissant de l'existence somptueuse que sa fortune lui permettait dans la vie privée. Il se retira donc, jeune encore, dans ses vastes domaines de Scylacium, et n'en sortit plus jusqu'à sa mort. C'est là que, vers 469 ou 470, il lui naquit un fils, Magnus Aurelius Cassiodorus, le grand Cassiodore. L'éducation de ce fils, qui annonçait dès son enfance les plus remarquables facultés, devint un intérêt nouveau dans la vie de l'homme d'État retiré des affaires. Il s'y consacra tout entier, et la gloire du fils est le vrai titre du père qui l'éleva, car ce fils fut le plus grand homme de l'Italie du VIe siècle, celui en qui se résuma le dernier éclat de sa civilisation, prête à disparaître au milieu de la barbarie triomphante. Chose bien rare, le caractère de Cassiodore fut toujours à la hauteur de son intelligence, et sa renommée demeure une des plus pures de l'histoire.

Son éducation terminée, Magnus Aurelius Cassiodorus, âgé de vingt ans à peine, quitta Scylacium pour Ravenne, afin de s'y pousser dans la carrière administrative, vers laquelle le dirigeaient ses traditions de famille, la seule, d'ailleurs, qui parût digne d'un clarissime de maison sénatoriale. C'était le moment où Odoacre venait de déposer

Romulus Augustule, le dernier des mannequins couronnés qui se soient assis sur le trône impérial d'Occident. Cet événement n'avait pas eu aux yeux des contemporains le caractère et l'importance capitale qu'il a pris dans l'histoire par ses conséquences. La suppression de l'Auguste fainéant qui régnait nominalement à Ravenne ne fut pas considérée comme portant atteinte à la suzeraineté de la couronne impériale sur l'Occident ; au contraire, en droit et dans la fiction légale, elle était tenue pour un rétablissement de l'unité de l'Empire. La députation du Sénat de Rome, qu'Odoacre envoya à Zénon pour lui rapporter les ornements impériaux d'Occident, était chargée de lui déclarer qu'il n'y aurait plus désormais qu'un empereur, et que le nouveau roi d'Italie reconnaissait celui de Constantinople pour son souverain ; Zénon y répondit en consacrant l'autorité d'Odoacre par les titres de Patrice et de Maître des milices d'Occident. Et ce titre devint même pour Odoacre le point de départ d'une prétention nouvelle, celle d'étendre son autorité sur tout l'Occident et de s'y faire reconnaître par les autres Barbares pour le vicaire de l'Empereur, prétention qui fut universellement repoussée en dehors de l'Italie. Voilà pour la fiction de droit, admise comme base de la légalité gouvernementale. En fait, la constitution de l'autorité royale d'Odoacre était pour l'Italie le rétablissement de l'ordre, la fin de l'anarchie et de l'avilissement de la dignité impériale, qui n'avaient cessé de désoler ce pays depuis la mort de Valentinien III. Le fils d'un homme dont le patriotisme romain s'était refusé à prendre part au gouvernement dans cette triste période, ne démentait pas les principes et la tradition de son père en se mettant au service d'Odoacre, dans sa tentative de restauration du principe d'autorité après une longue anarchie. C'était bien la romanité qu'il servait sous ce barbare.

Odoacre distingua rapidement le rare mérite du jeune Cassiodore ; il lui plaisait d'ailleurs de s'entourer de Ro-

mains de haute naissance ; c'était à ses yeux comme une confirmation de la légitimité de son pouvoir. Il appela donc Cassiodore, presque adolescent encore, au poste de *Comes rerum privatarum*, et peu après à celui, bien autrement important, de *Comes sacrarum largitionum*, qui lui donnait la haute main sur toute l'administration financière. Quand Théodoric, roi des Ostrogoths, envahit l'Italie et après plusieurs victoires, en 490, enferma Odoacre dans Ravenne, où il le tint assiégé trois ans avant de parvenir à se débarasser de sa rivalité en le mettant à mort par trahison, Cassiodore se retira dans ses propriétés du Bruttium, et là consacra toute son influence à empêcher ses compatriotes et les Siciliens de se compromettre en prenant parti dans la lutte. Puis, Théodoric ayant définitivement triomphé, il les décida à se soumettre à son gouvernement, au lieu de tenter une résistance et surtout d'appeler les Byzantins à leur secours contre les Goths. Ce n'était pas un sentiment de lâche complaisance pour le succès qui lui dictait cette conduite, c'étaient des pensées plus hautes et plus nobles. Dès lors il avait arrêté dans son esprit les grandes lignes de l'œuvre politique à laquelle il allait consacrer sa vie. Cette œuvre finit par échouer, mais c'est déjà un rare honneur que de l'avoir conçue. Elle était tout ce qu'un patriotisme intelligent pouvait alors rêver. Par une véritable intuition de génie, Cassiodore avait compris avant tout autre comment les nations chrétiennes pouvaient sortir de la décomposition de l'Empire et du chaos des invasions barbares. Restituer à l'Italie son unité, sa vie nationale et indépendante, sous l'égide de la royauté germanique que le hasard des armes venait d'en rendre maîtresse ; guérir les blessures de cette noble contrée par une sage administration, y relever la civilisation prête à périr, sur les bases traditionnelles consacrées par l'expérience des siècles et par la majesté, encore si puissante alors sur les imaginations, du nom romain. Conquérir graduellement les conquérants

barbares à cette civilisation restaurée, leur y donner une place et faire de cet élément plus jeune, qui infusait un sang nouveau dans la société, le bras armé de la romanité qu'il avait subjuguée. Réveiller l'étude des lettres, des sciences et des lois. Couler la nouvelle monarchie gothique dans le moule romain, en la faisant italienne. Empêcher Rome de passer sous la suprématie de Constantinople et d'y perdre son génie latin. Relever l'autorité de son Sénat jusqu'à lui faire rendre par le nouveau roi d'Italie son droit monétaire, supprimé par les Empereurs depuis Aurélien. Assurer la prépondérance du gouvernement civil dans l'État qui allait se constituer, en maintenant ce gouvernement dans des mains romaines, tandis que les choses militaires restaient l'apanage des Goths, ce qui n'était pas, du reste, une innovation, car depuis longtemps l'empire n'avait plus eu, sauf la glorieuse exception d'Aëtius, d'autres soldats ni d'autres généraux que des barbares. Voilà le plan qu'avait conçu Cassiodore et qui en fait le véritable précurseur des grands Italiens. C'est ce plan dont il poursuivit la réalisation tant qu'il fut dans les affaires. Mais comme première condition il exigeait la soumission de la société romaine à la royauté gothique et la consolidation du pouvoir de Théodoric, qui devait être le pivot de l'œuvre de reconstitution nationale.

A peine devenu le seul maître de l'Italie, Théodoric récompensa le service que lui avait rendu Cassiodore par le titre de Correcteur de la Lucanie et du Bruttium, c'est-à-dire par le gouvernement des provinces dont il lui avait assuré la soumission. Bientôt il l'appela près de lui. Le roi barbare et l'homme d'État romain étaient faits pour s'entendre, car le génie de Théodoric, inculte mais puissant et singulièrement enclin à la civilisation, avait de son côté conçu pour sa royauté un rôle tout à fait analogue à celui que lui désirait Cassiodore. Théodoric fut dans le VIe siècle comme un précurseur de Charlemagne, et l'œuvre qu'il

avait entamée, dans des circonstances malheureusement trop prématurées pour qu'elle pût réussir, offre une frappante analogie avec celle que sut plus tard mener à bon terme le grand monarque des Francs. Il affecta, d'une manière toute spéciale entre les Barbares, le rôle de champion de la romanité. Son ambition à peine déguisée était de ressusciter l'Empire d'Occident et de prendre la place vacante des Césars de Rome, ou du moins, puisque son origine barbare, avec les préjugés encore tout-puissants sur l'esprit des peuples, ne lui permettait pas de prétendre au titre impérial, de devenir une sorte de vicaire de l'Empereur absent. C'est pour cela qu'il rétablit l'usage, interrompu pendant la domination d'Odoacre, de désigner, d'accord avec la cour de Byzance, un consul pour l'Occident, et qu'après de longues négociations il parvint à obtenir d'Anastase, en 497, le renvoi à Rome des ornements impériaux d'Occident.

A ce moment c'était déjà Cassiodore qui dirigeait sa politique. Après l'avoir fait venir à sa cour, lui avoir confié plusieurs charges importantes auprès de sa personne et l'avoir admis dans son intimité quotidienne, il en avait fait son ministre principal, sous le titre de *A secretis*. Et précisément la première lettre officielle que le nouveau secrétaire d'État ait rédigée pour le roi, celle qui ouvre le recueil, formé par lui-même sous le titre de *Variarum libri*, des actes officiels sortis de sa plume, est la lettre qui entamait les négociations avec Anastase. Cassiodore conserva cette situation de ministre dirigeant presque jusqu'à la fin du règne de Théodoric, joignant à son office de secrétaire toutes les plus hautes de ces dignités honorifiques que le roi des Goths avait conservées à sa cour, en imitation de celle des empereurs. Déjà sénateur, il reçut la dignité de Patrice, dont les rois barbares de l'Occident se faisaient gloire d'être décorés; un peu plus tard (en 514), il fut le dernier grand homme pourvu de la dignité de consul, que Justinien allait bientôt abolir. Les barbares couronnés qu'il

servit, tous épris des souvenirs de la grandeur romaine, comparaient volontiers le ministre dont ils étaient fiers aux grands hommes de la République, à Métellus et à Caton. Il alliait dans sa personne les vertus de ces vieux Romains à celles des nouveaux chrétiens, comme dans ses titres les dignités de la République avec celles de l'Empire. Plein de respect pour les Papes et les évêques, il était en outre plein de sollicitude pour les populations. Médiateur intelligent et courageux entre les conquérants germains et la population italienne, il jouissait à un égal degré de la confiance du prince et de l'affection de ses propres compatriotes. C'est lui qui sut donner à la royauté ostrogothe ce caractère civilisateur et protecteur qu'elle conserva quelque temps ; c'est à lui qu'il faut attribuer la plus belle part dans ce grand règne de Théodoric, qui fut comme une halte lumineuse au milieu des progrès de la barbarie, et sous lequel ce n'était pas une formule mensongère que l'inscription empreinte sur les briques destinées à la réparation des édifices de la Ville Éternelle, *Roma felix regnante Theodorico*. Les lettres et les rescrits qu'il rédigea pour les princes dont il fut successivement le ministre, monuments infiniment remarquables d'élégance barbare, ne sont pas seulement, avec tous leurs défauts, l'expression la plus brillante de ce qui subsistait alors de la culture littéraire latine, ils se distinguent par la hauteur des pensées et la noblesse chrétienne des principes qu'on y trouve formulés.

Les questions religieuses constituaient peut-être le problème le plus délicat pour l'administration de Cassiodore, ministre catholique d'un monarque hérétique dont le chef de l'Église se trouvait le sujet. « Mais, a dit Montalembert, quoique arien, Théodoric sut longtemps protéger la liberté religieuse des catholiques, et, pendant la plus grande partie de son règne, l'Église eut bien plus à se louer de son indifférence bienveillante que de l'intervention oppressive et vétilleuse des théologiens couronnés qui régnaient à Byzance. »

Inspiré par son pieux et orthodoxe ministre, il disait noblement et sagement que, comme roi, il respectait ce qui était de l'Église et ne s'en mêlait pas autrement. Cassiodore, qui remplissait auprès de lui les fonctions de chancelier, faisait passer dans ses actes officiels les grands principes dont il était pénétré, et qu'avaient toujours invoqués jusqu'alors la plupart des docteurs chrétiens. « Nous ne pouvons, » faisait-il dire à Théodoric, « commander la religion, car nul ne peut être forcé de croire malgré lui ; » et à l'un de ses successeurs : « Puisque la Divinité souffre l'existence de plusieurs religions, nous n'osons pas en imposer une seule. Nous nous souvenons d'avoir lu qu'il faut sacrifier à Dieu volontairement, et non par la contrainte d'un maître. Celui-là donc qui tente d'agir autrement, s'oppose évidemment aux ordres divins. » Deux siècles après la paix de l'Église, il restait ainsi fidèle à la tradition des grands apologistes du temps des persécutions impériales : à Tertullien, qui avait dit : « La religion défend de contraindre à être religieux ; elle veut être consentie et non contrainte : » et à Lactance, selon lequel, « pour défendre la religion, il faut savoir mourir et non tuer. »

Tout ceci changea malheureusement dans les dernières années du règne de Théodoric, où ce grand prince, affaibli par l'âge et devenu soupçonneux, souilla sa gloire par d'odieuses cruautés. Justin, parvenu à l'empire à Constantinople, avait rendu, dans son zèle outré pour le catholicisme, un édit de persécution contre les hérétiques et fait fermer les églises des ariens dans les provinces où s'étendait son autorité. Théodoric, profondément irrité de cet acte d'intolérance, députa à Constantinople le pape Jean Ier pour demander à Justin de retirer son édit. Au lieu de remplir la mission qu'il avait acceptée, le pontife, trahissant la confiance de Théodoric, encouragea l'empereur à persévérer dans la voie où il venait d'entrer. Il est facile de concevoir dans quelle fureur entra le roi des Goths quand il apprit cette nouvelle ; le barbare se réveilla dans toute la sauvagerie de sa nature, sous le vernis de civilisation qu'il avait revêtu, quand il se vit trompé. Par ses ordres, le Pape à son retour à Ravenne, fut saisi et jeté dans la prison où

il languit quelque temps avant de mourir. L'Église a décerné à Jean Ier les titres de saint et de martyr, à cause de la pieuse fermeté qu'il montra dans cette épreuve ; mais tout en s'inclinant devant sa décision, il est impossible de méconnaître le double et grave tort dont il s'était chargé, en ne refusant pas la mission que le roi lui demandait de remplir à Constantinople, s'il la croyait contraire à sa conscience, puis en agissant auprès de Justin en sens contraire de ce qu'il avait promis. Théodoric, après cet événement, ne vit plus dans les catholiques et dans les Romains que des traîtres qui conspiraient avec Constantinople pour le renverser. Son oreille s'ouvrit aux excitations des courtisans ariens qu'il avait fait entrer dans ses conseils, et qui mettaient à profit des dispositions si propices à leurs desseins. Cassiodore, après avoir vainement essayé de retenir le roi et de contrebalancer leur influence, abandonna la partie. Il se démit de ses charges et se retira dans ses propriétés de Scylacium, sans plus vouloir garder de part au gouvernement. Avec lui, Théodoric perdait son bon génie. Livré désormais à des conseillers pervers, il devint un tyran aussi sanguinaire qu'ombrageux ; un grand nombre de victimes innocentes furent sacrifiées à ses colères pendant les deux ans qu'il vécut encore. Boëce et son beau-père Symmaque, succombant devant les plus injustes accusations de haute trahison, eurent la tête tranchée. Enfin le roi des Goths couronna tristement sa carrière par un édit qui chassait les catholiques de toutes leurs églises ; heureusement sa mort en empêcha l'exécution.

Théodoric n'ayant pas laissé d'enfants mâles, la couronne passa après lui à son petit-fils Athalaric, âgé de huit ans seulement, sous la tutelle de sa mère Amalasonthe. Digne fille du fondateur de la royauté ostrogothique, et par sa haute intelligence et par la fermeté de son caractère, Amalasonthe était catholique et avait reçu une éducation toute romaine. Pieuse et humaine autant qu'habile politi-

que, elle reprit la tradition des grandes années de son père et s'étudia à réparer le mal qui s'était fait à la fin de son règne. La régence de cette princesse fut le temps le plus heureux et le plus prospère de l'Italie gothique. Elle nourrissait depuis de longues années pour Cassiodore des sentiments de respect et d'amitié. C'était lui qui était naturellement appelé à devenir son principal conseiller. Mais avant de le faire revenir près d'elle à Ravenne, elle voulut utiliser sa présence dans le midi de l'Italie, sérieusement menacé par les préparatifs de guerre qu'avait faits Justinien en prévision de la mort de Théodoric. Elle le chargea donc temporairement du commandement des côtes de cette région, qu'il mit si bien et si activement en état de défense que l'empereur renonça pour le moment à tout projet d'attaque. Cassiodore profita de cette mission pour améliorer la condition des villes de sa province natale, alléger leurs charges et redresser les torts dont elles avaient eu à souffrir. Les troupes, mal payées, y commettaient de graves désordres ; il n'hésita pas à pourvoir à leur solde sur sa fortune personnelle, afin de les ramener à la discipline.

Ceci fait, Amalasonthe l'appela au siège du gouvernement et lui rendit son titre de secrétaire d'État. Ce fut lui qui dirigea toute l'administration des huit années de régence, s'occupant activement des intérêts du peuple italien, sauvegardant les droits sacrés de l'Église, et appelant aux charges publiques les hommes les plus doctes et les plus probes. Un des actes les plus remarquables, rendus alors par ses soins, fut l'édit qui rétablissait les professeurs publics de grammaire, de rhétorique et de droit, que depuis plus de cinquante ans on avait cessé d'entretenir aux frais des finances de l'Etat.

Au commencement de l'année 534, Amalasonthe, pour récompenser les services de Cassiodore, l'éleva à la dignité de Préfet du prétoire, la plus haute de l'État après celle du souverain. Mais dans la même année, le jeune Athalaric

mourait de la peste, Amalasonthe faisait ceindre la couronne à son cousin Théodahat et celui-ci payait sa dette de reconnaissance envers elle en la faisant assassiner. Quelques historiens modernes ont fait un reproche à Cassiodore de ne pas être sorti des affaires après le meurtre de sa bienfaitrice et d'avoir continué à servir l'indigne Théodahat, couvert du sang d'Amalasonthe. Il ne me semble pas qu'il y ait besoin de le justifier des motifs honteux que lui prêtent en cette occasion ses accusateurs. La vie entière du grand ministre de la monarchie gothique le met à l'abri de tout soupçon de semblables mobiles. Le fait est que Cassiodore ne jugea pas que le crime même de Théodahat suffît à le relever du fardeau de la tâche surhumaine qu'il avait assumée, consacrant sa persévérance et son énergie à préserver l'autorité de ses propres excès, à adoucir les mœurs des Goths et à garantir les droits des Romains. L'honneur lui commandait d'ailleurs de ne pas abandonner le timon du navire au moment de la tempête, et l'assassinat d'Amalasonthe fournissait à Justinien le prétexte, attendu par lui depuis bien des années, d'entreprendre de reconquérir l'Italie sur les Goths. Toute la politique de Cassiodore avait eu pour objectif d'empêcher l'absorption de sa patrie dans l'empire byzantin, où il voyait la perte de son individualité nationale, et d'assurer le maintien de cette individualité sous le sceptre des Goths, en établissant une intime union entre eux et les Romains. Il se devait à lui-même de ne pas abandonner son œuvre quand un grand péril la menaçait, de travailler énergiquement à la maintenir au travers de toutes les tristesses et de tous les déboires, et de consacrer ses derniers efforts à organiser, dans tout ce qui dépendait de ses fonctions civiles, la résistance de l'Italie à la conquête grecque.

Voilà pourquoi il resta Préfet du prétoire sous l'incapable Théodahat et sous son successeur, le vaillant Vitigès. Les papiers d'État compris dans les derniers livres des

Variæ témoignent de l'inconcevable activité qu'il déploya dans ces circonstances critiques. Nous l'y voyons tantôt essayant de négocier la paix avec Justinien, tantôt s'occupant de faire rentrer exactement les impôts pour fournir aux dépenses de la guerre, veillant à la solde des troupes, travaillant à réfréner leurs désordres et à procurer quelque soulagement aux populations pressurées par les armées des deux belligérants, prenant des mesures pour assurer les approvisionnements, tantôt enfin s'efforçant de réveiller le zèle des provinces et des villes en faveur de la cause qu'il considérait comme nationale. Les dernières pièces officielles émanées de lui datent de l'année où Vitigès, repoussé de Rome qu'il avait inutilement essayé de reprendre sur Bélisaire, se vit, après la perte d'Ariminum, enfermé dans Ravenne par les armées de l'empire grec. A ce moment, Cassiodore désespéra de sa tâche et ne se sentit plus la force de continuer une lutte dont l'issue n'était plus désormais douteuse. Il était alors âgé de près de soixante-dix ans, et pendant un demi-siècle il avait soutenu sans faiblir le poids des plus grandes affaires. Il voyait l'œuvre de sa vie détruite. L'Italie, devenant byzantine, cessait d'être un État indépendant pour passer à l'état de province éloignée et sacrifiée, dans un empire dont le centre et l'esprit n'étaient plus romains. La monarchie italienne des Goths était frappée à mort; il n'y avait plus d'espérance de la relever et de la maintenir. Sa catastrophe finale était désormais une question de temps, et à ce moment elle paraissait plus imminente qu'elle ne devait l'être en réalité, grâce à l'indomptable énergie de Totila. Dans ces circonstances, Cassiodore résolut de renoncer aux affaires et au monde, et de passer la fin de sa vie dans la solitude religieuse. Il ne voulait pas servir de nouveaux maîtres et se sentait impuissant à prévenir la ruine de ceux auxquels il s'était dévoué. Résignant donc toutes ses charges, il quitta Ravenne et se retira dans le Bruttium. Là, dans ses domaines patri-

moniaux, à côté de Scylacium, il fonda un vaste couvent, le *Monasterium Vivariense*, où il fit lui-même profession de la vie monastique, prenant la direction de la communauté à titre d'abbé. Bélisaire respecta la retraite de ce noble adversaire qui se retirait de la lutte. Bien que la province où il venait fixer ainsi sa demeure fût depuis quelque temps déjà au pouvoir des impériaux, le vieux ministre des rois Ostrogoths n'y fut aucunement inquiété. Et un peu plus tard, quand la fureur de la nouvelle guerre entre Bélisaire et Totila se reporta sur le midi de l'Italie, sévissant du côté de Crotone et de Tarente, les deux partis s'accordèrent dans le même respect pour l'inviolabilité de l'asile de paix où Cassiodore prolongeait sa vieillesse dans la prière et l'étude.

« Ce fut, dit Montalembert, la première, après la chute de l'empire romain, de ces conversions éclatantes, dont une innombrable série se déroule ensuite sous les yeux, et qui allaient jusque dans les plus hauts rangs de la société nouvelle chercher les grands du monde pour leur apprendre à expier leur grandeur, à se reposer de leur puissance et à mettre un intervalle entre les agitations du monde et le jugement de Dieu. »

IV

Malgré son grand âge, Cassiodore, en revêtant la robe de moine, recommença une nouvelle vie, qui se prolongea encore pendant trente années. La profession religieuse offrit autant d'attraits à son âme que d'emplois à son activité. Il avait emmené comme compagnon dans sa retraite, pour trouver en lui un maître dans la contemplation et dans la discipline ascétique, et aussi un auxiliaire dans ce qu'il voulait faire pour l'éducation de ses moines, le célèbre Denys le

Scythe ou le Petit, ce moine de naissance gothique qui était devenu l'un des premiers savants de son temps, également versé dans la connaissance des deux langues grecque et latine, l'auteur de la première collection de canons conciliaires qui ait été formée, le réformateur du cycle pascal et l'inventeur du comput de l'ère chrétienne, dont nous continuons à nous servir sans avoir corrigé l'erreur de quatre ans commise par Denys au sujet de son point de départ. Le monastère, où de nombreux adeptes de la vie religieuse, entraînés par l'exemple de l'ancien ministre, vinrent bientôt se grouper autour de lui, était une véritable ville cénobitique. Cassiodore avait consacré une part considérable de l'immense fortune reçue de ses ancêtres à en élever les bâtiments, aussi magnifiques qu'étendus, qui passaient pour un des modèles de l'architecture de l'époque. Le monastère de Vivaria n'était pas, d'ailleurs, sa seule fondation monastique. Ceux de ses disciples qui se croyaient appelés à une vie plus austère que celle des cénobites, dont la demeure était voisine de la mer, trouvaient, en gravissant la montagne qui les dominait, dans un site plus âpre et plus sauvage, des cellules isolées où ils pouvaient goûter, dans toute sa pureté, « le suave et secret bonheur de la solitude absolue, si toutefois, ajoute le grand serviteur de Dieu, leur cœur s'y était préparé par un essor intérieur. » C'est l'ensemble de ces cellules séparées, avec l'église qui en formait le centre, que l'on appelait le *Monasterium Castellense*.

Lui-même, dit Montalembert, dont je me plais à citer les pages éloquentes qui résument si bien la vie de Cassiodore moine, lui-même, successivement moine et abbé, passa trente années dans cette retraite, occupé à gouverner sa communauté, à y unir l'étude des sciences et des lettres à la poursuite de la vie intérieure. Pendant sa vie politique, il avait usé de son pouvoir avec une énergique sollicitude pour maintenir l'éducation publique et la vie intellectuelle dans cette pauvre Italie, que venaient périodiquement recouvrir des flots

de conquérants ignorants et grossiers. Il avait même, au plus fort de ses occupations publiques, écrit en douze livres une histoire des Goths dont on ne saurait assez regretter la perte ; et on le voit sous Théodoric, à l'occasion de l'envoi d'un poète musicien que Clovis avait demandé à ce prince, se livrer à une longue dissertation sur la musique, qu'il appelle la reine de nos sens, en invoquant l'exemple de David avec cent autres empruntés à la mythologie et à la poésie classiques. On l'a proclamé, non sans raison, le héros et le restaurateur de la science au vi^e siècle. Une fois moine, il fit de son monastère une sorte d'académie chrétienne et le foyer principal de l'activité littéraire de son temps. Il y avait rassemblé une immense bibliothèque où certains religieux, sous le nom d'*antiquaires*, copiaient les manuscrits, et où d'autres revisaient leurs transcriptions, comme les correcteurs de nos imprimeries revisent nos épreuves. Il y imposait à ses religieux un plan d'études complet et sévère. Il prêchait lui-même d'exemple ; il leur enseignait avec un zèle infatigable l'Ecriture Sainte pour laquelle il avait essayé en vain, de concert avec le pape Agapit, d'établir à Rome même des professeurs publics. Il y joignait l'étude des sept arts libéraux et toute la littérature profane, ce qui ne l'empêchait pas de pratiquer humblement les moindres détails de la vie commune, et de se faire le lampiste et l'horloger, en même temps que le professeur de sa communauté. On aime à le voir, dans ses doctes traités, citer et commenter sans cesse, en même temps que les Pères de l'Église, ses chers poètes, Térence, Horace, Virgile surtout, et dans Virgile les *Géorgiques*, dont sa pittoresque retraite au fond de la Calabre lui faisait encore mieux sentir et vanter les beautés :

Rura mihi et rigui placeant in vallibus amnes !

Ce fut à Vivaria qu'il composa la plupart de ses ouvrages, et surtout son fameux traité *Sur l'enseignement des saintes lettres*, espèce d'encyclopédie élémentaire qui fut le code de l'éducation monastique et servit longtemps de programme à l'éducation intellectuelle des peuples nouveaux. A quatre-vingt-treize ans, il eut le courage de commencer un traité *Sur l'orthographe*, dans le but de concourir à la correction des anciens exemplaires des Saints Livres.

Cassiodore donna ainsi, du sein de sa nombreuse communauté, l'un des premiers et des plus illustres modèles de cette alliance de la vie religieuse avec la vie intellectuelle qui devait tant honorer l'ordre

monastique. Cette passion littéraire qui enflammait le noble vieillard ne servait qu'à redoubler son zèle pour la stricte observance de la régularité monastique. « Dieu nous fasse la grâce, écrivait-il, d'être semblables à des bœufs infatigables pour cultiver le champ de Notre Seigneur avec le soc de l'observance et des exercices réguliers. » On ne sait trop quelle règle il avait adoptée. Quelques-uns ont cru que c'était celle de Saint Benoît, son contemporain; mais il n'en fait aucune mention spéciale, en recommandant à ses moines de suivre les règles des Pères en général avec les ordres de leur propre supérieur, et de consulter les Institutes de Cassien. Cependant on reconnaît tout au moins une profonde analogie entre les usages pratiqués à Vivaria et les grands exemples de saint Benoît, dans les préceptes que donne Cassiodore au sujet du travail manuel. Il veut que ceux qui ne sont pas capables d'étudier ou de transcrire les manuscrits s'appliquent à l'agriculture et au jardinage, surtout pour le soulagement des hôtes et des infirmes. Comme Benoît, il leur recommande une affectueuse sollicitude envers les voyageurs, les pauvres et les malades du voisinage. Comme Benoît, il veut que les cultivateurs des terres monastiques aient part au bien-être temporel et spirituel de la vie religieuse. « Instruisez vos paysans aux bonnes mœurs, dit-il; ne les grevez pas de redevances onéreuses ou nouvelles; appelez-les souvent à vos fêtes, afin qu'ils aient à rougir, s'il y a lieu, de vous appartenir et de si peu vous ressembler. » Enfin, il semble suivre la règle de Benoît jusque dans ses moindres détails, en ce qui touche la psalmodie nocturne et quasi perpétuelle qui caractérisait le culte monastique, et dont il expliquait ainsi qu'il suit la signification à ses nombreux disciples; « Pendant le silence de la nuit, la voix des hommes éclate dans le chant, et, par des paroles chantées avec art et mesure, elle nous fait retourner à celui de qui la divine parole nous est venue pour le salut du genre humain... Il ne se forme qu'une seule voix de toutes celles qui chantent, et nous mêlons notre musique avec les louanges de Dieu, que chantent les anges, quoique nous ne puissions pas les entendre. »

Avant de mourir, Cassiodore abdiqua la charge d'abbé, afin de se livrer tout entier à la contemplation de l'éternité. Mais il n'en vivait pas moins dans une tendre et vigilante union avec ses religieux. Il terminait tous ses écrits en leur demandant avec instance, et comme l'acquit d'une dette de cœur, de prier pour son âme. « Avec l'aide

de Dieu, dit-il à la fin de son traité de littérature sacrée, j'ai pu beaucoup travailler à votre instruction : payez-moi de retour par vos progrès dans les saintes lettres, et par la persévérance de vos prières pour moi. » Et à la fin de son *Orthographe* : « Adieu, frères chéris, ne m'oubliez pas en priant. J'ai fait ce que j'ai pu pour vous séparer du nombre des ignorants; à votre tour obtenez de Dieu que je ne sois pas confondu avec les impies et puni comme eux. »

A l'âge de cent ans, Cassiodore travaillait encore. Dans ses *Commentaires sur les Psaumes*, arrivé au centième, il termine son explication par des actions de grâces à Dieu de lui avoir accordé de parvenir à cet âge si rare, l'implorant en même temps pour le salut de son âme. C'est vers le même moment que Narsès mourait à l'âge de 95 ans, suivant de bien peu dans la tombe Justinien, mort plus qu'octogénaire. Un monde et une civilisation s'éteignaient avec ces illustres vieillards.

« On aimerait à savoir quand et comment Cassiodore mourut, dit encore Montalembert; car suivre jusqu'à la fin les hommes auxquels on s'attache est un besoin pour le cœur. Mais nul ne nous l'a dit. Cette grande lumière de la chrétienté naissante, volontairement voilée au sein de la vie monastique, s'y éteignit sous l'œil de Dieu seul, et sans que le regard de la postérité ait été admis à contempler sa fin. »

En 555, Cassiodore avait pu voir encore, du fond de son pieux asile, après les fureurs de la guerre entre Bélisaire et Totila, les bandes austrasiennes, et en grande partie composées de païens, de Bucelin et de Lothaire porter la dévastation dans le Bruttium, sous prétexte de secourir contre les Grecs les derniers débris des Ostrogoths. Il dut mourir dans les environs de la date où les Lombards, sous la conduite d'Alboin, firent leur entrée dans le nord de l'Italie. Dieu lui épargna la douleur de voir sa terre natale foulée et désolée par ces nouveaux envahisseurs, quand le roi Autharis vint planter ses enseignes jusqu'en vue de la

Sicile, en pillant tout devant lui, et quand Arichis, duc de Bénévent, s'empara de Crotone ainsi que du pays environnant, y compris Scylacium. Il est probable que la ruine des monastères de Vivaria et de Castellum fut un des épisodes de l'une ou de l'autre de ces deux invasions, où les Lombards, encore ariens, déployaient un acharnement féroce contre les églises et les couvents catholiques. Ils durent traiter les beaux monastères fondés par Cassiodore de la même façon que l'abbaye du Mont-Cassin. En effet, si la date précise de la ruine de ces saints établissements est ignorée, on sait positivement qu'ils ne survécurent que de bien peu à la mort de leur fondateur.

V

Les œuvres de Cassiodore nous fournissent les éléments les plus précis pour la solution d'une question fort controversée entre les érudits qui ont jusqu'ici traité de la topographie antique de la Calabre, celle de la situation précise de sa ville natale. Il y a sur ce point deux opinions différentes. Pour les uns, comme Barrio, Marafioti, Fiore, M. Mazocchi et M. Marincola-Pistoja, la moderne Squillace occupe l'emplacement exact du Scylacium antique. Pour les autres, la ville ancienne était au bord de la mer et sa population s'est retirée dans l'intérieur des terres, sur la hauteur de Squillace, à l'époque des incursions sarrazines. Lupis et Alberti ont même cru retrouver les ruines de Scylacium sur le penchant nord-ouest du promontoire de Stalletti.

Pour ma part, après une étude approfondie du terrain et des textes qui peuvent éclaircir le problème, je suis convaincu que les deux opinions sont vraies et sont fausses suivant qu'il s'agit du Scyllêtion grec et du Scylacium ro-

main, qui n'ont pas occupé le même site. Et c'est ce dont je crois pouvoir fournir ici la preuve.

Squillace a succédé, juste à la même place, au Scylacium romain. Ceci ne me paraît pas un seul instant douteux pour quiconque lit Cassiodore. Il nous a légué une description détaillée de la ville, telle qu'elle était de son temps ; et tous les traits de cette description s'appliquent à la situation de Squillace ; ils ne conviennent à aucun emplacement du voisinage, et moins peut-être qu'à tout autre aux ruines voisines de Stalletti. Cette description se trouve dans une lettre officielle écrite par le ministre des rois Goths, sous le règne de Vitigès, quand déjà la guerre avec les Grecs sévissait dans toute sa violence. Elle est adressée au chancelier de Lucanie et de Bruttium, pour lui prescrire de diminuer les charges financières abusives qui pesaient sur Scylacium. Cassiodore a saisi cette occasion pour insister sur les charmes de sa ville ; et il le fait dans des termes où respire une sorte de nostalgie du sol natal, qui laisse deviner les intentions de retraite dans ces lieux qu'il allait bientôt réaliser. La plupart de ceux qui ont eu l'occasion de parler de cette lettre, n'ayant pas vu Squillace, se sont imaginés que la description y était purement rhétorique. En la lisant sur les lieux, on constate, au contraire, qu'elle est singulièrement précise, tellement précise qu'elle constitue un document topographique du plus haut prix ; et l'on reconnaît même que, malgré les défauts d'un style à la fois quintessencié et entaché de barbarie, elle a, en réalité, autant de grâce que d'exactitude. C'est un des meilleurs échantillons du style propre à Cassiodore, style qui rappelle les ciselures contournées, compliqueés, étranges et un peu sauvages, mais pourtant élégantes et remarquablement exécutées, de l'orfèvrerie de travail ostrogothique, ainsi que la chaude harmonie de leurs grenats enchâssés dans l'or.

« La cité, dit-il, est établie au-dessus d'un golfe de la

mer Adriatique (Cassiodore étend ici ce nom abusivement à la mer Ionienne). Elle pend sur le flanc d'une colline à la façon d'une grappe de raisin ; non qu'elle s'élève en présentant une ascension longue et difficile, mais comme pour fournir au regard l'occasion d'être charmé par la perspective des campagnes verdoyantes et de la surface azurée de la mer. Cette cité contemple le soleil naissant dans son berceau même, de telle façon que l'aurore n'a pas le temps d'y précéder la venue du jour ; mais dès que l'astre commence à se lever, son flambeau s'y distingue par son éclat vibrant. Elle regarde encore Phébus dans toute sa splendeur, elle brille à chaque heure de sa lumière ; c'est vraiment la patrie du soleil, et un tel nom lui conviendrait bien mieux qu'à Rhodes. » Voilà un trait bien topique, et qui définit parfaitement la situation de Squillace sur un piton isolé au milieu d'un bassin circulaire, où elle reçoit librement les rayons du soleil à toute heure, sans que rien vienne pour elle en intercepter l'éclat, et aussi l'ouverture à l'est de la vallée qui débouche de ce bassin vers la mer, de telle façon que le premier rayon que le soleil levant fait courir sur les flots vient frapper cette ville. Tout ceci est d'une extrême précision, et la jolie comparaison avec une grappe de raisin ne l'est pas moins, car de quelque côté qu'on regarde Squillace la ville apparaît suspendue sur le penchant de sa colline, avec ses maisons qui s'étagent les unes au-dessus des autres comme les grains de la grappe.

Voici encore qui n'est pas moins précis, qui ne saurait convenir en aucune façon au site des ruines voisines de Stalletti, et qui caractérise, au contraire, de la façon la plus juste la position de Squillace au centre d'un bassin d'une merveilleuse fertilité, encore aujourd'hui tout cultivé, comme du temps de Cassiodore, mais qui fait payer cher sa richesse agricole par l'insalubrité que ses exhalaisons humides répandent aujourd'hui jusque dans la ville. « De quelque côté qu'ils se retournent, ceux qui résident

dans la cité jouissent du spectacle des travaux d'une magnifique culture. On voit de là les vendangeurs recueillir d'abondants raisins, les bœufs fouler sur l'aire les grasses moissons, et partout ce sont de verdoyantes plantations d'oliviers. Celui qui fait le tour de la ville, partout où il regarde, ne cesse pas d'avoir sous les yeux l'agréable perspective des champs. C'est à tel point que l'on oublie les murs qui forment l'enceinte et qu'on finit par se croire dans une cité rurale ou une villa urbaine. Participant à la fois de la ville et de la campagne, ce lieu mérite à un égal degré les louanges que l'on donne à l'une et à l'autre. Le voyageur de passage emporte le désir d'y revenir ; celui qui se sent fatigué du travail aspire à y chercher le repos. » Le dernier trait a quelque chose de pénétrant dans la simplicité même avec lequel il est exprimé. Cassiodore y met à nu le découragement qui a saisi son âme et la résolution de retraite qui mûrit dans son esprit.

Dans une autre lettre, de date antérieure, du temps où il n'avait pas encore commencé à rompre ses attaches mondaines, il écrit au chancelier de Lucanie et de Bruttium pour lui demander d'envoyer à la cour de Ravenne quelques-uns des produits gastronomiques de son pays, des fromages de la Sila et du vin de Palmi, qu'il a eu l'occasion de vanter à la table du roi. Il recommande de prendre le vin dans son propre cellier, pour être sûr de sa qualité. Et à cette occasion il se laisse aller, sur les mérites de ces fromages et de ce vin, à une petite amplification rhétorique, qui doit ici trouver sa place. « Le fromage de la Sila (*Silanus caseus*), grâce à la qualité des herbages, se confectionne dans des conditions de telle bienveillance de la nature, qu'on dirait qu'il a un goût de miel, quoique rien d'étranger n'y ait été mêlé. Dans ce pays le lait coule, presque sans y être provoqué, des mamelles gonflées des bestiaux, de telle façon qu'il ne sort pas goutte à goutte comme du ventre des troupeaux d'autres contrées, qui passent ce-

pendant pour fécondes, mais que c'est un torrent qui s'échappe de lui-même à peine le pis a-t-il été touché. Son parfum est suave et comme pénétré des senteurs variées de toutes les herbes de la montagne ; à l'odeur on reconnaît la qualité des pâturages d'où il provient, et il y a autant de plaisir à le flairer qu'à respirer une fumée d'encens. Ce lait contient tant de crème et si épaisse, qu'elle semblerait la liqueur figée de l'arbre de Pallas, si celle-ci n'était pas d'un jaune vert, tandis que la crème de notre lait est d'un blanc de neige. Les pâtres joyeux rassemblent dans des formes largement ouvertes l'abondance merveilleuse de cette crème, et en y mêlant de la présure la font se coaguler en fromages encore mous, auxquels on donne la figure d'une sphère. On les porte ensuite dans des caves souterraines, où on les garde quelque temps et où ils achèvent de prendre la solidité durable du fromage sec et de garde. Fais-en au plus tôt embarquer un certain nombre sur le premier bâtiment en partance, afin que par ce petit présent nous puissions donner satisfaction au désir royal. Quant au vin de Palmi (*Palmatianum vinum*), que l'antiquité a ainsi nommé pour le louer en le caractérisant comme méritant justement la palme, il faut t'en procurer qui ait perdu l'âpre verdeur qu'il a au sortir du pressoir, mais qui ait pris le suave bouquet qui s'y développe avec le temps. Car il a beau être, entre les vins du Bruttium, le dernier par l'éloignement de sa position géographique, le jugement unanime des connaisseurs en fait le premier pour sa qualité. Il égale le vin de Gaza et ressemble à celui de la Sabine, mais se distingue de tous par son parfum. Voilà pourquoi il a acquis une si haute renommée. Il faut en chercher qui soit de premier choix dans son genre, pour bien prouver que la sagesse de nos ancêtres ne lui a pas donné un nom impropre. Il doit être liquoreux, mollement onctueux, chaud et excitant, parfumé au sentir, d'une blancheur limpide ; et c'est surtout l'arrière-goût qu'il laisse

au palais qui le rend digne de la palme. Ce vin tonifie l'estomac fatigué, raffermit les entrailles, fortifie la poitrine, sèche les plaies qu'on en lave; toutes les qualités que l'on cherche à donner à des vins composés, il les possède naturellement. » Quel bon propriétaire de vignobles que ce Cassiodore! et combien ces louanges hyperboliques données au vin de son cru sont un trait de nature! Nous sommes tous comme cela, nous autres viticulteurs. Ami lecteur, il ne faudrait pas beaucoup me presser pour que je parte du même ton sur le vin de mes vignes et que je vous démontre *ex professo* que c'est le premier de l'Europe. C'est avec une vraie sympathie que je retrouve le même dada chez le vieux ministre, à qui l'enivrement des grandeurs et les soucis de la politique n'ont pas fait oublier ses chères vignes et le bon vin qui dort dans son caveau.

La lettre au *Cancellarius* Maxime ne détermine pas seulement la situation précise de la ville, mais aussi celle de la principale maison de campagne que Cassiodore avait dans le voisinage de Scylacium. « C'est là, dit-il, que nous avons fait nos *Claustra Neptunia*. Au pied du mont Moscius, nous avons établi des appareils pour faire pénétrer l'eau des gouffres de Nérée dans les entrailles excavées des rochers. Là des troupes de poissons, se jouant dans une libre captivité, donnent un spectacle qui repose l'esprit et amuse le regard. Ils courent avides au-devant de la main des hommes et viennent y chercher leur nourriture, avant d'y devenir aliments eux-mêmes. L'homme nourrit ainsi les délices de sa table ; et la facilité qu'il a de les capturer fait que bien souvent, rassasié, il les laisse en paix. » Les vastes excavations, creusées de main d'homme dans le roc, dont Cassiodore avait fait ses viviers d'eau de mer, subsistent toujours au pied du promontoire de Stallettì, le mont Moscius de la lettre, tout auprès des ruines que quelques-uns ont regardé comme celles de Scylacium. On les appelle Grotte di San-Gregorio ou di Stallettì. Mais depuis des

siècles elles sont à sec ; l'eau de la mer n'y était introduite qu'artificiellement, au moyen d'appareils mécaniques et d'écluses.

C'étaient là les viviers qui avaient valu son nom au *Monasterium Vivariense* ; il avait été construit tout à côté, bien évidemment sur l'emplacement de la villa des Aurelii. Cassiodore nous l'apprend encore, dans le chapitre de son traité *Sur l'enseignement des saintes lettres* où il vante à ses disciples les charmes du monastère qu'il a préparé pour leur résidence.

« La situation même du monastère de Vivaria, leur dit-il, vous engage à préparer bien des choses pour le soutien des voyageurs étrangers et des pauvres ; car vous avez des jardins bien arrosés et tout près de vous le cours poissonneur du fleuve Pellène (le Fiume di Squillace ou Alessi de nos jours, qui passe, en effet, très près de Stalletti avant de se jeter dans la mer). Le volume de ses ondes ne le rend pas redoutable, et en même temps il n'est pas non plus à mépriser pour leur exiguité ; mais, soigneusement endigué et réglé avec art, il vient couler chez vous, divisé en canaux, partout où son arrosement est nécessaire, suffisant pour abreuver vos jardins et n'y devenant jamais une source de dégâts. Il est là quand on le désire, et il se retire quand il a accompli la tâche qu'on attendait de lui ; c'est donc un ornement sans importunité, qui ne manque jamais quand on en a besoin. A vos pieds, vous avez la mer, qui fournit aux pêches les plus variées et donne, si l'on veut, le poisson vivant à enfermer dans les viviers. Car nous avons préparé, avec l'aide de Dieu, d'agréables réceptacles où une multitude de poissons erre, retenue par une clôture sûre, et si bien habituée à ces cavernes de la montagne qu'elle ne s'y sent pas prisonnière, car elle peut librement prendre sa nourriture et se cacher comme elle veut. Nous y avons aussi fait construire des bains disposés pour le traitement des malades, là où coulent des sources dont l'eau est également

bonne pour boire et pour se baigner. Aussi les étrangers ont-ils plus de raisons de vouloir habiter votre monastère que vous de désirer chercher d'autres lieux. »

Il résulte formellement de ceci que les ruines, étendues mais informes, qui se voient encore dans le voisinage des Grotte di Stallettì, et qui consistent presque exclusivement en débris de maçonneries romaines de basse époque, en briques séparées par une forte épaisseur de ciment, ne sont pas celles de la ville de Scylacium, mais bien celles du *Monasterium Vivariense*, véritable cité monastique, avons-nous dit, et de la somptueuse villa patrimoniale des Aurelii du Bruttium, englobée dans les constructions du monastère. On désigne le lieu de ces ruines sous le nom de Coscia di Stallettì.

Non loin de là, près du rivage, une belle source jaillit du sol rocheux, épanchant ses eaux abondantes et cristallines. Les habitants du pays l'appellent Fontana di Cassiodoro. C'est la fontaine Aréthuse, située sur le territoire de Scylacium (1), dont Cassiodore parle et raconte des merveilles dans une lettre officielle adressée, au nom du roi Athalaric, à un des magistrats de la contrée pour ordonner des poursuites contre les brigands qui avaient volé les mulets d'un fonctionnaire en voyage, tandis que lui et sa suite faisaient la sieste au bord de la route, près de cette fontaine.

(1) *In Scylatino territorio*. Quelques-uns des manuscrits de Cassiodore portant en cet endroit *Sciliano* et *Scitiliano*, au lieu de *Scylatino*, une partie des commentateurs modernes ont proposé de lire *in Siciliano territorio* et d'appliquer ceci à l'Aréthuse syracusaine. Mais d'abord *Sicilianus* au lieu de *Siculus* ou de *Siciliensis* serait un barbarisme que l'on n'a pas le droit d'attribuer sans preuve à l'écrivain. Et d'ailleurs la fontaine sicilienne d'Aréthuse était située, non seulement dans la ville même de Syracuse, mais dans l'île d'Ortygie. Par conséquent, ni la description qui est donnée dans la lettre, ni l'aventure de brigand, à laquelle cette lettre se rapporte, ne sauraient s'y appliquer en aucune façon.

« Il y a, dit-il, en cet endroit des champs fertiles et des prairies verdoyantes, qui s'étendent au pied des collines jusqu'au sable de la plage marine; là sourd une abondante fontaine, dont les bords sont environnés de grands roseaux comme d'une couronne. L'ombrage des roseaux rend cette source délicieuse, mais elle se recommande surtout par une particularité merveilleuse. En effet, si un homme en visite les bords en se tenant dans le silence, il trouve les eaux de la fontaine tellement tranquilles qu'elles semblent dormir comme celles d'un étang, au lieu de courir. Mais si cet homme se met à tousser ou à parler à haute voix, aussitôt les eaux commencent à s'agiter comme sous l'action d'une force inconnue, son bassin bouillonne comme une marmite posée sur le feu. Silencieuse pour l'homme silencieux, elle répond à la voix humaine par son agitation et son bruit; et l'on s'étonne d'en voir ainsi les eaux se mettre en mouvement sans qu'on les ait touchées. On dirait d'un animal endormi qu'on réveille, et qui répond au bruit qui l'a tiré du sommeil. »

Quant au *Monasterium Castellense*, toujours d'après les indications de Cassiodore lui-même, il était situé dans la partie la plus haute et la plus âpre de la montagne qui s'avance dans la mer, c'est-à-dire au-dessus du village actuel de Stalletti. La tradition locale paraît donc être exacte quand elle le place dans la Contrada di San-Martino, où l'on voit quelques débris épars de maçonneries antiques qui peuvent parfaitement être des restes des cellules isolées qui composaient cette agrégation d'ermitages. Une petite église s'élève en ce lieu; elle est de construction peu ancienne; mais son nom de Santa-Maria de Vetere indique positivement qu'elle a succédé à une église beaucoup plus vieille, très vraisemblablement à celle de Castellum.

La topographie de Scylacium et de ses environs au temps de Cassiodore est donc certaine jusque dans les moindres détails. Et du moment que la ville était au VIe siècle où est

aujourd'hui Squillace, il est incontestable que c'est là qu'elle a été pendant tous les temps romains, là que la Colonia Minervia Scolacium fut établie en 123 avant l'ère chrétienne. Ceci est encore confirmé par la distance de 25 milles romains indiquée par la Table de Peutinger entre Vibo Valentia et Scylacium, distance qui fait tomber juste à Squillace, tandis qu'à la Coscia di Stalletti il y aurait 2 milles de plus. Quant aux distances exactement semblables entre elles, de 12 milles chacune, que l'Itinéraire d'Antonin compte entre Tacina et Scylacium, d'une part, Scylacium et Cocintus, de l'autre, elles pourraient également convenir aux deux localités, suivant que l'on ferait passer la route plus ou moins avant dans les terres.

Mais cette détermination du site du Scolacium ou Scylacium romain n'implique aucunement celui du Scyllêtion grec. Autant la position de Squillace correspond à ce que devait être celle d'une colonie de citoyens établie dans un lieu où ils pussent se livrer facilement à la culture des terres du domaine public qui leur était concédée, et en même temps dans une position stratégique, choisie en vue des guerres continentales, d'où la colonie commandât tout le pays à l'entour, autant elle s'accorde peu à ce qu'étaient d'ordinaire les sites choisis pour les établissements helléniques de la Grande-Grèce. Car ceux-ci, nous l'avons déjà dit plusieurs fois, et surtout les établissements remontant aux débuts de la colonisation, touchaient tous à la mer. Et il importe de remarquer ici que, s'il est impossible historiquement d'admettre un déplacement du Scylacium romain entre l'époque des Gracques et celle de Cassiodore, par contre, avec les vicissitudes éprouvées par Scyllêtion à la fin de la période hellénique, un changement de sa situation au temps où l'on en fit une colonie romaine, n'a rien que de naturel et de vraisemblable.

Scyllêtion a été sûrement l'appellation du promontoire qui fait saillie sur la côte au fond du golfe nommé d'après

lui, avant d'être celle d'une ville. C'est, en effet, un nom éminemment significatif, qui désigne toujours des localités de même nature et d'un caractère spécialement déterminé. Qu'il s'agisse du Scyllaion de l'extrémité méridionale du Bruttium, à l'entrée occidentale du détroit de Messine, aujourd'hui Scilla, du Scyllaion du golfe Saronique, dans la Trézénie, actuellement Kavo-Skyli, ou bien de la pointe de Scyllai sur le Pont-Euxin, maintenant Kara-Bouroun, l'appellation s'applique constamment à une pointe de rochers escarpés, garnie de brisants à sa base, dangereuse pour les navigateurs, où réside la terrible Scylla et où les aboiements de ses chiens dévorants personnifient les vagues qui se brisent avec fracas, mettant les vaisseaux en pièces et faisant périr leurs matelots. Il n'en a sûrement pas été autrement de Scyllêtion, dont le nom n'est qu'une variante de cette appellation. Son nom s'est d'abord appliqué au promontoire, et s'il a passé ensuite à une ville, c'est que cette ville avait été bâtie sur le promontoire même, tout auprès de la mer.

Il n'existe à Squillace même aucun débris grec, et jamais l'on n'y a rien découvert de cette époque. Au contraire, dans les ruines de la Coscia di Stalletti, l'on remarque l'emploi de pierres de taille helléniques comme matériaux en plusieurs endroits des maçonneries subsistantes du *Monasterium Vivariense.* Dans ce canton j'ai même reconnu plusieurs lambeaux de murs helléniques formant des terrasses de soutènement, qui avaient été conservées aux époques postérieures. Les paysans m'y ont présenté quelques petites monnaies grecques, assez mal conservées, qu'ils venaient de trouver en cultivant leurs champs. Enfin les excavations que Cassiodore avait utilisées pour y établir ses viviers, présentent tous les caractères des latomies d'une ville grecque. Tout ceci m'induit à penser que le Scyllêtion hellénique était en cet endroit, si le Scylacium romain fut ensuite où est Squillace. Les vaisseaux qui ve-

naient aborder à Scyllêtion devaient mouiller à l'embouchure de l'Alessi et y être tirés à sec sur la plage. Mais ce n'en était pas moins un lieu d'un accès et d'un séjour singulièrement dangereux. Aussi comprend-on facilement que, lorsque Scylacium fut devenu une ville importante et située dans l'intérieur des terres, elle préféra adopter pour port Castra Hannibalis, à l'embouchure du Carcinès, lieu distant de quelques kilomètres de plus, mais infiniment moins périlleux.

La différence de site que nous constatons ainsi entre la ville grecque et la ville romaine, vient confirmer les arguments historiques que nous faisions valoir un peu plus haut pour établir que Scyllêtion avait dû être détruit par Denys de Syracuse, ou par les Bruttiens un peu après lui, et que c'avait été seulement après deux siècles au moins d'intervalle qu'une colonie romaine était venue succéder à cette ancienne ville grecque, sur un emplacement quelque peu différent.

VI

C'est avec intention que, dans ce qui précède, je ne me suis pas borné à extraire des œuvres de Cassiodore les passages qui intéressent la topographie et l'histoire locale de Scylacium, mais que j'ai insisté sur les faits de sa vie comme homme d'État et comme moine. J'ai tenu à faire pénétrer le lecteur, ce qui n'est possible qu'avec ce personnage, dans l'existence et dans l'esprit d'une famille de clarissimes du Bruttium au ve et au vi^e^ siècle, et à bien mettre en lumière le rôle si nettement déterminé que s'était assigné à lui-même, au milieu de la tourmente des invasions barbares, le dernier et le plus illustre d'entre eux. Cassiodore naît dans une cité latine, au milieu d'une population latine ;

il est dans les mauvais jours le champion et comme la suprême incarnation de la romanité latine. Tout son effort tend à en préserver les traditions et l'esprit, dans la politique, dans les lois, dans la culture scientifique et littéraire. C'est elle qu'il veut arracher au naufrage. Homme d'État et ministre, l'objectif principal de sa politique est de sauvegarder Rome et l'Italie contre l'absorption dans l'empire grec, où il redoute à bon droit la perte de leur individualité nationale, de leur génie propre et de leur caractère latin; pour les en préserver, il n'hésite pas à consommer une alliance étroite avec les conquérants germaniques et à identifier leur cause à la cause italienne, telle qu'il la comprend, pour faire de leur bras aguerri la défense du romanisme contre l'invasion du byzantinisme. Moine et chef de communauté, c'est une véritable académie latine, un dernier foyer de conservation des lettres romaines, qu'il fait de son monastère. L'étude du grec n'y a presque pas de place, ou du moins elle n'y est que l'étude d'une langue étrangère, poursuivie seulement par quelques-uns à cette fin de doter l'Occident de traductions latines des principaux Pères orientaux. A côté de saint Benoît, à un rang inférieur mais qui pourtant a bien aussi son importance, Cassiodore est un des pères et des législateurs du monachisme latin.

Cinq cents ans plus tard, au XIe siècle, lors de la conquête normande, Squillace ou Skyllax, comme on disait dans le grec d'alors, est une ville purement grecque, située dans un pays tout hellénique, où le grec est la seule langue que l'on parle et que l'on comprenne. Son évêché, latin et de l'obédience patriarcale de Rome au temps où les évêques Zacharie et Gaudentius siégèrent dans les synodes romains tenus sous les papes Vigile et Hilaire; au temps où le massacre de deux évêques successifs, dont on ignore les noms, par la population, donna lieu à une lettre foudroyante du pape Gélase; au temps où saint Grégoire le Grand adressait plusieurs de ses lettres à l'évêque Jean;

au VIIe siècle même, quand Paul, évêque de Scylacium, figura au synode tenu à Rome par le pape Agathon ; son évêché, dis-je, est de rite grec et relève du patriarcat de Constantinople. Au *Monasterium Vivariense* de Cassiodore a succédé, sur le même emplacement, le monastère basilien de Stallactì, dédié à saint Grégoire le Thaumaturge, saint éminemment oriental, et c'est le nom grec de ce couvent qui est devenu la source de l'appellation du village actuel de Stallattì ou Stallettì. D'autres monastères grecs, suivant aussi la règle de St Basile, sont établis dans Squillace même (il est dédié à la Vierge) et dans son voisinage, au lieu qu'on appelle *hì Rokella* ou *Ronkella toû Skyllakos*, c'est-à-dire à La Roccelletta del Vescovo di Squillace. Tel est l'état de choses que nous révèlent un certain nombre de diplômes des princes normands de la fin du XIe siècle. Ils contiennent des listes de paysans donnés comme serfs à tel seigneur ou à tel établissement religieux, et tous les noms y appartiennent à la grécité byzantine ; ils ont même un caractère singulièrement néo-hellénique.

D'où a pu provenir un semblable changement ? Comment s'est-il opéré ? Nous voici mis en présence d'un des plus importants, et jusqu'ici des plus obscurs problèmes de l'histoire de l'Italie méridionale, celui de l'hellénisation de ces contrées sous la domination des empereurs de Constantinople, de la façon dont elles redevinrent alors de nouveau, et pour plusieurs siècles, une véritable Grèce occidentale, une Grande-Grèce comparable à celle du VIIe au Ve siècle avant l'ère chrétienne.

Il n'est pas de fait historique qui ait été jusqu'à présent plus mal compris ; et ceci n'a rien qui doive surprendre. Il implique, en effet, dans l'hellénisme byzantin une puissance de propagande, de vitalité, d'assimilation, égale à celle de l'hellénisme des beaux temps classiques. Et c'est là une chose qui allait trop complètement à l'encontre des préjugés depuis longtemps enracinés en Occident au sujet

du byzantinisme, pour que les causes et le véritable caractère de ce fait n'aient pas dû être complètement méconnus. Seul et le premier, M. Zambellis a discerné sur ce point la vérité et s'est efforcé de la mettre en lumière (1), éclairé par l'esprit de patriotisme grec qui anime tous ses écrits et qu'il pousse souvent jusqu'à l'exagération. C'est incontestablement son titre principal à la reconnaissance de ceux qui s'occupent des études d'histoire ; c'est par là que sa trace se marquera surtout d'une manière profonde dans ces études. Il est pourtant juste d'ajouter qu'il avait eu un précurseur dans Pasquale Baffa, d'une famille originaire de l'Épire, le plus grand helléniste de l'Italie à la fin du XVIIIe siècle, l'auteur de l'admirable catalogue analytique et raisonné des diplômes grecs de l'abbaye de La Cava, qui avait aussi commencé celui des diplômes grecs du Mont-Cassin, quand la vengeance sanguinaire de la reine Caroline, secondée par la honteuse complaisance de Nelson pour les charmes de lady Hamilton, l'accrocha au gibet avec tant d'autres nobles et pures victimes. En effet, Baffa avait embrassé ardemment les principes de la Révolution française et s'était dévoué au triomphe de la liberté, comme en général tous les hommes marquants parmi les familles grecques du Napolitain, comme Logoteti, son collègue dans le gouvernement provisoire de la République Parthénopéenne; Agamemnone Spano, l'un des généraux de cette république; Antonio Gerocadi, le poète patriote; l'éminent jurisconsulte Cinigò, les frères Albanese et Macrì, tous originaires de la Calabre. Bien que couvert, comme tous les autres, par les termes formels de la capitulation de Naples, Pasquale Baffa fut pendu le 9 novembre 1799, avec Vincenzo Russo ; Logeteti et les frères Albanese lui succédè-

(1) Dans son petit volume, imprimé à Athènes en 1864 et intitulé : Ἰταλοελληνικὰ ἤτοι κριτικὴ πραγματεία περὶ τῶν ἐν τοῖς Ἀρχείοις Νεαπόλεως ἀνεκδότων ἑλληνικῶν περγαμηνῶν.

rent le 29 à ce même gibet, qui n'était infamant que pour les bourreaux.

Rien n'a été plus mal jugé des Occidentaux que l'empire grec de Constantinople ; il n'y a pas, je crois, d'exemple d'un travestissement historique plus complet que celui qu'ont subi, pendant longtemps, ses annales et la manière dont on les appréciait. Par une fortune bizarre, deux ordres de préjugés, aussi aveugles l'un que l'autre, se sont trouvés d'accord pour le caricaturer : les préjugés catholiques exagérés, vivant sur de vieilles rancunes et des malentendus qui remontent aux Croisades, et ne pouvant pas admettre la puissance de vie spirituelle et civilisatrice qu'a su conserver, au travers de toutes ses vicissitudes, une Église séparée de l'unité romaine ; les préjugés philosophiques du XVIII[e] siècle, incapables de comprendre un Empire chrétien avant tout, et presque semi-ecclésiastique, où les grandes questions de théologie agitaient profondément les esprits, où les évêques et les moines ont toujours tenu un rang prépondérant. De là est sorti le point de vue aussi faux qu'injuste qui a, pendant plusieurs siècles, dominé les esprits et qui a trouvé sa dernière expression dans le livre beaucoup trop vanté de Gibbon. Ce n'est que d'hier que l'on commence à rendre justice au monde byzantin, à comprendre l'étrange et ridicule inconséquence qu'il y avait dans les jugements consacrés à son égard, lorsqu'on le dépeignait comme le dernier terme de l'affaissement moral, de la corruption sénile et de l'imbécillité, puisque, tout à coup, on racontait qu'il avait suffi de l'arrivée des quelques fugitifs qui gagnèrent l'Italie en quittant Byzance, prise par les Turcs, pour changer la face de la société occidentale, y rallumer le flambeau des études et y produire le mouvement de la Renaissance. On découvre aujourd'hui, un peu tard et avec un certain étonnement, les grandeurs de l'histoire byzantine, et les travaux des érudits hellènes, des Paparrhigopoulos, des Zambellis et des Sathas, ont forte-

ment contribué à cette heureuse révolution dans les idées. On s'aperçoit, pour la première fois, de ce grand fait que l'empire de Constantinople a été pendant neuf siècles le rempart toujours armé, toujours assiégé et toujours résistant de l'Europe chrétienne et civilisée contre le flot de la barbarie la plus dangereuse, de celle qui n'était pas susceptible de la même conversion que les Germains, celle des Slaves, des Bulgares et surtout des Musulmans. Nous autres Occidentaux, nous sommes fiers, et à bon droit, du souvenir des croisades. Mais qu'est-ce que cet épisode si court, et qui n'a rien produit de durable, à côté de la lutte non moins acharnée, non moins héroïque, non moins mêlée d'éclatants triomphes et de revers inouïs, que les Byzantins ont soutenue sans un moment d'interruption contre toutes les forces de l'islamisme, depuis Héraclius jusqu'à Constantin Dragazès. Pendant les siècles les plus sombres du premier moyen âge, alors que toute culture intellectuelle et toute vie policée semblaient éteintes en Occident, Constantinople a été un foyer lumineux de civilisation, dont l'influence a rayonné plus d'une fois sur les contrées occidentales. Les grandes traditions scientifiques et littéraires ne s'y sont jamais abaissées, et la suite ininterrompue des écrivains byzantins a droit à une place honorable dans l'histoire de l'esprit humain. L'Église grecque, même après Photius, même après Michel Cérulaire, a eu des légions de docteurs, de saints et de martyrs, et c'est à bon droit qu'elle revendique le titre d'*Orthodoxe*, car jamais à aucune époque elle n'a glissé du schisme dans l'hérésie. Sa part dans la propagation du christianisme a été immense ; elle a conquis à l'Évangile la moitié de l'Europe. Les missions de l'Église grecque ont été remarquablement nombreuses et fécondes : sous Justinien, chez les Huns de la Mésie, chez les Goths Tétraxites de la Crimée, chez les Abkhazes du Caucase, et bien plus loin encore, jusqu'en Éthiopie, jusqu'à Socotora, à Ceylan, au Malabar, à la Chine, d'où les mis-

sionnaires byzantins rapportèrent le ver à soie, encore inconnu à l'Europe ; sous Héraclius, chez les Croates et les Serbes ; sous Michel III, chez les Bulgares, les Moraves, les Khazars, les Russes ; sous Basile Ier, chez les Narentans ; sous Constantin VII chez les Hongrois ; sous Constantin XII, Monomaque, chez les Petchénègues. Aussi l'un des titres dont le Basileus de Constantinople aimait à se parer, était-il celui d'*Isapostolos*, qui remplit le rôle d'un apôtre de la foi. Les annales de l'empire de Byzance peuvent supporter sans désavantage, le parallèle avec celles de l'Occident aux mêmes siècles. Elles ont leurs turpitudes et leurs misères, leurs pages honteuses et sanglantes ; mais n'en avons-nous pas, nous aussi, de pareilles dans notre histoire ? Et à côté de ces taches, qu'il n'y a aucune raison de pallier ou de dissimuler, que de pages glorieuses et réellement épiques ! Que de services rendus à l'humanité et à la civilisation ! Ce peuple grec du moyen âge, que l'on s'est plu si longtemps à représenter comme amolli, efféminé, abruti, incapable d'effort viril, a eu dans sa longue carrière des époques incomparables d'énergie guerrière, des triomphes sur des ennemis formidables et supérieurs en nombre, qui valent les plus beaux épisodes dont se glorifient en ce genre les races germaniques et latines. Nicéphore Phocas et Jean Zimiscès n'ont rien à envier à Charles Martel, Basile Ier à Charlemagne, Basile II à Othon le Grand. Comme culture, comme mouvement intellectuel et comme génie des arts, la Constantinople des Comnènes peut marcher de pair avec la France des XIIe et XIIIe siècles. Et si l'on a singulièrement exagéré le rôle des fugitifs de 1453, qui ne fut que secondaire, la venue des grands lettrés constantinopolitains, de Bessarion, de Gennadios, de Gémiste Pléthon, de Marc d'Éphèse, à Florence, comme représentants de l'Église grecque au concile, les relations qui s'établirent alors entre eux et les savants italiens, furent une véritable illumination pour l'Italie ; c'est à ce moment que la

Grèce antique fut révélée à l'Occident, et c'est de là qu'on doit faire dater la renaissance des lettres.

Voilà ce que l'on commence à reconnaître aujourd'hui, et pourquoi l'on rend maintenant à l'empire byzantin la justice que mérite son rôle de premier ordre dans l'histoire générale de l'Europe et de la civilisation. C'est aussi ce qui permet de comprendre comment l'hellénisme byzantin, du VIIIe au Xe siècle, sut conquérir à sa langue, à ses mœurs, à sa religion, à son génie, l'Italie méridionale, et en particulier la Calabre, aussi complètement que l'hellénisme classique l'avait fait quinze siècles auparavant. Ce fait capital de l'hellénisation absolue d'un pays longtemps latin, devait demeurer lettre close, et même être complètement méconnu, tant que l'on vivait sur les préjugés d'autrefois à l'égard du byzantinisme.

Une théorie bizarre s'était, en effet, formée alors pour expliquer, en dehors de toute influence byzantine, l'origine de l'hellénisme de l'Italie méridionale au moyen âge, et même des populations qui parlent encore aujourd'hui le romaïque dans ces contrées, à Bova dans la Calabre, à Corigliano, Martane, Calimera et dans nombre d'autres villages de la Terre d'Otrante. Cette théorie a eu sa période de succès, et elle compte encore en Italie de nombreux partisans; mais l'on s'étonne qu'elle ait pu être adoptée par un philologue et un historien de la valeur de Niebuhr. Pour elle, cet hellénisme italien n'aurait rien à faire avec la méprisable imbécillité byzantine, dont l'Italie méridionale n'aurait supporté le joug qu'en frémissant et en cherchant à le secouer à tout prix, comme un servage étranger. Il aurait été un héritage ininterrompu des antiques colonies grecques de la grande époque, qui se serait perpétué au travers des temps romains jusqu'au moyen âge et jusqu'à nos jours. Cet hellénisme aurait vécu pendant vingt siècles d'une vie complètement indépendante, sans rien emprunter au monde byzantin; il posséderait ainsi une antiquité et

une noblesse qui le rendraient bien supérieur à celui de la Grèce, dégénérée par la longue et déprimante domination d'un césarisme bâtard.

Je laisse de côté dans ce moment, pour y revenir un peu plus tard, la question des Grecs de Bova et de la province de Lecce, dont il me sera facile de démontrer, par des preuves irréfragables, que le sang a été à tout le moins renouvelé par des immigrations récentes, contemporaines de la conquête de la Grèce par les Turcs ou peut-être postérieures. Mais même en se bornant à ce qui touche à l'hellénisme de la Calabre et du reste de l'Italie méridionale jusqu'à Naples, tel que nous le prenons sur le fait dans les documents de la domination normande, la théorie qui le rattachait à la vieille colonisation achéenne et dorienne de l'antiquité ne saurait aujourd'hui se défendre. Dans une discussion serrée et décisive, M. Zambellis n'en a rien laissé debout. Philologiquement, la grécité des diplômes italiens du moyen âge, comme de la nomenclature géographique des Calabres modernes, n'a rien de ce qui ferait nécessairement l'individualité d'un dialecte issu directement de l'antique parler dorien de la Grande-Grèce, en dehors de tout contact et de toute influence de la grécité médiévale de l'empire de Constantinople. Dans les actes écrits par des scribes lettrés et dans les vies de saints composées au sein des monastères, c'est le pur grec byzantin, tel que l'employaient la chancellerie impériale et les hagiographes d'Orient; dans les actes rédigés entre particuliers illettrés, c'est un parler plus populaire, mais dont les altérations n'ont rien de propre; elles sont, au contraire, absolument romaïques, et la seule chose dont puissent s'étonner ceux qui ont étudié le grec moderne, c'est de les y trouver si conformes à une époque aussi ancienne et hors de la Grèce. Cette dernière catégorie des diplômes grecs de l'Italie méridionale est d'un intérêt linguistique de premier ordre, car c'est là que nous avons

les monuments qui nous permettent de saisir la transition du grec littéraire et officiel byzantin au romaïque. Mais loin d'offrir un dialecte à part, c'est le langage populaire oriental, sans même une particularité provinciale, sauf l'adoption de quelques mots italiens. L'idiome est un entre Constantinople et la Grèce propre, d'une part, la Grèce italienne, de l'autre, à cette époque du moyen âge; preuve incontestable que la vie morale et intellectuelle était une entre les deux contrées, que l'Italie méridionale était alors, non seulement hellénisée, mais profondément byzantinisée, que c'était de l'empire de Constantinople qu'était venue sa culture grecque.

Historiquement, l'accord unanime de tous les textes et de toutes les inscriptions établit, à n'en pouvoir douter, que, dans ce qui avait été jadis la Grande-Grèce, la tradition de l'hellénisme avait été absolument interrompue dans les premiers siècles de l'ère chrétienne. Déjà Strabon, qui avait parcouru cette contrée, atteste que de son temps Néapolis, Rhêgion et Tarente résistaient seules encore à la latinisation ou, pour parler son langage, à la barbarisation; partout ailleurs le grec avait fait place au latin, comme les mœurs romaines s'étaient substituées aux mœurs helléniques. Les trois seuls foyers d'hellénisme qu'il signalait encore s'éteignirent pendant la durée de l'Empire; pour chacun d'eux on peut fixer la date où il fut définitivement latinisé. Quand l'Église chrétienne se constitua dans l'Italie méridionale, ce fut sous l'action directe et la suprématie du siège de Rome, et comme lui elle fut latine. Pour s'y implanter de nouveau, il fallut que la langue et la culture grecques en fissent une seconde fois la conquête, comme elles l'avaient déjà faite sept siècles avant notre ère, et cela après un hiatus de cinq cents ans au moins, pendant lequel le pays avait été entièrement et exclusivement latin.

Il suffit d'ailleurs de mettre en parallèle le tableau du

Bruttium latin du vi^e siècle après J.-C., tel que nous venons de l'extraire des œuvres de Cassiodore, et le tableau de la Calabre grecque du xe siècle, tel que nous l'avons tiré de la vie de saint Nil de Rossano, pour être assuré qu'entre ces deux états si absolument divers de la même contrée, à 400 ans de distance, il n'y a pas une tradition qui se continue, mais au contraire un des changements les plus radicaux dont l'histoire nous offre l'exemple.

C'était là le résultat naturel et presque inévitable que devaient produire quatre siècles de domination byzantine, avec la supériorité de civilisation qu'avait alors l'Orient grec sur l'Occident latin, surtout dans un pays où l'antique origine d'une partie des habitants, même après une longue latinisation, avait laissé chez eux des affinités géniales avec l'hellénisme, qui ne pouvaient manquer de se réveiller. C'est ce qu'avait admirablement compris Cassiodore. Bélisaire avait beau se présenter comme un restaurateur de la romanité, qui venait la faire revivre en l'arrachant aux barbares, le grand homme d'État ne s'était pas laissé prendre à ce masque, qui, dans le premier moment, inspirait aux populations italiennes des illusions bientôt dissipées. Il avait reconnu derrière ce masque la puissance absorbante de l'élément grec, tendant de plus en plus à étouffer les dernières traces de latinisme dans le gouvernement de l'empire qui, en Orient, continuait pourtant à s'intituler romain, et qui allait travailler énergiquement à s'assimiler l'Italie. Il avait senti le danger, plus grand que tout autre, que le génie latin de cette contrée, que sa glorieuse tradition nationale romaine, allaient courir par suite de la conquête grecque. Et comme il voulait avant tout que l'Italie restât elle-même, au lieu de devenir une annexe de l'empire byzantin, absorbée graduellement dans la sphère de l'influence de cet empire en perdant sa propre conscience, que Rome continuât sa grande mission historique au lieu de devenir une dépendance de Constantinople, il s'était tourné vers

les barbares germains, cherchant en eux une sauvegarde de la latinité.

Ce qu'il avait redouté s'accomplit après l'écroulement de l'œuvre à laquelle il avait consacré ses efforts, après la destruction de la monarchie des Goths. Mais, par une véritable ironie du sort, ce fut son pays natal que la grécité byzantine parvint seul à enlever au latinisme pour le conquérir à sa langue, à sa religion, à sa vie nationale, en le séparant moralement du reste de l'Italie. Sauf les provinces de son extrémité méridionale, de l'ancienne Grande-Grèce, la péninsule resta latine et italienne, parce que la domination grecque y fut toujours précaire et disputée. Deux forces, en arrêtant le progrès de la conquête grecque et l'extension de l'hellénisme, sauvèrent alors le génie latin de l'Italie et son individualité nationale, la force matérielle et brutale de la monarchie des Lombards, les derniers venus des envahisseurs germaniques, la force morale et religieuse du siège pontifical, qui devint le centre et le foyer de vie d'une nouvelle romanité, celle qui a enfanté la civilisation de l'Occident moderne.

VII

Mais nous ne sommes pas réduits à constater seulement le fait de la transformation qui, entre le VIe et le Xe siècle, de latine fit de nouveau l'Italie méridionale entièrement grecque. Nous pouvons en suivre les principales étapes et leur attribuer des dates précises.

Pendant les deux premiers siècles de la domination byzantine, aucun changement appréciable ne se produit. L'Italie impériale, pressée, ravagée et chaque jour restreinte par les Lombards, s'enfonce dans la barbarie, mais reste latine, aussi bien dans le midi qu'autour de Ra-

venne, dans la Pentapole et à Rome. Pendant tout ce temps, l'Exarchat de Ravenne subsiste, tel qu'il a été organisé par Justinien, et assure aux provinces italiennes une existence à part dans l'Empire. Le latin y demeure la langue officielle. D'ailleurs, à Constantinople même, si la seule langue vivante, parlée dans toutes les classes de la population, usitée dans la liturgie, employée par les écrivains, est le grec, pendant une notable partie de ce temps le latin demeurait encore l'idiome de la diplomatie et de certains actes officiels ; jusque sous Constantin Copronyme il fut seul employé dans les légendes monétaires, et même n'acheva de disparaître complètement, dans cet usage spécial, que sous Michel Rhangabé. L'organisation administrative donnée à l'Italie par la Pragmatique de Justinien faisait encore une large part à l'élément indigène et lui constituait des garanties de conservation de sa nationalité. Sous l'autorité supérieure de l'Exarque, grec et envoyé de Constantinople, chaque ville importante avait son duc, son comte, ou son consul, choisi parmi les nationaux, et qui, dans bien des endroits, devint rapidement héréditaire ou électif. Sans doute, ces magistrats indigènes étaient surveillés, tenus en bride, battus en brèche dans leur autorité par les chefs militaires, maîtres des milices et patrons, qui étaient Grecs comme l'Exarque et envoyés comme lui de la capitale, et qui, avec lui, représentaient la centralisation impériale. Sans doute aussi, toute la part d'administration civile indépendante et nationale, laissée aux indigènes, avait été savamment combinée de manière à produire un profond morcellement local, à ne pas laisser subsister une nation italienne fortement constituée, comme Cassiodore avait voulu la faire sous le sceptre des Ostrogoths, mais une infinité de petites républiques à magistrats temporaires ou de petites principautés viagères, divisées entre elles par des rivalités et des jalousies que l'on avait soin d'entretenir, et sur lesquelles s'é-

tendait la suprématie du représentant direct de l'empereur. Mais tant que Rome appartint à l'empire, tant que le Pape demeura le sujet de l'Auguste de Constantinople, son autorité spirituelle et sa juridiction patriarcale restèrent incontestées sur toute l'Italie, impériale aussi bien que lombarde. Des Alpes au détroit de Messine, l'Eglise d'Italie était une et latine, et de cette façon la religion, à défaut de la politique et de l'administration, maintint entre les Italiens, si cruellement morcelés et divisés, un lien national, qui conservait partout leur latinité, sous les Lombards et sous les Grecs. Les empereurs du VIe et du VIIe siècle s'étudièrent avec persistance à asservir la Papauté à leurs caprices, à restreindre son indépendance spirituelle, à la placer dans leur main et à s'en faire un instrument docile. Ils poursuivirent l'élévation du patriarche de Constantinople à un rang d'égalité complète avec le pontife de Rome; ils auraient même voulu donner au patriarche de la nouvelle Rome d'Orient, décoré du titre de patriarche œcuménique, une primauté et une suprématie sur celui de l'ancienne Rome. Mais aucun d'eux ne paraît avoir eu la pensée de porter atteinte à l'autorité du pape et de restreindre, en lui enlevant les églises de certaines provinces, l'étendue de sa juridiction comme patriarche de l'Occident.

Remarquons encore, pour ce qui touche spécialement aux provinces méridionales, à ce qui avait jadis formé la Grande-Grèce, que pendant le VIIe siècle tout entier la possession de ces provinces par les impériaux fut infiniment plus précaire et plus disputée que celle de l'Exarchat proprement dit, de la Pentapole et de Rome. Impatients de repos, les ducs lombards de Bénévent en poursuivaient avec acharnement la conquête et n'y laissaient pas un seul moment de paix. Il y eut là, durant tout ce siècle, une série de vicissitudes guerrières, dont il nous est impossible aujourd'hui de suivre les phases, mais qui bien des fois, même dans la Calabre, réduisirent les Byzantins à ne plus

posséder qu'un petit nombre de places fortes. L'étendue des conquêtes et de l'influence des ducs de Bénévent, à cette époque, est du moins attestée par un fait incontestable et d'une importance capitale, l'adoption de la loi lombarde comme loi civile par toute l'Italie méridionale, jusqu'au fond de la Calabre. Car nous nous trouvons ici en présence de ce phénomène singulier de contrées qui ont été rattachées à l'Empire sous le règne de l'empereur législateur par excellence, du compilateur des Institutes, des Pandectes et du Code, qui plus tard sont devenues entièrement grecques, et où pourtant, après cette hellénisation, ce n'était ni le droit romain de Justinien, ni le droit byzantin des Basiliques, qui régnait dans la vie civile et dans l'organisation des tribunaux, mais bien le droit lombard. Aussi, dans le xe siècle, quand on n'y parlait plus que grec, fallut-il faire pour elles une traduction dans cet idiome des lois rédigées pour les Lombards par ordre du roi Rotharis. Dans les diplômes grecs des xe et xie siècles, rédigés en Apulie et en Calabre, les uns sous les empereurs byzantins, les autres sous les premiers Normands, toutes les formules légales, toutes les juridictions mentionnées, toutes les pratiques de procédure et de jugements appartiennent au droit lombard.

Et les observations que nous venons de faire sont encore confirmées par l'étude des diplômes officiels du duché de Naples, si passionnément attaché, dans l'ordre politique et jusqu'à la conquête normande, à la cause de l'empire grec, mais en même temps, dans l'ordre religieux, toujours resté soumis à la juridiction papale, comme faisant partie de la Campanie, province suburbicaire. Au viiie siècle ils sont encore rédigés en latin ; mais ceux du xe siècle y sont grecs.

L'état de choses que je viens de décrire, qui s'était maintenu deux siècles, changea brusquement avec l'explosion de l'hérésie des iconoclastes et l'avènement de la dynastie isaurienne à Constantinople.

La tentative d'une sorte de calvinisme anticipé, dans laquelle Léon l'Isaurien se jeta avec toute la fougue de son tempérament violent et à demi barbare, souleva en Orient des luttes acharnées, qui se prolongèrent pendant près d'un siècle. La doctrine nouvelle y rencontra, de la part de l'orthodoxie, des résistances héroïques, qui finirent, après bien des vicissitudes, par avoir le dernier mot. Mais elle y eut aussi, jusque dans les rangs du clergé, des partisans fanatiques et nombreux. Pendant un certain temps, à Constantinople, dans l'Asie Mineure et dans la majeure partie des provinces orientales de l'empire, il y eut en faveur des idées iconoclastes un véritable mouvement national, qui entraînait toutes les classes de la société, mouvement sincère et profond, analogue à celui du protestantisme dans une portion de l'Europe au xvi[e] siècle, et répondant de même à un besoin réel et sérieux de réforme dans l'Église.

Dans l'Italie, au contraire, les doctrines nouvelles, que venait d'embrasser la cour impériale, soulevèrent une réprobation unanime. Quand Léon l'Isaurien y promulgua ses édits contre le culte des images et voulut les y faire exécuter, cette tentative fut le signal d'insurrections qui firent perdre à l'empire la plus grande partie de ses possessions italiennes et qui devinrent le premier pas vers la séparation religieuse de l'Orient et de l'Occident. Rome chassa le duc impérial Basile, se déclara indépendante et remit aux mains du pape Grégoire II l'autorité temporelle, que les ducs avaient jusqu'alors exercée au nom de l'empereur. Ravenne s'insurgea, massacra l'exarque Paul et se donna à Luitprand, roi des Lombards ; et si l'exarque Eutychios la reconquit l'année suivante, avec l'aide des Vénitiens, ce ne fut que pour peu de temps ; tout le gouvernement d'Eutychios fut occupé par le soin de contenir une population frémissante, prête à tout moment à se soulever de nouveau.

La suppression du culte des images n'était qu'une partie

du programme des iconoclastes ; il comprenait aussi une reconstitution de la société sur des bases exclusivement laïques, où l'Église était réduite à un rôle dépendant et subordonné, et l'abolition de l'ordre monastique. Ce fut donc dans la société civile et dans le clergé séculier que la doctrine hétérodoxe recruta des partisans ; les moines furent unanimes à lui résister, et dans ces circonstances cruelles l'ordre de Saint-Basile acquit une gloire éclatante par son indomptable fidélité à l'orthodoxie. Aussi lorsqu'en 730, Léon déposa le patriarche Germain, qui résistait à ses innovations, et entra dans les voies de la persécution violente contre les orthodoxes ou iconophiles, ce fut surtout contre les moines que cette persécution fut dirigée. Il s'ensuivit un véritable exode monastique dans la direction de l'Occident. Non seulement un certain nombre de prêtres et de moines fuyant les bourreaux se refugièrent à Rome, qui leur offrit un asile empressé, mais un bien plus grand nombre, quittant l'Orient, vinrent s'établir dans les provinces de l'Italie méridionale qui restaient soumises à l'Empire.

Dès l'année 733, on comptait mille moines grecs d'Orient réfugiés dans la seule province de Bari. D'après les données des écrivains byzantins et des chroniqueurs italiens, on peut évaluer à 50,000 le nombre des orthodoxes, prêtres, moines et laïques, qui s'étaient transplantés de la Grèce dans la Calabre et dans la terre d'Otrante pour échapper à la persécution, sous les deux règnes de Léon l'Isaurien et de Constantin Copronyme. Ce fut dans ces provinces une véritable colonisation grecque, et une colonisation en grande partie monastique. Dans la Calabre seule, on connaît les noms de quatre-vingt-dix-sept couvents de l'ordre de Saint-Basile, qui se fondèrent à cette époque. Et un plus grand nombre ont disparu ensuite sans laisser même la trace de leur nom, car il y en avait plus de deux cents. Sur le territoire de Rossano l'on en comptait dix, renfermant en tout plus de six cents moines.

Otrante, Barletta, Amalfi, Salerne et beaucoup d'autres localités du Napolitain, de même que Messine et Palerme, se vantent de posséder d'antiques images byzantines, autrefois objets d'un grand culte en Orient, qui auraient été sauvées de la fureur des iconoclastes et apportées par les réfugiés du VIII[e] siècle. La plus intéressante de toutes par sa légende est, sans contredit, celle de Bari.

Tous ceux qui ont étudié l'histoire byzantine connaissent la renommée de la Vierge *Hodîgîtria*. C'était une image qui passait pour peinte par saint Luc, que l'on avait envoyée de Jérusalem à Pulchérie, la sœur de Théodose II, après le concile d'Éphèse, et qui était conservée à Byzance dans l'église de l'Hodîgos. Considérée comme le palladium de la ville de Constantinople, on la faisait sortir pour la porter à la tête des armées dans les occasions de danger suprême ; et bien des fois elle fut ramenée en triomphe par la Porte Dorée, au chant de l'hymne Τῇ ὑπερμάχῳ στρατηγῷ et des cantiques d'actions de grâces, pour avoir sauvé le siège de l'empire des attaques des Avares, des Persans, des Sarrasins et des Bulgares. Léon l'Isaurien condamna au feu l'*Hodîgîtria*, comme les autres images. Alors, raconte le *Synaxarion* de l'église grecque de Bari, rédigé sous la domination byzantine, vers le X[e] ou le XI[e] siècle, par le papas Glêgoris (sans doute une corruption de Grîgorios), alors deux moines résolurent de sauver ce précieux trésor. Ils enlevèrent secrètement l'image et la cachèrent dans une caisse, mise à bord d'une des galères de la flotte qui portait l'armée destinée à châtier la rébellion du pape Grégoire II. La flotte mit à la voile en janvier 733, mais, à l'entrée de l'Adriatique, une tempête terrible la dispersa et en fit périr une partie. « Alors, au-dessus du vaisseau dans lequel était cachée cette image miraculeuse, un ange descendit du ciel sous la figure d'un jeune homme de la plus grande beauté, qui rendit confiance à l'équipage épouvanté, et, se saisissant du gouvernail, conduisit le bâtiment sain et sauf

dans le port de Bari, le premier mardi du mois de mars. » On vénère encore, dans la cathédrale de Bari, une vieille Vierge grecque, peinte sur panneau, tout enfumée et à demi rongée des vers, et on la donne pour être l'*Hodîgîtria* de Constantinople, ainsi conduite miraculeusement dans la ville (1). Je laisse aux habitants de Bari le soin de défendre l'authenticité de leur image miraculeuse contre les dévots grecs de Constantinople, qui, de leur côté, prétendent aussi vénérer à Blachernes la véritable *Hodîgîtria*, sauvée non moins miraculeusement, mais d'une manière différente, à Constantinople même. Sans me mêler de cette querelle de clocher, je me borne à retenir leur légende comme un poétique symbole de la transplantation de l'hellénisme en Italie par les fugitifs orthodoxes.

Les faits que nous avons groupés suffisent, d'ailleurs, à indiquer que les empereurs iconoclastes suivaient dans l'Italie méridionale une autre politique religieuse qu'en Orient. Puisque les orthodoxes fuyaient vers ces provinces, c'est qu'ils étaient assurés d'y trouver une paix au moins relative. Le zèle iconoclaste du duc de Naples, Exhilaratus, y fut une exception. Le peuple de sa ville le massacra, et ses successeurs, Pierre d'abord, et surtout Théodore Ier, tout en restant énergiquement fidèles à l'empire, se mon-

(1) C'était encore à la Vierge *Hodîgîtria* qu'était consacrée l'église du monastère basilien de Santa-Maria del Patir, auprès de Rossano. La légende de ce monastère, dont le texte grec est malheureusement aujourd'hui perdu, et qu'on ne connaît que par l'analyse latine qu'en a donnée Ughelli, racontait une apparition de la Vierge en cet endroit, en 1080, à un ermite nommé Nil, qu'il ne faut pas confondre avec le grand saint Nil de Rossano, lequel est d'un siècle antérieur. Se manifestant à ce pieux solitaire, la Vierge aurait tracé elle-même sur le sol le plan de l'église qu'elle voulait qui lui fût construite en cet endroit, et que le duc Roger fit, en effet, bâtir dix ans après, en 1090. Ce ne put être, du reste, qu'une reconstruction, peut-être après une ruine par les Sarrasins et un certain temps d'abandon, car la vie de saint Nil de Rossano montre le monastère existant déjà dans le xe siècle.

trèrent de zélés orthodoxes, qui accueillaient avec empressement et respect les réfugiés iconophiles venant d'Orient. Léon l'Isaurien avait les ardeurs d'un sectaire, mais quand cette passion ne l'aveuglait pas, c'était un grand homme de guerre et un habile politique. L'exemple de ce qui s'était passé à Rome, à Ravenne et à Naples l'avertit de la nécessité de suspendre l'exécution de ses édits religieux dans ses provinces italiennes. C'était l'unique moyen de conserver ce qui lui en restait encore.

Rome perdue, Ravenne à la veille de l'être, Léon résolut de consolider du moins sa domination dans les provinces méridionales les plus voisines de la Grèce et les plus faciles à conserver pour lui, en les rattachant par un lien plus étroit à l'empire, en les arrachant au latinisme et en rompant leur lien religieux avec Rome. Tandis que de Ravenne l'exarque Eutychios continuait en son nom la lutte à la fois théologique et politique avec les Papes, et s'efforçait d'armer des assassins contre Grégoire II, protégé par le dévouement enthousiaste des Romains, l'empereur, par sa fameuse Novelle qui a été longtemps attribuée par erreur à Léon le Philosophe, sépara du patriarcat d'Occident, pour les donner au patriarcat de Constantinople, les Églises d'Illyrie et de Sicile, et en Italie tous les diocèses dépendant des métropolitains de Reggio, de Severiana ou Santa-Severina et d'Otrante. C'était les faire sortir de la latinité, les conquérir au rite grec et par suite les rattacher à l'Orient par le lien puissant de la religion, qui garantirait leur fidélité. C'était en même temps répondre à la révolte du Pape contre l'empire en mutilant sa juridiction et en lui enlevant une vaste étendue de territoire.

L'intérêt politique de cette entreprise pour l'empire grec était évident. Mais elle était déjà par elle-même quelque chose d'assez grave et d'assez délicat pour ne pas la compliquer de la question iconoclaste. Au lieu de heurter de front, par la poursuite ardente de nouveautés théologiques

que réprouvaient les Italiens, les évêques que l'on enlevait ainsi à la juridiction de Rome pour les donner à celle de Constantinople, il était nécessaire de les amadouer, de les flatter, de les combler de privilèges et surtout de ne pas inquiéter leur orthodoxie. Aussi Léon l'Isaurien adopta-t-il, à l'égard de l'Italie méridionale, la même ligne de conduite qu'à l'égard des îles de l'Archipel, quand la question religieuse y eut provoqué une formidable insurrection. Ses courtisans furent étonnés de la mansuétude avec laquelle il les traita après les avoir vaincues, de la façon dont il laissa la plupart d'entre elles conserver leurs images et offrir un asile aux moines persécutés. C'est qu'il avait la sagesse de s'arrêter quand il rencontrait un obstacle trop difficile à vaincre, et qu'il ne poussait à outrance ses entreprises religieuses que là où il les sentait soutenues par un courant considérable dans l'opinion publique. Les magistrats impériaux, dans l'Italie méridionale, eurent pour instructions, tout en se conformant dans leur conduite personnelle et dans leur pratique religieuse à l'exemple de l'empereur, de laisser liberté entière aux orthodoxes, de ne pas inquiéter les fugitifs, et de leur faire trouver dans ces provinces un asile paisible. En effet, du moment qu'il voulait les acquérir à la juridiction de l'Église grecque et les enlever au Pape, l'exode monastique d'Orient vers l'Italie était un fait qui servait puissamment la politique impériale, qu'elle avait tout intérêt à favoriser, au lieu de l'entraver. Adversaires indomptables des projets de Léon l'Isaurien dans l'Orient, les moines de Saint-Basile, transplantés en Occident, y devenaient les agents, inconscients peut-être mais singulièrement actifs, des plans du même empereur. Ils couvraient la Calabre et la Terre d'Otrante d'une véritable colonisation monastique, hostile aux nouveautés hétérodoxes, mais non moins passionnément attachée au rite grec, aux prétentions du siège patriarcal de Constantinople, imbue des préjugés orientaux contre les

Latins et professant ce respect quasi-religieux que l'église byzantine a toujours montré pour les successeurs du grand Constantin. Cette colonisation devait nécessairement, en peu d'années, noyer sous sa masse l'ancien clergé indigène, en même temps que les moines qui la composaient ne pouvaient manquer d'exercer sur ce clergé l'ascendant auquel leur donnait droit leur qualité de confesseurs de l'orthodoxie. Elle était donc appelée à devenir le plus puissant instrument de l'hellénisation religieuse et politique du pays.

C'est là ce qu'avait compris la haute intelligence de Léon l'Isaurien, et d'après quoi il régla sa politique à l'égard du midi de l'Italie. Après lui, même sous son fils Constantin Copronyme, qui avait hérité de ses passions de sectaire, mais non de son génie, et qui poursuivit avec bien plus de fureur sanguinaire et d'aveuglement l'entreprise iconoclaste, les gouverneurs de ces provinces persistèrent dans la tradition qu'il avait inaugurée. Sous les empereurs qui se montrèrent en Orient les persécuteurs les plus acharnés de l'orthodoxie, la Calabre et la Terre d'Otrante jouirent d'une paix religieuse presque absolue. Tout au plus fallait-il de temps à autre garder quelques ménagements extérieurs à l'égard des passions impériales, employer certaines précautions pour ne pas les contrecarrer ouvertement et tourner habilement leurs volontés trop formellement exprimées. C'est ainsi que Naples, qui tenait à rester à la fois impériale en politique et soumise ecclésiastiquement à la juridiction de Rome, sut à plusieurs reprises éluder, sans la violer en face, l'interdiction que l'empereur lui faisait de laisser instituer et consacrer son évêque par le Pape.

Sous Constantin Copronyme, la chute de l'exarchat de Ravenne, en réduisant définitivement les possessions impériales d'Italie à l'ancienne Grande-Grèce, vint resserrer ses liens politiques avec le reste de l'empire, comme la No-

velle de Léon l'Isaurien avait resserré ses liens religieux. Toute trace de latinité disparut alors de l'administration de la Calabre et de la Terre d'Otrante. Elles cessèrent d'avoir un régime particulier, et, comme nous l'avons déjà dit, furent englobées dans le système de l'organisation des Thèmes militaires, qui les faisait dépendre directement de Constantinople et les rattachait à la centralisation générale de l'empire. Ce fut un nouveau pas dans la voie de leur assimilation à l'hellénisme byzantin. Nous avons eu l'occasion de le remarquer plus haut, le VIIIe siècle tout entier fut pour ces provinces constituées en annexe de l'Empire grec de l'autre côté de la mer Ionienne, une période de paix et de prospérité singulière, qui contrastait avec les agitations religieuses de l'Orient, et avec les maux que le réveil de l'activité militaire des Lombards, et leurs querelles avec les Francs, déchaînaient sur le reste de l'Italie. C'est à l'abri de cette paix que la transformation de ces contrées de latines en grecques, préparée par la grande immigration des orthodoxes orientaux fuyant la persécution iconoclaste, jeta ses premières racines.

Ce qui est remarquable, c'est que la papauté, satisfaite d'avoir soustrait le centre du catholicisme à la sujétion byzantine et d'avoir préservé la latinité de la contagion de l'hérésie orientale, ne paraît avoir tenté d'opposer alors aucun obstacle à l'hellénisation du midi de l'Italie, et même ne souleva pas de sérieux conflit au sujet de la mesure, qui avait pourtant dû lui être fort sensible, par laquelle les Églises de cette contrée, de la Sicile et de l'Illyrie lui avaient été ravies en faveur du patriarcat de Constantinople. Sans doute son attitude, singulièrement pacifique et modérée à cet égard, fut en grande partie l'œuvre de saint Zacharie, né à Severiana en Calabre d'une famille grecque établie dans le pays, et homme de deux langues. En effet, tout en maintenant, par une politique à la fois sage et énergique, l'indépendance récemment acquise de Rome, ce grand Pape

se montra très favorable à l'autorité impériale sur les autres points de l'Italie où elle subsistait encore. Ainsi ce fut lui qui, sans se laisser détourner de cette résolution, qu'il considérait comme juste, par les fureurs iconoclastes de Constantin Copronyme, négocia avec Luitprand la restitution à l'exarque Eutychios des villes de la Pentapole, que le roi des Lombards avait prises sur les Grecs. Il semble d'ailleurs que les Papes du VIII[e] siècle aient compris que les évêchés de l'Italie méridionale, sauvegardés de l'hérésie par l'esprit que leur avaient insufflé les réfugiés iconophiles, avaient dans l'Église grecque un rôle à jouer en faveur de l'orthodoxie et du maintien de l'unité catholique, plus considérable et plus utile que celui qu'elles eussent pu tenir dans l'Église latine, si elles y étaient restées. Et ceci fut justifié par la part que les évêques de l'Italie grecque eurent dans le second concile de Nicée à la condamnation des doctrines iconoclastes et à la pacification de l'Église d'Orient, comme dans le concile de Constantinople de 869 à la déposition de Photios et à la réintégration d'Ignace au trône patriarcal.

C'est une mode aujourd'hui, parmi les historiens hellènes, que d'exalter les empereurs iconoclastes et leur entreprise religieuse, de les dépeindre comme les représentants du véritable esprit de l'hellénisme et les précurseurs de son avenir ; et chez nous une certaine école s'est avidement emparée de cette thèse. Nous avons vu récemment un érudit, connu par son ardeur radicale, en venir jusqu'à soutenir sérieusement que l'œuvre de Léon l'Isaurien et de Constantin Copronyme n'était pas autre chose que celle de la révolution de 1789, tentée mille ans trop tôt et étouffée alors par le cléricalisme, cet éternel ennemi de tout progrès. Ceux qui soutiennent de semblables théories savent surtout aux iconoclastes un gré infini d'avoir fait la chasse aux moines. Sans doute, il y avait quelque chose à reviser dans les jugements courants et stéréotypés au sujet de ces empereurs. Dans la figure de Léon l'Isaurien,

malgré les excès du fanatique, il y avait de grands côtés à remettre en lumière; il fallait accorder la justice qu'elles méritent à ses lois civiles et politiques; et surtout il était bon de montrer que les iconoclastes avaient rendu à l'Église grecque, au VIIIe siècle, le même service que les protestants à l'Église latine, au XVIe, en la forçant à opérer sur elle-même une réforme devenue absolument nécessaire. Mais si ces rectifications historiques étaient justes, aller au delà est tomber dans l'absurde. Il n'y a rien à changer d'essentiel à la manière dont la conscience de la postérité a jugé la doctrine des iconoclastes, leurs violences sauvages et le mal que leur triomphe eût fait à la civilisation. La meilleure et la plus décisive réponse à des théories fantaisistes, qui introduisent à tort des préoccupations et des passions contemporaines dans une histoire d'il y a onze siècles, c'est le fait que nous constatons ici. Sur un seul point l'hellénisme byzantin est parvenu à faire une conquête durable sur le monde latin; il y a montré une puissance d'active vitalité, de propagande et d'assimilation, égale à celle de l'hellénisme classique des grands siècles. Et cette conquête, si merveilleuse qu'elle a été longtemps méconnue comme impossible et qui était en même temps une conquête de la civilisation sur la barbarie, elle a été l'œuvre de l'orthodoxie au moment même où les iconoclastes cherchaient à l'exterminer. Ses agents ont été ces moines qu'ils persécutaient. On a fait avec une incomparable éloquence l'histoire des moines d'Occident; celle des moines d'Orient reste à écrire et n'est pas moins glorieuse. Un de ses plus beaux chapitres, sans contredit, serait l'exode du VIIIe siècle vers la Calabre et la conquête de ce pays, redevenu presque barbare, à la culture grecque, conquête faite par des proscrits que leur patrie égarée rejetait de son sein comme indignes. Les enfants de saint Basile ont été là les dignes émules du rôle civilisateur des enfants de saint Benoît.

En effet, ces couvents basiliens de la Calabre, fondés par les moines qui fuyaient la persécution d'une dynastie militaire, peu soucieuse des lettres, devinrent bien vite d'admirables foyers de culture théologique, philosophique et littéraire, des asiles pour la tradition des sciences et des lettres helléniques. Ils semblèrent avoir repris, en faveur du dépôt d'une autre civilisation, la suite de l'œuvre que Cassiodore avait tentée dans son monastère de Vivaria. Leur influence sur les pays où ils s'étaient établis devint par là toute naturelle ; ils les firent grecs parce qu'ils y portèrent le suc même de l'hellénisme dans ce qu'il avait de plus élevé. De l'état florissant des hautes études intellectuelles dans ces pieuses demeures, il n'est pas besoin d'autre preuve que la belle grécité des vies de saints qui y furent composées au IXe et au Xe siècle, alors que tout était barbarie dans l'Occident latin, et que la façon dont leurs auteurs se montrent nourris de l'Écriture, des Pères et même des grands auteurs profanes. On ne faisait pas mieux à Constantinople même. Dans une de ces vies, celle de saint Nil de Rossano, par son disciple le bienheureux Barthélemy, l'auteur vante parmi les mérites du saint, son habileté comme copiste, le soin qu'il apportait à ce travail de la reproduction des manuscrits, auquel il consacrait régulièrement trois heures par jour, et la beauté de son écriture. Le disciple suivait sous ce rapport les traditions de son maître ; car la vie du bienheureux Barthélemy raconte, à son tour, que celui-ci excellait dans le métier de copiste autant que dans la composition littéraire, et que nul de son temps ne savait transcrire un livre avec une correction plus parfaite. Les manuscrits grecs, exécutés en Calabre, sont nombreux dans les grandes bibliothèques de l'Europe, car dans les trois derniers siècles, profitant de la décadence et de l'abandon des monastères grecs de cette contrée, on suivit largement l'exemple que le cardinal Sirlet avait donné le premier, en les dépouillant de leurs trésors litté-

raires, dont presque rien n'est resté dans le pays. Montfaucon vante l'élégance et la correction habituelles de ces manuscrits calabrais.

Je n'ai jamais pu lire sans émotion un passage de la vie de saint Fantin, l'un des plus grands hégoumènes grecs de la Calabre, dans la première moitié du xe siècle. Éclairé d'une vue prophétique sur ce que devait être un jour la destinée de cette Église grecque de l'Italie méridionale, alors si florissante et si lettrée malgré les maux sans nombre que faisaient peser sur elle les incursions des Sarrasins, il allait dans sa vieillesse de monastère en monastère, raconte son biographe, et partout versait d'abondantes larmes en pensant au temps où ces asiles de prière et de civilisation deviendraient des écuries d'ânes et de mulets, où toute tradition d'études serait interrompue, où les livres de leurs belles bibliothèques seraient dispersés, déchirés et jetés au feu.

VIII

Avec le ixe siècle s'ouvre, pour les provinces byzantines du midi de l'Italie, l'ère des invasions musulmanes, c'est-à-dire une période d'effroyables souffrances, sur lesquelles nous avons eu plusieurs fois déjà l'occasion d'insister, dans les chapitres précédents de ce livre. Ces souffrances se prolongeront encore dans le siècle suivant, mais le ixe est surtout horrible. Il semble par moments que la conquête arabe va s'implanter sur le continent comme en Sicile. Bari, Tarente, Severiana en Calabre deviennent des places musulmanes, autour desquelles se groupent bien d'autres colonies moins importantes. Au milieu de ces dévastations ceux des couvents basiliens fondés au siècle précédent, qui échappent au ravage, demeurent des foyers de civili-

sation et de culture intellectuelle. Mais combien sont détruits par la fureur des infidèles !

Sur la population chrétienne des provinces ainsi soumises à des épreuves pareilles à celles que les Normands infligent aux parties occidentales du royaume des Francs, l'influence latine et l'influence grecque s'exercent alternativement, suivant les vicissitudes diverses de la lutte contre les musulmans. Tantôt ce sont les armées de l'empire de Constantinople qui débarquent à Otrante, à Rossano ou à Crotone et qui viennent pour un temps délivrer le pays des pilleries et du joug des Arabes. Tantôt ce sont les princes lombards de Bénévent, de Salerne, de Capoue, qui refoulent devant eux les hordes musulmanes et leur enlèvent une portion de l'Apulie ou de la Calabre, pour la reperdre bientôt après. D'autres fois, les empereurs germains eux-mêmes entrent en lice, comme Louis II, et conduisent de grandes armées dans le midi de l'Italie pour l'enlever à la fois aux Arabes et aux Byzantins. Dans l'ordre religieux, les moines bénédictins du Mont-Cassin, favorisés activement des princes lombards et bien vus des impériaux, étendent leurs possessions jusqu'en Calabre et y répandent, à côté des établissements basiliens, des essaims sortis de leur grande ruche. Malgré la différence des rites, il règne, du reste, une remarquable fraternité entre les deux familles de saint Benoît et de saint Basile. Tant que la domination byzantine a subsisté dans une portion de l'Italie, l'abbaye du Mont-Cassin ne lui a témoigné aucune hostilité ; elle s'est soigneusement maintenue en bons rapports avec l'administration impériale grecque; plus d'une fois même elle lui a rendu des services signalés et s'est attiré ainsi des marques éclatantes de la gratitude et de la faveur du Basileus de Constantinople. Dans plusieurs des couvents bénédictins, établis dans la Calabre au temps des Byzantins, comme celui de Sancta Maria de Turre, auprès de Squillace, la liturgie se fai-

sait parallèlement dans les deux langues latine et grecque.

Vers la fin du siècle, c'est l'influence helléno-byzantine qui prend définitivement le dessus, quand les généraux de Basile I[er] reconquièrent entièrement l'Apulie, la Terre d'Otrante, la Basilicate et la Calabre. A dater de ce moment, ce sont les Grecs, remis en possession d'un ascendant militaire qui se maintiendra dans le siècle suivant, malgré quelques éclipses, ce sont les Grecs qui deviennent les protecteurs en qui les populations de cette partie de la péninsule italienne mettent leur espérance pour être défendus contre les Arabes. Ce sont eux qu'elles invoquent, à qui elles ont recours dans le besoin. Et cette confiance n'est pas trompée, en ceci que les musulmans pourront recommencer encore des invasions accompagnées d'affreux désastres, mais qu'ils ne parviendront plus à créer des établissements permanents comme ceux qu'ils avaient faits à Bari, à Tarente et à Severiana. Certains des généraux de Basile, comme le premier Nicéphore Phocas, assurent à l'empire oriental la reconnaissance des habitants du midi de l'Italie par la façon généreuse dont ils les traitent. En même temps l'élément grec est renforcé dans le pays par des colonies amenées du Péloponnèse ou d'autres parties de la Grèce pour y remplir les vides de la population, comme celle que nous savons avoir été envoyée personnellement par Basile et composée d'une partie des esclaves qui lui avaient été légués par Danièlis. Le grec devint dès lors la langue prédominante dans ces provinces; cependant le latin s'y maintenait encore à côté de lui, jusque dans la Calabre même, comme langue officielle. Ainsi les deux diplômes rendus en Calabre, en 982, par le protospathaire Georgios et par Sympathîcios, protospathaire et stratigos de Macédoine, Thrace et Longobardie, étaient rédigés en double exemplaire, en grec et en latin ; et nous n'en possédons plus que le texte de cette dernière langue. C'est en latin que le protospathaire Lupus a fait graver à Brindisi,

sur le piédestal d'une des colonnes monumentales antiques qui marquaient la terminaison de la Voie Appienne, l'inscription commémorative de la reconstruction de la ville par ses soins, après une des destructions de Brindisi par les Musulmans, à une date que l'on ne saurait préciser dans la fin du IXe siècle ou le commencement du Xe.

En 921, la Calabre, poussée à bout par le mauvais gouvernement du stratigos Jean Muzalon, se révolta et se donna à Landolfe, prince de Capoue, qui, du reste, lui-même était compté comme vassal de l'empire et en avait reçu les titres honorifiques d'*anthypatos patricios*. Cette insurrection, comme nous l'avons raconté au chapitre de Rossano, devint pour le pays la source d'effroyables désastres, qui dégoûtèrent les habitants de toute veliéité de chercher un autre protecteur que l'empereur et ses officiers. Aussi fut-elle la dernière tentative de cette province pour sortir de la sphère de l'action byzantine directe. Lorsqu'à l'avènement de Romain Lécapène, l'habile éloquence du patrice Cosmas de Thessalonique eut décidé Landolfe à évacuer de bonne grâce les parties du territoire de la Calabre qu'il détenait encore, les Calabrais prouvèrent leur fidélité à l'empire en lui rendant un service des plus signalés. Ils arrêtèrent à la fois les ambassadeurs bulgares qui revenaient de la cour du khalife fatimite de Kairoân, et les ambassadeurs arabes qui allaient avec eux conclure un traité d'alliance offensive et défensive avec Siméon, roi de Bulgarie. Ils fournirent ainsi à Romain les moyens de dissoudre, avant qu'elle n'eût été formée, la coalition des Bulgares et des Musulmans d'Afrique, qui eût pu devenir fatale à l'empire. Le Basileus paya ce service en accordant de nombreuses faveurs à leur pays. La Calabre du Xe siècle, à partir de ce moment, devint telle que nous l'avons vu dans la vie de saint Nil, complètement grecque de cœur comme de langue et de mœurs.

Survint, après de nouveaux désastres encore, la grande

mission de restauration, de relèvement et de réorganisation des provinces italiennes de la monarchie, confiée par l'empereur Nicéphore Phocas au magistros Nicéphore. Elle ouvre réellement une ère nouvelle pour l'Italie byzantine, pour la Calabre et la Terre d'Otrante, qui à dater de ce moment, sans avoir complètement repris la sécurité, commencent à respirer, guérissent leurs plaies, et qui souffriront encore à diverses reprises des incursions musulmanes, mais ne reverront plus des maux pareils à ceux qu'elles ont souffert pendant près d'un siècle et demi. C'est alors que Tarente est rebâtie, Catanzaro fondé, avec la localité voisine de Rocca Niceforo et peut-être Taverna. Ces rétablissements et ces fondations de villes sont accompagnées d'une colonisation nouvelle, amenée de l'autre côté de la mer Ionienne, qui vient encore renforcer l'élément grec et assurer sa prépondérance exclusive.

Aussi, quelques années après, la grande expédition d'Othon II ne rencontre-t-elle aucune sympathie dans la population de la Calabre et de la Terre d'Otrante. Les Allemands et les Italiens qui servent sous leur bannière emportent Tarente, Rossano, Cotrone, et s'avancent jusqu'à Stilo. Tout plie sur le passage du torrent; mais il suffit d'une grande bataille perdue pour faire évanouir tout l'édifice de cette conquête étrangère, qui n'a pas su se faire un ami. L'empereur d'Occident parvient avec peine à s'enfuir presque seul jusqu'à Rome, et l'échec de sa tentative pour se rendre maître du midi de l'Italie fournit à Basile II l'occasion de donner à la domination grecque, sur ces contrées, plus de cohésion et d'étendue, en la portant sur l'Adriatique jusqu'au Tronto. C'est alors que le gouvernement byzantin des provinces italiennes s'organise d'une manière plus forte et plus centralisée sous l'autorité du catapan qui réside à Bari. L'origine du titre bizarre donné à ce vice-roi, dont les pouvoirs offrent la plus grande analogie avec ce qu'avait été celui des exarques, demeure fort dou-

teuse. Beaucoup de philologues voient dans *catapanos* une corruption de *capetanos*. Mais les contemporains, peut-être par un calembourg plutôt que par une véritable étymologie, trouvaient dans cette expression *cata* et *pan* et la regardaient comme impliquant la réunion de la plénitude de l'autorité civile et militaire dans les mêmes mains. C'est ainsi que l'explique Guillaume de la Pouille :

> Quod *Catapan* Greci, nos *juxta* dicimus *omne;*
> Quisquis apud Danaos vice fungitur hujus honoris,
> Dispositor populi parat omne quod expedit illi,
> Et *juxta* quod cuique dari decet, *omne* ministrat.

Pendant toute la première moitié du IXe siècle, sous l'administration des catapans, un contraste absolu s'observe, dans ce qui est de la nationalité, de la langue, des rapports avec le gouvernement impérial de Constantinople et de la façon dont il est accepté, entre l'Apulie, d'une part, la Calabre et la Terre d'Otrante, de l'autre. Ces deux dernières provinces sont grecques de langue, d'esprit et de religion. Nicéphore Phocas, en y interdisant l'usage du rite latin et du pain azyme dans la célébration de la messe, n'a rencontré aucune résistance à cette destruction des derniers vestiges de latinité ecclésiastique. Mais ni lui, ni ses successeurs n'ont osé étendre l'application de semblables mesure à l'Apulie, qui est restée latine en religion. En dehors des villes de la côte, où l'élément grec, introduit par l'administration et le commerce, est nombreux et puissant, la population de l'Apulie reste en grande majorité italo-lombarde d'origine et de langage. Aussi ne se résigne-t-elle pas volontiers à l'administration des Byzantins. Les mouvements populaires qui s'y produisent à chaque instant, les grandes rébellions de Smagardo et de Melo, attestent la naissance d'un sentiment national propre, qui se développe avec une énergique vitalité. Il compte de nombreux partisans jusque dans les villes maritimes, où les

deux éléments, grec et italo-lombard, se balancent également. Bari même, le siège du gouvernement, passe incessamment de la soumission à la révolte, suivant que l'un des deux partis y prend le dessus. Ce que réclamait alors le sentiment national de l'Apulie, ce n'était pas précisément la rupture de tout lien avec l'empire d'Orient ; Melo lui-même, quoique lombard d'origine, n'y a pensé et n'a été mendier des secours en Allemagne que dans le désespoir de l'échec de sa troisième tentative. Ce que voulaient les Apuliens du XI[e] siècle, c'était échapper à l'autorité de gouverneurs étrangers, qui ne venaient dans le pays que pour le pressurer, c'était acquérir, sous la suprématie de l'empire, la liberté de leur vie nationale, s'administrer eux-mêmes, former une principauté vassale possédant son autonomie intérieure, aux mêmes conditions que les principautés de Capoue et de Salerne, qui reconnaissaient la suzeraineté de Constantinople, ou que le duché de Naples et la république d'Amalfi, bien plus attachées à l'empire, et dont la fidélité même tenait au respect que les Byzantins avaient toujours eu pour leurs libertés nationales. Il eut été facile aux empereurs d'Orient de donner satisfaction à ces vœux de l'Apulie. Si leur politique avait eu la sagesse de le faire, tout en maintenant le système de l'administration directe par les fonctionnaires envoyés de Constantinople dans la Calabre et la Terre d'Otrante, qui n'y avaient aucune répugnance, il est probable que la domination byzantine aurait pu se prolonger encore dans le midi de l'Italie. Car l'entreprise des Normands n'aurait pas rencontré à ses débuts les facilités et l'appui que lui offrit le mécontentement de la population de l'Apulie. Là ils se présentèrent et furent accueillis d'abord comme des libérateurs ; dans la Calabre, au contraire, ils furent toujours des conquérants, qui durent soumettre le pays péniblement et pied à pied.

Il faut le noter cependant, tout en résistant encore à une

hellénisation complète, l'Apulie commençait à entrer dans la voie de cette transformation quand les fils de Tancrède de Hauteville l'arrachèrent aux Byzantins. Sa soumission à l'autorité impériale devenait plus grande; il y avait près de trente ans qu'on n'y avait vu d'insurrection. Les mœurs gréco-byzantines prenaient chaque jour plus d'empire sur la population italo-lombarde de cette contrée. Déjà dans le début du xie siècle, Melo lui-même, le grand patriote apulien, l'indomptable adversaire de la domination grecque, est décrit par Guillaume de la Pouille comme portant, à la mode des nobles de son pays, le costume grec, quand il a sa première entrevue avec les chevaliers normands venus en pèlerinage à Monte-Sant'-Angelo :

..... Ibi quemdam conspicientes
More virum Greco vestitum nomine Melum,
Exulis ignotam vestem, capitique ligato
Insolitos mythre mirantur adesse rotatus.

Son fils Argiro (Argyros, un nom grec), élevé à Constantinople dans les mœurs et dans les lettres byzantines, fut proclamé duc d'Apulie par le peuple de Bari à la suite des premiers succès des Normands à Melfi, sur l'Ofanto et à Montepeloso. Les Normands, mécontents d'Aténulfe, frère du prince de Bénévent, qu'ils avaient mis à leur tête après s'être débarrassés du Milanais Ardoino, lequel les avait le premier conduits à la conquête du pays, se donnèrent un moment, en 1042, à Argiro, et c'est avec lui qu'ils firent le siège de Trani. Mais bientôt le fils de Melo s'aperçut que ces nouveaux venus ne se contenteraient pas d'être des aventuriers bien payés, comme les Varanges, ces autres Normands venus de la Norvège, qui servaient dans les armées byzantines et que Basile Boiôannis opposa victorieusement, en 1019, sur le champ de bataille de Cannes à Gilbert Drengot et à ses compagnons, Georges Maniacès, en 1042, entre Monopoli et Matera, à Guillaume Bras-de Fer

et à ses frères. Les aventuriers venus de Normandie voulaient mieux, s'emparer du pays, « gaigner terre » comme on disait alors; Argiro devina vite en eux, au lieu de simples auxiliaires, de nouveaux maîtres, dont le joug serait plus difficile à secouer que celui des Grecs. Il profita donc des circonstances particulières qu'avait produites la rébellion du catapan Georges Maniacès, assumant à Tarente la dignité impériale, pour se rapprocher de la cour de Constantinople et en faire reconnaître l'autorité que lui avait decernée par acclamation le peuple de Bari. L'empereur en fit son représentant dans la Pouille, avec les titres pompeux de protospathaire, de patrice, de catapan, de sebastos, de duc d'Italie et de Sicile. C'est alors que les chevaliers de Normandie renoncèrent à masquer le véritable but de leur entreprise en se donnant pour les subordonnés d'un chef indigène, et, réunis à Melfi en septembre 1043, élurent Guillaume Bras-de-fer comte des Normands de la Pouille. Argiro devint à dater de ce moment leur adversaire le plus implacable. Réunissant dans une même pensée de résistance à ces nouveaux venus les deux partis des patriotes indigènes et des byzantinophiles, qui avaient jusqu'alors divisé Bari et les villes maritimes du voisinage, il en fit une principauté qui resta plus longtemps que la Calabre elle-même aux mains de l'empire de Constantinople, et ne fut réduite par les Normands qu'en 1069. Ainsi le fils de celui qui, au commencement du siècle, avait été le principal adversaire de la domination grecque, au nom du patriotisme apulien, était devenu, vingt-cinq ans plus tard et par le même sentiment, le dernier champion de cette domination.

Est-il besoin de rappeler ce que les Normands eux-mêmes, après la conquête, dans la première période de leur domination sur le midi de l'Italie, empruntèrent à la civilisation gréco-byzantine ? Non seulement ils adoptèrent le grec comme une des langues officielles de leur chancel-

lerie, parce qu'elle était celle d'une partie de leurs sujets, mais leur architecture reste entièrement byzantine jusque vers 1125. Les premières monnaies qu'ils frappent dans la Pouille et dans la terre d'Otrante sont imitées de celles de l'empire d'Orient. Le costume nouveau, caractérisé par la robe longue à l'orientale et par une sorte de bonnet phrygien, que l'Occident tout entier adopte vers 1090, un peu avant la première Croisade, à la place du costume court qui prévalait jusqu'alors, leur y a dû, comme l'a remarqué M. Quicherat, sa première introduction. Et il n'est pas autre chose que le costume grec que nous avons vu porté par Melo dans les vers de Guillaume de la Pouille.

IX

La conquête normande eut pour résultat d'établir le régime féodal dans l'Italie méridionale, où, jusque-là, il n'avait pas été introduit, ou du moins constitué d'une manière complète et régulière. La plupart des villes importantes parvinrent cependant à échapper à ses rigueurs. Suivant l'exemple que Melfi avait donné, en faisant jurer aux Normands de respecter ses franchises avant de leur ouvrir ses portes et de se déclarer pour eux, elles ne se soumirent aux conquérants qu'en stipulant, par des capitulations en forme, le maintien du régime municipal qui, dans l'empire byzantin était resté comme une tradition romaine, et qui, chez elles, s'était puissamment renforcé dans les épreuves du IXe et du Xe siècle, alors que les villes n'avaient guère à compter que sur elles-mêmes pour leur defense contre les musulmans. Elles gardèrent donc le caractère de personnes franches de leurs bourgeois, et leurs magistrats propres, *archontes*, *gerontes*, *magistri*. Les communes urbaines (en latin *commune* ou *communitas*, en grec

plemicon ou *homas*) avaient une existence de corps civils et politiques, quelquefois en possession de droits féodaux. Ainsi, un diplôme grec sans date, mais appartenant à la fin du XI[e] siècle, mentionne des vilains établis sur les terres d'un monastère et d'un feudataire, qui payaient le tribut du servage personnel à la commune de Gerace.

En revanche, la population rurale, celle de ce que l'on appelait en latin *rustici* ou *villani*, en grec *paroicoi* ou *vellanoi*, fut presque toute entière réduite en servage. Il y eut, en effet, deux ordres de vilains, ceux qui gardaient la franchise de leurs personnes et étaient tenus envers le seigneur féodal par un lien purement réel, consistant en redevances fixes d'argent et de denrées payées pour l'occupation de la terre, qui appartenait à ce seigneur. Les artisans des villes, qui n'étaient ni serfs, ni bourgeois, étaient compris dans cette classe. Quelques documents latins du midi de la Calabre semblent désigner les personnages qui y appartenaient par le nom de *rustici*, opposé à *villani*, les serfs proprement dits. Mais cette distinction est toute locale, et dans la majeure partie du pays les deux termes sont exactement synonymes. En général, et M. Amari a indiqué très ingénieusement les raisons de ce fait, ce ne sont que les diplômes grecs (ou arabes en Sicile) qui distinguent soigneusement les deux classes de vilains; nous ne connaissons donc qu'en grec la désignation officielle de la première, de celle qui n'était pas soumise au servage personnel. Ce sont les *exographoi* ou gens qui ne sont pas inscrits sur les rôles, par opposition aux serfs ou *villani* proprement dits, qui sont qualifiés en grec d'*enapographoi* et en latin d'*adscriptitii*, c'est-à-dire de portés aux rôles. En effet, une fois la conquête terminée, on procéda à un recensement général de la population rurale réduite en servage, travail qui paraît avoir été terminé vers 1093. Toutes les familles furent inscrites nommément sur des rôles ou *platee*, comprenant celles qui appartenaient à chaque

seigneur, ou celles qui restaient au domaine royal dans tel ou tel canton. Et tout possesseur féodal de terre, dans la nouvelle organisation politique et sociale du pays, reçut la *platea* des serfs de son domaine, extraite des registres publics. Ces rôles étaient ensuite, quand cela devenait nécessaire, corrigés et tenus au courant des changements qui se produisaient dans la population des vilains, en y inscrivant les nouvelles familles auxquelles les mariages avaient donné naissance, ou en rayant celles qui s'étaient éteintes. Toutes les fois que le roi faisait à un baron ou à une église une concession de terres du domaine, on dressait une nouvelle *platea*, donnant la liste des serfs joints à la propriété ainsi constituée pour la cultiver.

Établi ainsi, non pas dans le désordre et la confusion des temps barbares, mais en pleine civilisation et avec une régularité administrative, le servage des paysans dans les États des Normands, en Italie et en Sicile, fut beaucoup moins dur qu'ailleurs ; car les *villani* ou *adscriptitii* y possédaient deux droits précieux : celui d'avoir une personnalité légale à laquelle étaient attachées certaines garanties ; celui de pouvoir posséder une propriété franche et libre, en dehors des terres qu'ils tenaient du seigneur. Il est vrai que nous voyons, par les nombreux actes de concessions de terres et de serfs du domaine émanés des princes, qui sont parvenus jusqu'à nous, qu'en pareil cas les biens héréditaires des serfs, ainsi concédés, se trouvaient inféodés avec leurs personnes au nouveau seigneur. La condition de ceux qui appartenaient aux barons ou à l'Eglise était donc inférieure à la condition de ceux du domaine. D'un autre côté, la situation des serfs dans ces mêmes contrées, sous la domination normande, avait ceci de pénible qu'étant moins qu'ailleurs attachés à la glèbe, s'ils pouvaient, avec la permission du seigneur, s'établir hors de ses domaines, moyennant une redevance qu'ils continuaient à lui payer, on pouvait, en revanche, les dépayser et les

transplanter avec une singulière facilité. Ainsi beaucoup de diplômes de cette époque contiennent-ils des concessions d'un certain nombre de familles de *villani*, pris quelquefois dans des districts différents, et destinés à former une *cultura* (dans les actes grecs *coltoura*), c'est-à-dire un nouveau village agricole. Par exemple, dans une charte grecque du grand comte Roger, datée de l'an 1099, une trentaine de serfs, portant tous des noms grecs, sont accordés au monastère de Sancta Maria de Turre près de Squillace, et pris, partie sur le territoire de Squillace, partie sur celui de Santa-Severina, partie sur celui de Tropea, partie enfin sur celui de Rocca Niceforo, dans le voisinage immédiat de Catanzaro.

Il ne faut pas croire, du reste, que l'établissement de ce système de féodalité et de servage des paysans par les Normands ait été quelque chose d'aussi nouveau, ni, par suite, d'aussi violent que la plupart des historiens du royaume de Naples le représentent. Ce ne fut guère, dans le fait, que la régularisation et la généralisation d'un état de choses qui s'était établi sous la domination byzantine, sans avoir reçu de consécration légale. Il est positif que tous les récits des historiens et tous les documents juridiques nous font assister, pendant le IXe et le Xe siècle, dans les diverses provinces de l'empire grec, à la formation d'une riche et puissante aristocratie territoriale, qui tend de plus en plus à prendre les caractères d'une véritable féodalité, et dont le pouvoir arrive à son apogée du XIe au XIIIe siècle. C'est celle des *archontes* ou *phylarchoi*, des *dynatoi* ou *plousioi*, car on emploie indifféremment ces termes pour les désigner, et ils n'ont pas de qualification fixe, officielle et légale. Peu à peu ils absorbèrent toute la propriété du sol et l'amenèrent entre leurs mains, spoliant et supprimant la classe des petits propriétaires ruraux par des usurpations violentes ou par le moyen plus lent, mais encore plus sûr, de l'usure, ou bien l'asservissant à la sorte de patro-

nat féodal que les édits impériaux, qui ne veulent pas en admettre la légitimité, appellent *adicos prostasia*. Dans ce dernier cas, l'inféodation de la terre et de son propriétaire était bien souvent le fruit naturel d'un temps de violences et de troubles, le résultat d'un contrat volontaire, par lequel le faible avait cherché la protection du fort contre les exactions des gouverneurs et du fisc, ou contre les ravages des hordes étrangères et barbares qui désolaient l'empire. Le petit propriétaire avait *recommandé* sa terre au grand propriétaire, qui lui assurait l'appui de ses serviteurs, *therapeuontes*, et de ses hommes d'armes, *doryphoroi*. Il avait renoncé à la condition de propriétaire libre pour échapper à de pires malheurs que le servage. C'est en vain que les empereurs multiplient les lois et les novelles pour arrêter cette spoliation et cet assujettissement des pauvres, *penîtes*, ou vilains, *chôriatai*, par les riches, *plousioi*, et les puissants, *dynatoi*. Elles restent lettre morte et ne peuvent opposer aucun obstacle efficace au développement d'un fait qui était alors dans la force des choses.

Ceci s'était produit dans le midi de l'Italie comme dans les autres provinces, et même peut-être plus que partout ailleurs. Car les nécessités de la défense locale, pendant près de deux siècles d'incursions continuelles des Sarrasins, avaient dû nécessairement enfanter dans ces contrées une féodalité guerrière, entre les mains de laquelle les paysans abdiquaient leur franchise pour en acheter la protection, *prostasia*. Bien des districts de ces pays, d'ailleurs, surtout du côté de l'Apulie, avaient été pendant un certain temps en possession des princes lombards, qui n'avaient certainement pas manqué d'y établir, suivant leur usage constant, le régime des fiefs. Lorsque les territoires étaient revenus sous la domination byzantine directe, ce régime n'y avait pas été reconnu légalement ; mais il s'y était maintenu en fait, le feudataire restant un *dynatos* et continuant à exercer son autorité à titre d'*adicos prostasia*. Cette

influence de la féodalité lombarde sur l'Italie byzantine est attestée par le fait que, dès avant la conquête normande, les nobles grands propriétaires et exerçant une autorité réelle sur les paysans de leurs domaines, qui correspondaient aux *archontes* du Péloponnèse, aux *phylarchoi* d'autres provinces, étaient désignés par les termes de *gerôn* ou *stratiôtîs*, calqués sur les expressions latines *senior* et *miles*. Les Italiens, confondant *stratiôtîs* avec *stratigos*, en firent *stradigotto*, terme employé ensuite à l'époque normande dans certaines provinces, en particulier dans la Calabre, comme synonyme de baron. Dans d'autres endroits, la désignation était le mot hybride, moitié italien et moitié grec, *capodechorio*. A titre de chefs de villages, l'autorité de ces nobles terriens avait fini par être acceptée du gouvernement byzantin ; une fiction légale destinée à voiler l'irrégularité du fait, leur donnait le caractère d'officiers locaux de l'empereur, subordonnés à la puissance suprême du catapan, qui était toujours choisi parmi les protospathaires ou maréchaux ou bien les drongaires ou amiraux, et à celle des spatharocandidats, qui, sous ses ordres, avaient à la fois le commandement militaire et l'administration civile des principales divisions territoriales de son gouvernement. Dans l'Apulie, un Delfino Calochiri, marchant sur Bari, en 984, à la tête des paysans armés de ses domaines, un Melo et un Dato, son beau-frère ; en Calabre, le Pierre de Bisignano que Robert Guiscard rançonna si bien dans les premiers temps de sa carrière d'aventurier, ou bien le châtelain des environs de Seminara, que nous avons vu, dans la vie de saint Nil, courant les campagnes à la tête de ses hommes d'armes habillés à l'arabe, pour y recueillir les fugitifs à la suite du passage des musulmans et leur donner un asile dans son château ; tous ces personnages ressemblent terriblement à des seigneurs féodaux de l'Occident. Ils sont surtout pareils à ces *archontes* du Péloponnèse que l'histoire byzantine nous montre, sous le

règne de Romain Lécapène et la stratégie de Bardas Platypode, exerçant en toute liberté le droit de guerre privée, comme des barons contemporains de nos contrées.

Lorsque les chevaliers français, à la suite de la IVe Croisade, firent la conquête de la Morée, ils y trouvèrent une véritable féodalité d'*archontes* grecs, qui défendirent énergiquement le pays contre eux, moins comme une province de l'empire que comme leur propre terre. Puis, une fois vaincus, ces *archontes* se soumirent, devinrent des gentilshommes, entrèrent sans difficulté dans la nouvelle organisation féodale que leur apportaient les Français et avec laquelle l'organisation sociale des provinces de l'empire présentait beaucoup d'analogie. « Les textes, dit à cette occasion M. Alfred Rambaud, nous montrent une scission radicale entre la classe dominante et les serfs ou les petits propriétaires, confondus sous le nom de paysans ou, comme disaient les Français, de vilains. Quand les *archontes* font leur soumission aux étrangers, ils ne stipulent que pour eux : les paysans resteront ce qu'ils étaient auparavant. En revanche, lorsque les *archontes* se révoltent contre les Francs pour le maintien de leurs privilèges, ils ne trouvent aucun appui dans les vilains, leurs compatriotes. » Les choses se passèrent exactement de même dans l'Italie byzantine au moment de la conquête normande. Italo-lombarde dans la Pouille, grecque en Calabre et dans la Terre d'Otrante, la noblesse territoriale, dont la condition était imparfaitement définie sous la domination constantinopolitaine, mais le pouvoir effectif, sut, ici en faisant cause commune avec les Normands, là en composant après une résistance honorable, sut se faire ouvrir les rangs de l'aristocratie conquérante, faire reconnaître, du moins en partie, ses possessions et avoir ainsi son lot dans le nouveau partage des terres conquises. Mais elle ne s'inquiéta pas du sort des paysans de même race qu'elle, elle ne stipula rien

pour eux, et au lieu de s'opposer à leur réduction en servage, elle en profita.

Il n'y eut donc pas, comme on l'a cru quelquefois, dans la substitution de la domination des Normands à celle des Byzantins sur l'Italie méridionale, asservissement d'une race conquise à une race conquérante. Il n'y eut même pas changement radical de l'organisation sociale. Le servage des paysans existait presque partout en fait ; il fut seulement généralisé, régularisé et défini par la loi. Et ce changement, en précisant mieux, en soumettant à des règles fixes la condition et les obligations des *villani* par rapport à leurs seigneurs, en leur garantissant aussi certains droits, améliora peut-être leur sort plutôt qu'elle ne l'aggrava. Surtout aucune acception de race et de religion ne fut faite dans l'établissement du nouveau régime politique et social. La population rurale fut placée en état de servage dans toutes les provinces, sans distinction entre ceux qui étaient Italiens ou Grecs de race, latins ou grecs de religion. De même, parmi ceux des nobles indigènes qui se firent accepter sur le pied d'égalité dans les rangs des barons normands, il y eut autant de Grecs d'origine et de langue que d'Italo-Lombards ; et la question du rite qu'ils suivaient n'établit aucune différence entre eux. Je ne trouve à relever qu'un seul fait qui établisse une infériorité pour la population grecque de race et de religion. C'est celui-ci, qui s'observe principalement dans les diplômes de la Calabre. Le papas, c'est-à-dire le membre du clergé inférieur et marié du rite grec, né dans les rangs des vilains, n'est pas affranchi par son ordination ; lui et sa famille restent en condition de servage, malgré son caractère sacré. L'exemple le plus frappant qu'on en puisse citer est un diplôme grec du grand comte Roger, rédigé en 1086, par lequel il attribue à l'évêché, récemment fondé, de Mileto, 95 familles de serfs du domaine royal dans le territoire de cette ville, sur lesquels 30 sont des prêtres grecs, avec leurs femmes et leurs enfants. Mais il

est évident, pour quiconque veut examiner à fond les faits, que ceci tenait au caractère de rusticité et d'infériorité dans lequel la société du rite grec a tenu son clergé séculier et marié, qui se confond avec les paysans dont il mène la vie, et aussi au mariage même de ce clergé, qui par là devenait souche de nouvelles familles, issues de la classe des vilains, sur la terre du seigneur, qui n'entendait pas être frustré du bénéfice de cet accroissement de la population de ses domaines. L'affranchissement du fils de paysan qui entrait dans l'Église latine ne pouvait avoir pour conséquence que d'émanciper sa seule personne ; celui du fils de paysan qui se faisait prêtre grec eut amené bientôt la naissance d'une classe à part de fils de papas, qui n'eût pas trouvé naturellement sa place dans les cadres de la société féodale, et qui y fût même devenue avec le temps une sérieuse cause de trouble. Et ce qui prouve bien que ce sont ces raisons sociales qui produisirent le fait, au premier abord assez étrange, dont je parle, et non pas une intention d'abaisser systématiquement le clergé grec, de porter atteinte à sa liberté religieuse, c'est qu'en revanche le clergé monastique et célibataire de ce rite, qui dans tous les pays grecs constitue une classe supérieure dans la hiérarchie ecclésiastique et d'où sortent l'épiscopat et le haut clergé, était mis exactement sur le même pied que le clergé latin et jouissait des mêmes privilèges.

C'est, du reste, un des faits les mieux connus, en même temps que les plus extraordinaires de l'histoire, que l'exemple merveilleux de tolérance et d'impartialité religieuse que surent donner, en plein XIe siècle, les princes normands de l'Italie méridionale et de la Sicile, et cela en se faisant en même temps les vassaux et les champions de la Papauté. On a peine à comprendre comment, de la même race et du même pays, purent sortir dans le même siècle des conquérants aussi opposés, dans leur système de conduite à l'égard des vaincus, que Guillaume de Normandie en An-

gleterre, et Robert Guiscard et ses frères en Italie. On ne saurait avoir assez d'admiration pour le génie politique et l'esprit de modération grâce auxquels les fils de Tancrède de Hauteville surent faire vivre en paix sous la même autorité, et attacher également à leur domination, les éléments les plus hétérogènes et les plus hostiles partout ailleurs entre eux, Normands, Lombards, Italiens, Grecs, Arabes, des hommes de toute race et de toute langue, de toute religion et de tout rite, chrétiens grecs et latins, musulmans et israélites. Ils se firent obéir et respecter de tous, tinrent entre eux une balance équitable, et leur inspirèrent à tous le même dévouement. Ces conquérants étrangers parvinrent à grouper et à fondre tant d'éléments divers dans une même nationalité. Ces rudes batailleurs, qui n'avaient pas rougi de faire un métier de véritables brigands de grand chemin à leurs débuts (ce fut en particulier le cas de Robert et de Roger) et qui certainement étaient tout à fait illettrés, furent d'admirables promoteurs du progrès et des lumières. Ils favorisèrent avec amour, dans leurs États et à leur cour, les lettres, les arts et les sciences, sans faire de différence, dans leurs encouragements à ceux qui les cultivaient, entre catholiques, grecs et musulmans, se faisant eux-mêmes hommes de trois langues, excitant le talent, récompensant le mérite et la capacité dans quelque classe, dans quelque race et dans quelque religion qu'ils se manifestassent.

X

Les plus impérieuses raisons politiques imposaient aux premiers princes normands d'observer des ménagements tout particuliers à l'égard de l'élément grec et de lui témoigner une haute faveur. Il formait une très large part de la population de leurs États. Grand par l'intelligence et par la

civilisation autant que par le nombre, c'était l'élément chez lequel on pouvait craindre le plus de regrets du régime tombé; c'était donc celui qui, pour se l'attacher, réclamait le plus de soins. En outre, l'Italie méridionale et la Sicile une fois conquises, les princes normands aspiraient ouvertement à s'emparer de l'empire d'Orient, à s'asseoir comme une nouvelle dynastie sur le trône de Constantinople. C'est ce qu'à la fin de sa carrière tenta Robert Guiscard, d'abord en prenant pour prétexte de soutenir les prétentions de Michel Parapinacês, puis, après la mort de celui-ci, en agissant sans voiles pour lui-même. Il se pare même du titre impérial dans l'inscription dédicatoire qu'il fit graver en lettres énormes sur la façade de la cathédrale de Salerne : *Maete evangeliste patrono urbis Robbertus dux r*(*ex*) *imp*(*erator*) *maxim*(*us*) *triumphator ex erario peculiari.* En 1097, quand les croisés furent réunis à Constantinople, Bohémond leur proposa de s'emparer de la ville et d'y proclamer un empereur, comptant bien l'être lui-même. Il est probable que si on l'eût écouté, il eut mieux su comprendre les conditions de ce nouveau rôle que Baudouin de Flandres en 1204. De même qu'il se fit à moitié arabe et à moitié grec dans sa principauté d'Antioche, il aurait eu la souplesse et l'habileté de se faire, à Constantinople, assez byzantin pour asseoir son pouvoir et installer, d'une façon durable, une maison normande sur le trône des Basileis, ce qui n'eut pas été plus extraordinaire que l'avènement de tant de familles étrangères à l'hellénisme, qui ceignirent la même couronne, sans se mettre aussi maladroitement en lutte avec le sentiment national du peuple grec que les Latins de la IVe Croisade. C'est encore ce projet favori de sa famille que reprit le roi Roger de Sicile, dans la grande guerre contre Manuel Comnène, qui le rendit, en 1146, maître pour un moment de toute la Grèce propre. Et il avait certainement une part à la tentative que Guillaume le Bon fit encore, quarante ans après, contre l'em-

pire grec, sous prétexte de restaurer le jeune Alexis Comnène.

Au reste, Roger, le grand comte de Calabre et de Sicile, témoigna encore plus de propension et de bienveillance que son frère Robert Guiscard pour l'hellénisme du midi de l'Italie. C'était dans la logique des choses. La population grecque de langue et de religion formait la presque totalité de ses sujets de Calabre et une part considérable de ceux de Sicile, précisément la part chrétienne sur laquelle il devait s'appuyer pour tenir en échec l'élément musulman, tout en le traitant, lui aussi, avec ménagement. Roger admit de nombreux Grecs à sa cour, dans sa maison, parmi les capitaines de ses armées, comme le Sergios qui le trahit au siège de Capoue. En matière ecclésiastique, il partagea d'une manière égale ses libéralités et ses faveurs entre le clergé du rite latin, qu'il suivait lui-même et qui était celui de ses compagnons de conquête, et le clergé grec indigène. D'un côté, il appela en Calabre saint Bruno et ses disciples, et il fonda dans ses États les premières abbayes cisterciennes, qui y devinrent des foyers de latinisation. De l'autre, en Sicile et en Calabre, il fonda autant de monastères basiliens du rite grec que de monastères latins, les dotant magnifiquement et accordant aux hégoumènes de quelques-uns d'entre eux la qualité de barons au temporel. Il multiplia les donations à ceux qui existaient antérieurement. Sur le seul territoire de Squillace, il agrandit, réorganisa et enrichit le monastère grec de Saint-Grégoire le Thaumaturge de Stallettì, et en fonda un nouveau, celui de Saint-Nicolas de Mariota.

Ce fut même à tel point que, pendant près de vingt ans, les évêques gréco-italiens se bercèrent de l'espoir d'attirer entièrement le comte Roger à l'Église orientale. Mais en 1096 et dans les années suivantes, pour obtenir en échange du Pape Urbain II la bulle qui lui accordait, à lui et à ses successeurs, le privilège exorbitant de jouir de l'autorité

ecclésiastique de légats *a latere*, il enleva les évêchés de ses États à la juridiction du Patriarche de Constantinople pour les remettre, comme avant Léon l'Isaurien, sous celle du siège de Rome. Il ordonna en même temps qu'au fur et à mesure de l'extinction de leurs titulaires grecs, ces évêchés passeraient au rite latin, comblant de faveurs toutes spéciales ceux des évêques qui consentirent à changer eux-mêmes immédiatement de rite. Les fidèles, les prêtres et les moines qui voulaient rester au rite grec étaient soumis à l'autorité spirituelle de l'évêque, désormais latin ; mais ils ne devaient pas être directement administrés par celui-ci ; on instituait un *protopapas* pour les diriger sous la surveillance de l'évêque ; enfin les garanties les plus sérieuses leur étaient données du maintien de leur rite, de leurs usages et de leurs droits. Cette série de mesures, dont Urbain II vint lui-même assurer l'exécution dans les Etats de Roger, donnait au latinisme la supériorité et la prépondérance en matière religieuse, comme le fait de la conquête les lui avaient assurées dans l'ordre politique ; mais elles ne détruisaient pas l'hellénisme, dont elles assuraient, au contraire, les conditions et l'existence. La nouvelle organisation ecclésiastique s'opéra, du reste, sans violence et à l'amiable. La soumission au Souverain Pontife, en consacrant le rite grec intact, comptait dans le clergé italo-grec des partisans ardents tels que l'archimandrite sicilien Neilos Doxopatrios, qui écrivit en grec son célèbre traité *Des sièges patriarcaux* pour glorifier l'œuvre de Roger et la justifier aux yeux de ses coreligionnaires. Les conditions de l'union de l'Église grecque d'Italie méridionale et de Sicile à l'Église de Rome furent, d'ailleurs, solennellement débattues, en 1099, au concile de Bari, où l'éloquence et la science théologique de saint Anselme amena les députés du clergé grec à confesser la même doctrine que les Latins sur la procession du Saint-Esprit, et où, en même temps, l'énergique revendication par les moines ba-

siliens du droit de suivre leurs anciens usages, fit maintenir aux Gréco-Italiens le privilège, reconnu depuis à tous les Grecs Unis par le concile de Florence, de continuer à réciter le Symbole sans l'addition du *Filioque*. Enfin le clergé et les fidèles du rite grec voyaient une garantie contre les tendances que pourrait avoir la Papauté à les latiniser par l'interposition, entre eux et l'autorité du pape, de la suprématie de la couronne en matière ecclésiastique, établie dans une certaine mesure par la bulle d'Urbain II en faveur du comte Roger et de ses successeurs. Cette suprématie religieuse du souverain est une chose vers laquelle l'Église grecque a toujours eu une propension très marquée. Neilos Doxopatrios la proclame formellement dans son traité ; il soutient que la primauté papale dérive de ce que Rome était le siège de l'Empire. Aussi son livre, écrit pour justifier l'union et le retour à la juridiction romaine, n'en fut pas moins vu d'un fort mauvais œil par le Pape.

L'union de l'Église grecque de l'Italie méridionale et de la Sicile avec Rome, et sa soumission à la juridiction papale, ne rompirent pas, du reste, tout d'abord ses liens de relations fraternelles et intimes avec l'Église grecque d'Orient. Bien que l'entreprise de Michel Cérulaire eût dès lors succédé à celle de Photius, la rupture entre les deux moitiés de la chrétienté n'était pas encore consommée d'une manière définitive à la fin du XIe siècle et dans le XIIe. La tunique du Christ, malgré les efforts de l'esprit de division et de haine réciproque, n'était pas déchirée en deux parts. L'hostilité permanente et profonde, mais tantôt plus sourde et tantôt plus ouverte, entre les deux sièges de Rome et de Constantinople, n'avait pas encore creusé un fossé infranchissable entre les fidèles qui relevaient de l'un et de l'autre. Leurs rapports variaient suivant les lieux et les temps. Malgré la façon dont les malentendus et les préjugés réciproques allaient toujours en s'accentuant, la commu-

nion entre les deux Églises se maintenait encore sur bien des points. Les Croisades, où trop d'incidents contribuèrent à aggraver les malentendus et à soulever de part et d'autre de déplorables rancunes, virent aussi des manifestations bien significatives d'union entre Grecs et Latins sur le terrain religieux. Telles furent les alliances matrimoniales contractées entre les princes Francs de la Syrie et la maison impériale de Byzance. Telle fut surtout la construction à frais communs de l'église de la Nativité à Bethléem par Amaury Ier, roi de Jérusalem, et Manuel Comnène, empereur de Constantinople, qui y firent représenter dans les mosaïques de la nef les églises où s'étaient tenus les huit premiers conciles œcuméniques, représentations accompagnées de l'inscription, en latin et en grec, des décisions de ces conciles servant de base à la foi commune de l'Occident et de l'Orient. Il pouvait donc y avoir alors intercours, communion fraternelle, relations religieuses et intellectuelles entre les couvents de la famille de saint Basile dans l'Italie et dans la Grèce, bien que les premiers fussent soumis au Pape et les seconds au patriarche de Constantinople. Le schisme ne devint formel et irrémédiable qu'à la suite de la fatale, et, disons le mot, de la criminelle entreprise dans laquelle les Vénitiens entraînèrent la IVe croisade, la détournant de la Palestine sur Byzance et dirigeant contre un empire chrétien les armes qui avaient été prises pour repousser les musulmans. C'est de 1204, de la prise de Constantinople par les Latins que date la séparation définitive du christianisme oriental d'avec le christianisme occidental. C'est alors que dans le cœur des Grecs, traités par les Latins comme des infidèles, germèrent les haines que la politique habile de Mohammed II sut raviver encore en 1453, haines contre le catholicisme et la papauté, que l'Occident catholique eut pu éteindre au XVe siècle s'il avait eu la générosité de porter secours, sans arrière-pensée, à Constantinople prête à succomber sous l'effort des Osmanlis.

Après la mort du grand comte Roger, son fils et successeur le roi Roger continua sa politique de bienveillance pour les Grecs de terre ferme et de Sicile. Cet élément de la population reçut même sous son règne de nouvelles recrues par la transplantation en Calabre et en Sicile des milliers de pris onniers ramenés de la Morée et de la Livadie, et choisis avec soin parmi les ouvriers de métiers. On sait que ce furent ceux d'Athènes et de Thèbes qui introduisirent dans les États des Normands la culture du mûrier, l'élève des vers et la fabrication des étoffes de soie.

Aussi sous les deux Roger, c'est-à-dire pendant tout près d'un siècle, la littérature grecque, encouragée par la protection de ces princes, eut-elle dans l'Italie méridionale et dans la Sicile une floraison magnifique. La cour des princes normands rivalisait alors sous ce point de vue avec celle des empereurs de Constantinople. C'est, en effet, le temps où la poésie helléno-byzantine y était représentée par Eugène de Palerme, Constantin de Sicile, Roger d'Otrante et le Calabrais Jean Grasos. C'est le temps où brillent dans la littérature ecclésiastique Neilos Doxopatrios, dont nous venons de parler; Prosper, évêque de Reggio, surnommé le Philosophe, théologien et historien renommé; Théophanios Cérameus, archevêque de Taormine, dont on possède soixante-deux homélies grecques; le diacre Amandos ou Adelphirios d'Atrani, historien, poète et auteur de la vie de saint Nicolas le Pèlerin; Jean, archidiacre de Bari, qui a écrit la vie et les miracles de saint Nicolas de Myre, ainsi que l'histoire de la découverte des reliques de saint Sabin de Canosa. A la même époque la Sicile donne à Byzance Constantin Manassès, qui va se fixer à la cour des Comnènes et y compose une histoire byzantine en vers politiques.

Cependant, malgré la faveur des Roger, malgré ce développement littéraire qui atteste sa vitalité et sa culture, l'hellénisme italien, dépouillé de la suprématie par la con-

quête normande, perdait rapidement du terrain. De même que la vie de Cassiodore nous a fourni le tableau du Bruttium latin du VI[e] siècle et celle de saint Nil de Rossano le tableau de la Calabre grecque du X[e] siècle, c'est dans la vie du bienheureux Jean Joachim de Flore, également rapportée pas nous plus haut, que l'on peut saisir sur le fait la marche progressive de la latinisation dans la région de la Sila, pendant le cours du XII[e] siècle. Il est vrai que, dans la région de l'Aspromonte, l'hellénisme se maintenait compacte à la même époque et résistait victorieusement aux influences qui cherchaient à l'entamer. Les établissements monastiques latins, fondés dans cette région, restaient isolés au milieu d'une population d'autre langue et d'autre religion. En 1217, la charte latine d'une donation faite au célèbre couvent de San-Stefano del Bosco, charte rédigée dans la ville de Stilo, se termine par ces mots bien curieux : *Et quia latinum non potuimus habere scriptorem, Fr. Guilelmus, monacus S. Stephani, precepto D. Petri, venerabilis Abbatis predicti cenobii, et rogato nostro, paginam istam dictavit et scripsit.* Ainsi, au commencement du XIII[e] siècle, il ne se trouvait pas dans cette ville un seul notaire sachant écrire le latin. On possède aussi une sentence rendue en 1224, à Stilo, par le *camerarius* ou administrateur des finances de Calabre contre le *baiulo* de la ville, qui avait molesté les moines de San-Stefano del Bosco ; elle est rédigée en latin, mais toutes les signatures des témoins sont grecques.

Avec la mort du roi Roger finirent les jours heureux de la grécité de l'Italie méridionale. Sous Guillaume le Mauvais, l'effroyable répression de la révolte de la Pouille, cette *desolatio Apulie*, comme l'ont appelée les contemporains, dirigée par l'odieux favori du roi, Majone de Bari, fut marquée par une véritable persécution contre l'élément grec, et en particulier contre les moines de Saint-Basile. C'était la vengeance de l'appui que Manuel Comnène avait fourni aux

insurgés et de l'accueil enthousiaste que la flotte impériale avait reçu dans les villes maritimes. Les moines grecs furent par centaines suppliciés ou transportés comme esclaves en Sicile. Beaucoup de leurs monastères furent détruits ; d'autres transférés à des ordres latins. C'est ainsi, par exemple, que le couvent basilien de Saint-Jacques, sur le territoire de Bari, fondé en 892 par l'archevêque Jean d'Otrante, sous l'empereur Léon de Philosophe, fut donné aux Olivétains, qui l'ont possédé jusqu'à nos jours.

Bientôt commencent, pour ces moines de Saint-Basile, qui avaient été les propagateurs de l'hellénisme en Italie et qui restaient les soutiens de sa vie et de sa culture, une série de tracasseries religieuses continuelles de la part du Pape et des prélats latins. La rupture des deux Églises étant devenue complète, à la suite de la prise de Constantinople par les Latins, le clergé grec du royaume de Sicile devint, par le fait même de son rite particulier, suspect de tendance au schisme. On résolut donc d'interdire ses relations avec le clergé d'Orient, de surveiller de près son enseignement pour y réprimer tout ce qui semblerait malsonnant, d'expurger ses bibliothèques des livres dangereux, de reviser sa liturgie pour la rapprocher du latinisme, enfin d'organiser une grande enquête sur les opinions de ses membres. C'est la mission dont le Pape Honorius III chargea, en 1221, l'évêque de Cotrone et l'abbé de Grotta-Ferrata dans la Terre de Labour, la Pouille et la Calabre, et que Frédéric II leur laissa accomplir librement, parce qu'à ce moment il tenait encore à ménager le Saint-Siège. Plus tard, quand il fut entré en lutte ouverte avec la papauté, il témoigna beaucoup de faveur aux Grecs de ses États, comme en général à tous les éléments qui pouvaient sympathiser avec son hostilité pour le pontife de Rome. Sous son règne nous rencontrons encore deux poètes grecs d'un certain mérite dans l'Italie méridionale. Jean d'Otrante et George de Gallipoli, qui dédient leurs œuvres

à Frédéric. Lui-même avait appris le grec ancien et le grec vulgaire, comme l'arabe; il écrivait ces idiomes avec élégance et facilité, et il aimait à se servir du grec. Ainsi c'est dans cette langue qu'il rédigea l'inscription de l'anneau d'or passé aux ouïes du fameux brochet qu'il fit lâcher dans un lac voisin de Manheim : « Je suis ce poisson que l'empereur Frédéric a fait jeter le premier dans ce lac, le 5 octobre 1230. » Les constitutions de Frédéric II, promulguées à Melfi en 1231, furent publiées en grec en même temps qu'en latin, tant était alors considérable le nombre de ceux de ses sujets qui, sur le continent et dans l'île, ne parlaient et ne comprenaient que le grec.

Cependant, malgré cette faveur personnelle du prince, l'avènement de la maison de Souabe et surtout le règne de Frédéric II marquèrent la date où la décadence définitive de l'élément grec, submergé par l'élément italien, se précipita dans le royaume de Sicile. Ce royaume fut dès lors trop mêlé aux affaires et à la vie du reste de l'Italie pour qu'une nationalité distincte pût s'y maintenir. Dans l'acharnement que la Papauté mettait à abattre la dynastie de Souabe, elle avait outrepassé le but si bien défini de ses premières luttes contre l'Empire, et, après avoir éveillé la vie nationale de l'Italie, en l'armant contre les Allemands, elle combattait ses véritables intérêts. Aussi, par une révolution qu'il importe de ne pas oublier lorsqu'on veut juger les événements de l'histoire d'Italie au XIII[e] siècle, ce n'étaient plus alors les Guelfes, comme dans les deux siècles précédents, c'étaient les Gibelins, au contraire, qui portaient le drapeau de la cause nationale. Frédéric II, une fois que ses affaires eurent été ruinées en Allemagne, devint le promoteur et le précurseur de l'unité italienne, et ce rôle fut encore plus celui de Manfred, avec qui l'indépendance de l'Italie succomba pour six siècles sur le champ de bataille de Bénévent. Devenu ainsi la tête et le cœur de la vie nationale de l'Italie, le royaume sicilien commença

par se transformer lui-même, et, de la mosaïque de nationalités diverses qu'il avait été jusqu'alors, se fit franchement et complètement italien.

C'est à ce moment que, signe éclatant de cette transformation, la poésie italienne prit naissance dans le royaume de Sicile, en même temps qu'y déclinait la poésie grecque, florissante au temps des Roger.

> . . . . I Siciliani
> Che già fur primi, e quivi eran da sezzo,

a dit Pétrarque. Ciullo d'Alcamo, le poète lauréat de la cour de Frédéric II, rivalisait par ses vers italiens avec le talent des poètes provençaux, quand rien ne présageait encore en Toscane l'approche d'un semblable éveil. Manfred lui-même fut poète en italien, et poète d'un véritable talent. Pendant ses séjours à Barletta, il aimait à parcourir les rues de la ville en chantant des *strombuotti*, strophes rimées de huit vers, chacun de onze syllabes, qu'il se plaisait à composer. Sa cour, que les Guelfes appelaient un foyer de corruption, était le rendez-vous de tous les poètes que comptait alors l'Italie, et des plus habiles musiciens de France et d'Allemagne, aussi bien que de la péninsule. Souvent, dans ses promenades nocturnes, il se faisait suivre par deux Siciliens qui excellaient à chanter des romances. La poésie en langue vulgaire, telle qu'elle était alors dans ses premiers balbutiements, célébrait exclusivement l'amour, et restait étrangère à la politique, aux événements qui mettaient toute l'Italie en feu. Pendant que le chef de l'Église appelait des étrangers à la conquête du royaume sicilien, qu'il lançait l'excommunication sur le fils de l'empereur et poussait les peuples à la révolte; que, dans le nord, Ezzelino da Romano trouvait à peine assez de bourreaux pour tuer ses victimes, les poètes de la cour de Manfred et Manfred lui-même chantaient, avec une exagération toute méridionale, les désirs des amants, les rigueurs

des belles, et ces théories de l'amour chevaleresque qui nous paraissent bien peu en rapport avec l'état de violence de la société italienne au moyen âge.

XI

Dans les conditions où se trouvait ainsi l'hellénisme de l'Italie méridionale, de la Calabre et de la Terre d'Otrante, suivant une voie progressive de décadence et d'extinction, la conquête brutale de Charles d'Anjou ne pouvait manquer de lui porter le dernier coup. Les Grecs de ces contrées avaient été chauds partisans de Frédéric II et de Manfred; ils furent traités en conséquence. Le clergé de rite grec fut livré sans protection aux effets des malveillances romaines. Les monastères de l'ordre de Saint-Basile qui étaient ses foyers de vie et de lumières, se virent en butte à des vexations de tout genre, soumis à une inquisition constante et tracassière, dont l'étroitesse d'esprit n'était égalée que par sa minutie. Les études, entravées de toute façon, y devinrent impossibles, et bientôt l'ignorance la plus complète y régna. C'était le but que l'on poursuivait comme pouvant mieux que tout autre faciliter la latinisation ecclésiastique du pays, à laquelle le Pape et les évêques travaillaient activement. Et pourtant, ce clergé monastique grec, que l'on s'étudiait systématiquement à abaisser, à contrecarrer, à réduire à la misère et à l'ignorance, donnait d'admirables exemples de vertu et de piété; on n'avait aucun reproche grave à lui adresser. Au contraire, tous les historiens ecclésiastiques du royaume de Naples proclament qu'alors, dans leur état d'abaissement, comme dans l'âge de fer des IXe et Xe siècles, les Basiliens demeurèrent absolument irréprochables dans leurs mœurs, dans leur doctrine, dans l'observance fidèle de leur règle, et qu'aucun de

leurs monastères ne tomba dans cette corruption qui n'était que trop fréquente chez les couvents latins, plus riches et plus favorisés.

Au xive siècle, beaucoup des localités où se conserve encore l'usage du rite grec ont abandonné le parler hellénique pour l'italien et ne comprennent plus leur langue liturgique. Dans la Calabre, au nord de l'isthme de Squillace, les bourgs et les villages où l'on parle encore grec ne forment plus que des îlots isolés au milieu de populations de langue italienne. Dans les actes privés qui y sont alors rédigés, la langue est profondément corrompue, envahie par une multitude de mots italiens. Ce qui se présentait, au contraire, dans les diplômes de la fin du xie siècle et du commencement du xiie, c'étaient des mots français introduits par les conquérants sortis de la Normandie, et grécisés. Tels sont *phion* pour dire « fief » (l'italien a aussi emprunté *fio* au français, comme doublet de *feudo*, pris du latin), *ancoumandepsis* tiré du verbe « encomander. » Il y aurait même à ce point de vue toute une étude intéressante à faire des chartes grecques de la période normande, pour les philologues qui s'occupent de l'histoire de notre ancienne langue française.

Cependant, au commencement du siècle, sur le versant de l'Aspromonte, du côté de la mer Tyrrhénienne, autour de Tropea et de Nicotera, et surtout de Palmi, de Seminara et de Sinopoli, dans un canton où le grec resta d'usage général jusqu'à l'entrée du xviie siècle, il y avait un noyau de population hellénique resté intact. Les monastères y étaient florissants et la tradition des fortes études s'y maintenait. C'est de là que sortit Léontios Pilatos, le maître de grec de Boccace, fondateur de l'enseignement de cette langue à Florence et auteur de la première traduction latine des poèmes homériques. C'est là aussi que fut élevé le moine Barlaam, natif de Seminara, qui joua un si grand rôle dans les querelles théologiques de l'empire grec et

enseigna son idiome natal à Pétrarque. Écrivain d'un atticisme très remarquable pour son époque, mathématicien, théologien de la science la plus vaste, métaphysicien profond et d'une singulière hardiesse (c'est toujours le trait propre des Calabrais), Barlaam est une des plus puissantes et des plus originales figures de l'hellénisme du XIV[e] siècle. Mais c'était un caractère inquiet et peu honorable, et surtout un esprit extraordinairement versatile : tantôt, à Constantinople, défenseur attitré de l'orthodoxie orientale contre les erreurs des Latins, tantôt, à la cour papale d'Avignon, dénonçant au Souverain Pontife les hérésies des Grecs ; tantôt novateur téméraire autant qu'on pouvait l'être dans son siècle, tantôt ultra-conservateur comme le plus scolastique des moines de Byzance. Après avoir quitté la patrie italienne pour aller en Étolie se perfectionner dans les sciences ecclésiastiques grecques, après s'être fixé à Constantinople en 1327, y avoir été le protégé de Jean Cantacuzène, avoir obtenu l'hégouménat d'un des principaux monastères de la ville et avoir été chargé d'une grande mission diplomatique en Occident, Barlaam quitta cette ville en 1341, outré de colère de l'issue, peu flatteuse pour son amour-propre, que venait d'avoir sa fameuse querelle avec Georges Palamas et les moines du mont Athos, au sujet de la lumière incréée du Thabor. Rompant avec éclat avec les Orientaux, le moine calabrais de l'ordre de Saint-Basile vint se fixer à Naples, où le roi Robert le Sage le combla d'honneurs et le mit à la tête de sa bibliothèque. Il écrivit alors des pamphlets théologiques contre l'Église de Constantinople, comme auparavant il en avait écrit contre l'Église de Rome ; il y prouvait la procession du Saint-Esprit, du Père et du Fils, après avoir prouvé dans ses traités antérieurs qu'il procédait du Père seulement. Le Pape Clément VI récompensa la palinodie de Barlaam en le nommant, en 1342, évêque de Gerace. C'est là qu'il mourut, encore dans la force de l'âge, en 1348, et eut pour successeur, dans son évêché,

un autre moine basilien, de naissance orientale cette fois, qui n'avait pas donné moins de gages à la cause romaine, Siméon de Constantinople. L'évêché de Gerace, comme nous le montrerons au chapitre de cette ville, resta de rite grec jusqu'en 1472. Vers le temps où florissait Barlaam, Jean Couropalatis faisait venir à grands frais, à Constantinople, le moine calabrais Aspasios, pour servir de précepteur, dans les lettres latines, à son fils Constantin Harménopoulos, ce qui suppose que ce moine était célèbre par son érudition égale dans les deux langues grecque et latine.

Les noms que je viens de rappeler sont les derniers dont la grécité calabraise puisse se parer. Le foyer qui les avait produits s'éteignit lui-même bientôt. L'ignorance envahit tout, et la nationalité gréco-italienne marcha de plus en plus vers une fin obscure. En 1370, le Pape Urbain V se préoccupa de l'état de décadence intellectuelle où étaient tombés les moines basiliens de l'Italie et de la Sicile et de l'altération de leurs livres liturgiques. Il confia à l'archevêque d'Otrante la mission de réveiller chez eux quelques études et de rechercher le texte authentique de la règle de saint Basile. La Papauté entrait à leur égard dans une voie plus libérale et plus généreuse, en même temps qu'elle se préoccupait de ramener à l'union l'Eglise d'Orient. Elle comprenait, mais trop tard, de quelle utilité eût pu lui être pour cette œuvre un clergé grec instruit, versé dans les traditions de son rite et en même temps attaché à l'unité catholique, tel qu'elle eût pu l'avoir en Calabre et en Sicile, si l'on s'était conduit autrement à l'égard de celui de ces contrées. Mais c'était dès lors un cadavre que l'on cherchait à galvaniser. Urbain V échoua dans sa tentative et après lui Martin V. Au lendemain du Concile de Florence, le grand cardinal Bessarion décrivait ainsi l'état où en étaient venus ses frères en saint Basile, dans l'Italie méridionale : « La plupart des moines des couvents basiliens de l'Italie, ignorants de la langue grecque, en tant qu'Ita-

liens, et fils de pères qui parlent un idiome latin, ne savent pas même lire l'alphabet de Saint-Basile. D'autres, qui ont appris à lire le grec, font des fautes à chaque mot à la lecture et ne comprennent pas le sens de ce qu'ils lisent. Enfin il n'y en a qu'un très petit nombre qui, un peu mieux instruits, entendent que bien que mal les leçons. Mais aucun de ces moines ne comprend complètement le grec, d'où suit qu'aucun d'eux ne sait bien et ne peut vérifier sur le texte les canons et les règles auxquels ils sont soumis, règles portées par leur grand instituteur et qui doivent diriger le gouvernement de leur sainte vie. » On croirait lire une description des moines actuels de Grotta-Ferrata et de ce qui reste de clergé grec-uni dans l'ancien royaume de Naples, pauvres gens aussi ignorants que respectables, qui, par manque de connaissances, commettent à chaque instant les plus étranges fautes de liturgie, prennent des cérémonies latines d'introduction récente chez eux pour de vieux usages grecs qu'ils auraient mieux conservés que les Orientaux, et dont la plupart lisent péniblement, sur un imprimé en caractères latins, les prières grecques qu'ils ne comprennent plus.

Cependant Bessarion, demeuré passionnément grec malgré son adhésion au catholicisme, s'efforça, par le plus noble sentiment de patriotisme national et religieux, de faire revivre, en le relevant intellectuellement, l'hellénisme calabro-sicilien. Et, certainement, si quelqu'un avait été capable de réussir dans cette tâche, c'eût été lui. Grâce à ses persévérants efforts, le Pape Calliste III et le roi Alphonse s'entendirent pour fonder à Messine des écoles et une académie grecques, destinées à l'instruction du clergé, et même des laïques de rite grec de la Terre d'Otrante et de la Sicile. Il voulait en faire à la fois un instrument de relèvement pour les derniers débris d'une Église qui avait eu ses gloires et dont la fondation était liée au souvenir de l'héroïque résistance de l'orthodoxie aux iconoclastes, un centre d'en-

seignement de la langue et de la littérature des Hellènes pour l'Italie et l'Espagne, et un foyer où se conservât, presque aux portes de la Grèce, asservie à ce moment par les musulmans, la tradition des grandes études, d'où elle pût rayonner de nouveau sur l'Orient, en y réveillant la nationalité hellénique. Bessarion lui-même, venu à Messine comme abbé commendataire du monastère basilien du Sauveur, ne dédaigna pas de professer en personne dans l'école dont il avait été le fondateur. Le célèbre Constantin Lascaris, fugitif de Constantinople prise par Mohammed II, devint son successeur dans la chaire de Messine, après avoir passé quelques années à Milan et à Rome. Il y professa le grec avec le plus grand éclat, de 1462 à 1493, année où il mourut. Ses leçons, du reste, ne paraissent pas avoir beaucoup profité aux Grecs de la Calabre et de la Sicile; car le seul Basilien calabrais dont le nom soit connu dans la littérature grecque du xve siècle, le moine Angelos ou Ange de Calabre, ayant été élevé en 1463 à l'évêché de Martorano, doit nécessairement avoir été l'élève de Bessarion, et non de Lascaris. Mais les leçons de celui-ci eurent une influence considérable sur la Renaissance italienne, en groupant autour de lui de nombreux élèves de toutes les parties de l'Italie, entre autres Bembo, qui dans ses lettres et dans son dialogue sur l'Etna, vante l'éloquence de Lascaris, son goût exquis pour les arts et sa philosophie sublime, disant de lui : *Nihil illo sene humanius, nihil sanctius.*

On possède quelques lettres de Constantin Lascaris, écrites pendant son professorat à Messine. Elles respirent toutes les amertumes de l'exil et le plus poignant regret de la patrie perdue. « L'avarice des princes, écrit-il à Giovanni Pardo, a relégué dans la Calabre Théodoros (1), élevé si haut dans l'étude de la philosophie. Elle a fait fuir Andronicos, fils de Callistos, jusque dans les Iles Britanni-

(1) Probablement le célèbre Théodoros Gazês.

ques (1), où il est mort sans amis. Elle a forcé Dêmêtrios (2) de retourner dans sa patrie, pour vivre esclave des Barbares. Je ne parle pas de mon maître Argyropoulos, qui souffre la pauvreté dans Rome et vend successivement ses livres. Rome n'est plus. Ils n'existent plus ces grands citoyens de Rome qui aimaient également les lettres latines et les lettres grecques. Elle n'est plus cette Naples, colonie de Chalcis et d'Athènes, gymnase de l'éloquence grecque, où les Romains accouraient pour s'instruire. Tout est changé. Préoccupé de ces pensées et d'autres semblables, je demeure ici, les yeux attachés sur la mer, sur Charybde et Scylla, et sur ce périlleux détroit. Je m'afflige de rester en ce lieu ; je gémis de ne pouvoir m'embarquer; je ne sais que faire ni dans quelle terre aller. »

Lascaris mort, son œuvre et celle de Bessarion fut abandonnée. On ne fit plus rien de sérieux pour réveiller et pour maintenir l'esprit de l'hellénisme chez les Grecs de Calabre et de Sicile, chez qui, dans le cours du XVIe siècle, achevèrent de périr les derniers vestiges de leur langue. Même la belle bibliothèque de Constantin Lascaris, qui lui avait servi dans son enseignement et qu'il avait léguée à la ville de Messine, en fut enlevée par les Espagnols. Elle est aujourd'hui presque entière à Madrid, et nous la connaissons par le savant catalogue d'Yriarte. Plusieurs ouvrages, transcrits de la main même de Lascaris, y portent des épigraphes qui rappellent quelques détails curieux ou témoignent de quelque noble sentiment. Sur une belle copie de la *Politique* d'Aristote, on lit ces mots : « Louange à Dieu, auteur de tout bien ! Ce livre est le travail et la propriété de Constantin Lascaris, de Byzance, et après lui de qui con-

(1) Ceci est une erreur; c'est à Paris qu'il s'était fixé.

(2) Quel est ce personnage? S'il s'agit de Dêmêtrios Chalcondylas, un des plus illustres des Grecs réfugiés en Occident, Lascaris était mal informé de son sort.

que saura le comprendre. » Les manuscrits d'Hérodote, de Thucydide, d'Euripide, de Sophocle, de Platon, etc., portent diverses notes relatives au séjour de Lascaris en Italie et en Sicile. Un abrégé d'histoire universelle, demeuré inédit, que Lascaris avait conduit jusqu'à la prise de Constantinople, se termine par le récit de la mort de l'Empereur et par ces paroles touchantes : « Avec lui périt la royauté des Romains, et la liberté, et la civilisation, et les sciences, et tout ce qu'il y a de bon. »

Aujourd'hui l'on parle encore grec dans quelques localités de la Calabre et de la terre d'Otrante. Mais ce ne sont pas les descendants de ceux dont cette langue était l'idiome national au temps des Byzantins et des Normands ; ce sont les petits-fils de colonies de réfugiés de la Grèce, venus chercher un asile en Italie après la conquête turque. Nous les retrouverons à Bova et nous les étudierons à propos de ce bourg, qui est leur chef-lieu dans la Calabre.

XI

Nous nous sommes laissé entraîner à jeter un coup d'œil d'ensemble sur l'origine, le développement et les vicissitudes de l'hellénisme calabrais. Ceci nous a mené fort loin de Squillace. Il faut maintenant y revenir, pour achever de résumer ce que l'on sait de l'histoire de cette ville.

Comme Crotone, Squillace paraît être parvenue, grâce à sa forte position, à l'énergie de ses habitants, et sans doute aussi à sa situation un peu éloignée de la mer, à se mettre à l'abri des ravages des Sarrazins au IXe et au Xe siècle. Du moins, dans aucune chronique authentique, ni italienne, ni byzantine, ni arabe, il n'est question d'une prise ni d'un pillage de cette ville. Les histoires au sujet d'un établissement des musulmans à Squillace, persistant pendant un demi-

siècle, ainsi que des exploits de son chef Olcbec ou Usbec, histoires accueillies par quelques écrivains italiens, n'ont pas d'autre source que les fausses chroniques forgées par Pratilli, et l'on ne doit pas en tenir compte. En réalité, les habitants de Squillace, à l'abri de leurs remparts, virent passer à leurs pieds, sans en être atteints autrement que par la dévastation de leurs campagnes, le flot des principales invasions musulmanes, les armées qui, débarquées à Reggio, marchaient vers le nord et s'avançaient jusque du côté de Tarente, toutes les fois du moins que ces armées prenaient, comme celle d'Othon II en sens inverse, la route du littoral de la mer Ionienne, au lieu de se diriger par Seminara, Nicotera, Monteleone et Cosenza.

Nous lisons dans la chronique de Lupus Protospatharius qu'en 1044 Guillaume Bras-de-Fer fit une pointe en Calabre avec Guaymar, prince de Salerne, que les Normands, à ce moment, avaient reconnu pour leur suzerain féodal. Ils s'emparèrent de Squillace et y construisirent au-dessus de la ville, sur le sommet de la hauteur, le château-fort qui fut nommé *Stridula*. La ville revint au bout de peu de temps aux mains des Grecs, et ce fut seulement en 1060 que Roger parvint à s'en rendre définitivement maître, quelques mois après la reddition de Reggio à Robert Guiscard. Au partage de la Calabre entre les deux frères, qui eut lieu en 1062, Squillace fut mise dans le lot du comte Roger, lequel vint fréquemment y résider.

L'évêché de cette ville fut au nombre de ceux que Roger fit les premiers passer au rite latin. L'évêque Theodoros Mesimerios, qui assista en 1093 à la consécration de l'église de Sancta Maria de Turre, érigée tout auprès de l'ermitage de saint Bruno à San-Stefano del Bosco, lieu compris dans le diocèse de Squillace ; qui en 1095 accorda au même saint Bruno de nombreux privilèges temporels et spirituels par un acte en double texte, grec et latin ; cet évêque était grec de rite et de nation. Mais il mou-

rut en 1096, et le comte Roger profita de cette occasion pour opérer sans difficulté et sans secousse le changement de rite. Le premier évêque latin de Squillace fut Jean, fils de Nicéphore, doyen de l'église de Mileto. Le grand comte accorda des richesses considérables et des privilèges étendus à l'évêché ainsi transformé, lesquels privilèges furent confirmés en 1145 par son fils, le roi Roger, lors de la revision générale qu'il fit faire de tous les diplômes de concessions princières octroyés avant lui. En même temps, pour atténuer le mauvais effet de cette mesure sur la population toute grecque de la ville, le comte Roger enrichissait et développait le monastère grec de Saint-Grégoire de Stalletti et fondait celui de Saint-Nicolas de Mariota. De l'année 1096 est encore un diplôme latin, conservé aux archives de Naples, diplôme par lequel Roger gratifie le normand Armenfroi, son chapelain, abbé du monastère latin de Saint-Mathieu, récemment fondé, de la concession de cent quarante-neuf vilains du domaine royal, dont les noms, tous grecs, sont énumérés dans l'acte, avec leurs familles. Ils sont divisés en quatre groupes : trente-neuf familles du district de Squillace ; soixante des districts de Stilo et de Castelvetere (alors appelé en grec *Castron Alarou*) ; trente-six du district de Squillace, dont les chefs, cette fois, sont presque tous prêtres ou fils de prêtres ; quatorze enfin, du district de Squillace encore, qui doivent, à la mort d'Armenfroi, passer en la possession de l'évêque de la ville.

En 1113, nous voyons tenir à Messine, par la comtesse régente Adélaïde, un parlement féodal des barons du comté de Calabre et de Sicile. L'histoire n'en mentionne qu'un petit nombre d'autres, celui de Salerne, en 1129, où la couronne royale fut décernée au jeune Roger, et celui de Palerme, en 1130, où il fut couronné ; quant à celui que le grand comte Roger avait tenu à Mazara, pour régler la question des dîmes ecclésiastiques de la Sicile, on en ignore

la date. Le parlement de 1113 eut entre autres objets les affaires de l'évêché de Squillace. Trois ans auparavant, Adélaïde avait donné à l'évêque Pierre et à ses successeurs, à titre de fief noble, La Roccelletta (appelée en grec *hî Ronkella toû Skillakos*), où se trouvait un monastère basilien administré par l'hégoumène Gerasimos. Le diplôme latin original de cette donation est conservé aux archives épiscopales de Squillace, et a été publié par Ughelli, En outre, la même donation est mentionnée, avec une *platea* de l'état des vilains du fief, dans le visa grec ajouté en 1145 au bas d'un des plus célèbres diplômes du grand comte Roger. C'est la charte latine, rédigée à Mileto en 1102, par laquelle le comte donne à saint Bruno, pour son monastère de San-Stefano del Bosco, comme esclaves et vilains, *servi et villani*, cent douze des soldats de race grecque composant la compagnie du capitaine Sergios, qui avait comploté de le livrer à l'ennemi lors du siège de Capoue. C'est à la fois le châtiment de leur trahison et le paiement de la dette de reconnaissance dont Roger se considérait comme lié envers Bruno, pour la vision miraculeuse dans laquelle le fondateur des Chartreux lui était apparu la nuit dans sa tente, lui révélant le complot qui le menaçait. La charte dit que tous ces hommes avaient été levés dans le district de Squillace et de Soverato.

L'année 1133 nous fournit encore un diplôme des archives de Naples, relatif à l'histoire de Squillace. C'est celui par lequel Donato, évêque de cette ville, confirme à Sicrio, abbé du couvent de Sancta Maria de Turre, les libertés qui avaient été accordées à son monastère par le comte Roger, d'accord avec le Pape Urbain II. Jonas, archimandrite du couvent basilien situé dans Squillace même, signe en grec parmi les témoins de ce diplôme latin.

Quand, en 1296, Roger de Loria vint en Calabre avec Frédéric d'Aragon, roi de Sicile, pour enlever le pays à Charles II d'Anjou, il s'empara de Squillace, succès qui fut

considéré comme important au début de la campagne. Mais la retraite de l'armée sicilienne et aragonaise hors du continent italien suivit de près, rendue nécessaire par la rupture violente qui avait éclaté, au siège de Cotrone, entre l'amiral et le jeune roi.

A la fin du XIIIe siècle, la seigneurie de Squillace fut érigée en comté et concédée à Bertrand de Baux, auteur de la branche de cette illustre maison provençale qui s'établit au royaume de Naples. Bertrand de Baux était aussi comte de Montescaglioso et d'Andria ; il épousa Béatrix, fille du roi Charles II d'Anjou et veuve d'Azzone VIII, marquis d'Este et de Ferrare. Le comté de Squillace, peu avant la fin du XIVe siècle, était venu en héritage à Marino Francesco Ruffo de Martano, prince de Rossano. Les mesures de répression de la Conjuration des barons firent revenir ce comté à la couronne, en 1485, par voie de confiscation, et le roi Ferdinand, l'érigeant en principauté, la donna à son second fils Frédéric, avec plusieurs autres seigneuries confisquées sur Luigi Caracciolo, comte de Nicastro, et Antonio Centiglia, marquis de Cotrone.

Lors de la conquête éphémère du royaume de Naples par Charles VIII, Squillace se soumit d'abord sans résistance aux Français de Stuart d'Aubigny. Mais le cœur de ses habitants était resté attaché à la maison d'Aragon. Ils furent des premiers à se soulever à la nouvelle du débarquement du roi Ferdinand II à Reggio; et après la première bataille de Seminara, gagnée par le général français, dans les quelques mois où la situation de Gonzalve de Cordoue, qui commandait pour Ferdinand dans le midi de la Calabre, demeura extrêmement critique, Squillace fut, avec Reggio, l'une des rares places sur lesquels le grand capitaine s'appuya pour soutenir une guerre de postes contre Stuart d'Aubigny. En 1497, le roi Frédéric, devenu maître de tout son royaume, donna la principauté de Squillace, dont il avait porté le titre jusqu'à son avènement, à Gof-

fredo Borgia, comte de Cariati, le quatrième des fils naturels du Pape Alexandre VI et de Vanozza, qui avait épousé, en 1494, Sancia, bâtarde du roi Alphonse II. La possession de la principauté lui fut confirmée en 1502, au nom de Ferdinand le Catholique, par Gonzalve de Cordoue, quand il s'empara de la Calabre pour le monarque espagnol. Un village voisin de Squillace, et qui dépendait de sa seigneurie, porte encore aujourd'hui le nom de Borgia, monument du passage de la principauté entre les mains de cette famille. De la descendance de Goffredo Borgia, éteinte au commencement du XVII[e] siècle, la principauté de Squillace vint à celle de son frère aîné, le duc de Gandia. C'est ainsi que Francisco de Borgia, fils du commandeur d'Azuaga et petit-fils de saint François de Borgia, lequel fut vice-roi du Pérou sous Philippe III, portait le titre de prince de Squillace, ou, comme on disait à la cour d'Espagne, *principe de Esquilanche*. Il a imprimé diverses poésies espagnoles, entre autres un poème héroïque assez étendu sur l'établissement de la maison d'Aragon à Naples, intitulé *Napoles recuperada por el rei D. Alonso* (Saragosse, 1651). Sans être un poète de premier ordre ce grand seigneur, qui était arrière-petit-fils d'un Pape, et du plus criminel qui ait jamais souillé la chaire de Saint-Pierre, et petit-fils d'un général des Jésuites qui fut un grand saint, a su, mieux que la plupart de ses contemporains, se préserver des ridicules boursouflures du gongorisme. Comme vice-roi du Pérou, il se montra un administrateur fort habile. C'est lui qui fonda, sur les bords du Maragnon, une ville de Borja, comme ses prédécesseurs de la même famille dans la principauté de Squillace avaient fondé la localité calabraise de Borgia. Le passage du titre de prince de Squillace, non dans la branche de la famille Borgia établie à Velletri, mais dans la maison de Sansevero, son extinction dans le XVIII[e] siècle, enfin l'érection d'un marquisat de Squillace pour Leopoldo di Gregorio, faite en 1744 par le roi Charles III de Bour-

bon, sont des faits qui intéressent médiocrement l'histoire.

Zavarroni enregistre les noms d'un certain nombre de littérateurs nés à Squillace, et presque tous gens d'église. Ils sont de la plus complète obscurité. Sous ce rapport, Squillace n'a pas été aussi féconde que Stilo, où nous rencontrerons les grands noms de Sirleto et de Campanella. Le premier, du reste, tient aussi à Squillace, puisque le fameux cardinal Guglielmo Sirleto en a été évêque, et après lui trois de ses neveux. Mais, parmi ses enfants, Squillace a dû une illustration toute moderne aux deux frères Pepe, dont le nom est resté profondément populaire en Calabre, où leur portrait se rencontre dans presque toutes les maisons.

La famille Pepe, inscrite au Livre d'or de la noblesse de Messine, était fort ancienne. Établie à Squillace, son domaine patrimonial était celui de la Coscia di Stallettì, emplacement de l'antique *Monasterium Vivariense* de Cassiodore. C'est là que naquit, en 1780, l'aîné des frères qui ont rendu ce nom célèbre, Florestano Pepe. Il sortait, en 1798, du collège militaire de l'Annunziatella, à Naples, avec le grade de sous-lieutenant au régiment de Bourbon, quand fut proclamée la République Parthénopéenne. Embrassant avec ardeur la cause libérale, il servit dans les troupes de la république et fut fait successivement lieutenant et capitaine sur le champ de bataille, dans les derniers combats soutenus par son gouvernement expirant. Après la défaite, il parvint à éviter les prisons royales et à gagner la France sain et sauf. Il s'engagea dans la légion italienne formée par le premier Consul, et qui prit part à la campagne de Marengo, puis continua à servir avec distinction dans l'armée française jusqu'en 1806, qu'il rentra dans son pays à l'avènement du roi Joseph. Nommé adjudant-général en 1809, il fut fait chef d'état-major de la division napolitaine envoyée à l'armée d'Espagne, et se distingua par sa

bravoure et ses talents dans les campagnes de Catalogne, en 1810 et 1811, sous les ordres des maréchaux Macdonald et Suchet. Ils le recommandèrent d'une manière toute spéciale à Murat, qui le nomma général de brigade et l'emmena avec lui à l'expédition de Russie. Florestano Pepe y prit une part glorieuse aux combats de géants dans lesquels les Napolitains, transportés au milieu des neiges et des glaces, si loin de leur beau climat natal, montrèrent par leur héroïsme que le roi Joachim avait su faire d'eux, chose qu'on n'eut pas cru possible, de dignes émules des soldats français. Quand les débris désorganisés de la grande armée atteignirent, après d'épouvantables souffrances, la frontière de Prusse, Pepe prit le commandement d'une division de cavalerie napolitaine restée en réserve dans ce pays et couvrit avec elle la retraite des troupes qui gagnèrent Dantzig. Enfermé dans cette place en 1813, il fut un de ceux qui, dans le dernier conseil de guerre tenu avant la capitulation, soutinrent le plus énergiquement, sans parvenir à le faire prévaloir, l'avis de tenter de se faire jour l'épée à la main au travers des ennemis, pour essayer de rejoindre à Hambourg le maréchal Davout. Dantzig rendu, Florestano Pepe allait être emmené prisonnier en Russie, lorsque les arrangements séparés de Murat avec l'empereur Alexandre lui rendirent la liberté et lui permirent de rentrer en Italie. Il y fut employé à comprimer, en 1814, un commencement d'insurrection bourbonienne dans les Abruzzes, fomenté par les Autrichiens et les Anglais. L'année suivante, Murat, grisé par le spectacle du succès du retour de Napoléon de l'île d'Elbe, déclarait imprudemment la guerre à l'Autriche pour l'affranchissement de l'Italie et lançait de Bologne la fameuse proclamation, rédigée par le généreux Rossi, où, pour la première fois, en appelant les Italiens aux armes, il leur était parlé de l'unité nationale de leur patrie. Mais bientôt après, forcé de se replier de la ligne du Pô sur les Marches, le beau-

frère de Napoléon y perdait la bataille de Tolentino. Cette journée, aussi fatale à la France qu'à l'Italie, fut honorable pour les troupes napolitaines, qui y firent la plus belle résistance aux Autrichiens, supérieurs en nombre, bien qu'elles n'eussent plus leurs cadres français des précédentes campagnes. Florestano Pepe y déploya une vigueur intrépide et Murat, bon connaisseur en fait de courage, le fit général de division sur le champ de bataille. Mais l'armée défaite, obligée de battre précipitamment en retraite, se débanda, et Murat, désespéré s'enfuit en France. Après son départ, Pepe resta seul commandant à Naples jusqu'à l'entrée des Autrichiens, qui restaurèrent les Bourbons.

Le roi Ferdinand reconnut son grade, mais ne lui donna aucun emploi. Bientôt même la police, le tenant pour suspect, l'invita à quitter Naples et lui interdit en même temps le séjour de Squillace, sa ville natale. C'est alors qu'il acheta la villa de l'archevêque Capece-Latro, à la porte de Tarente, et y fixa sa résidence. Lorsque survint la révolution constitutionnelle de 1820, dont son frère Guglielmo fut un des principaux chefs, Florestano Pepe prévit quelle en serait l'issue et la désapprouva franchement comme imprudente et prématurée. C'était d'ailleurs un soldat, qui ne voulait pas s'occuper de politique. Mais quand le gouvernement libéral fit appel à son épée pour le service du pays, il n'hésita pas à la lui consacrer. On l'envoya pour soumettre Palerme insurgée ; mais la capitulation qu'il accorda à cette ville ne fut pas agréée sous le rapport politique par le Parlement napolitain, qui l'annula tout en décernant des éloges au général. Celui-ci, blessé d'un tel désaveu, renvoya au roi Ferdinand la croix de l'ordre de saint Ferdinand, qui venait de lui être décernée et le brevet de pension qui l'accompagnait. Cependant, les Autrichiens approchant pour envahir le pays, il accepta de servir de nouveau sous les ordres de son frère Guglielmo, comme chef

d'état-major de l'armée qui allait tâcher de les arrêter. Après l'entrée des Autrichiens, Ferdinand, restauré dans son pouvoir absolu, le destitua de tous ses emplois et l'interna sous la surveillance de la haute police. Il vécut dès lors en particulier et ne voulut plus à aucun prix rentrer dans la vie publique. En 1848, il refusa la pairie et le rétablissement dans le service actif, que lui offrait le gouvernement constitutionnel. Il demeura étranger à toutes les agitations de cette année, se tenant obstinément dans la retraite, où il mourut à Naples, en avril 1851.

Le second frère, Guglielmo Pepe, a fait plus parler de lui dans le monde que Florestano ; mais c'est une figure moins pure. Florestano avait tenu à rester un militaire, esclave de son devoir professionnel et ne connaissant pas autre chose, même quand il était injustement persécuté par la police d'un gouvernement aveugle et étroit. Guglielmo, général aussi, se fit homme politique et agitateur ; il crut servir la liberté par des insurrections militaires à l'espagnole, sans comprendre ce qu'elles ont de funeste et l'impossibilité d'en faire sortir le règne des lois. Les nombreux écrits qu'il a publiés pour justifier et glorifier sa conduite dans les révolutions auxquelles ils s'est trouvé mêlé, respirent un patriotisme sincère, ardent et convaincu, mais révèlent en même temps une vanité poussée à l'excès, qui éloigne la sympathie, et un caractère singulièrement brouillon.

Né trois ans après son frère, Guglielmo Pepe n'avait que seize ans et était simple cadet à l'école militaire quand éclata la révolution de 1799. Ayant reçu de la République Parthénopéenne l'épaulette de sous-lieutenant, il combattit à Portici les troupes du cardinal Ruffo, et après la capitulation de Naples, passa six mois en prison avant d'être jugé par une commission militaire. Son extrême jeunesse le sauva de la potence et fut cause qu'on ne le condamna qu'à l'exil. Il se rendit alors à Lyon, où il s'en-

rôla avec son frère dans la légion italienne et fit ainsi la campagne d'Italie sous le premier Consul. Rentré à Naples en 1801, il tentait bientôt après d'exciter un soulèvement dans les Abruzzes, soulèvement qui échoua et à la suite duquel il fut, à dix-neuf ans, condamné à la prison perpétuelle. L'entrée de Joseph Bonaparte à Naples, en 1806, le rendit à la liberté, et le fit revenir dans l'armée avec le grade de major. A la bataille de Maida il tomba aux mains des Anglais et fut envoyé de nouveau devant une commission militaire, en tant que rebelle envers son roi légitime. Condamné cette fois à mort, il parvint à corrompre ses gardiens, s'évada et après bien des péripéties qu'il a racontées dans ses Mémoires, rejoignit les troupes françaises dans les îles Ioniennes, d'où il revint ensuite dans le royaume de Naples. En 1809, Murat le nomma son officier d'ordonnance et lui donna le grade de colonel, qui lui avait été promis par le maréchal Masséna. En 1810, Guglielmo Pepe commandait un régiment napolitain en Catalogne, où il reçut le titre de baron. Général de brigade en juin 1813 et de division en mai 1815, il fut au nombre des officiers qui se réunirent pour imposer une constitution à Murat, avant l'ouverture de sa dernière campagne. Son frère, à ce moment suprême, ne pensait qu'à se battre, sans soulever une question politique dont l'heure était bien mal choisie.

Après la restauration des Bourbons, Guglielmo Pepe resta dans le service actif, mais surveillé par la police et soupçonné de *muratisme,* parce qu'il était de ceux qui voulaient conserver les institutions civiles de la société moderne, introduites par les Français. Ce fut lui qui eut, en 1818, la mission d'extirper le brigandage dans les provinces d'Avellino et de Foggia; il y réussit en peu de mois, grâce au déploiement d'une grande énergie dans la répression des bandes, que jusqu'alors les agents du gouvernement avaient trop ménagées. Deux ans après, lorsque Morelli et

Menichini levèrent l'étendard de la révolte au nom du parti libéral, la police voulut faire arrêter Guglielmo Pepe. Mais il échappa aux poursuites, souleva un régiment et alla rejoindre les insurgés, qui le saluèrent leur commandant en chef. Devant l'imminence du danger que courait sa couronne, le roi Ferdinand céda. Le 7 juillet 1820, il consentit à promulguer la constitution des Cortès de Cadix et à y prêter serment. Appelant alors auprès de lui Guglielmo Pepe, il lui offrit le rang de capitaine-général, correspondant à ce qu'est celui de maréchal en France, en le suppliant de lui conserver son trône. Le général, ne voulant pas être soupçonné d'avoir agi dans un but personnel, refusa le bâton, mais prit le commandement suprême de l'armée jusqu'à la réunion du Parlement, et réprima dans Naples même les tentatives républicaines de quelques carbonari exaltés. Cependant, au bout de trois mois, la révolte de Palerme, puis la confirmation de la Sainte-Alliance au congrès de Laybach, et la mission qui y fut donnée à l'Autriche d'étouffer la révolution de Naples, vinrent enlever tout espoir de succès à la cause constitutionnelle. Au lieu d'organiser sérieusement une armée, on avait passé le temps à parler et à se diviser. Les étrangers avançaient, et rien n'était prêt pour leur résister. Comme il arrive toujours à la suite d'une révolution militaire, les troupes étaient tombées en pleine dissolution. Le gouvernement libéral n'avait à opposer à deux armées autrichiennes, qui marchaient contre lui, que des régiments débandés et 20,000 miliciens non disciplinés, non exercés, réunis dans les Abruzzes. Guglielmo Pepe, qui doit porter dans l'histoire toute la responsabilité de l'inaction funeste dans laquelle il était resté depuis trois mois, sans rien faire pour organiser les soldats qu'on l'avait chargé de former, alla se mettre à la tête du ramas confus d'hommes à peine armés qui existait seul, et prétendit, avec ces forces ridicules, barrer le chemin aux Autrichiens, qui ramenaient avec eux le roi Ferdinand. Car

le ministère constitutionnel et le Parlement avaient commis l'inconcevable faute de le laisser se rendre au congrès de Laybach. Le général de l'armée libérale fut battu à plate couture dans les Abruzzes, le 7 mars 1821, et son armée se dispersa comme un troupeau de moutons. Rentré presque seul à Naples, il demanda à rassembler de nouvelles troupes entre Salerne et Avellino. Mais il était trop tard, et bientôt il n'eut plus qu'à s'embarquer pour échapper aux vengeances de la réaction. Il refusa la nomination illusoire de ministre auprès des États-Unis, que le ministère constitutionnel, resté à son poste à Naples en attendant l'entrée des Autrichiens, lui offrait pour rendre sa personne inviolable pendant qu'il traverserait l'Europe ; puis il gagna l'Espagne, à ce moment encore constitutionnelle, et de là passa en Angleterre. En arrivant il y apprit qu'à Naples une commission spéciale, après la rentrée du roi, l'avait condamné à mort par contumace.

Guglielmo Pepe resta vingt-sept ans exilé. Il passa ce temps à Londres et à Paris. En 1822 il publia, dans cette dernière ville, une *Relation des événements politiques et militaires sur la révolution de Naples*, et en 1823 à Londres des *Mémoires historiques, politiques et militaires sur la révolution de Naples*. Il fit ensuite paraître en français et en italien, à Paris, en 1847, au milieu du mouvement des esprits qui annonçait la prochaine explosion de la révolution italienne, les Mémoires de sa vie.

Quelques mois après, le soulèvement de la Sicile ayant contraint Ferdinand II à donner une constitution à son royaume, l'amnistie politique qui accompagna cet acte rouvrit au général Pepe les portes de Naples. Il y fut reçu avec enthousiasme par la population, et la pression de l'opinion publique força le roi, bien malgré lui, à confier à ce vétéran du libéralisme révolutionnaire, le commandement du contingent napolitain qu'il envoyait au secours de l'insurrection lombarde. Pepe atteignait les bords du Pô

avec son corps d'armée, quand, à la suite des événements du 15 mai 1848 à Naples, Ferdinand, redevenu le maître de se laisser aller à ses penchants de monarque absolu, lui envoya l'ordre de ramener les troupes en arrière, de ne pas prendre part à la guerre contre l'Autriche, et de marcher sur la Calabre pour y étouffer l'insurrection libérale, qui avait éclaté à la nouvelle des scènes de la capitale, livrée au pillage des lazzaroni et de la soldatesque étrangère. C'est une cruelle épreuve pour un militaire que de se trouver ainsi placé dans la nécessité d'opter entre le devoir du patriotisme et celui de l'obéissance du soldat. Guglielmo Pepe suivit les inspirations du premier. Il fut Italien avant d'être Napolitain. Se mettant en rébellion ouverte contre les ordres du roi, il franchit le Pô avec les deux divisions qu'il commandait, et dont pas un homme n'hésita à le suivre, même dans les régiments suisses. Il entra ainsi en ligne contre les Autrichiens dans la Vénétie. La défaite de Durando à Vicence l'ayant séparé de l'armée de Lombardie, il se replia sur Venise pour la couvrir. L'année suivante, après le désastre des Piémontais à Novare, Haynau et Radetzky se retournèrent contre la cité des Doges, qui seule, dans toute l'Italie, tenait encore le drapeau de l'indépendance. Ce fut Guglielmo Pepe qui dirigea l'héroïque défense de Venise, prolongée du mois de mai au mois d'août 1849, ayant ainsi la bonne fortune de couronner sa carrière par la plus belle page militaire qu'elle contienne. Quand la ville bombardée, décimée par le choléra, réduite à la famine et manquant de munitions, fut obligée de se rendre, il gagna Corfou sur un bâtiment français, et de là vint se fixer quelque temps à Paris. C'est dans cette ville qu'il publia encore, en 1850, une *Histoire des révolutions et des guerres de l'Italie en* 1847, 1848 *et* 1849. Mais il n'aimait pas le séjour de la France, il nourrissait des préjugés injustement hostiles contre le pays qui lui avait à deux fois donné le plus généreux asile. L'établissement du second Empire acheva de rendre Paris

odieux à ce vieux soldat du libéralisme. Il alla se fixer à Turin, où Cavour jetait les premières bases de l'œuvre de l'affranchissement de l'Italie, et c'est là qu'il mourut en 1855.

Par son testament, le général Guglielmo Pepe légua son domaine patrimonial de Stalletti aux cinq officiers d'état-major napolitains qui s'étaient le plus distingués à ses côtés dans la défense de Venise. L'ancienne propriété du grand Italien du VIe siècle est ainsi devenue le salaire des services de vétérans des combats de l'Italie moderne pour son indépendance.

FIN DU TOME II.

TABLE ANALYTIQUE
DU TOME DEUXIÈME

Pages.

CHAPITRE IX. — Crotone et le Pythagorisme.

CHAPITRE X. — SUITE DE CROTONE.

CHAPITRE XI. — LE TEMPLE DE HÊRA LACINIA

CHAPITRE XII. — DE COTRONE A CATANZARO

CHAPITRE XIII. — CATANZARO

CHAPITRE XIV. — SQUILLACE

30

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE DU TOME II.

ANGERS, IMPRIMERIE BURDIN ET Cie, 4, RUE GARNIER.



UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 892 404 5

